

# Mgr Bataillon et les missions de l'Océanie centrale

Mangeret (18..-19..). Mgr Bataillon et les missions de l'Océanie centrale. 1884.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

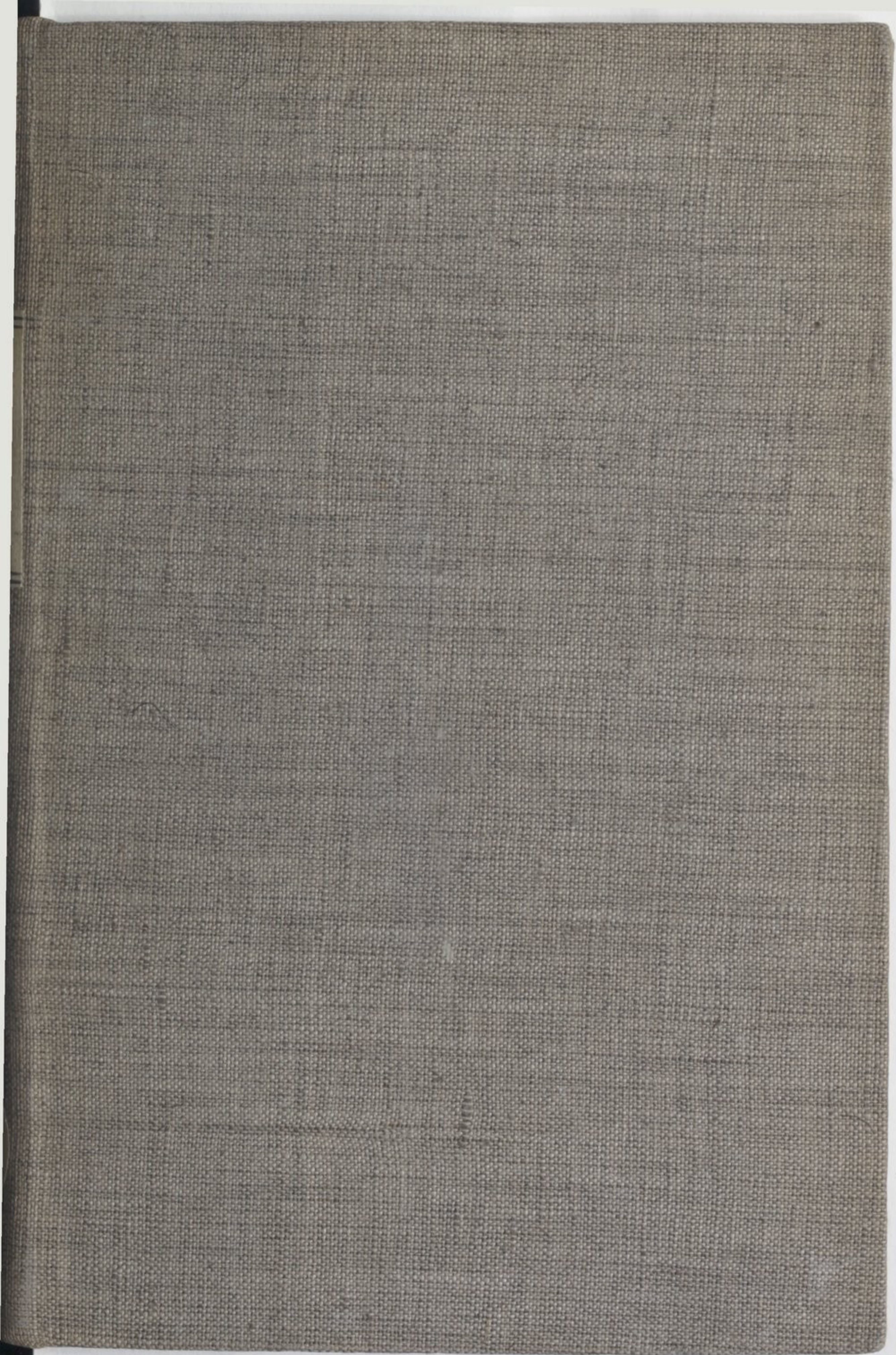
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

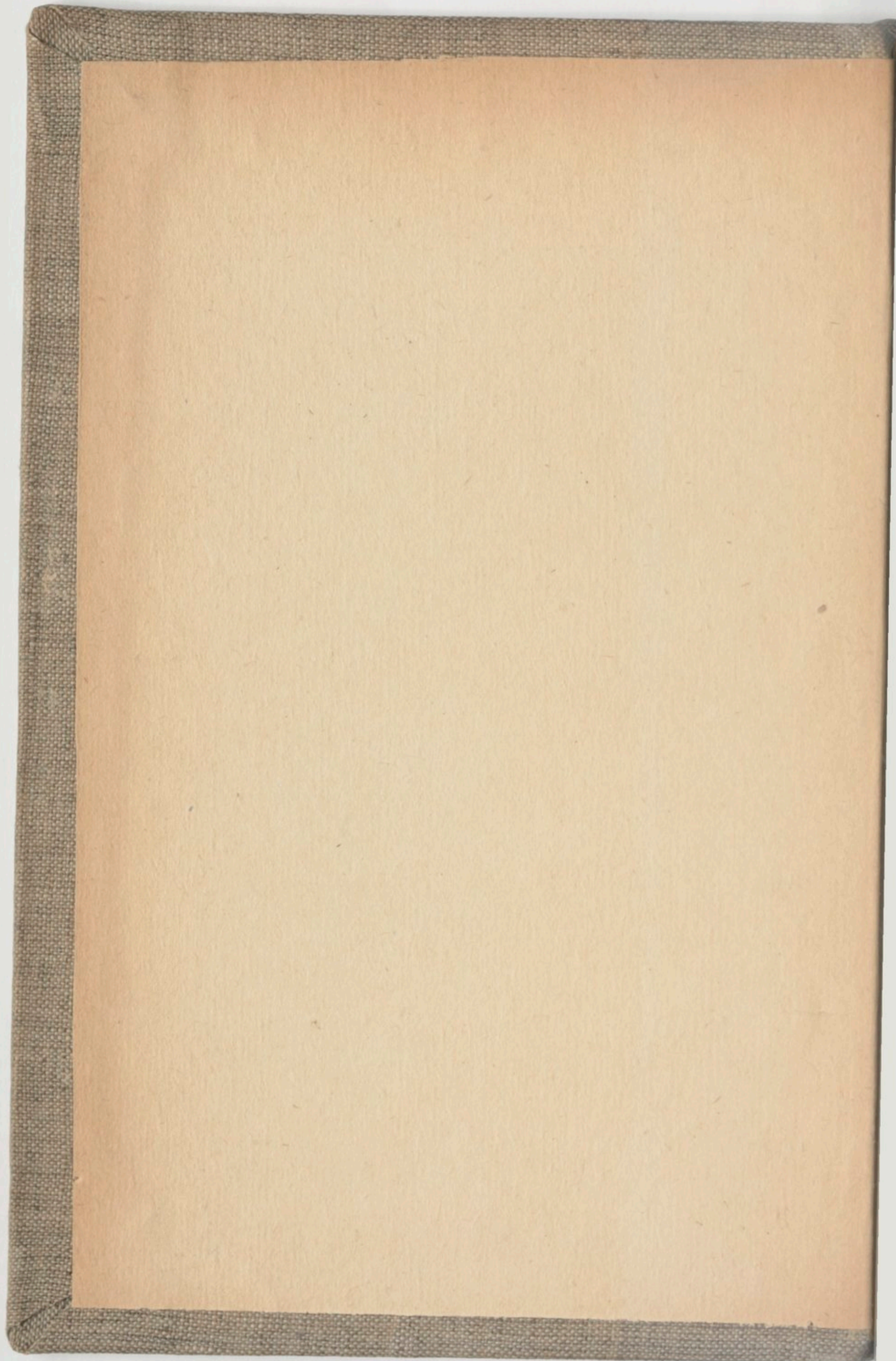
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

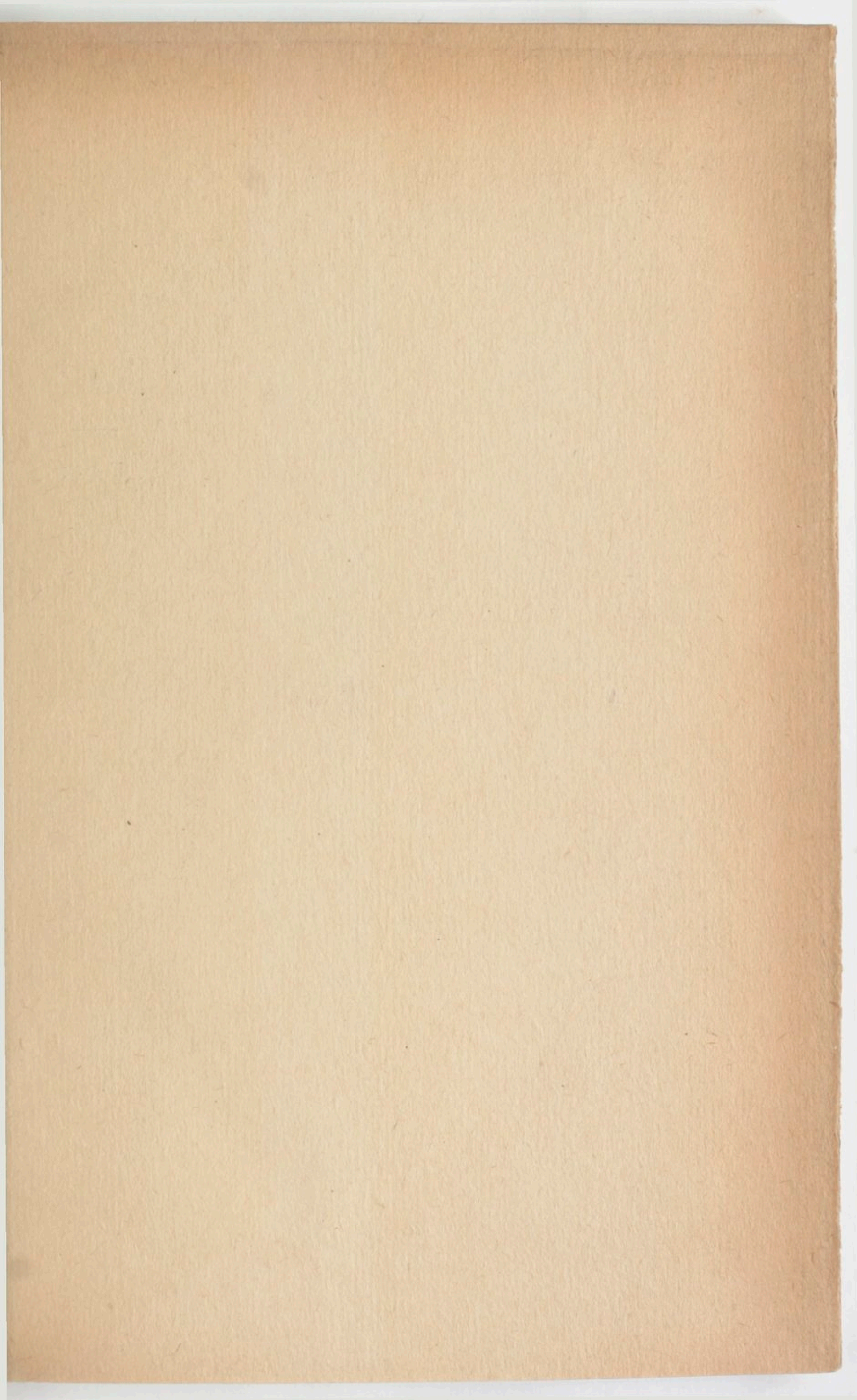


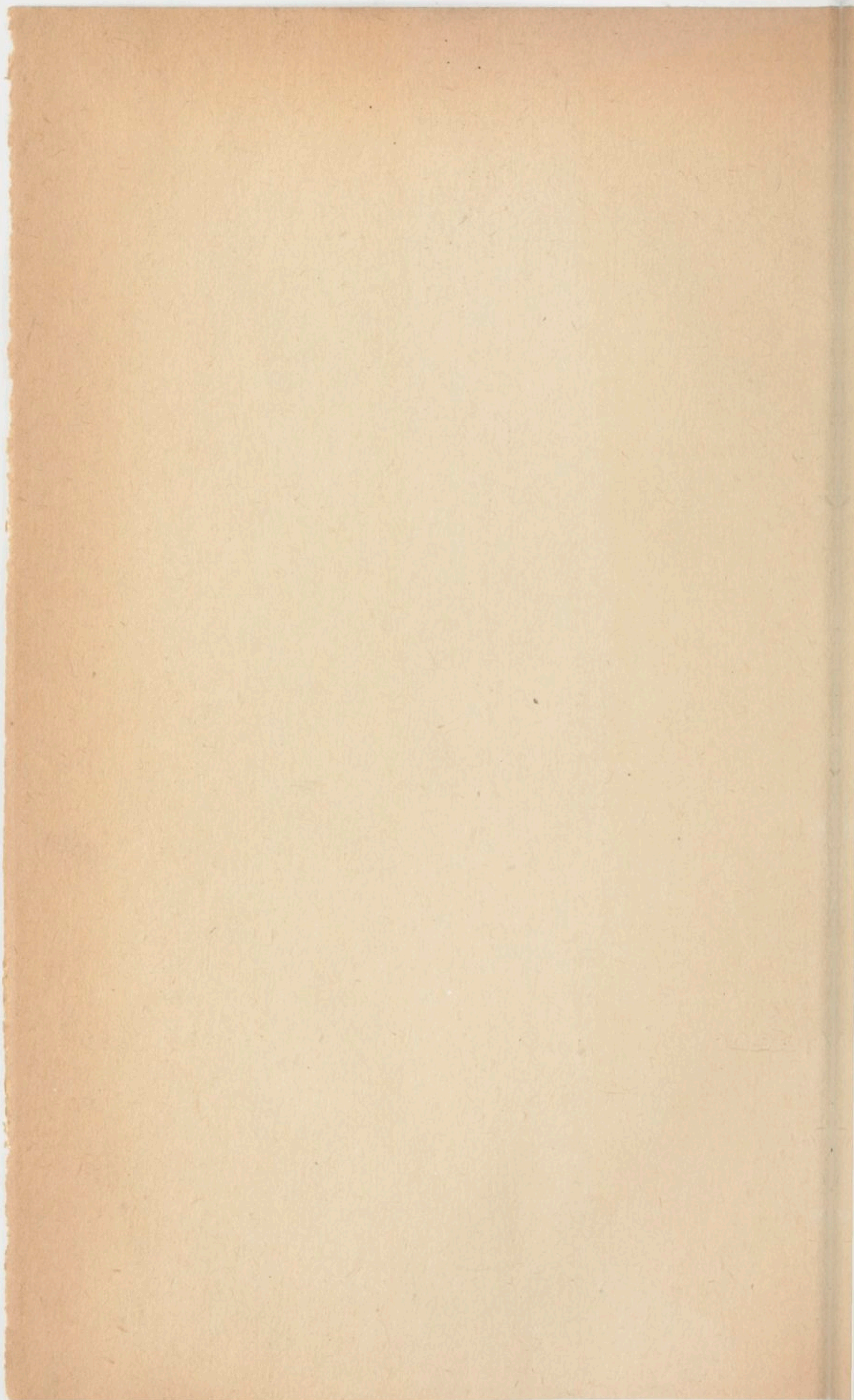


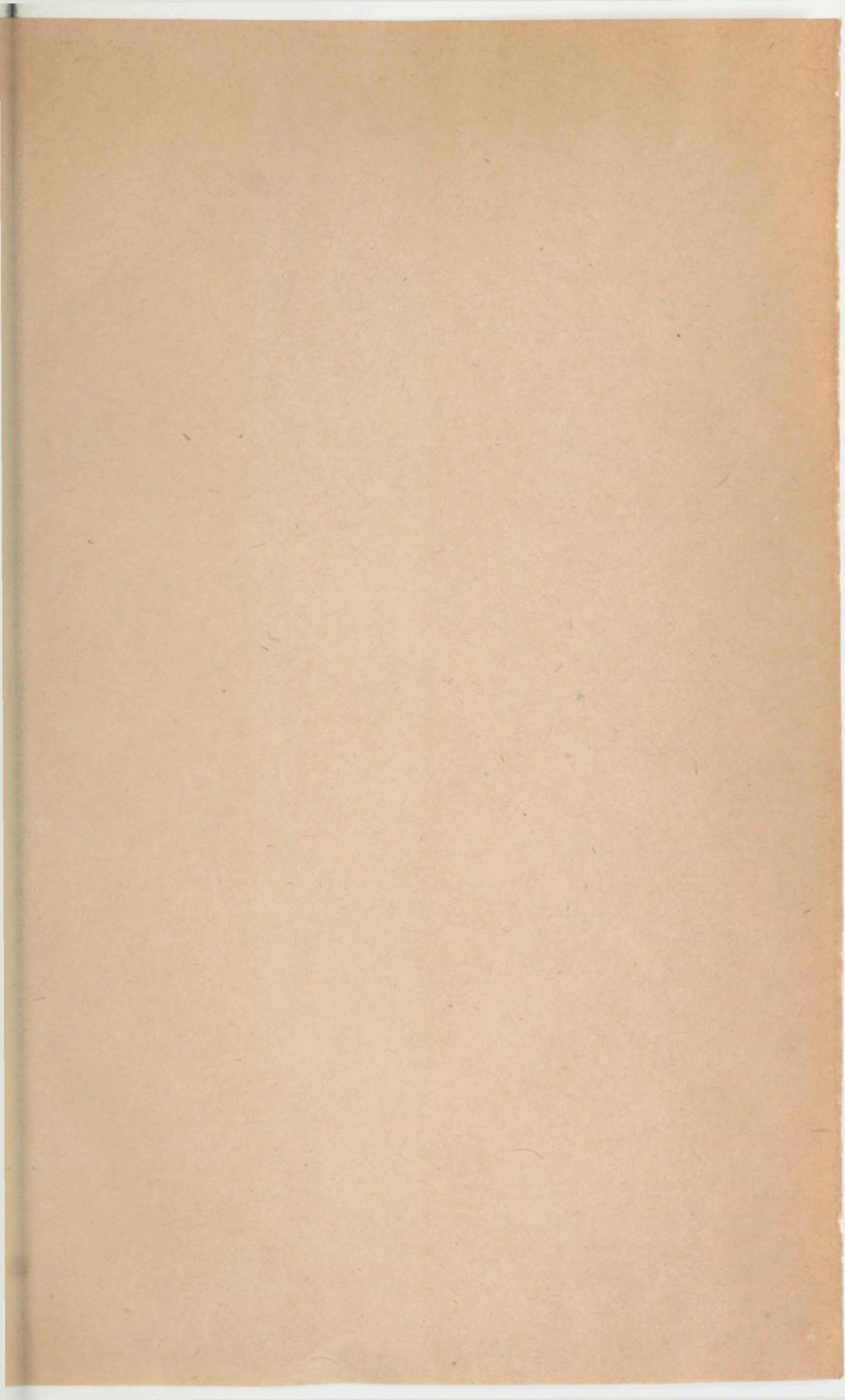














Curran & Mitchell

2891

21



*Conseil de la Cure*

**M<sup>GR</sup> BATAILLON**

ET

**LES MISSIONS DE L'OCÉANIE CENTRALE**

PAR

**Le R. P. MANGERET**

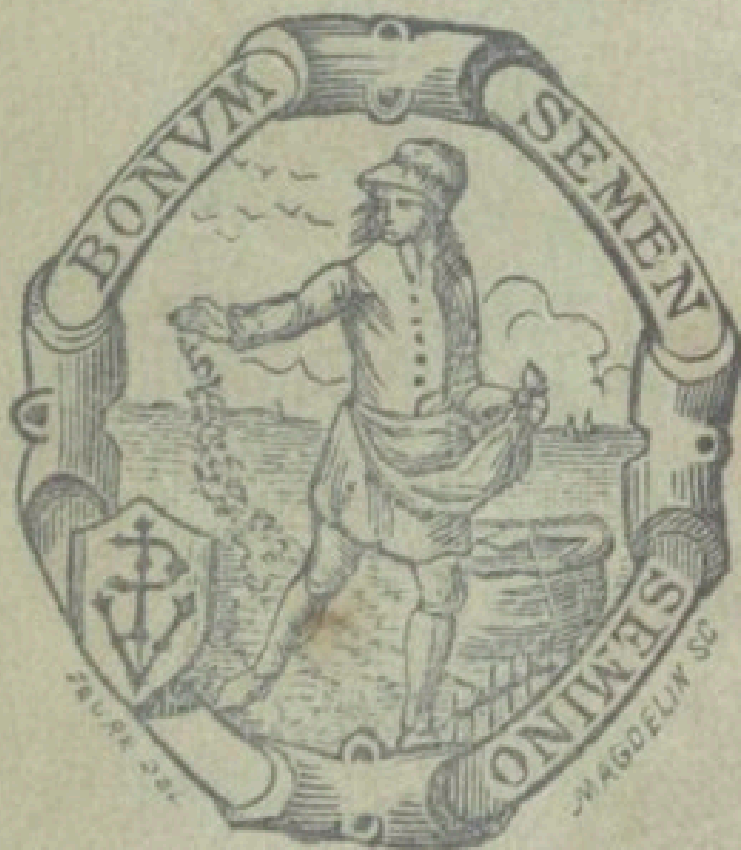
*De la Société de Marie*

5891

3

TOME SECOND

7285



LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

**VITTE ET PERRUSSEL, IMPRIMEURS-ÉDITEURS**

3 et 5, Place Bellecour, 3 et 5

PARIS

**VICTOR LECOFFRE, ÉDITEUR**

90, rue Bonaparte



**J. VIC, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

11, rue Cassette

1884



M<sup>GR</sup> BATTALION

32321  
Iw  
27

**M<sup>GR</sup> BATAILLON**

Ln<sup>27</sup> 7

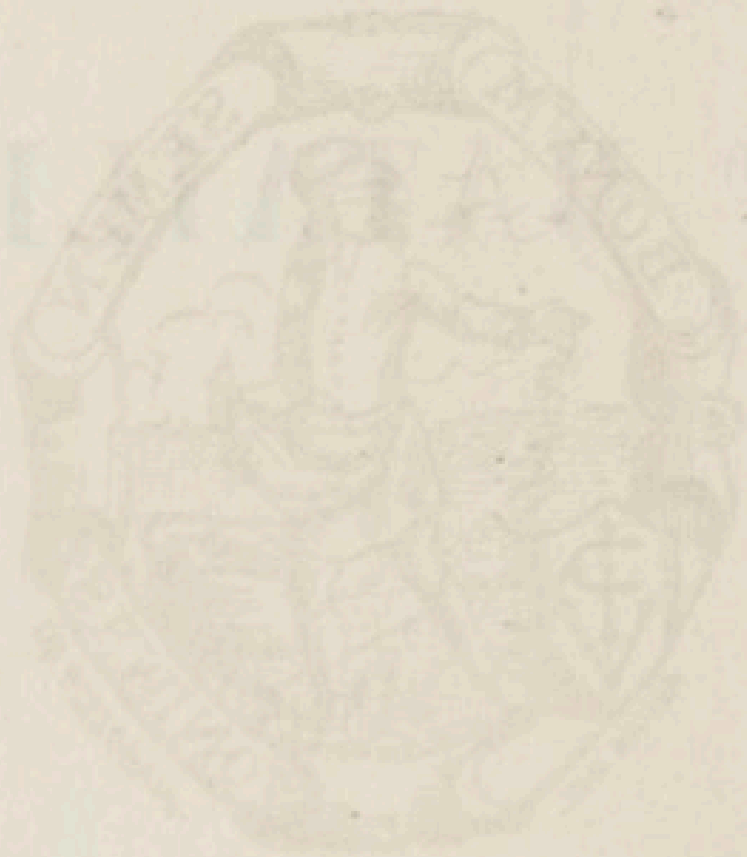
35221

ET  
LES MISSIONS DE L'Océanie Centrale

PAR

De la Société de Paris

TOME SECOND



LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

3 et 5, Place Bellecour, 3 et 5

PARIS

11, rue Cassette

20, rue Bonaparte

1884

M<sup>GR</sup> BATAILLON

ET

LES MISSIONS DE L'OCÉANIE CENTRALE

PAR

Le R. P. MANGERET

*De la Société de Marie*

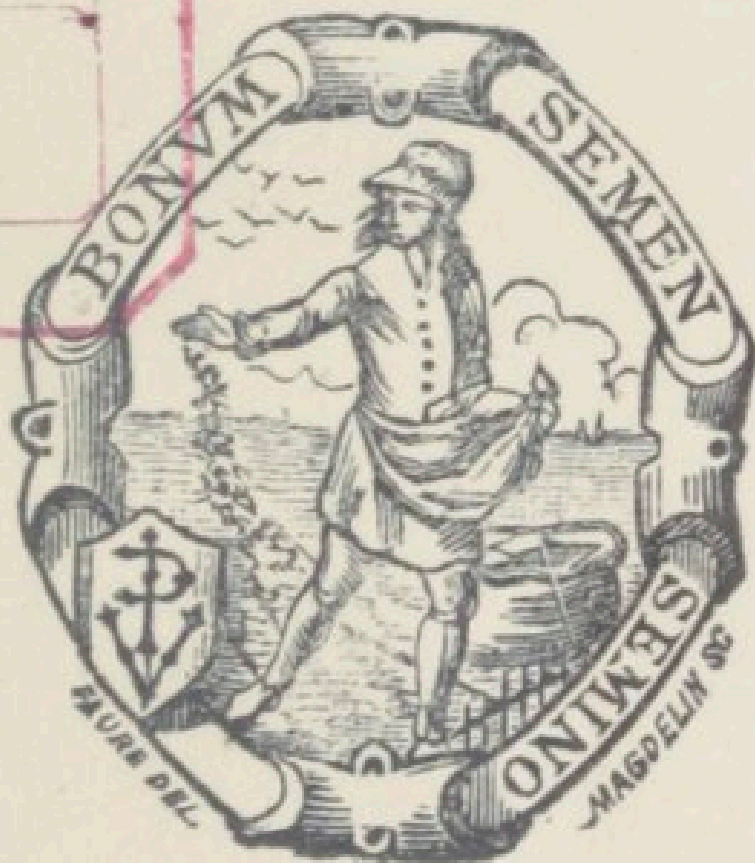
TOME SECOND

DÉPÔT LÉGAL

Rhône

n° 658

1884



LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

VITTE ET PERRUSSEL, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3 et 5, Place Bellecour, 3 et 5

PARIS

VICTOR LECOFFRE, ÉDITEUR

90, rue Bonaparte

J. VIC, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, rue Cassette

1884



LES MISSIONS DE L'OCCEAN CENTRAL

PAR

LE R. P. M. A. N. G. E. R. I. T.

PAR

LE R. P. M. A. N. G. E. R. I. T.

DE LA SOCIÉTÉ DE LA PROPAGANDE DE LA FAI

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOQUE ET CLASSIQUE

DE LA PROPAGANDE DE LA FAI

11, rue de la Harpe, 11

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOQUE ET CLASSIQUE

DE LA PROPAGANDE DE LA FAI

1881





Mgr BATAILLON





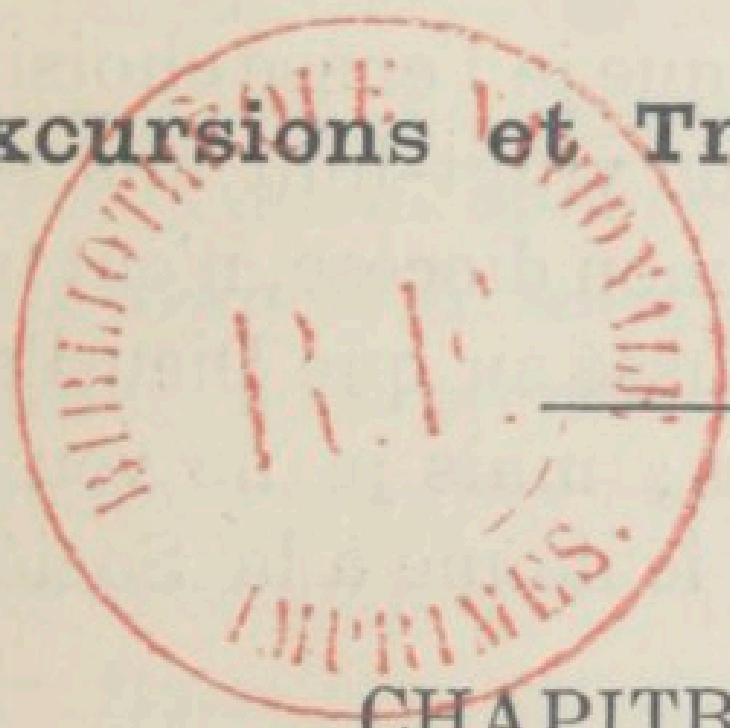
# MONSEIGNEUR BATAILLON

---

---

## LIVRE CINQUIÈME

### Excursions et Travaux Apostoliques



### CHAPITRE PREMIER

#### L'IMPRIMERIE A WALLIS

Le *Bucéphale*, en s'éloignant de Wallis, laissait dans cette île plusieurs auxiliaires pour le premier Vicaire apostolique de l'Océanie Centrale.

C'était d'abord le P. Charles Mathieu, né à Amiens, le 23 juillet 1809. Secrétaire de Mgr Mioland, Évêque de cette ville, il lui avait demandé la permission de suivre l'attrait de son zèle, et son Évêque, en lui accordant la permission demandée, écrivait à Mgr d'Amata :

« C'est un excellent théologien, qui a fait six ans de théologie à Saint Sulpice, et avec distinction; fort mathématicien, excellent bureaucrate; un homme d'une discrétion rare, de très bon conseil, et avec cela d'une humilité profonde. Il parle peu, ne se produit



pas. Vous ne le connaîtrez que dans l'action. Mettez-le en avant et vous verrez ce qu'il est. Son désintéressement est entier. Quoiqu'il soit nourri à ma table, qu'il ait une rente patrimoniale de quinze cents francs, qu'il reçoive mille francs comme aumônier des Dames du Sacré-Cœur, qui (soit dit en passant) se louent beaucoup de son zèle et de sa prudence, à la fin de l'année, il ne lui reste jamais rien. Je complète l'éloge que je vous en fais en disant que je l'eusse choisi pour mon Grand Vicaire, à l'âge de vingt-huit ans seulement, et que personne, dans mon diocèse, n'eût trouvé à redire à ce choix, si je n'eusse su que Dieu l'appelait aux Missions étrangères; mais je ne veux pas m'opposer à sa vocation. Je le donne à la Société de Marie. »

Le P. Mathieu croyait se rendre avec Mgr Douarre, en Nouvelle-Calédonie. Mgr Bataillon jugea à propos de le retenir à Wallis. Avec lui s'arrêtèrent dans la même île les PP. Roudaire et Grézel.

Le P. Gilbert Roudaire, né à Pontaugur (Puy-de-Dôme), le 22 novembre 1813, se proposait aussi de suivre en Nouvelle-Calédonie son compatriote, Mgr Douarre, auquel il était attaché par les liens de l'amitié, et dont il avait le caractère généreux et entreprenant.

Le capitaine Morvan lui a consacré cette note dans son journal de bord :

« C'est un homme parfaitement élevé. Sa politesse exquise me paie aussi gracieusement que dignement de mon bon accueil. Il me plaît singulièrement, et avec ma franchise de marin, je le lui dis tout de suite et de tout cœur. Il est vraiment entraînant; sa parole est un tableau vivant qu'il met sous les yeux. »



Le P. Isidore Grézel, né à Chavanne (Haute-Saône), le 8 octobre 1816, n'était pas encore engagé dans les ordres sacrés. Son impatience de travailler à la conversion des Infidèles avait précipité son départ. En attendant qu'il pût s'employer au ministère apostolique, il allait donner à son zèle une autre direction, non moins utile et non moins avantageuse.

C'est lui qui, avec le P. Roudaire, imprima les premiers livres en langue uvéenne. Ces deux Missionnaires avaient apporté le matériel d'une imprimerie, et ils avaient eu soin, avant leur départ de France, de s'initier aux secrets d'un art qu'ils introduisaient dans un pays où il était absolument inconnu.

On s'occupa donc de l'installation de ce matériel. Mgr Bataillon fut d'avis d'abandonner le village de Falaleu, qu'il avait habité jusque-là, et de fixer sa résidence à Matautu.

Les constructions pour la nouvelle église et pour le local de l'imprimerie furent simultanément entreprises. On prépara les pieux et les planches. Chaque village devait en fournir un contingent déterminé. Quand tout fut prêt, les Naturels vinrent au jour marqué; ils portaient leurs fardeaux en chantant. Ils étaient là plus de quatre cents hommes pour prêter le secours de leurs mains, et en un jour les constructions furent terminées. Sans clous, sans marteaux, sans scies, ils vinrent à bout de l'ouvrage, suivant les usages du pays. Monseigneur réunit alors le peuple, pour transporter solennellement le Saint-Sacrement de Falaleu à Matautu.

Ces deux villages sont séparés par une plage qui est couverte d'eau à la marée montante, mais qui, à la marée basse, n'offre plus qu'un sable fin et durci, sur

lequel on peut marcher en toute sûreté et avec la plus grande facilité. Des arbres furent placés de distance en distance, et reliés par des guirlandes, pour indiquer la voie que devait suivre la procession. Tous les habitants du rivage étaient présents et escortaient Notre-Seigneur, qui s'avavançait en triomphe sur les bords de cet Océan accoutumé à lui obéir et comme sanctifié, en ce moment, par les bénédictions du Dieu de l'Eucharistie.

Le P. Roudaire et le P. Grézel commencèrent ensuite les travaux d'imprimerie, en se faisant aider de quelques Naturels choisis parmi les plus intelligents. Le P. Roudaire, dans une lettre adressée au T. R. P. Colin, mentionne quelques-uns des résultats obtenus par cette œuvre :

« Autrefois nos Catholiques étaient mortifiés par les hérétiques, qui leur montraient des livres, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient pas ; ils se disaient même entre eux : « Notre Religion est bonne, mais il n'y a que celle de Vavau qui ait des livres. » Aujourd'hui ils ne le diront plus. Le premier abécédaire a été tiré à 2,500 exemplaires, et distribué à plus de 1,200 personnes dès la première semaine. Quelque temps après, tous nos Néophytes savaient lire. Nous leur avons ensuite livré le Chemin de la Croix. Que j'aurais voulu vous voir, mon Révérend Père, ainsi que MM. les membres du Conseil de la Propagation de la Foi, assister à notre distribution de livres de piété dans un examen public ! Auriez-vous pu vous empêcher de verser des larmes, en voyant de petits enfants de sept à huit ans lire aussi bien que l'un de nous ? Aux plus savants, Mgr d'Enos donnait les plus beaux livres et une blouse pour récompense de leur appli-



cation. Pour moi, j'ai été plus que payé des fatigues que cet ouvrage m'avait coûtées ! Déjà le bruit s'est répandu, dans les îles voisines, que la Religion de Wallis fait aussi des livres. Quelques exemplaires envoyés à Tonga ont produit une sorte d'enthousiasme sur nos Catholiques, et ont été un coup de terreur pour l'hérésie. »

Quelque temps après que l'imprimerie eut été installée à Matautu, une touchante cérémonie réjouit le cœur de l'Évêque et de tous les nouveaux Chrétiens. Ce fut la première communion des enfants, qui eut lieu pour la première fois à Wallis, et dont Mgr Bataillon parle en ces termes :

« Les effets produits par la retraite, sur les enfants, furent vraiment extraordinaires. Les cœurs étaient bien préparés, et ne mettaient pas d'obstacle à la grâce. Qu'ils furent édifiants, nos jeunes Chrétiens, pendant ces jours de salut ! Qu'ils donnèrent de consolation à leur Évêque, à leur père en Jésus-Christ ! Quelle joie pour son cœur, lorsqu'il les voyait se préparer avec tant de recueillement à la confession, et manifester leur repentir par des larmes ! Ce fut surtout un beau spectacle que celui de la réconciliation publique, qui eut lieu la veille de la première communion. Chaque enfant, avant de recevoir l'absolution, alla se prosterner aux pieds de ses parents ou de ceux qui en tenaient la place, leur demandant pardon de ses désobéissances, et leur promettant de ne plus les contrister. Les parents ne pouvaient répondre que par des larmes. Voir leurs enfants à leurs pieds pour demander pardon, c'était une chose toute nouvelle pour eux, et le Christianisme seul produisait une telle merveille. Car on ne peut se faire une idée



du faible que les Océaniens infidèles ont pour leurs enfants, qu'ils ne savent contrarier en rien, par qui ils se laissent insulter impunément, et dont ils sont les véritables esclaves. »

Dans cette cérémonie de la réconciliation, le plus ancien d'une famille prit la parole, au nom de tous, et dit à l'enfant : « Que fais-tu, et pourquoi demandes-tu pardon ? Tu ne nous a pas offensés. Tu as vu la lumière comme en naissant, et tu auras connu Dieu toute ta vie ! C'est nous plutôt qui sommes des malheureux. Nés dans l'erreur, la folie et le mensonge, nos yeux sont déjà fermés, quand nous commençons à connaître la vérité. Va, nous te pardonnons, si tu as besoin de pardon. »

Cette fête si consolante et si touchante de la Première Communion fut suivie d'un événement bien triste.

Pooi, le frère du roi, avait passé de l'erreur à la vérité ; mais il ne se maintint pas dans ses bonnes dispositions, qui peut-être n'avaient pas été en réalité ce qu'elles semblaient être au dehors. On avait pensé que, pour se convertir, il avait cédé aux arguments de la raison et aux sollicitations de la charité : le peu de solidité de sa conversion tendrait à faire croire qu'il avait cédé à d'autres motifs moins honorables. Toujours est-il qu'il ne tarda point à reprendre son rôle de chef des dissidents. Ceux qui l'avaient suivi dans sa conversion le suivirent dans son apostasie : et même il se trouva quelques Catholiques, mal affermis dans leur foi, qui allèrent augmenter le nombre des hérétiques. Ces défections ouvrirent une large blessure au cœur de l'Evêque et de ses auxiliaires. Car ce n'est rien pour un Missionnaire que de travailler et de



souffrir dans son corps : la grande douleur pour lui, c'est celle de Notre Seigneur au Jardin des Olives, celle qui fait sentir au prêtre que le sang du Calvaire devient inutile pour les âmes qu'il veut sauver.

Mgr Bataillon allait souffrir de cette grande douleur, et bien des épreuves, bien des luttes, bien des tribulations devaient se succéder, jusqu'au moment où il n'y aurait plus, dans l'île de Wallis, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.



## CHAPITRE II

### L'ARRIVÉE DE L' « ADOLPHE »

La Société de Marie, fidèle à la mission qui lui avait été confiée par le Saint Siège, et à laquelle le martyre et les souffrances de ses enfants pour la foi l'attachaient de plus en plus, continuait d'envoyer des Apôtres à l'Océanie. Bien qu'elle ne fût encore qu'à son berceau, elle organisait chaque année un départ de Missionnaires, et déjà près de quarante Maristes, sans compter les Frères Coadjuteurs, avaient quitté la France ; mais Mgr Pompallier en avait retenu le plus grand nombre pour la Nouvelle-Zélande ; Mgr Epalle en avait pris quelques-uns pour le nouveau Vicariat de la Micronésie ; et Mgr Douarre, coadjuteur de Mgr Bataillon, en avait emmené d'autres avec lui, pour s'établir en Nouvelle-Calédonie. Il fallait bien faire la part du Vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Resté longtemps seul dans l'île de Wallis, il aspirait à étendre autour de lui le royaume de Dieu, et, pour ce travail désiré et nécessaire, il avait besoin de nouveaux ouvriers.

En 1843, partirent de France, avec cette destination, trois prêtres et deux Frères : à leur tête avait été placé le P. Philippe Calinon, né le 12 avril 1806, à la Vieille-Loge (Jura). Corps vigoureusement cons-

titué, âme fortement trempée, il devait être un rude Missionnaire, dans toute l'acception du terme, dur pour lui-même et quelquefois pour les autres. Il avait senti naître sa vocation à la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*, et il avait quitté la petite cure de Pupillin, aux environs d'Arbois, pour mettre au service des sauvages de l'Océanie un dévouement qui ne s'inquiéterait pas des obstacles, et qui ne se laisserait pas des fatigues et des douleurs.

Il était accompagné des PP. Bréhéret et Favier, et des Frères Annet Pérol et Jean Reynaud, tous aussi pleins d'ardeur et de générosité que celui qui les commandait.

Ces Missionnaires s'étaient embarqués, le 25 avril 1843, sur le *Phaéton*, vieux navire de l'Etat, qui ne marchait guère mieux à la vapeur qu'à la voile, et qui mit dix mois pour arriver de France à Taïti, où il fut obligé de rester en entrepôt. Pour continuer leur route, les voyageurs eurent la bonne fortune de rencontrer l'*Adolphe*, navire de commerce, commandé par le capitaine Guillaume Morvan.

Né à Morlaix, le 9 avril 1796, ce brave officier avait alors quarante-huit ans. Ame droite, cœur loyal, imagination ardente, c'était un marin au meilleur sens du mot. Ayant passé par bien des traverses et par bien des dangers, il pouvait se rendre ce témoignage qu'il ne connaissait pas la peur. Néanmoins il manquait à cet excellent homme une qualité bien précieuse : il avait trop oublié Dieu dans ses voyages ; mais Dieu allait se souvenir de lui, et récompenser l'honnêteté et la générosité de ses services par la grâce inestimable du retour à toutes les croyances et à toutes les pratiques chrétiennes.



Le capitaine Morvan commençait dès lors, avec les Maristes, des relations dont il a gardé et laissé le meilleur souvenir. Il avait l'habitude d'écrire au jour le jour ses impressions et ses observations : il nous a permis d'ouvrir ce journal intime et d'y faire de larges emprunts. Les lecteurs n'auront pas à s'en plaindre ; car l'intérêt du récit ne peut que s'accroître, lorsque le narrateur raconte ce qu'il a fait ou ce qu'il a vu.

Le P. Calinon s'entendit avec le capitaine, pour être conduit de Taïti à Wallis. La traversée fut des plus difficiles et des plus dangereuses. Malgré tous les accidents de mer, l'*Adolphe* arriva en vue de Wallis, et son commandant nous dit en quelles circonstances :

« J'ai promis la terre pour huit heures et demie à mes bons passagers, que le mal de mer travaille de nouveau, et je tiens à être le premier à la leur annoncer. A huit heures dix minutes, montre en main, dans une belle éclaircie survenue entre deux grains, j'ai connaissance, au nord-ouest du compas, de la plus grande des îles Wallis, et je crie de toute la force de mes pœumons (qui ne sont pas mous, j'en réponds), et à trois reprises : Uvéa ! Uvéa ! Uvéa ! Alors les PP. Maristes et les Frères servants, qui, malgré leur état de grande gêne et leur fatigue de la nuit précédente, sont sur le pont depuis le jour, se lèvent tous à la fois pour battre des mains et applaudir.

« Il y a, en effet, de quoi. Hier, à huit heures du matin, j'étais sur les *Navigateurs* ; aujourd'hui, à la même heure, j'arrive à point nommé sur les Wallis ! Mais c'est l'A B C du métier, et quel est le caboteur qui n'en eût pas fait autant ? J'ai beau le dire en arri-

vant sur le pont, c'est comme si je chantais ! J'ai fait un coup de maître, et, à l'unanimité, on me vote l'apothéose ! Bonnes gens ! Merci tout de même ! Vos cœurs débordent de joie, et vous voulez m'y faire une part ! Merci ! J'accepte avec reconnaissance !

« Une pirogue arrive : je m'approche avec empressement, pour saluer les nouveaux venus. Aussitôt qu'ils m'aperçoivent, accompagné des trois Pères, ils nous saluent eux-mêmes par des cris de joie enthousiastes, et, bien mieux encore, en se signant tous à la fois, comme pour me dire : « Nous sommes tes frères ! Aimons-nous ! » Ce salut sublime et fait avec tant d'à-propos m'émeut, et, je veux le dire, me fait pleurer comme un enfant. Au lieu de rougir, de rire même quelquefois du signe sacré de la Rédemption, comme le font tant d'hommes dans notre France civilisée, ces bons et pauvres sauvages en font, eux, un signe de fraternité et de ralliement. »

On ne put pas opérer le débarquement ce jour-là. Le vent était tout à fait contraire, et redoubla de violence pendant la nuit, qui fut très agitée et très mauvaise. Le capitaine crut un moment qu'il lui faudrait repasser le Tropique, pour prendre les vents généraux : c'était une navigation à recommencer. Dans son dépit, ce bon capitaine s'écriait : « Quelle journée, mon Dieu ! Pas possible que vous n'empêchiez pas le grand diable qui soulève les flots, de me jouer, à moi et à vos prêtres, un tour aussi infâme. J'espère en vous. »

Il n'espéra pas en vain. Après une longue nuit de luttes et de manœuvres, la mer devint plus calme, et le vent plus favorable. Le capitaine écrit dans son journal :

« Il faisait encore nuit. Une voix fatiguée et pleine



d'inquiétude m'interpella tristement pour me dire : « Quel temps, capitaine ! Si au moins nous pouvions arriver aujourd'hui ? » — « Père, lui dis-je, de l'arrivée, je ne sais rien. J'en doute même, car je commence à croire comme vous que le diable est vraiment cramponné à la quille de l'*Adolphe*. Toutefois, soyez tranquille ! J'ai bon espoir que ses malices ne prévauront pas. Le jour est prêt à poindre. Le plus fort est fait désormais. Allez en paix. Priez ! Priez ! Moi, je suis à mon poste : je gouverne en jetant, au nom du grand Maître, un défi d'homme de mer à toutes les cohortes infernales. »

L'entrée dans la rade intérieure de Wallis ne s'opéra pas sans difficultés, ni même sans dangers. On eut lieu de croire un moment à un désastre. Par suite de l'inexpérience du pilote wallisien qui s'était offert, l'*Adolphe* fut sur le point d'être désemparé. Enfin, les malheurs qui auraient pu arriver n'arrivèrent point, et le vaisseau remit fidèlement les Missionnaires à cette terre d'Océanie, vers laquelle ils étaient envoyés.

### CHAPITRE III

#### LETTRES ET PRÉSENTS

L'*Adolphe* apportait à Wallis plusieurs lettres qu'il est utile de faire connaître. Une de ces lettres était adressée à Mgr Bataillon, par M. Mallet, Commandant de l'*Embuscade* ; nous en citons les premières lignes pour montrer combien nos marins savent apprécier la personne et l'œuvre de nos Missionnaires :

« A bord de l'*Embuscade*, 20 avril 1844.

« Monseigneur,

« J'aurais voulu depuis longtemps vous offrir mes sincères félicitations sur votre élévation à l'épiscopat, mais le manque d'occasion m'en a jusqu'à ce jour empêché. Il m'est enfin permis de vous exprimer tout le plaisir que j'ai ressenti en apprenant la distinction flatteuse dont notre Saint-Père vous a honoré. Je sais bien que votre modestie, votre humilité ne vous faisait pas ambitionner ce nouveau titre dont vous êtes revêtu ; que, dévoué de cœur et d'âme à l'œuvre pour laquelle vous travaillez, les honneurs dont on vient de vous entourer n'ajouteront pas à votre dévouement ;



mais nous autres, pauvres humains, qui pensons toujours que toute peine mérite récompense, nous n'avons pu voir qu'avec le plus vif contentement cette rémunération d'une vie tout évangélique.

« J'en suis, pour ma part, d'autant plus heureux, que tous vos enfants de Wallis s'en réjouiront, comme s'ils partageaient avec vous cette haute et méritée faveur. Pourquoi n'ai-je pas, entouré de mon état-major et de mon équipage, ajouté à la solennité de la belle cérémonie qui a eu lieu à l'occasion de votre sacre ? C'eût été, pour nous tous, une belle occasion de montrer à vos peuples les sentiments que nous vous portons. »

M. Mallet, on doit s'en souvenir, avait été chargé d'offrir à la France le protectorat des îles Wallis : il s'était acquitté de la commission, et l'*Adolphe* apportait à Mgr Bataillon cette autre lettre de M. Bruat, Commandant des Établissements français de l'Océanie :

« Papeete, 29 avril 1844.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous adresser, par le vaisseau français l'*Adolphe*, deux lettres que je destine, l'une au roi Lavelua, l'autre au chef de l'île de Futuna. Vous verrez, par leur contenu, que Sa Majesté le Roi des Français accorde sa protection aux îles Wallis, et qu'il ratifie les traités conclus entre les chefs et M. le Commandant de l'*Embuscade*.

« J'ai pensé, Monseigneur, que vous voudriez bien être l'intermédiaire et l'interprète des volontés de Sa



Majesté, près des chefs de Wallis, et, qu'après leur avoir traduit les lettres que je leur adresse, il vous serait agréable de remettre vous-même les présents qui leur sont destinés. En conséquence, j'ai donné des ordres pour qu'à l'arrivée de l'*Adolphe*, ces objets soient mis à votre disposition. »

M. Bruat entraît ensuite dans quelques détails sur les affaires de Taïti, qui faisaient alors tant de bruit, et il terminait sa lettre par cette phrase :

« J'espère, Monseigneur, que les rapports qui doivent se former entre les Wallis et Taïti me permettront d'en établir également avec vous : le succès de la Mission que vous dirigez avec tant de dévouement intéresse trop vivement l'avenir de l'Océanie, pour que je n'en suive pas les progrès avec sollicitude. »

A ces deux lettres, si honorables pour l'Apôtre de Wallis, il convient d'ajouter celle qui était adressée au roi Lavelua ; elle était ainsi conçue :

« Sa Majesté Louis-Philippe, Roi des Français, a reçu la déclaration que vous avez faite, dans le but de vous placer sous la protection de la France, et je suis chargé de vous notifier l'acceptation de ce protectorat, et la ratification du traité d'alliance et de commerce passé entre vous et M. Mallet, Commandant de l'*Embuscade*.

« En vous accordant sa protection, le roi des Français reconnaît et maintient votre indépendance. Je vous enverrai de temps en temps un navire de guerre, pour assurer l'exécution des traités et le maintien de vos droits. J'espère que ces mesures seront efficaces. Dans le cas où il en serait autrement, vous auriez à me faire connaître vos besoins, et je prendrais des dispositions en conséquence. »

« En témoignage de son estime, le Roi me charge de vous adresser un cheval avec son harnachement et un fusil double.

« Veuillez croire aux vifs sentiments de dévouement que j'éprouve pour Votre Majesté.

« Le Commandant des Établissements français en Océanie,

« BRUAT. »

Le capitaine Morvan avait reçu à bord de l'*Adolphe* le cheval envoyé au nom du roi des Français : c'était un présent royal par son origine et sa destination, non par sa valeur, s'il faut s'en rapporter à ces lignes du capitaine :

« Ce pauvre animal n'avait certainement pas l'air d'un cadeau de souverain à souverain. Il était maigre, efflanqué, poussif, mourant enfin ; et, en le voyant, je désespérais presque de le conduire à son royal destinataire. »

Néanmoins, le capitaine comprit qu'il avait à veiller sur cette existence menacée, et, d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, il écrivait dans son journal :

« Ce cheval, en fin de compte, allait me poser en ambassadeur devant le roi de Wallis, et me mettre en crédit auprès de Sa Majesté, ce qui m'importait beaucoup. Par ailleurs, l'Évêque d'Énos serait flatté de cette occasion favorable pour démontrer au roi qu'il avait gagné toutes les sympathies de la France. Dans l'intérêt de la Mission, comme me le disaient tous les jours les bons Pères, il était important de conserver et de conduire à destination cette malheureuse bête, et, dès le commencement du voyage, je m'étais promis de lui donner tous mes soins. Ils ne lui manquèrent pas. »



Un jour, il y eut une grande alerte dans la traversée, à propos de ce cheval, que le roi Louis-Philippe I<sup>er</sup> envoyait au roi Lavelua. Un tel danger le menaça, qu'on put croire que le don royal n'arriverait pas à destination. Enfin le danger fut écarté, mais on devine facilement en quel état fut réduit ce pauvre cheval, qui eut à souffrir de tant de manières pendant un voyage dangereux.

Et cependant il fut un objet d'abord d'épouvante et ensuite d'admiration pour les habitants de Wallis, qui n'avaient pas encore vu d'animal de taille aussi élevée.

Quelques Naturels se trouvaient sur le pont de l'*Adolphe*, lorsque, pour débarquer le cheval, on le tira de la tente où il était caché à tous les regards.

« Quand cette bête étrange leur apparaît, dit le capitaine Morvan, tous ensemble ne poussent qu'un cri, un cri de désespoir, et, sans penser à leurs pirogues, tous se lancent à la mer, du côté opposé. Un hennissement ajoute à l'épouvante. Ils s'imaginent que le monstre est à leur poursuite. Ils sont dix, ils se rapprochent, nagent à se toucher, pour opposer plus de résistance ; ils ont bientôt touché la petite île de Nukufetau, passent rapidement au milieu des habitants de l'île, et s'élancent, comme si la peur leur donnait des ailes, sur les plus hauts cocotiers du village. Cette panique se communique aux habitants de l'île, qui les imitent et qui cherchent tous les abris contre un danger dont ils ne connaissent pas la cause. Il fallut du temps pour rassurer ces pauvres gens et pour les familiariser avec cet animal, qui, malgré sa masse imposante, n'avait rien des appétits féroces qu'on lui supposait. »

Arrivé sur la terre ferme, le cheval n'inspira plus cette épouvante, parce que les Uvéens étaient préalablement avertis, mais il ne laissa pas que de causer de l'émotion. Témoin de ce naïf étonnement, le P. Mathieu l'a mentionné dans une de ses lettres :

« Aussitôt descendue à terre, la pauvre bête fut entourée d'une foule de Naturels, qui ne pouvaient se lasser de contempler un si grand animal. Ils l'appelèrent ensuite un gros chien, mais ils en avaient peur, et à chaque mouvement qu'il faisait, les admirateurs prenaient la fuite. Ils me demandaient s'il était méchant, s'il mangeait les hommes, quand il était en colère, s'il aimait la viande, s'il mordait comme les chiens. Moi, je le caressais, pour les rassurer. On lui apporta des feuilles et de l'herbe : ils le regardèrent manger longtemps, examinant comme ses dents étaient faites. Enfin, après s'être lassés en observations et en conjectures, ils s'en allèrent, en disant : « Maintenant, nous connaissons cette grande bête. Nous l'avons vue manger : il ne nous reste qu'à l'entendre chanter. »

Le présent du Roi des Français fut remis au roi de Wallis, qui, dans son ignorance de la valeur des choses, s'en montra satisfait et reconnaissant.

---



## CHAPITRE IV

### ÉVÊQUE ET CAPITAINE

Le commandant de l'*Adolphe* avait fait parvenir à leur adresse les lettres et les présents qu'il était chargé de remettre à Wallis : il allait dès lors commencer, avec Mgr d'Enos, des relations qui devaient se continuer jusqu'au dernier soupir.

Descendu à terre, le capitaine Morvan entra d'abord dans l'église de saint Joseph, et il parle ainsi de cette première visite :

« Je vais m'agenouiller aussitôt devant l'autel bien simple, ou plutôt bien pauvre, de Saint-Joseph d'Uvéa. J'éprouve une émotion inconnue jusqu'ici. Que signifie-t-elle ? Mon cœur bat comme si je voyais Dieu présent devant moi. Il y a dans les sentiments qui me possèdent à cette heure, de la crainte et du respect, de l'amour et de la timidité. Jamais, dans nos magnifiques églises d'Europe, je n'avais ressenti un pareil état de pieuse émotion. Je fais une prière bien fervente, bien vraie. Jamais je ne me suis trouvé si près de Dieu. Va-t-il enfin, dans sa bonté, dissiper mes incertitudes, anéantir les doutes qui torturent mon âme ? O mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Touché de sa visite à l'église, le capitaine ne le fut pas moins de son entrevue avec l'évêque. Il se pré-



senta devant Mgr Bataillon avec son jeune fils Louis, le compagnon si cher de ses lointains voyages, et il écrivit sur son journal cette page attendrie :

« Si dans l'église de saint Joseph, sous son toit de chaume indigène, j'ai senti un trouble respectueux, un immense besoin de rendre à Dieu mes devoirs, ici, en présence du pauvre, mais généreux évêque d'Enos, j'éprouve encore une profonde émotion, et dominé par l'admiration qu'il m'inspire, et par la pensée que Dieu est avec ce saint homme, je tombe à deux genoux devant lui en le priant de me bénir avec mon Louis, dont le regard ému exprime le même désir.

« Et mon front s'incline devant ce digne apôtre du Christ ! Moi, qui de la vie n'ai baissé la tête devant aucune des puissances de notre triste monde, oui, je suis à genoux dans une misérable cabane, devant un homme pourtant ! C'est que cet homme, voyez-vous, me représente, dans sa charité et dans son dévouement infatigables, l'un des douze qui suivirent le Sauveur, et qui, lorsqu'il fut remonté vers son Père, n'eurent qu'un but : gagner à Dieu autant d'âmes qu'ils rencontraient de Païens sur leur route ensanglantée.

« C'est devant cet homme, dont les grandes vertus et les travaux apostoliques ont fait des prodiges, que je suis à genoux ! Sa bénédiction tombe sur mon front chauve comme une promesse du ciel, et sur le jeune front de mon Louis comme une nouvelle consécration. Et je me relève heureux et calme, comme si Dieu m'eût dit : Je pardonne ! »

Un père si plein de tendresse pour son jeune fils ne pouvait s'abstenir, dans cet entretien, de toucher



aux affections de la famille, et le journal du Marin nous montre le rude Apôtre de Wallis sous un jour nouveau :

« Ce cœur généreux, toujours tourné vers la patrie, m'introduit sous le modeste chaume qu'habite au petit village de Saint-Cyr-les-Vignes, son père, vénérable vieillard, qu'il a quitté, dit-il, en luttant de toutes ses forces contre la plus douce des affections, pour s'exiler au milieu des îles du grand Océan, et y conquérir des âmes à Dieu. Monseigneur est admirable quand il parle de sa famille, et pour dominer des sentiments aussi vifs que ceux qu'il porte à cette famille, il faut être doué d'une énergie surhumaine, il faut aimer Dieu et les âmes par dessus toutes choses, il faut être, comme il l'est, un héros de la foi, un véritable apôtre du Christ. »

Le capitaine Morvan sortit ensuite de la case et accompagna Monseigneur dans une promenade. Il a fait la description de cette scène vraiment édifiante :

« Tous, femmes, enfants, vieillards sont venus se placer sur le bord du chemin que suivent l'évêque et le chef français. Avec un respect et un empressement admirables, ils se portent au-devant de leur bien-aimé Pasteur pour recevoir sa bénédiction.

« Les vieillards s'approchent : ils lui parlent comme toujours de leurs infirmités, et lui les accueille avec une bienveillance entraînant ; il les console, leur indique des remèdes simples et faciles, montre le ciel du doigt, et recommande la prière pour tous les maux.

« Des mères lui présentent, pour qu'il les guérisse, de petites créatures souffreteuses : il embrasse au



front ces pauvres enfants, s'en occupe affectueusement, fait naître des espérances dans le cœur des mères, et engage celles dont les enfants sont les plus malades, à venir le lendemain avec eux à la maison commune de saint Joseph.

« Les jeunes gens demandent à lui presser la main et à baiser son anneau. Les jeunes filles à deux genoux autour de lui, et les yeux baissés, invoquent sa protection auprès de Dieu, dans des chants uvéens où, à chaque instant, revient ce nom béni du Christ : *O Sesu Kilisito !* Elles se plaisent à redire ce nom, qu'elles prononcent avec un accent si doux et si plein de foi, que je sens, moi l'opiniâtre raisonneur, des larmes involontaires inonder mes joues. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour croire comme ces aimables enfants croient !

« Plusieurs entre ces bons Indigènes, je le devine, confient à Monseigneur des peines morales. On dirait presque qu'ils lui font une confession publique, et qu'à genoux devant lui, les yeux fixés sur ses yeux, ils y cherchent le pardon, et qu'ils attendent ainsi que sa main se lève pour les absoudre. Lui, l'homme de Dieu, répond par de douces paroles. Puis, toutes ces familles venues spontanément sur son passage, rentrent dans leurs cases avec des chagrins et des souffrances de moins, avec des joies et des espérances de plus.

« Cette scène m'enivre. Impossible de ne pas bénir Dieu en présence d'un tel spectacle ! Et voilà cependant les résultats obtenus par les travaux évangéliques d'un seul homme, au milieu de pauvres sauvages ! Qui donc ne s'inclinerait pas devant une si grande œuvre ? »



Le bon capitaine ne se lassait pas dans son admiration : tout servait à la provoquer ou à l'augmenter. Quelque temps après, on s'occupait de transporter à Uvéa les différents objets destinés aux besoins de la Mission. Par suite du peu de profondeur de la mer, qui ne permettait qu'aux pirogues de toucher au rivage, on se vit obligé d'ouvrir les caisses sur le pont de l'*Adolphe*. Cette opération est mentionnée dans le journal du Marin :

« Le F. Joseph fouille, vide soigneusement les deux caisses, il relève successivement la chape, la chasuble dorée, tous les accessoires, et à chaque objet qui tombe sous sa main, son cœur tressaille de bonheur et il s'écrie dans son admiration naïve : Oh ! que c'est beau ! Et il ajoute : Comme les Naturels vont ouvrir de grands yeux, quand ils verront Monseigneur sous ces magnifiques ornements ! »

Ces exclamations n'échappent pas à l'Evêque, qui dit d'une voix grave et toujours affectueuse :

« Frère, rappelez-vous le temps où le P. Bataillon arpentait avec vous les rudes sentiers de Wallis, pieds nus et à peine vêtu. Dieu alors était avec lui ! Craignez, oh ! craignez qu'aujourd'hui l'évêque d'Enos, au milieu de tous ces beaux ornements, qui vont remplacer sa soutane en haillons, ne perde de son humilité de pauvre missionnaire, et n'éprouve tout d'abord comme un sentiment d'orgueil. Craignez qu'à cause de cela, et peut-être dès à présent, il ne devienne moins agréable à son divin Maître, et après, qu'il ne vienne à perdre tout à fait sa grâce ! O Frère, priez pour moi ! A l'heure qu'il est, j'ai plus besoin de prières que jamais. »

Le dimanche suivit de près l'opération du trans-



port des objets destinés à la Mission. C'était une occasion de déployer toutes les splendeurs du culte et de montrer aux chrétiens d'Océanie ce que leurs frères d'Europe étaient capables de faire pour honorer Dieu. Le capitaine Morvan assistait à la fête, et il l'a décrite :

« Sous un auvent sont disposées, par rang de taille, plusieurs des cloches apportées par l'*Adolphe*. Jean, le carillonneur, monté sur un banc qu'a placé là le factotum de la Mission, le F. Joseph, les frappe tour à tour et en cadence, avec une baguette de fer. Il en résulte une sonnerie mesurée, très bien conduite, et qui est loin d'être désagréable à l'oreille. J'en éprouve un vif plaisir, mais qu'est-ce en comparaison de la joie folle qui s'empare des Naturels ? Ils sautent, ils dansent, ils gambadent, ils crient tous à la fois. Jamais de leur vie ils n'ont été à pareille fête !

« Le P. Mathieu, qui depuis qu'il dessert la paroisse de saint Joseph, n'a jamais vu ses paroissiens en si belle humeur, est heureux du plaisir si nouveau qu'ils goûtent, mais il lui paraît convenable et nécessaire que ce peuple attende son Pasteur à l'église. Aussi fait-il un signe aux Indigènes, et immédiatement ils laissent le carillonneur et ses cloches, pour entrer dans le lieu saint.

« Quelques instants après, Mgr d'Enos entre à son tour. Il est ceint de sa nouvelle mitre, et porte à la main sa crosse dorée. Les PP. Calinon et Favier l'accompagnent, habillés eux-mêmes de beaux ornements presque aussi resplendissants que celui de l'Evêque. Jamais une pompe semblable n'avait frappé les yeux des habitants d'Uvéa, qui pensaient que



ces ornements étaient aussi beaux que la main de l'homme pouvait les faire.

« A la Communion, 420 Indigènes s'approchent de la Table Sainte. C'est Monseigneur qui leur administre l'hostie consacrée. Il a passé la veille dix heures à son confessionnal, et il ne l'a quitté qu'à deux heures du matin ; mais aucune trace de fatigue ne reste sur sa belle et noble figure, empreinte tout entière d'un céleste bonheur.

« Quand il donne la Communion, ses yeux pétillent de joie. On dirait qu'il a une conversation mentale avec le Dieu caché sous les apparences de l'hostie. Tous les assistants semblent aussi pénétrés de la présence de Dieu. Le bonheur intérieur qu'ils ressentent, se révèle dans leurs mouvements, dans leurs gestes et surtout dans leurs yeux humides de larmes d'amour et de reconnaissance.

« Tout, jusqu'à la fin de l'office, respire, dans le temple saint, la piété, le respect, l'espérance et le bonheur. Je sors très édifié de l'église. »

Et de retour à bord de l'*Adolphe*, le capitaine esquissait ce portrait de l'Evêque :

« Ses yeux pleins de bienveillance tiennent les visiteurs sous un charme qui dilate le cœur, et les pensées anxieuses ne résistent pas à son regard qui n'exprime que des espérances. Son teint, bruni par le soleil de la zone brûlante dont il évangélise les peuples depuis plusieurs années déjà, revêt sa physionomie d'un caractère de force qui relève encore la mâle énergie dont elle est empreinte. Son front est haut et majestueux. Sa belle tête enfin, qui accuse au plus 35 ans, est un type complet de bonté et de force, de courage et de dignité, de dévouement et de noblesse.



Sa parole, oh ! sa parole ! elle est brève, mais expressive, mais délicieuse à entendre. On croit qu'elle va toujours porter une consolation ou donner une espérance. A première vue, tel est l'effet que produit sur moi l'évêque d'Enos. Physiquement, c'est un homme magnifique. Mais sa belle âme ! »

---



## CHAPITRE V

### LES APPRÊTS DU DÉPART

« La vue de l'*Adolphe*, dit le P. Mathieu, apportant à Uvéa les présents des généreux chrétiens de France avait d'abord mis les Naturels dans la jubilation. Mais quelque temps après, le bruit se répandit que le navire était venu pour prendre Monseigneur et le conduire à Tonga : l'île entière fut plongée dans l'inquiétude. »

Ce bruit était fondé. Monseigneur déclara au capitaine Morvan qu'il avait l'intention de changer un des missionnaires de Futuna, de donner un prêtre de plus à la Mission de Tonga, et de fonder une station nouvelle dans l'archipel de Fidji. Ce qui l'avait arrêté jusque-là, c'était que ses missionnaires de Wallis ne connaissaient pas encore assez bien la langue du pays pour le remplacer. Maintenant il pouvait compter sur eux ; il avait devant lui un vaisseau bon marcheur et un capitaine aussi habile que généreux qui lui rendrait tous les services possibles : n'était-ce pas une occasion que lui offrait la Providence, et n'y aurait-il pas eu faute à n'en point profiter ?

Le capitaine comprit la pensée de l'apôtre ; heureux de s'y associer, il ne mit aucun obstacle à la proposition, et les arrangements furent bientôt con-



clus pour cette véritable expédition qui s'en irait à la conquête des âmes.

L'*Adolphe* relâcherait à Futuna et à Tonga, puis s'engagerait dans l'archipel de Fidji, pour y déposer sur un point quelconque deux missionnaires, et de là ramènerait seul, à Wallis, l'Evêque qui serait allé conduire ses soldats sur tous ces champs de bataille.

Il restait à avertir le peuple de cette détermination : Monseigneur voulut le faire lui-même, et il commença par la paroisse de saint Joseph, où il se trouvait alors.

Il s'ouvrit d'abord de son projet aux chefs, qu'il avait réunis dans sa case. Ceux-ci avaient été prévenus d'une manière indirecte, mais, devant cette communication officielle, ils ne purent retenir des objections ou des protestations qu'ils manifestèrent sous toutes les formes : « Le P. Mateo baptisera nos enfants, c'est vrai. Nous l'aimerons comme toi, c'est vrai aussi. Pense tout de même que c'est toi qu'il nous faut, car tu es notre premier père, notre évêque. Combien te faudra-t-il de temps pour visiter Futuna et Tonga ? Oh ! là, il y a des chrétiens comme nous qui t'aideront contre les méchants et contre les païens ; tu iras vite parmi eux et avec eux. Mais à Fidji, il n'y a que des enfants du diable, qui aiment la chair humaine, celle des Blancs surtout... Oh ! s'ils te tuaient, tu ne reviendrais plus parmi nous pour nous bénir ! Aussi, tous, autant que nous sommes d'hommes jeunes et vigoureux à Uvéa, nous sommes prêts à te suivre, si tu veux, pour te défendre ou pour mourir avec toi. O notre bon père ! pense à tes enfants, et n'expose pas ta vie pour faire du bien à des étrangers. »



C'est ainsi que les chefs exprimaient leurs sentiments à l'Evêque avant son prochain départ.

De la case des Missionnaires on se rendit au lieu où le peuple avait été convoqué pour les adieux. Les *Aliki*, ou chefs, vinrent l'un après l'autre se prosterner devant l'Evêque, pour baiser son anneau, et lui promettre de demeurer fermes dans la foi pendant son absence. Alors les pleurs cessent comme subitement : toutes les oreilles sont attentives ; tous les cœurs tressaillent. Au nom de tous, une jeune fille a entonné le chant d'adieu :

« Evêque, pars ! Moi, je pleure ! Est-il chose plus déchirante que d'entendre notre père qui nous dit : Mes enfants, vous priez sans cesse pour moi ! Souvenez-vous de celui qui vous a faits enfants de Jésus-Christ, quand vous offrirez à Marie la couronne du Rosaire. Ecoutez mes dernières instructions : je vais me séparer de vous.

« Pouvions-nous être frappés d'un coup plus sensible ? Parents d'Uvéa, pleurons ! Il va partir ! N'ayons tous qu'un seul cœur pour pleurer.

« Si notre père s'éloigne, que vont devenir ses enfants ? Quand reviendra notre père ? Hélas ! reviendra-t-il jamais ? Pleurons !

« Mais le Ciel le veut ! Un message saint lui a été apporté par Douarre. On lui a dit : Evêque, une portion de l'univers a été assignée à toi seul par le Père de tous les chrétiens.

« O père d'Uvéa, pars, mais souviens-toi de tous tes enfants et reviens les bénir ; ils sont sans force comme la jeune plante qui vient de naître.

« O Jésus ! Déjà nous le ravir ! Laisse-nous encore notre père, car pour moi, quand j'entends son adieu



je sens mon âme hésiter entre la vie et la mort. Oui, il vaut mieux que je m'en aille de ce monde avant le départ de notre père. Qu'il soit du moins quelque temps encore le soutien de notre faiblesse. Notre âme est chancelante, et s'il ne la fortifie, elle va tomber.

« Père céleste, ayez pitié de l'enfant qui vous prie. Prononcez sur moi la sentence que vous voudrez. Que je le suive, car je suis découragée et faible.

« Je ne puis supporter désormais un plus long exil dans ce monde. Si notre soutien s'éloigne de nous, n'est-il pas à craindre que nous ne retournions aux idoles que nous avons adorées ? C'est pourquoi je désire tant, Père céleste, de me réunir à vous, pour célébrer à jamais dans mes chants votre toute-puissante Majesté. »

Celle qui chantait cette poésie, c'était Amelia, la fille du roi Lavelua, aujourd'hui reine de Wallis. Elle chantait d'une voix suave et tremblante, avec des larmes dans les yeux, et rien ne peut rendre l'émotion produite par ce chant si vrai et si sincère.

De Mua, Mgr Bataillon se rendit à Matautu, pour faire ses adieux à son peuple. Le capitaine Morvan était présent et a écrit dans son journal :

« Je suis alors témoin d'une des scènes les plus émouvantes que j'aie vues dans ma carrière cosmopolite, si je puis me servir de cette expression. Toutes les poitrines s'oppressent ; puis je n'entends plus autour de moi que des plaintes et des sanglots. C'est une famille entière pleurant déjà l'absence d'un père chéri.

« De sa chaire pastorale, le bon évêque que tant de marques d'affection troublent à son tour, promet à ses enfants d'adoption qu'il reviendra dans peu de temps les consoler. Il les encourage, il les exhorte à



rester fermes dans la foi. Et enfin, ému au delà de son attente, et ne pouvant contenir son émotion, il bénit le peuple, les yeux au ciel, et descend de cette chaire où l'émotion a interrompu son discours! Quelle scène! »

On revient à la maison de la Mission. Plusieurs chefs se mêlent aux Missionnaires. Tous sont d'une grande tristesse, tous adressent successivement des paroles de regrets à l'Evêque, avec des yeux pleins de larmes :

« Aussi pourquoi nous quittes-tu? N'as-tu pas notre amitié? D'autres t'aimeront-ils comme nous t'aimons? Tu trouveras peut-être ailleurs des hommes qui te tueront; et puis Uvéa, ton île bien-aimée, ne sera plus qu'une terre abandonnée et malheureuse.

« Tu veux braver tous les dangers pour sauver des âmes! C'est Dieu qui te commande de répandre ta parole dans toutes les îles de la grande mer. Eh bien! va, puisque Dieu le veut; mais reviens ici dans peu de temps: nous t'attendrons avec impatience. »

Malgré leur douleur, les habitants de Wallis avaient fini par comprendre qu'ils devaient laisser leur Apôtre porter à d'autres peuples la lumière qu'il avait fait briller sur eux. Plusieurs même, désireux de s'associer à sa générosité et à son dévouement, demandèrent à le suivre pour travailler au salut des âmes. De ce nombre était Filippo, un prodige de mémoire et d'intelligence, qui connaissait tous les idiomes des archipels voisins, et qui fut accepté par l'Evêque en vue des services qu'il pouvait rendre.

Il y avait encore un enfant de quatorze ans, véritable ange de piété, qui sollicita et qui obtint de Mon-



seigneur la permission de l'accompagner dans son expédition apostolique : il se nommait Selevasio.

« Peu de temps après, dit le P. Mathieu, je le vis tout en larmes : il n'avait pu obtenir de ses parents la permission de s'embarquer. Je tâchai de le consoler en lui disant que plus tard nous partirions ensemble, mais cette promesse ne convenait pas à l'impatience de son zèle. Tout à coup on remarqua qu'il avait disparu : on le chercha partout ; enfin après plusieurs jours, on le trouva. Il s'était glissé furtivement à bord de l'*Adolphe*, et s'était caché à fond de cale : il se tenait là blotti, espérant que le navire partirait bientôt, et qu'une fois au large, il ne serait plus temps de le mettre à terre. Mais le vaisseau tardant trop à lever l'ancre, Selevasio fut trahi.

« Cependant il trouva sur le pont un de ses parents ; il le pria d'intercéder pour lui auprès de son père et de sa mère, qui se laissèrent enfin toucher et consentirent au départ. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait agi de la sorte, il s'imaginait en donner une bonne raison en disant : « Je voudrais bien savoir  
« si l'Evêque et nos Missionnaires ont attendu la  
« permission de leurs parents pour quitter la France.  
« S'ils l'avaient fait, nous serions encore dans notre  
« *Faka de velo.* » Les Uvéens appelaient ainsi le culte des faux dieux. »

---



## CHAPITRE VI

### EN MER

Tout était prêt pour le départ. Les passagers s'étaient rendus à bord et n'attendaient plus que le signal. Il fut impossible d'appareiller : le vent et les flots s'y opposaient. Les Naturels profitèrent de ce moment de répit. C'était un dimanche, jour de fête et de joie pour ce peuple vraiment chrétien. Ils viennent voir l'évêque et ceux qui vont partir : ils couvrent le pont.

Une heureuse idée traverse l'esprit de Louis, le fils du capitaine Morvan ; il va trouver son père et lui dit : « Tu vois comme tous ces gens-là sont heureux. Eh bien ! tu as un moyen de les faire sauter de joie dans la grande hune. » — « Et comment ? » — « Tu te rappelles qu'on t'a fait cadeau, à Taïti, d'une petite caisse de fusées et de pétards. Celui qui te la donnait te disait qu'il y avait là de quoi conquérir par le plaisir toute une population d'Océaniens. Ceux d'Uvéa nous ont fait un si bon accueil, qu'il est plus juste d'user nos feux d'artifice pour leur faire plaisir, que de les garder pour d'autres, auxquels nous ne pourrions jamais avoir autant d'obligation. » — « Ton idée, mon fils, répondit le capitaine, est lumineuse sous tous les rapports, et je veux que la fête soit complète. »



Tout se dispose à l'insu des indigènes : « Je fais signe, continue le capitaine. A l'instant même le tournoiement d'un soleil éclate au bout d'un bâton que tient le pilote, Louis lance une fusée volante, un matelot allume une flamme de Bengale. L'air se charge d'étincelles qui tombent comme une pluie d'étoiles sur les spectateurs. Les uns, je parle des Indigènes, sautent dans les haubans avec des tapes tendues comme pour faire provision de ces étoiles de feu ; d'autres, les bras levés au ciel et les deux mains ouvertes, essaient de les tenir en faisant des sauts rapides et en s'entre-disputant l'espace sur le pont. C'est un enthousiasme indescriptible, comme je m'y attendais. Pas un cri de frayeur ne s'est fait entendre parmi les Naturels. Ils savent bien que l'*Aliki Vaea* (le chef du vaisseau) est l'ami de l'Evêque. Que peuvent-ils craindre ? Aussi est-ce la joie la plus vive qui les anime.

« Jusqu'à dix heures du soir, le ciel est en feu au-dessus de l'*Adolphe* ; et sur le pont du navire on n'entend que des cris d'admiration. »

Le lendemain, le vent avait tourné : la navigation devenait possible. C'était le 11 juin 1844. Ce jour-là Mgr Bataillon commençait une vie nouvelle pour lui, une vie de voyages, toute pleine de dangers et de fatigues, et que dorénavant il aurait si souvent occasion de recommencer, au détriment de ses forces et de sa santé. Il emmenait avec lui les anciens passagers de l'*Adolphe*, les PP. Calinon, Bréhéret et Favier, pour les établir dans différentes îles : il laissait à Wallis le P. Mathieu pour s'occuper des travaux du ministère, et les PP. Roudaire et Grézel pour continuer les travaux d'imprimerie.



L'*Adolphe* prit la route de Futuna. Son brave capitaine emportait le meilleur souvenir de son passage à Wallis. Nous en trouvons maint témoignage dans son journal, et nous nous plaisons à citer ces éloges de la personne et de l'œuvre des Missionnaires :

« Je suis enchanté, émerveillé de l'accueil que l'on m'a fait à Wallis. Jamais, nulle part, un souverain ne recevra de son peuple des preuves d'affection et de dévouement, comparables dans leur spontanéité, dans leur vérité, dans leur élan, à celles qu'à chaque pas, ici, on m'a prodiguées. Et pourquoi tant de bienveillance, tant d'égards et de respect? C'est que je suis chrétien, c'est que je suis français, comme le vénérable Apôtre, dont la parole inspirée, en appelant au Christianisme le peuple idolâtre de Wallis, a détourné vers son propre pays toutes les sympathies de ce peuple régénéré et reconnaissant. Grâce à Mgr d'Enos, la France aujourd'hui, aux Wallis, est le peuple frère, la nation sans rivale, la nation par excellence. Vive Mgr d'Enos, pour que bientôt l'Océanie entière voue le même amour à ma patrie! »

Ailleurs le capitaine Morvan pousse encore ce cri du cœur :

« J'aime cette terre bénie! J'aime ceux qui, à l'exemple des chrétiens de la primitive Eglise, ne s'y réveillent le matin que pour chercher Dieu, qui le prient à chaque acte du jour, et qui, chaque soir, chantent ses louanges sur le rivage de la mer, ou sous les grands arbres, dont le dôme de feuillage s'interpose la nuit entre leurs cases et les étoiles du ciel. Uvéa est la perle blanche de l'Océanie.

« C'est aujourd'hui une société naissante, il est vrai,



mais chez laquelle le bien a déjà fait de tels progrès que la transformation complète touche à son terme. Comme à Gambier, cette autre colonie chrétienne, les habitants d'Uvéa ne forment plus qu'une grande et même famille, toute à Dieu et à son Pasteur.

« Une telle œuvre exécutée, sans moyens, par la persévérance et le courage d'un seul homme, aidé d'un pauvre Frère servant, n'est-elle pas digne de l'admiration de tous ? »

La traversée de Wallis à Futuna fut très rude. Seul Monseigneur resta debout, intrépide marin comme intrépide apôtre. Enfin on annonce la terre. C'est le matin : tous montent sur le pont, l'Evêque paraît le premier. Il a, dit-il, dormi en paix. Il n'en est pas ainsi des autres, pour qui la nuit a été mauvaise. Mais la terre est là ; l'espérance enlève ce qui peut rester de la fatigue de la nuit sans sommeil et du mal de mer. En face de Futuna, Monseigneur demeure un instant silencieux, les yeux fixés sur l'île. Puis il dit avec une profonde émotion : « La voilà donc cette terre sanctifiée et régénérée par le sang d'un martyr ! » Il est tout entier au souvenir du P. Chanel.

Le débarquement s'opère, mais non pas sans péril. Le lendemain arrive un accident qui aurait pu être tragique sans le dévouement d'un marin. Une pirogue montée par le P. Favier et par le Fr. Jean Reynaud se détache du rivage pour aborder l'*Adolphe*. Le capitaine la voit venir :

« J'ai déjà remarqué, dit-il dans son journal, que l'embarcation a pour rameurs des hommes peu habitués à manœuvrer un aviron, et j'ai craint un accident. A mesure qu'elle approche, la maladresse



des rameurs devient plus évidente, au point même qu'elle m'effraie, à l'endroit de ceux qui se sont confiés à des gens si inexpérimentés. Enfin la baleinière aborde : on lui a lancé une amarre ; et je reçois à l'escalier le P. Favier, qui monte et arrive sur le pont sans encombre. Je respire, car je suis heureux de voir ce digne homme, ce vieil ami, tout à fait en sûreté.

« Mais à peine lui ai-je serré la main, qu'un cri perçant, puis le bruit d'une chute à l'eau partent du long du bord. Au même moment, et avant qu'il m'eût été possible de me rendre compte de l'événement, un de mes officiers, mon brave et généreux second, se lance à la mer par-dessus le plat-bord, plonge à l'endroit même où tournoie le remous qu'a laissé en coulant le pauvre Frère Reynaud, et il ne se passe pas une seconde, qu'il ne le ramène, le soutenant d'un bras, tout en continuant de nager de l'autre. Tout le monde s'empresse d'aider le sauveur et le sauvé à remonter sur le pont. Je félicite de tout mon cœur mon brave officier : le P. Favier joint ses éloges et ses remerciements aux miens, puis tous trois nous nous occupons du bon Frère qui, pâle et défait, ne tarde pas à reprendre ses esprits. »

Et le capitaine termine son récit par cette exclamation que nous répétons après lui pour faire connaître le nom d'un homme de cœur : « Honneur et reconnaissance au brave M. Mouchel ! »



## CHAPITRE VII

### UN REGARD EN ARRIÈRE

Les deux Missionnaires laissés à Futuna par Mgr de Maronée, les PP. Servant et Roulleaux, récoltaient la moisson que le sang du martyr avait préparée; mais ils ne le faisaient pas sans avoir eux-mêmes beaucoup à souffrir, et, s'ils n'eurent pas à verser leur sang pour les âmes, il leur fallut répandre bien des sueurs et bien des larmes.

« Les croix ne nous ont pas manqué, écrivait le P. Servant. Il est arrivé plusieurs fois, dans les commencements, que les Naturels prenaient la fuite, lorsque nous voulions les instruire : leur esprit d'insubordination et d'indépendance, la pétulance de leur caractère irritable, ont souvent mis notre patience à l'épreuve. »

Le P. Roulleaux indique une autre cause de peines et d'embarras pour les Missionnaires :

« Nous avons, dit-il, été précédés à Futuna par Tuugahala, jeune chef de Wallis, doué de véritables talents, qu'il emploie au triomphe des plus mauvais desseins. Il s'était fait accompagner de deux cents Naturels de Wallis, qui, pendant une année de séjour à Futuna, ont fait un véritable mal à la Mission. Profitant du peu de connaissance que nous avons de la



langue, pour accréditer leurs calomnies, ils ont prévenu les Futuniens contre nous, ranimé le feu de la discorde entre deux factions rivales, et ressuscité les anciennes superstitions, que les insulaires avaient abandonnées d'eux-mêmes, depuis la mort du P. Chanel. »

Tuugahala, en effet, était venu de Wallis à Futuna, pour échapper au baptême ; ceux qui l'avaient accompagné n'avaient pas de meilleures dispositions, et leur présence créa de véritables obstacles au zèle des Missionnaires. Il y avait une autre source de difficultés.

Mgr Pompallier avait obtenu des Futuniens, jusque-là séparés en vainqueurs et en vaincus, que désormais ils ne reconnaîtraient plus qu'un seul roi, et les suffrages, on s'en souvient, s'étaient réunis sur Sam, qui avait tant contribué à la conversion de l'île.

Mais celui-ci était du parti des vaincus, et les vainqueurs ne tardèrent pas à se repentir de leur condescendance. Leur orgueil naturel se révolta, quand ils se virent soumis à un vaincu ; dans mainte occasion, leur dépit se manifesta par des brigues, des rivalités, des troubles, des discordes. Musumus, l'assassin du P. Chanel, se distingua surtout par ses résistances à l'autorité reconnue, et par ses prétentions à la couronne, au moins partagée. Tuugahala, qui tergiversait entre les deux partis, parut un moment désirer pour lui-même cette couronne ambitionnée par d'autres ; mais, au mois de mai 1843, il repartit pour Wallis, et Musumus le suivit dans sa retraite.

Il semblait que la disparition de ces deux compétiteurs aurait dû laisser en paix le roi unique de Futuna. Il n'en fut rien, et les rivalités recommencèrent



sous d'autres noms. Sam, qui avait pris le nom de Petelo (Pierre), à son baptême, ne se souvint pas toujours assez qu'il était un roi chrétien. Le premier rang a ses enivrements, dans les plus petits comme dans les plus grands royaumes, et le roi de Futuna ayant connu ces enivrements, mécontenta ses sujets par des prétentions que ceux-ci, attachés à leurs traditions, trouvèrent exorbitantes. Le roi de Futuna devait être un roi cultivateur : Petelo voulut s'affranchir de ce devoir du travail, aspirant à vivre de tributs qui lui seraient payés par ses sujets, obligés de travailler à sa place. On parvint à lui faire entendre raison, mais on n'en persista pas moins à demander la division de la royauté.

Malgré tous les obstacles, l'œuvre de Dieu se poursuivait à Futuna. Deux églises furent bâties. La première s'éleva à Sigave, sur le territoire des vaincus. Les vainqueurs, sans cesser d'être chrétiens, cherchèrent à susciter des embarras. Pour leur donner une leçon, les Missionnaires eurent l'idée de leur retirer les objets du culte et de les transporter dans la vallée de Tuatafa, où les néophytes de la tribu des vainqueurs pourraient encore assez facilement se rendre pour assister aux offices.

« Le transport des objets sacrés, écrivait le P. Servant, produisit un effet merveilleux : les mutins furent déconcertés, et se regardèrent *comme morts*, suivant le langage du pays. Ils parlèrent bien de faire la guerre; mais il était trop tard, Sam était devenu redoutable; de son côté, le chef de Tuatafa, vieillard respectable, déclarait qu'il mourrait pour Dieu, plutôt que de céder les objets du culte. Malgré les plus terribles menaces, les néophytes se détachaient du parti



vainqueur ; le catéchiste de l'une des plus considérables vallées de Tua répondit à son père, qui voulait l'empêcher d'aller à la messe : « Je ne crains pas ceux  
« qui voudraient me tuer, je ne crains que Dieu seul. »  
Le chef de cette dernière vallée, qui jusque-là s'était toujours opposé au succès de nos travaux, devint alors notre ami, et il dit à tous ses gens de le suivre à Tuatafa, ajoutant : « Les hommes sont trompeurs,  
« mais Dieu ne trompe pas ; il faut lui obéir plutôt  
« qu'aux hommes. »

Devant ces dispositions changées, on ne put pas faire autrement que de donner aussi une église aux vainqueurs. Le P. Roulleaux a dit en quelles circonstances s'éleva le temple nouveau sur le lieu du martyr :

« Nous eûmes de grandes difficultés au sujet de l'église de Poi. Pendant deux mois, il nous a été impossible de la commencer. Enfin, je partis avec le F. Marie-Nizier, pour diriger la construction. Toute la population de ces vallées était convoquée, autour de la Croix élevée par Mgr de Maronée sur la tombe du P. Chanel. Je demandai qu'on nommât quelqu'un pour présider aux travaux, et les voix se réunirent en faveur de Meitala, le fils du roi assassin.

« Dans une courte exhortation, j'invitai les Naturels à se conduire d'une manière digne de l'œuvre sainte à laquelle ils allaient se livrer. « Ce n'est pas ici, leur  
« dis-je, une habitation ordinaire : c'est un temple  
« que vous élevez à Dieu, sur le lieu même où fume  
« encore le sang de votre premier Apôtre. » Je donnai ensuite le signal pour se mettre à genoux, et nous récitâmes tous ensemble, à haute voix, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*.



« Les quatre assassins du P. Chanel étaient là. Je leur dois ce témoignage : ce sont eux qui ont montré le plus d'ardeur, de bonne volonté, surtout Umutauli, qui avait frappé le premier coup. Tout son extérieur annonçait un sincère repentir, et je ne me rappelle pas l'avoir vu rire une seule fois, pendant toute la durée des travaux.

« L'église de Poi est assez bien. Elle mesure 75 pieds sur 30; elle regarde la mer. Dans le sanctuaire, se trouve renfermé l'emplacement que le P. Chanel habitait; la partie droite de l'autel couvre le lieu où il était assis quand il reçut le coup de la mort; l'endroit où reposait sa tête et où a coulé son sang est aussi à droite, dans le sanctuaire, près de la balustrade; la croix qui l'indique est telle que l'a plantée Mgr Pompallier. »

A propos de cette croix, nous avons trouvé, dans les papiers du P. Roulleaux, un détail touchant qui concerne Maligi, ce Futunien auquel avait pensé le P. Chanel avant de mourir, et qui avait remis lui-même les restes du martyr au commandant de l'*Allier* :

« Le jour que la croix fut plantée, dit le P. Roulleaux, Maligi, sans que nous lui en eussions dit un mot et contre notre attente, fit préparer un grand festin, et fit saluer la croix par plusieurs décharges de coups de fusil. Il fut vraiment bien inspiré en cela, et nous en pleurâmes de joie. »

Le P. Roulleaux nous raconte encore cet autre trait de Maligi :

« Après la construction de l'église de Poi sur le lieu du martyr, construction pendant laquelle il se montra toujours bien disposé, nous nous séparâmes, le



P. Servant et moi. Je vins m'établir d'une manière fixe au milieu des vainqueurs. Maligi donna généreusement sa maison, pour qu'on y construisit le presbytère à proximité de l'église ; il alla se loger provisoirement dans une misérable case isolée, mal placée, indigne de lui, et y demeura pendant toute la durée de la construction, c'est-à-dire pendant plusieurs mois. Il faut connaître les mœurs et le caractère des Naturels pour comprendre tout ce qu'il y avait de dévouement et de générosité dans cette conduite. Peu de jours après, il fit une sainte mort. Je l'assistai à ses derniers moments. »

Quand les deux églises furent terminées, l'île de Futuna n'avait plus d'Infidèles. Filitika, un des bourreaux du P. Chanel, fut le dernier à se convertir à la foi chrétienne. On a fait à son sujet cette remarque curieuse. Païen, il avait un visage repoussant et véritablement horrible ; catéchumène, il perdit quelque chose de cet aspect sauvage ; chrétien, il adoucit tellement sa physionomie, qu'il ne semblait plus être le même homme.

Une autre remarque à faire, et qui concerne non pas un individu, mais tout le peuple de Futuna, c'est qu'il manifesta véritablement le goût de la confession.

« L'affluence au tribunal de la pénitence, écrivait le P. Servant, est si grande que, depuis l'enfant qui commence à balbutier jusqu'au vieillard courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser. Le jour ne suffit pas pour satisfaire cette avidité, il faut y employer une partie des nuits. Dans les principaux endroits, j'ai été obligé de placer des confessionaux, pour ne pas contrarier cet empressement de nos néophytes. Ils ont un si grand respect pour le Tribunal



de la Pénitence, qu'un jour un père de famille vint me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal, s'était rendue bien coupable. »

Ainsi l'œuvre de Dieu avançait dans cette île transformée, et, dès cette époque, un Missionnaire pouvait exprimer son espérance fondée :

« Encore un an ou deux, et Futuna sera, je pense, la plus belle Mission du Vicariat apostolique de l'Océanie centrale. Le peu de communications qu'elle entretient avec les étrangers, l'amour du travail et la force de caractère de ses habitants, me confirment dans cette opinion. »

Mais il restait toujours une difficulté pour l'entière pacification de l'île : c'était l'unité de pouvoir aux mains de Petelo, du parti des vaincus.

Sur ces entrefaites, Mgr Douarre vint à Futuna, pour apprendre aux Missionnaires que désormais ils seraient sous la juridiction du P. Bataillon, leur confrère devenu leur supérieur, et nommé Vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Les PP. Servant et Roulleaux se réjouirent de cette bonne nouvelle, et comme l'Évêque d'Amata ne pouvait leur donner que quelques heures, ils s'empressèrent de profiter de sa présence pour faire prendre une mesure qu'ils avaient préparée, et que, par leur expérience, ils croyaient nécessaire à la paix et au bonheur de l'île. C'était de reconnaître deux rois indépendants, l'un pour le parti des vainqueurs, à Tua ; et l'autre pour le parti des vaincus, à Sigave. La proposition fut agréée par tous : on proclama donc pour roi des vaincus, à Sigave, Petelo Keletaone, surnommé Sam ; et pour roi des vainqueurs, à Tua, Filippo Meitala, le fils de l'ancien roi Niuliki.



M. Julien La Ferrière, commandant du *Bucéphale*, qui transportait Mgr d'Amata en Nouvelle-Calédonie, a parlé de sa visite à Futuna, dans le rapport adressé à l'amiral Dupetit-Thouars. Nous en détachons cette page, où il est d'abord question du P. Servant :

« Monseigneur avait trouvé le pauvre Missionnaire dans un tel dénuement, qu'il avait dû lui donner des souliers et un chapeau, pour qu'il osât se présenter à bord; en le voyant arriver, nous fûmes vraiment effrayés de son état de maigreur et de son état de fatigue et de souffrance.

« Le jeune chef Sam me fut présenté par le R. P. Servant. Sa mise, fort décente et complète — il avait une petite veste à galon d'or qui lui allait très bien, — son maintien d'homme poli, son air de franchise, d'intelligence et de modestie, nous auraient tout d'abord prévenus en sa faveur, s'il ne nous avait pas été déjà connu par les rapports avantageux et parfaitement justes qu'en a faits le Commandant du Bouzet. »

Depuis lors, Sam s'était un peu relâché de sa première ferveur; mais les Missionnaires avaient toujours espérance en lui, et ils n'exposaient pas à tous leurs sujets de plainte. Filippo Meitala, le chef des vainqueurs, était aussi venu à bord du *Bucéphale*. Le commandant La Ferrière raconte cet incident :

« Depuis l'arrivée de Sam, Filippo s'était mis à l'écart sur la dunette, et paraissait fort embarrassé de sa position; j'eus envie de l'en tirer, car, au dire du P. Servant, c'était un très bon jeune homme, et j'engageai Sam à lui faire quelques prévenances. Sam se retourna vers Filippo, et, d'un air plein d'aménité, l'appela en lui tendant la main. Filippo se décidait



lentement à s'approcher : j'allai au-devant de lui, et je mis les mains des deux chefs l'une dans l'autre, en les invitant à venir dîner avec nous comme deux bons amis : « Oh ! dit Sam en riant, Filippo est un bon petit jeune homme, et je l'aime beaucoup. » Cela fut dit d'un air de loyauté qui assurait de sa supériorité sur l'autre.

« Le R. P. Servant nous apprit à table que la Mission était en plein succès, et qu'il n'y avait plus que quelques hommes de la partie septentrionale de Futuna qui ne se ralliaient pas encore à la conversion générale. Sam ajouta : « Mais cela ne tardera pas. »

« Mgr d'Amata et le R. P. Viard avaient trouvé le presbytère de Sigave beaucoup mieux, pour la construction et pour la distribution, que ceux d'Uvéa ; et la chapelle, qui n'était pas encore terminée, promettait aussi d'être très belle. L'honneur en revenait à Sam, qui portait tout son zèle à ces travaux. Mais, nous disait-il, ils avaient été retardés par la présence à Sigave de Tuugahala, qui avait employé, pour sa pirogue, les cordes destinées à la construction de l'église. Il ajouta : Aussi Dieu a semblé vouloir le punir de sa mauvaise action ; car sa pirogue a été engloutie avec le corps d'un de ses hommes. Le sérieux avec lequel Sam racontait cet accident de la perte de la pirogue, équipée avec les cordes de la chapelle, prouvait la vivacité de sa foi en un Dieu rémunérateur et vengeur. »

Ce fut peu de temps après le passage du *Bucéphale* à Futuna, que le Vicaire apostolique de l'Océanie centrale vint visiter cette portion de son troupeau, qu'il avait vue autrefois dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il allait retrouver maintenant dans les lumières de la vérité.



## CHAPITRE VIII

### L'« ADOLPHE » A FUTUNA

L'*Adolphe* arriva devant Futuna le 12 juin 1844. Enchanté de l'accueil qu'il avait reçu des Uvéens, le capitaine Morvan ne se montra pas d'abord aussi bien disposé à l'égard des Futuniens, moins avenants et moins prodigues de démonstrations gracieuses. Aussi écrit-il dans son journal :

« Le premier sentiment que ces gens-là m'inspirent est un sentiment de répulsion. C'est peut-être à tort ! Il est toujours certain que je me trouve mieux loin d'eux qu'à leurs côtés. Eux-mêmes semblent se défier de tout ce qui les entoure : ils ont le regard sournois, les traits rudes, et, au lieu de chercher, comme les aimables Wallisiens, des occasions de s'égayer, ils cherchent, au contraire, à se mettre à l'écart, et, de leur coin, semblent comploter contre les objets sur lesquels tombent leurs regards. Tous, à quelques rares exceptions, sont vêtus de haillons européens, achetés sans doute à des navires baleiniers qui viennent faire des vivres dans l'anse de Sigave. »

Cette impression trop désavantageuse du capitaine se modifia par la suite, surtout après qu'il eut vu et entendu Sam, dont il dit :



« C'est un jeune homme à la figure bonne et gracieuse, malgré son teint cuivré. Il est vêtu entièrement à l'européenne. Il porte une veste et un pantalon de drap bleu fin, sur une chemise blanche. Un chapeau de paille bleu, au large ruban noir, le coiffe parfaitement, et il est chaussé de brodequins de toile bleue, à semelles de cuir.

« De tous les rois que j'ai vus dans l'Océanie, celui-ci a certainement la meilleure tournure. Il répond à mes saluts, à mes politesses, de la manière la plus convenable, et les compliments qu'il me fait, en excellent anglais, m'étonnent singulièrement, tant ils sont bien soignés. Je le comprends aussi bien que s'il parlait ma langue ; ce qui me plaît beaucoup, car par lui je vais pouvoir apprendre bien des choses.

« Sam se tient à ravir dans son joli costume européen. Il est élégant dans ses manières, doux, quoique expressif, dans ses paroles. Je suis positivement dans l'admiration, et de ce qu'il fait et de ce qu'il dit.

« Je le conduis sur la dunette, je l'engage à s'asseoir, et il s'assied ; mais lorsque je le prie de se couvrir, il me répond qu'il n'est pas bienséant qu'une jeune tête comme la sienne reste couverte en présence d'un front chauve et nu comme le mien. Et je suis obligé de mettre mon chapeau avant qu'il consente à reprendre le sien.

« Je fais servir au roi du vin, de l'eau-de-vie, et même de l'eau pour faire du grog, si cela lui convient. Il prend de tout, mais avec une sobriété remarquable et avec une aisance qui ne l'est pas moins.

« Je lui présente ensuite ma plus belle pipe ; il la remplit de tabac, et, après en avoir aspiré quelques



bouffées, il me la remet, pour que je fasse de même, en me disant :

« Ceci n'est pas très propre, je le sais bien. Mais mes hommes vont être enchantés de cet échange, et vont se dire de suite que je suis votre ami et que vous êtes le mien.

« Sam a raison, et, en effet, dès que nous avons successivement, lui et moi, fumé dans la même pipe le même tabac, et que cette pipe est retournée aux mains du roi, qui va la finir, je vois de nombreuses marques d'affection et de satisfaction. »

Le capitaine français et le roi futunien entament alors une conversation qui donne à celui-là l'occasion de modifier quelques-unes de ses premières idées. Il peut apprendre qu'à Futuna comme à Wallis, on commence à savoir lire et écrire ; que les affections de famille prennent tous les jours plus d'empire, grâce au Christianisme ; que les guerres, autrefois si désastreuses, ne sont plus que des escarmouches d'un jour, arrêtées par les prêtres catholiques, comme des fâcheries d'enfants ; que les Futuniens ne sont plus enclins au vol ; qu'ils peuvent bien envier les objets qu'ils voient aux mains des Européens, surtout les vêtements et les instruments de travail, mais qu'ils se garderaient bien d'y toucher sans permission.

Le capitaine Morvan apportait à Futuna, comme à Wallis, des présents de la part du roi des Français. Sam vanta la beauté du fusil qu'on lui avait remis, et d'un manteau rouge à glands d'or, qui lui plaisait beaucoup. Il était tout heureux, tout fier d'être l'objet de tant d'attentions. « Désormais, s'écriait-il, je dois me dire Français, et, avec ce titre, je pourrai, la



tête haute, regarder les Anglais par dessus l'épaule. » Ce furent ses propres expressions.

Mgr Bataillon était descendu à terre. Tout le temps qu'il lui fut permis de passer dans cette île, conquise par le sang d'un martyr, il l'employa à confesser, à confirmer, à nourrir de l'Eucharistie ces chrétiens, qui voulaient remplir les devoirs de leur foi nouvelle.

Au milieu de ses travaux apostoliques, il partagea l'île de Futuna en deux paroisses : celle de Sigave, sous le vocable de saint Joseph, et celle de Poi, dont l'église construite par le P. Roulleaux reçut le nom de Notre-Dame des Martyrs.

Ce Missionnaire n'eut pas la consolation de servir Dieu dans l'église élevée par ses soins. Son Évêque lui demanda le sacrifice de la séparation. Mgr d'Énos avait l'intention de fonder une Mission dans l'archipel de Fidji, et il avait jeté les yeux sur le P. Roulleaux, pensant que l'expérience de ce Missionnaire et sa connaissance d'une langue océanienne le rendraient plus apte à cette œuvre difficile. Le P. Roulleaux n'hésita point devant ce changement, qui brisait ses affections et qui l'exposait à des dangers imminents. « Dieu me donnera la force nécessaire, écrivait-il en France ; mon Évêque m'a remis la croix de Missionnaire, que portait notre vénéré P. Chanel. Sa vue m'anamera à tous les sacrifices. »

Mgr Bataillon prit donc avec lui le P. Roulleaux, pour le conduire à Fidji ; il laissa, pour desservir l'église de Poi, le P. Favier, dont la jeunesse et l'ardeur apostolique allaient se dépenser au service de cette nouvelle chrétienté.

En revenant à bord de l'*Adolphe*, l'Évêque disait au capitaine :



« Il n'y aura bientôt plus de païen. Le sang du P. Chanel a coulé comme une rosée de bénédiction sur l'île entière. J'ai eu le bonheur de recueillir, sur les nattes où avait été déposé d'abord le corps du martyr, quelques morceaux d'étoffe ensanglantés, quelques restes plus précieux encore, que j'ai respectueusement détachés et déposés moi-même dans une boîte. Après l'avoir fermée et scellée de mon sceau, je l'ai fait placer dans un lieu honorable. A cette cérémonie assistait la population des deux partis, les rois en tête. Ceux-ci, depuis plusieurs mois, étaient en désaccord : une guerre pouvait s'en suivre. Ils se sont réconciliés à genoux devant les restes de leur premier Missionnaire. La joie que j'emporte de ce traité de paix sanctifiée, je ne puis la comparer à aucune autre. »

L'*Adolphe* quitta Futuna, pour se diriger d'abord vers l'archipel de Tonga, et ensuite vers l'archipel de Fidji.



## CHAPITRE IX

### L'ARCHIPEL DE TONGA

L'archipel de Tonga, vers lequel se dirigeait l'*Adolphe*, est compris entre le 18° et le 22° degré de latitude méridionale, et le 176° et le 178° de longitude occidentale, du méridien de Paris.

Découvert en 1643, par le voyageur hollandais Tasman, revu en 1773 par le voyageur anglais Cook, il n'est fréquenté par les navires européens que depuis le commencement de ce siècle.

Il se compose de trois principaux groupes : Au nord Vavau, au centre les Haapai, au sud Tonga, qui donne son nom à tout l'archipel. Les îles ou îlots qui forment ces divers groupes, ne sont pas loin d'atteindre le nombre de cent. Plusieurs de ces îles sont inhabitées, et la population ne dépasse pas 35,000 habitants, ce qui s'éloigne beaucoup de l'estimation des premiers navigateurs, qui parlaient de 200,000 habitants.

L'archipel de Tonga est exposé aux éruptions volcaniques. Un navigateur indigène, Folivai, faisait ce récit à un officier européen :

« Il y a six lunes environ que le pic de Tofua lança dans l'air des pierres et des flammes, et l'île de Tonga, éclairée d'un bout à l'autre par ce grand



feu, fut un moment couverte de cendres. Il y eut plus : notre terre s'agita et trembla, sur tous ses rivages, mais aucun habitant ne périt.

« Lorsque Tofua redevint calme, et que son sommet ne lança plus que de la fumée, celles de nos pirogues qui font habituellement des échanges avec les Haapaï se remirent en route pour ces îles.

« Les premiers qui se rendirent d'ici à Namuka rencontrèrent au-dessous de Tofua une île nouvelle, une terre sortie de l'eau alors que l'île voisine faisait tant de bruit et jetait tant de feu. Ils dirent à leur retour ce qu'ils avaient vu, et ils racontèrent que cette terre n'avait que la hauteur d'une case au-dessus des flots de la mer. »

L'île principale de l'archipel est celle qui lui donne son nom, Tonga-Tapu ou Tonga la Sainte.

« Cette île, dit Dumont-d'Urville, affecte en quelque sorte la forme d'un croissant irrégulier, dont la convexité serait opposée au Sud, et dont la concavité, tournée vers le Nord, serait fortement échancrée par une lagune de 5 milles de largeur, sur 3 milles de profondeur. D'immenses récifs de coraux accompagnent cette île, à 6 ou 8 milles au large, dans toute la partie du Nord, et forment divers canaux, avec une rade utile aux navires qui veulent y mouiller. »

A propos de ces bancs de corail, Cook fait cette remarque :

« Telle est en quelque sorte la position de toutes ces îles que je connais dans cette mer entre les tropiques : c'est ainsi que la nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan. »

Ce que le voyageur protestant appelle la nature



doit être nommé d'un autre nom, et un Missionnaire catholique disait avec beaucoup plus de raison de cette même île de Tonga :

« Sa plus grande hauteur n'excède pas 30 pieds au-dessus de la mer. Nous pourrions craindre à chaque instant d'être submergés, si nous ne savions pas que Celui qui a creusé l'Océan lui a dit : Tu viendras jusque-là, et tu briseras contre ce grain de sable l'orgueil de tes flots. »

« Le pays en général, dit Malte-Brun, n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de montagnes, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades, mais il étale aux yeux des spectateurs la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux soins de la nature annoncent la richesse du sol aussi bien que les districts cultivés par les Insulaires. La verdure est perpétuelle dans les uns et les autres, et les productions végétales y sont d'une vigueur admirable. »

L'île n'est qu'une suite de jardins et de vergers : il y a des cloisons pour marquer le domaine de chacun, et nulle part, dans l'Océanie, cette délimitation de la propriété individuelle n'est plus affichée aux regards qu'à Tonga. Les villages apparaissent traversés par des sentiers bien battus, bordés de palissades artistement travaillées, et recouverts de grands arbres qui offrent presque partout un ombrage délicieux.

Quoique placée sous la zone torride, Tonga jouit d'une température modérée : la brise qui s'y fait sentir à certaines heures de la journée, et d'une manière régulière, empêche la chaleur d'être excessive.

Il y a bien dans l'intérieur de Tonga quelques



ruisseaux, quelques filets d'eau qui sortent de petits lacs salés. Mais cette eau se ressent de sa source et n'est potable que lorsque de grandes pluies viennent s'y mêler. C'est un des désagréments de cette terre si privilégiée.

Un autre désagrément vient de la présence et de la multitude des moustiques.

« Que de moustiques ! disait un Missionnaire tourmenté par leurs piqures. A l'autel, au bréviaire, quel martyre ! Mon compagnon, qui demeure dans le pays depuis de longues années, en a habituellement une dizaine au front, dans la barbe, aux oreilles rouges comme du sang. Il paraît ne point les sentir, mais moi, ils me rendent furieux. »

C'est un tribut nécessaire qu'il faut payer en arrivant dans les îles de l'Océanie ; le séjour prolongé n'enlève pas cet inconvénient, et jusqu'au bout il faut continuer de payer ce tribut importun et pénible.

Un autre Missionnaire, le P. Monnier, écrivait de Tonga :

« Les cris sauvages des bêtes fauves poétisent les courses des Apôtres infatigables qui travaillent dans les contrées immenses de l'Asie ou de l'Afrique. Nous n'avons ici, ni lions, ni tigres, ni ours, pas même de serpents ; mais nous avons les moustiques. Les premiers jours qu'on est aux prises avec eux, on les nommerait volontiers les insectes de la pénitence. Ils ont une prédilection pour les Européens nouvellement arrivés, une prédilection qu'ils gardent à notre détriment. Nous bénissons la Providence de nous les avoir envoyés pour suppléer aux mortifications que nous ne savons pas faire, ou pour nous



tenir éveillés par leur petite chanson, lorsque en méditant nous serions portés au sommeil. C'est alors qu'on les aime malgré tout, et qu'on les bénit, en se rappelant qu'ils étaient les amis privilégiés de Sainte Rose de Lima. »

Les moustiques font souffrir, mais ils ne font pas mourir. Le même Missionnaire signalait un autre insecte, dont la morsure peut être mortelle, bien qu'elle ne soit le plus souvent que très douloureuse :

« Il est un autre insecte, avec lequel il serait plus difficile de se familiariser : sa morsure est venimeuse. A la vérité, dans les cas ordinaires, la blessure n'est pas mortelle, mais il paraît que la douleur est si forte, que pendant cinq à six heures elle semble intolérable, et arrache des larmes aux plus intrépides.

« Cet insecte se glisse partout, dans les livres, dans les nattes, jusque dans les lits. Il est un peu plus gros et un peu plus long qu'une chenille. Heureusement sa couleur brillante, pendant le jour, et le phosphore qui le rend lumineux pendant la nuit, avertissent de la présence du Centipède tropical. Grâce à cette manière d'avertir de sa présence, cet insecte fait peu de victimes. Aucun Missionnaire n'en a jamais été mordu, et il demeure vrai de dire que la Providence est bonne pour ces îles, d'où elle éloigne les animaux malfaisants. »

A Tonga, il n'y a pas plus d'oiseaux de proie qu'il n'y a de bêtes féroces. C'est encore une attention de la Providence, qui n'échappe pas à l'observateur chrétien. Parmi les oiseaux de Tonga on remarque une espèce de vampire ou de chauve-souris, que les Indigènes appellent *Peka*. Cet oiseau, d'assez grande dimension, n'a pas de pattes, mais des membranes qui



lui servent d'ailes et qui sont munies de crochets mobiles. Par ces crochets, il se tient suspendu aux branches des arbres ou aux poutres des cases : il reste là, la tête en bas et cachée sous une aile, gardant cette position, pour lui la plus commode et la plus naturelle. Les Indigènes parviennent à l'appriivoiser : alors cet oiseau comprend la voix de son maître, il lui obéit et vient prendre avec lui sa part du repas.

Nous finissons ces notions forcément incomplètes sur l'archipel de Tonga, par ces lignes que le P. Monnier consacre à un oiseau :

« Parmi les oiseaux qui embellissent la demeure que le Seigneur nous a faite, il en est un que j'aime à la folie, et je vous assure qu'il me jetait presque dans l'extase les premiers jours de mon séjour dans cette île. C'est une espèce de rossignol, dont le chant moins harmonieux que celui du rossignol de France, a quelque chose qui touche, parce que c'est le ton de la prière, ou, si vous voulez, de la psalmodie. Quand aux premières lueurs de l'aurore, les *Falchen* commencent leur *Kete-Kete-Mai*, vous diriez une troupe de religieuses qui récitent leur office. Si vous êtes endormi, ils vous réveilleront beaucoup mieux que le coq du bréviaire, en vous disant, avec leur refrain, que la messe se dira dans une heure, qu'il ne vous reste que le temps de faire votre méditation. Je pense que si saint François d'Assise était venu à Tonga, le *Falchen* n'aurait pas été le dernier des oiseaux à partager ses faveurs. Pauvre oiseau ! Qu'avait-il à faire quand notre archipel était plongé dans les ténèbres du Paganisme ? »

Cette plainte du P. Monnier nous met en pré-



sence des habitants de Tonga, qu'il importe de faire connaître, afin d'apprécier la valeur de l'œuvre des Missionnaires qui entreprenaient de convertir un tel peuple à l'Eglise catholique. Mais, là aussi, nous serons obligés de nous restreindre, et nous ne mentionnerons que les traits principaux.

La taille des Tongiens est moyenne : si l'on rencontre chez eux peu de nains, on y rencontre encore moins de géants. Les formes sont assez bien proportionnées, sauf une certaine tendance à l'obésité pour les hommes. Le nez est aquilin, les traits réguliers et généralement doux, les lèvres minces, et non pas épaisses comme celle des nègres. A leur naissance, les Tongiens ont la peau assez peu colorée : c'est le soleil qui la brunit. On trouve des Français, qui, sous l'action des rayons solaires, parviennent aux mêmes nuances foncées.

Au point de vue moral, les Tongiens furent d'abord jugés favorablement par les navigateurs.

« Le caractère de ce peuple, disait Forster, est réellement aimable. Sa conduite amicale à notre égard, quoique nous lui fussions absolument étrangers, ferait honneur à la nation la plus civilisée. Chaque famille nous présentait des aliments et de l'eau de coco, avec une hospitalité vraiment patriarcale : toutes leurs actions annonçaient une âme généreuse et une charmante simplicité de mœurs. »

C'est de là que vint à l'archipel de Tonga son autre nom d'archipel des Amis.

Dumont-d'Urville, qui vint après Forster, et qui étudia de plus près les Tongiens, porta sur eux un jugement plus sévère :

« Les habitants de Tonga, dit-il, sont affables,



complaisants et hospitaliers, en même temps que cupides, audacieux et profondément dissimulés. Au moment même où ils vous comblent de caresses et d'amitiés, ils sont capables de vous assaillir et de vous dépouiller, pour peu que leur avidité ou leur amour-propre soit stimulé. »

Le P. Calinon, qui n'a pas seulement vu Tonga en voyageur, mais qui a longtemps habité l'archipel comme Missionnaire, n'a pas craint d'assombrir les couleurs. Il disait dans un rapport officiel adressé au Supérieur général de la Société de Marie :

« Vous ne pouvez vous figurer, en France, le degré de sauvagerie où il faut aller chercher ces pauvres gens, pour en faire des chrétiens. Je crois les populations les plus haineuses et les plus abruties de l'Europe, supérieures à celles-ci pour les ressources qu'elles offrent au zèle du Missionnaire. Il me semble que le spectacle de notre dévouement, de nos sacrifices et de nos misères, produirait sur elles une tout autre impression qu'il n'en produit sur nos insulaires. »

Les Tongiens étaient vicieux comme les autres peuples de l'Océanie : si leurs mœurs semblaient plus douces aux voyageurs, elles n'en étaient pas moins cruelles ; et il ne fallait pas remonter bien haut vers le passé, pour trouver des anthropophages dans l'archipel. Vicieux comme les autres Océaniens, les Tongiens se montraient, plus que les autres, paresseux et orgueilleux.

Un Missionnaire a pu les peindre sous ces traits qui paraissent invraisemblables, et qui, à une certaine époque étaient vrais :

« La paresse va si loin chez les Naturels, qu'ils



restent couchés au moins la moitié du temps : ils passent le reste assis, même pour cultiver la terre. On ne les surprend jamais debout, sinon quand ils marchent, et ils ne font jamais un pas dans le simple but de se promener. Si vous rendez des visites dans les cases, vous trouvez tout le monde désœuvré et très souvent endormi. On se réveille pour vous recevoir, mais on ne se lève pas toujours, ou l'on se recouche avant la fin de la visite. S'ils viennent vous voir, il leur arrive assez souvent de se coucher chez vous, de s'y endormir, et d'y prolonger leur sommeil jusqu'au lendemain. Trouver cela inconvenant serait se faire passer pour un homme mal élevé. Quand on ne dort pas chez vous, on vous dit du moins en partant que l'on va se coucher, et, dans le bon genre, vous devez répondre : « Très-bien ! » On s'aborde aussi en se disant par politesse : « *Malo e moe !* Courage à dormir ! »

Au milieu de leur paresse et de leurs autres vices, les Tongiens se livraient à un incroyable orgueil. Le capitaine Morvan les a bien dépeints :

« Ils sont infatués d'eux-mêmes. Ils se placent, intellectuellement et physiquement, au-dessus des Européens. Mais la haute idée qu'ils ont de leur intelligence n'est pas encore à la hauteur de celle qu'ils ont de leurs qualités physiques. Leur présomption sous ce rapport est sans mesure. Ils admirent avec complaisance la beauté et l'élégance de leurs proportions corporelles, la finesse et en même temps l'abondance de leurs légères, quoique volumineuses chevelures. Il n'y a pas, disent-ils, de par le monde, quelque grand qu'il soit, de plus beaux corps, de plus belles têtes que les nôtres. Leur race enfin, est



une race à part sous tous les rapports, et à laquelle il ne faudrait, par ailleurs, que des moyens matériels d'action, pour dominer les autres races. Orgueil illimité, inexcusable! »

Un Missionnaire confirmait ce témoignage du Marin : « A leurs yeux, disait le P. Calinon, aucun peuple de la terre n'est digne d'être comparé au peuple de Tonga. Lui seul sait quelque chose ; à côté de lui, les autres ne savent rien. Autrefois, qui n'était pas Grec ou Romain, était considéré comme barbare : quiconque n'est pas de l'Ile Sacrée n'est qu'un esclave. Si le roi de France venait à Tonga, on lui rendrait des honneurs, moins cependant qu'au roi de Tonga, et le dernier homme du peuple se croirait d'origine plus noble que le roi de France! »

Et le même Missionnaire, pour montrer jusqu'à quel point était poussé cet orgueil des Tongiens, ajoutait en parlant des débuts de son apostolat :

« Soyez sûr que nous ne sommes aux yeux des chefs, et même d'une grande partie du peuple, que ce que sont des nègres aux yeux de leurs maîtres. On nous regarde et on nous exploite comme des bêtes de somme. Cela est froissant pour notre amour-propre, mais c'est dans l'ordre naturel de leurs idées. »

C'était ce peuple que la Société de Marie était chargée d'appeler au véritable Evangile. Hélas ! Les apôtres catholiques avaient été précédés à Tonga par les missionnaires protestants : ils ne venaient pas les premiers, comme à Wallis et à Futuna, et l'œuvre de conversion ne devait pas s'accomplir avec la même soudaineté et la même unanimité!



## CHAPITRE X

### LES PREMIERS APOTRES DE TONGA

Avant l'arrivée des Missionnaires catholiques, l'île de Tonga avait été évangélisée à main armée par le roi Georges, et par son conseiller, le Révérend Thomas. Nous n'avons pas à entrer dans les détails cruels de cette conversion opérée par les armes. Il existe un document irréfutable de cette étrange conquête : c'est la lettre que le capitaine Dillon, de la marine britannique, écrivait au Révérend Thomas, conseiller du roi Georges, et qui se termine ainsi :

« Que pensera le peuple anglais si généreux, qui contribue par ses dons à entretenir votre Société, et dont la bonté vous fait vivre avec luxe dans ses îles ? Que dira-t-il, lorsqu'il apprendra que, pour propager les Saintes Ecritures, vous détruisez les hommes, les femmes et les enfants, comme vous l'avez fait à Tonga et comme je viens de le rapporter ?....

« Monsieur Thomas, c'est mon devoir, comme sujet anglais et gentilhomme, de porter ces outrages à la connaissance du gouvernement anglais et de la Chambre des Communes, et de donner à votre conduite toute la publicité possible, dans le monde entier. Je regarde ici comme mon devoir d'en informer le



roi des Français dont j'ai l'honneur d'avoir une commission....

« Rappelez-vous, je vous prie, Monsieur Thomas, qu'il y a un Dieu vengeur et juste et des supplices réservés aux méchants.

« Je suis votre très obligé serviteur,

« Signé : chevalier DILLON. »

Cette lettre portait la date du 20 novembre 1837 ; elle était écrite de ce port de Vavau, où, quelques jours auparavant, Mgr Pompallier n'avait pas pu obtenir du roi Georges, et de son conseiller, l'autorisation de laisser dans cette même île un Missionnaire catholique.

Malgré son entreprise hardie, Georges ne resta pas maître absolu de toute l'île de Tonga, et les guerres continuèrent. Au commencement de l'année 1840, le P. Chevron passait à Tonga, en se rendant à Wallis et à Futuna. Il écrivait à ce sujet :

« Pendant notre séjour à Tonga, il y eut un combat livré entre les Insulaires qui ont embrassé le Protestantisme et ceux qui sont restés païens. Je n'ai pu assez bien apprécier le motif de cette guerre, qui coûta la vie à quelques Naturels, pour donner tort ou raison à l'un des deux partis.

« A notre départ, la prédication avec le sabre et le fusil était résolue : déjà dix idolâtres venaient d'être victimes de leur obstination à ne vouloir pas professer la religion des Ministres méthodistes. Comme nous levions l'ancre, l'armée du Roi protestant défilait sur le rivage, pour aller exterminer le *Develo* (le diable) c'est-à-dire les Païens. Ce n'est certes pas ainsi que prêchaient les Apôtres, et que prêchent



encore les Missionnaires catholiques de la Chine et du Tonkin : ils souffrent le martyre et ne le donnent pas. »

L'extermination ne fut pas aussi facile qu'on se l'était imaginé. Les Païens se retranchèrent dans le fort de Péa, et fatiguèrent les assaillants de leur longue résistance. Sur ces entrefaites, arriva en rade un navire anglais. Moins scrupuleux que le capitaine Dillon, celui qui commandait ce vaisseau crut pouvoir prêter son concours aux convertisseurs armés. Il le paya de la vie, et trois pièces de canon furent prises aux Anglais.

Quelque temps après, un nouveau vaisseau entra en rade. Le capitaine réclama aux assiégés de Péa les trophées de leur victoire : il mit quelque hauteur dans cette réclamation, et toutefois il fit briller l'appât d'une récompense, si on lui livrait ces armes sans coup férir. Les chefs de Péa tinrent conseil : après la délibération, l'un d'eux se présenta au Commodore et lui dit fièrement :

« Vous êtes venus nous attaquer ; nous nous sommes défendus. Nous vous avons pris ces canons : ils sont à nous d'après nos lois. Nous pourrions les garder et les tourner contre vous ; mais, pour vous montrer que nous ne vous craignons pas, nous vous les rendons. Nous ne voulons pas les vendre ! Nous les avons conquis au prix de notre vie, au péril de la vie de nos femmes et de nos enfants : il n'y a pas de prix à cela ! Prenez donc ces canons que nous remettons entre vos mains, et retirez-vous ! »

Ces Païens si vaillants dans le combat et si fiers dans leur langage, ne pouvaient pas cependant espérer de résister toujours. La chute du fort parais-



sait certaine et même imminente. Ce fut alors que Mgr Pompallier se présenta devant Tonga, sur la goélette de la Mission, la *Sancta Maria*. Il avait résolu d'établir des Missionnaires catholiques dans cette île occupée déjà par l'hérésie.

Les prêtres de Jésus-Christ souffraient de voir tant d'âmes passer du joug avilissant de l'idolâtrie sous le joug si dur de l'hérésie, et ils se sentaient prêts à tous les sacrifices, pour disputer ces âmes à Satan, qui maintenait sur elles sa domination. L'entreprise paraissait difficile, mais ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Et d'ailleurs, Dieu lui-même ne semblait-il pas les inviter à la lutte, et ne leur donnait-il pas des signes et des gages de victoire ?

Dès l'année 1838, une pirogue tongienne, poussée par les vents contraires, avait abordé à l'île de Wallis. Les Naturels venus sur cette pirogue s'étaient montrés des plus dociles aux enseignements du P. Bataillon, et des plus empressés à recevoir le culte nouveau. Parmi eux se trouvait Tupueafu, au sujet duquel le P. Chanel écrivait au P. Bataillon, le 9 septembre 1839 :

« La nouvelle de la conversion de Tupueafu m'a attendri jusqu'aux larmes. Que le bon Dieu daigne le fortifier dans la foi ! Que de bien va résulter de son exemple ! Je regarde les soins que vous donnez à ce chef et à sa famille, comme donnés à une Mission tout entière.

« Vous rappelez-vous que nous disions, quand j'étais auprès de vous, qu'il ne manquait à cet homme que d'être chrétien. Si son âge, ou plutôt ses infirmités, et, plus exactement encore, la volonté de Dieu ne lui permet pas d'ouvrir la porte aux Mis-



sionnaires catholiques, dans Tonga et dans tout l'archipel, j'ai la douce confiance qu'il aura, dans ses enfants, des héritiers de ses bonnes qualités, et que, tôt ou tard, quelques-uns d'entre nous iront arracher à l'hérésie une terre qu'elle ne saurait rendre parfaitement heureuse.

« Je désire ardemment que Monseigneur veuille bien entrer dans vos vues. C'est, je crois, l'unique moyen de parer tous les coups que Messieurs les Méthodistes pourraient porter contre le Missionnaire qui débarquerait à Tonga sans savoir la langue. Il serait trop longtemps la victime des calomnies répandues par eux pour assurer le succès de leur cause, qui n'est pourtant pas celle de Dieu, malgré tout le zèle qu'ils peuvent y mettre, tandis qu'avec votre idée, ces Messieurs ne pourraient rien dire sans être payés tout de suite. »

Mgr Pompallier était entré dans ces idées, et il avait choisi, pour être les premiers apôtres de Tonga, le P. Chevron et le F. Attale, déjà initiés à la langue du pays, et qui, d'ailleurs, emmenaient avec eux cette colonie tongienne devenue catholique.

Le P. Chevron avait cru d'abord qu'il serait appelé à recueillir l'héritage du martyr de Futuna. Il fut trompé dans son attente. Dieu l'appelait, non pas à mourir d'une mort prématurée, mais à vivre longtemps, et à souffrir beaucoup pour les âmes.

« C'est, disait de lui le capitaine Morvan, un homme d'assez petite taille, d'un teint jaunâtre qui n'annonce pas une bonne santé, mais rachetant ces tristes et frêles apparences, par l'une des meilleures, des plus expressives, et des plus heureuses physionomies que j'aie vues de ma vie. »



Ainsi parlent du P. Chevron ceux qui l'ont rencontré un jour sur leur chemin. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui l'ont loué d'une manière unanime.

Le P. Chevron, conduit par Mgr Pompallier, arriva dans des circonstances favorables pour commencer la Mission de Tonga. C'était au moment où les Païens qui refusaient de se convertir au protestantisme, s'étaient réfugiés dans le fort de Péa.

Réduits aux abois, et attribuant le succès de leurs ennemis au Dieu que ceux-ci adoraient, ils conçurent aussi le désir de lui rendre des hommages, mais dans un culte différent dont ils avaient entendu parler. C'était le culte catholique. Pour cela il leur fallait des Missionnaires, et ils en demandaient partout, soit à bord des navires, soit dans les îles où on leur avait dit qu'il s'en trouvait. Leurs adversaires avaient beau leur représenter que c'était une Religion infâme, anthropophage. N'importe ! Ils la voulaient, se figurant qu'ils y trouveraient leur salut, contre la ruine dont ils étaient menacés. Il est facile de juger que Mgr Pompallier, se présentant avec cette Religion tant réclamée, fut reçu comme le libérateur et le sauveur du parti. Jamais tant de sympathie ne fut exprimée à ceux mêmes qui ont fait de Tonga de si beaux récits. Ce fut au point que Sa Grandeur dut croire avoir converti l'île d'emblée, attribuant à des motifs surnaturels ce qui n'était qu'intéressé. Le prélat dut regretter de n'avoir qu'un prêtre à sa disposition : les Païens en parurent encore plus fâchés que lui, ils le prièrent d'y suppléer, au moins par des promesses, et, chose étonnante pour des gens qui ne raisonnent pas, non seulement ils raisonnèrent ici



mieux que ne le fit jamais aucun sage, mais ils prophétisèrent. Car, contre toute vraisemblance humaine, tout ce qu'ils avaient prévu s'accomplit. La guerre cessa immédiatement, les protestants perdirent leur attitude menaçante, leurs alliés de Vavau et des Haapai se retirèrent peu à peu, et l'on vit enfin un terme à ces combats, qui tant de fois avaient ensanglanté le sol de l'île.

« N'ai-je pas eu raison, écrivait plus tard le P. Calinon, de dire que ces gens prophétisèrent. Qui, en effet, aurait jamais pu, humainement, prévoir qu'un pauvre Missionnaire, en proie à la faim et à bien d'autres misères, parmi ces sauvages, aurait, par sa seule présence dans l'île, arrêté des armées victorieuses, commandées par un conquérant qui avait déjà soumis le reste de l'archipel et que les Européens appellent l'Alexandre, le Napoléon de l'Océanie? Pour moi, plus je réfléchis sur ces faits, plus j'y vois le doigt miraculeux de la Providence et les trésors de miséricorde qu'elle réserve sans doute à ces peuples. Si Tonga, qui est la reine et le boulevard de l'Océanie centrale, fût tombée tout à fait sous le joug des protestants, comme elle était à la veille de le faire, il n'y eût plus eu pour nous moyen d'y jamais aborder. »

La trêve qui suivit l'arrivée du P. Chevron à Péane fut pas de longue durée. Il vint à l'esprit des protestants d'intimer au Missionnaire catholique l'ordre de quitter l'île de Tonga. Appuyé sur l'amitié des Infidèles, celui-ci refusa d'obéir à cet ordre.

« Je remerciai, dit le P. Chevron, les chefs Infidèles de leur amitié pour moi, et je déclarai qu'en conséquence de leurs bonnes dispositions, je ne ferais



pas un pas, pour quitter leur terre, et que la violence seule m'arracherait du milieu d'eux ; j'ajoutai que j'étais prêt à donner ma vie pour le bonheur des hérétiques, aussi bien que pour celui des tribus encore dans l'idolâtrie. La fermeté de ma réponse fit impression sur les Naturels. Ils me supplièrent de ne pas les abandonner. « Tu nous instruiras, me dit le chef; tu nous béniras, et nous mourrons tous pour te défendre. »

« Plusieurs ordres d'expulsion sont arrivés, mais sans pouvoir les faire changer de résolution. Seulement ils ont conclu qu'il fallait mettre le fort en état de défense, et se sont préparés à recevoir bravement un assaut, qui les révolte de la part d'hommes baptisés. Si nous qui sommes Infidèles, me disait un Chef, nous attaquions les convertis pour les forcer de renvoyer les Ministres, cela se comprendrait, mais les Chrétiens nous attaquer, nous Infidèles, parce que nous recevons le véritable Missionnaire, qui a tout abandonné par amitié pour nous, et qui vient nous apprendre à servir le même Dieu qu'ils adorent ! Cela ne se comprend pas. »

Malheureusement ces excellentes dispositions ne surent point se maintenir. En recevant le Missionnaire catholique, les Tongiens ne s'attendaient pas à la paix, mais à la revanche et à la suprématie. Il y avait eu du calcul dans leur bon accueil, et ce calcul trompé changea leurs sentiments envers le Missionnaire.

Ce fut dans ces pénibles circonstances que le P. Chevron vit venir auprès de lui un aide, envoyé de la Nouvelle-Zélande par Mgr Pompallier, avec la recommandation formelle de s'établir à Mua, rési-



dence des plus grands Chefs de l'île. Cet aide nouveau se nommait le P. Jérôme Grange. Né le 11 avril 1807, à Saint-Clair (Isère), de taille élevée, de tournure et de manières distinguées, aussi gai que généreux, prêt à tout sacrifice et à tout dévouement, il venait à Tonga avec cette idée, qu'il rencontrerait des âmes aussi pleines d'empressement que d'enthousiasme pour la vérité. Mgr Pompallier, se souvenant de l'accueil sympathique qu'il avait reçu des Infidèles lors de son passage à Tonga, lui avait donné cette idée que les événements ne tardèrent pas à changer.

Selon la prescription de l'Evêque, le P. Grange chercha à s'établir à Mua; mais les Chefs ne le lui permirent pas, et il lui fallut se réfugier à Péa, auprès du P. Chevron. Les deux Missionnaires commencèrent ensemble une vie de souffrances et de privations dont ils gardaient le secret.

Aussi, le P. Calinon, envoyé plus tard par le Supérieur Général pour l'éclairer sur le véritable état des choses, se faisait-il un devoir de lui écrire, après avoir tout examiné d'un œil prompt à découvrir le défaut :

« Les lettres que vous avez reçues de Tonga vous ont tout dit sur cette Mission, tout, excepté les souffrances de ceux qui la dirigent. Persuadés que les croix sont plus méritoires quand elles sont connues de Dieu seul, et peut-être dans la crainte de trop affliger votre cœur paternel, nos confrères ont voilé leur détresse d'un silence généreux : ils vous ont laissé les joies de l'espérance, et ils ont gardé pour eux le secret d'une situation qui les tue. »

Soulevant un coin de ce voile charitable, un autre



Missionnaire, le P. Roudaire, qui passait à Tonga en 1843, écrivait encore en France :

« Combien ne fûmes-nous pas heureux de nous jeter dans les bras des PP. Chevron et Grange, et du cher F. Attale. Le dénuement dans lequel nous les avons trouvés, nous a arraché des larmes. Vous avez des pauvres en France, mais je ne pense pas que dans l'excès de l'indigence, leur détresse égale ce que nos confrères ont eu à souffrir. S'ils plantent la croix, c'est en l'arrosant de leurs sueurs : ils travaillent dans la faim, la soif et la nudité. »

Toutes ces souffrances n'étonnaient ni n'effrayaient ceux qui les affrontaient d'un cœur courageux et joyeux ; c'est dans cette joie et dans ce courage que le P. Chevron écrivait à sa famille :

« Il me semble vous voir, en lisant cette lettre, chercher avec avidité quelques détails sur notre manière de vivre. N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort : il est difficile, à qui n'en a pas fait l'expérience, de comprendre jusqu'où peut aller la facilité donnée à l'homme de s'habituer aux misères de la vie : ajoutez-y une grâce particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse, et vous ne vous étonnerez pas qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous, ou sur la terre recouverte d'une simple natte, avec un oreiller de bois, qu'en Europe sur le lit le plus mollet ; vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits, quelques racines, quelques poissons crus ou des coquillages rôtis sur la braise, avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. On apprend ici à imiter l'Apôtre, qui savait être dans l'abondance et souffrir la disette. »



C'était le même sentiment que le P. Grange exprimait à un de ses amis :

« Vous me dites, entre autres choses : peut-être êtes-vous bien, peut-être êtes-vous mal ; peut-être éprouvez-vous des consolations, et peut-être des misères. Pour vous parler franchement, je pourrais vous dire l'un et l'autre ; mais tirons le rideau sur ce qui afflige, pour ne parler que de ce qui console, de peur d'en perdre le mérite auprès de celui qui peut seul nous récompenser.

« Lorsque le voyageur, traversant le désert, fatigué et haletant de chaleur et de soif, arrive près d'une oasis, et qu'il peut, à l'ombre du feuillage, se reposer et se désaltérer auprès d'une fontaine, il oublie toutes les fatigues de la journée. A Tonga, il y a quelques déserts arides et brûlants ; mais, à Tonga, il y a aussi de fraîches, et délicieuses oasis. S'il y a des peines, le Seigneur sait les assaisonner de consolations qui les font vite oublier. Je ne sais vraiment comment je suis fait, mais des choses qui paraîtraient à d'autres petites et indifférentes, me touchent sensiblement, et inondent mon âme de délices. »

Vrais Apôtres du Christ, les Missionnaires de Tonga s'en allaient joyeux à travers toutes les douleurs du corps et de l'esprit, et ils remerciaient Dieu des consolations que sa bonté répandait sur leurs souffrances.

---



## CHAPITRE XI

### FLEURS ENTRE LES ÉPINES

Les Missionnaires de Tonga durent s'appliquer, avant tout, à combattre l'influence prépondérante de l'hérésie, et, par suite, à détruire mille préjugés, et à réfuter mille calomnies, qu'en toute occasion ils rencontraient sur leur passage pour ruiner ou paralyser leur ministère. Ils ne manquaient pas à ce devoir, et le P. Grange se distinguait par son adresse à profiter de toutes les circonstances pour s'en acquitter.

Les ministres avaient répandu le bruit malveillant que les catholiques, en adorant la Croix, adoraient un morceau de bois. Le P. Grange réfutait cette calomnie, si souvent réfutée ; il s'aperçut que ses raisons ne faisaient pas grande impression sur un chef assez bien disposé d'ailleurs. Il s'arrêta et se mit à écrire quelques lignes sur un carnet. « Que fais-tu là, lui demanda le chef ? » — « Je note, dit le Père, la belle réception que tu m'as faite, pour m'en souvenir. Aujourd'hui, j'ai bien la résolution de ne pas l'oublier ; mais, tu sais, l'homme est faible, il oublie facilement ; avec cela, je n'oublierai pas. Le souvenir peut s'effacer : cette note ne s'effacera pas, et fera revivre en moi ton bon accueil. » — « Je te comprends, se hâta de répondre le chef. Tu veux dire que la Croix nous



rappelle ce que, sans elle, nous oublierions la bonté de Dieu, qui a voulu mourir pour nous. Ta langue est droite et ton cœur l'est aussi ! »

Un ministre s'était oublié jusqu'à reprocher aux prêtres catholiques d'employer la violence pour faire des prosélytes. Or, ce ministre se trouvait justement dans la tribu de Hule, où les Protestants n'avaient dû leur triomphe qu'à l'argument des armes. La circonstance était trop favorable pour que le P. Grange ne recourût pas à l'ironie, que les Sauvages savent fort bien comprendre.

« Oui, leur dit-il, nous grossissons nos rangs par la force, c'est clair comme le jour ! Notre Religion est une religion qui tue, et celle des Protestants ne procède que par les voies de la douceur. Les preuves sont sous les yeux. Pour venir vous voir, j'ai traversé la tribu de Hule. J'y ai cherché des hommes ; je n'y ai trouvé que des ossements. C'est là de l'amour, l'amour que les requins sentent pour les autres poissons ! Et vous, montrez-nous donc les victimes et les ruines que nous avons faites ! »

Un vieillard, témoin des massacres de Hule, se leva et dit : « Ta langue est sévère, mais elle est vraie. Ne nous parle plus de cela ; épargne-nous des regrets. »

Joignant les actes aux paroles, les Missionnaires, qui se disaient ministres d'une religion de paix, s'efforçaient d'apaiser les discordes, et, plus d'une fois, ils parvinrent à réconcilier des ennemis prêts à en venir aux mains. Les Tongiens disaient à ce propos : « Les ministres Wesleyens nous ont entraînés à faire la guerre ; les prêtres catholiques nous retiennent quand nous allons nous frapper, et nous déterminent



à faire la paix. Leur religion est une religion d'amour, elle est bonne pour Tonga. »

Formés à leur école, les disciples des Missionnaires trouvaient eux-mêmes des réponses aux objections, et si ces réponses n'étaient pas toujours les plus péremptoires, elles avaient un caractère d'à-propos qui leur assurait la victoire pour le moment.

Un catéchumène racontait au P. Grange un entretien qu'il avait eu avec un de ses parents. « Je ne t'aime plus, lui avait dit le protestant, depuis que tu as quitté notre religion, pour aller chez les Papistes. » — « Moi, je t'aime beaucoup, répondit le catéchumène ; seulement, je te plains de ce que tu te crois éclairé, quoique tu sois encore plongé dans des ténèbres plus épaisses que celles de l'infidélité. Autrefois, nous lisions la Bible, et nous ne la comprenions pas ; mais dans la Religion catholique, nous trouvons le sens de beaucoup de choses. Ainsi, on lit, en saint Luc, qu'un Ange apparut à Zacharie, à la droite de l'autel. Partout, dans la Bible, il est question d'autel. Où sont donc vos autels à vous ? Savez-vous même ce que c'est ? Mais allez à Péa ! C'est là que vous trouverez un autel. Il est dit dans les Psaumes : « Seigneur, qui habitera « dans votre tabernacle ? » Où est, chez vous, le tabernacle ? Mais allez à Péa, vous en trouverez un. Il est encore question d'encens, dans les Livres saints. Vous ne vous en servez point dans votre religion, les Catholiques s'en servent. » Le protestant resta d'abord muet, et finit par dire : « C'est vrai. »

Un hérétique disait à un catéchumène : « Notre religion est la meilleure, parce qu'elle est venue la première. » L'autre répondit : « Ce n'est pas de venir en premier lieu qui fait qu'une chose est bonne ou mau-



vaise. Le voleur vient bien avant le maître du champ pour cueillir les fruits; est-ce que cela prouve qu'il ait plus de droits sur les fruits que le maître? » L'hérétique, battu sur ce point, se rejeta sur un autre: « Je dis que notre religion est la bonne. La preuve, c'est que notre ministre n'a pas voulu avoir de relations avec l'*Epikopo*, quand celui-ci vint à Tonga, pour y laisser *Sevelo* (nom donné à Tonga au P. Chevron). » — « Il est écrit, continuait l'hérétique, il est écrit dans la Bible de ne pas entrer en communication avec les méchants. C'est pour cela que le ministre s'est caché et nous a fait tous cacher. » — « Oui, reprit le néophyte, en poursuivant sa comparaison, le voleur se cache avec ce qu'il a pris. C'est ce qu'a fait votre ministre: Il avait volé la religion de l'*Epikopo*, et il a eu peur. »

Un autre néophyte eut ainsi raison du ministre lui-même, qui se moquait du chapelet, et lui demandait à quoi servait ce collier diabolique. Sans se déconcerter, le néophyte vint s'asseoir au milieu du cercle, en face du ministre, et lui dit: « Tu veux savoir à quoi sert le chapelet? Je m'en vais t'apprendre ce que tu as l'air d'ignorer. Le chapelet nous fixe l'ordre dans lequel nous récitons certaines prières. Voici la première: « Je crois en Dieu. » Je crois en Dieu! Est-ce diabolique de prier ainsi? » Le ministre vit que sa défaite était commencée, et, pour n'en pas voir la fin, se hâta de rentrer chez lui.

Le roi d'une île voisine, où il n'y avait que des Protestants, voulait contraindre un catéchumène à retourner dans cette île, au grand danger d'exposer la foi de ce jeune homme. Un des plus fervents néophytes tint au catéchumène ce discours, dans une assemblée:



« C'est pour te faire tourner à l'hérésie, que le roi veut t'emmener avec lui. Il parle de la parenté; mais qui sont nos meilleurs parents, ou ceux qui nous ont donné la vie, ou ceux qui nous apprennent à bien vivre? Et puis, est-ce que les Missionnaires ne nous ont pas appris que notre vrai Père est au ciel? Et eux, pour venir à nous, n'ont-ils pas eu à quitter leurs familles? Leurs parents ont versé bien des larmes à leur départ. Je suis sûr qu'ils les ont accompagnés jusque sur le rivage, et le vaisseau avait disparu qu'ils pleuraient encore. Et maintenant, nous pourrions abandonner ceux qui sont venus de si loin, et avec tant de peines, pour nous faire connaître Jésus-Christ! Non! non! Quand Georges débarquerait avec toute son armée sur ce rivage, pour nous tuer, nous devrions demeurer fermes et ne pas nous inquiéter de la mort. »

Une vieille femme avait été condamnée à recevoir quarante-cinq coups de bâton, parce qu'elle avait gravement injurié un chef catholique. La femme de ce chef, néophyte fervente, se souvint de sa foi et dit à son mari : « Tu veux punir comme si tu étais encore infidèle. Avant d'être baptisé, tu ne disais pas cinq ou six fois par jour : « Pardonnez-nous nos offenses »; tu le dis aujourd'hui. Ne prétends pas qu'il faut une peine proportionnée à l'injure. Si Dieu nous punissait comme nous le méritons, que deviendrions-nous? Eh bien! Puisqu'il nous remet nos offenses, il faut bien que nous les remettions, nous aussi, à ceux qui nous ont offensés. C'est ce que nous prêchaient les deux *Vieux*, dimanche dernier; fais-les venir, et tu verras ce qu'ils te diront. » Les deux Missionnaires consultés inclinèrent vers la clémence : la



coupable, pardonnée, fut si touchée qu'elle se convertit.

Les Tongiens catholiques savaient pardonner : ils savaient aussi demander pardon.

Un chef prit une mesure contre laquelle les Missionnaires furent obligés de se prononcer. Le chef s'emporta devant toute l'assemblée. « De quoi se mêlent ces deux Blancs, jetés par les vagues sur nos terres ? Chez qui demeurent-ils ? N'est-ce pas chez moi ? » Un des Missionnaires présents répondit : « Nous ne sommes pas ici pour faire ta volonté, mais pour te montrer le chemin du salut. Si tu ne veux pas de nous, nous irons ailleurs : toutes les terres ne finissent pas à ton domaine. Et si nul ne voulait de nous, nous partirions d'ici avec les bénédictions que nous sommes venus t'apporter, et nous ne laisserions derrière nous que la malédiction. »

Le chef baissa la tête ; les Missionnaires firent semblant de s'éloigner. Plusieurs des assistants les suivirent pour leur dire : « Pardonnez-lui ! Ce n'est qu'un accent de colère, qui passera bientôt. » Le soir, le chef envoya aux Missionnaires un de ses enfants, pour leur demander s'ils consentiraient à le recevoir. La réponse, on le pense bien, fut affirmative. Il vint, avec le kava à la main, en signe de réconciliation, s'assit à la porte de la case, par témoignage de respect ; puis, baisant les mains des prêtres, il dit : « Pardonnez-moi ! Ma maison est la vôtre. Je serai trop heureux si vous voulez revenir. Priez Dieu qu'il me rende meilleur. Nos ancêtres étaient méchants, et nous sommes encore comme eux. Vous qui savez souffrir pour Jésus-Christ, éloignez sa malédiction, dont vous m'avez menacé. Commandez, et désormais vous verrez si je sais obéir. »



De telles scènes consolent les Missionnaires au milieu de leurs tribulations : c'étaient de véritables fleurs entre les épines ; ils les cueillaient avec reconnaissance et espérance.

Ce qui augmentait leur espérance, c'était de voir le bien qui s'opérait déjà par les enfants.

Le P. Grange raconte ce trait :

« Dans un village, à quatre lieues de notre habitation, souffrait un homme, atteint d'une maladie grave, et qui refusait obstinément le baptême. Nous avions à peu près désespéré de le gagner à Dieu. Heureusement que, dans le même village, se trouvait une de nos jeunes catéchumènes, fort intelligente. Nous retournâmes, quelques jours plus tard, au même lieu ; à notre arrivée, nous vîmes cette jeune personne, qui accourait joyeuse à notre rencontre : « Cela va bien, disait-elle, cela va bien ! Un petit enfant de cet homme, qui ne voulait pas se convertir, est tombé malade. Je l'ai baptisé, sans en rien dire à personne : j'ai bien fait comme tu m'avais dit. Il est mort tout de suite après. Il est allé au paradis, et déjà il a prié pour son père, qui maintenant demande sans cesse à être baptisé. Je lui ai appris tout ce que je savais : il en sait autant que moi, et il n'attend plus que toi pour recevoir le baptême. »

« En effet, nous le trouvâmes bien disposé et suffisamment instruit ; nous lui administrâmes le sacrement de la régénération, et, deux jours après, il rendait son âme à Dieu. »

Une petite fille, âgée de sept ans, et déjà bien instruite, montra que l'intelligence et le sentiment ne sont pas le privilège exclusif des peuples civilisés. Son père et sa mère se disaient catholiques, mais ne



se préparaient pas au baptême. L'enfant souffrait de ces retards ; les Missionnaires lui recommandaient la patience. L'enfant n'y tint plus : « Que je suis à plaindre, dit-elle un jour à ses parents ! Rien ne m'est plus cher que votre salut, et vous repoussez toujours le baptême, qui est la porte du ciel. Si vous mourriez maintenant, le paradis vous serait fermé. Vous êtes cause que je suis si malheureuse. Toutes mes compagnes seront heureuses après demain, le jour du baptême. Moi, je demeurerai dans mon malheur, et vous dites que vous m'aimez ! » Les parents, vaincus par cette prière, répondirent : « Tu n'attendras pas plus longtemps ! Nous serons baptisés avec toi. »

Un autre enfant, de cinq ans, était comme un vrai prodige : il savait son catéchisme, de manière à n'être pas embarrassé pour répondre, de quelque manière qu'on s'y prît pour l'interroger. Son père et sa mère étaient catholiques, mais ses autres parents n'avaient pas encore ce bonheur. Il demanda la permission de les instruire, et, l'ayant obtenue, il devint un catéchiste d'autant plus puissant sur les cœurs, qu'on ne pouvait rien refuser à son innocente simplicité. C'est lui qui, dans la famille, récitait les prières avant et après le repas. Après avoir vu célébrer la sainte Messe plusieurs fois, il se mit à en imiter toutes les cérémonies. Une feuille de bananier lui fournissait le corporal, un coquillage tenait lieu de calice : « Quand je serai grand, disait-il, je célébrerai la Messe pour tout de bon. »

« Un jour, raconte encore le P. Grange, j'avais visité toutes les familles d'une tribu, et je n'avais reçu partout qu'un accueil très froid, parce que les Protestants leur avaient laissé sur nous des impressions



fâcheuses. J'étais excédé de fatigue, le soleil commençait à disparaître de l'horizon, et j'allai m'asseoir sur un petit rocher que la mer baignait de ses flots. C'était pour moi un délassement; puis, la mer favorise si bien la méditation et le repos. Je finissais Complies, quand tout à coup se présenta à moi une petite fille, que de longs cheveux noirs, un air gai, un visage ouvert mais modeste, rendaient fort intéressante; elle était mieux vêtue que ne le sont les enfants de son âge. Je l'eusse volontiers prise pour un ange, si je n'avais pensé à mon indignité. Elle me pria très modestement, m'appelant par mon nom, de me rendre chez son père, qui m'attendait pour prendre un repas qu'il avait préparé. J'acceptai volontiers l'offre qui m'était faite; et à peine notre repas était-il terminé, que la petite fille demanda à son père la permission de venir faire la prière avec moi; c'était dire qu'elle voulait embrasser la Religion. Le père y consentit. Dans un autre voyage, elle m'amena deux de ses sœurs, et c'est elle qui nous a gagné presque tous les enfants de sa tribu. Les parents suivent l'exemple de leurs enfants, de sorte que, déjà, nous comptons plus de soixante catéchumènes dans cette même tribu. Un jour, le premier converti de la tribu me disait: « Helonimo, sais-tu ce qui contribue le plus à convertir les enfants? Ce sont les chapelets. Les chapelets sont des hameçons ou des filets, avec lesquels la sainte Vierge prend les enfants. Apportes-en beaucoup, et de jolis, et bientôt le diable n'aura plus personne ici. »

Dieu, pour encourager ses Apôtres, leur ménageait, de temps en temps, de telles consolations;



mais il devait les laisser, bien des années encore, souffrir avec Jésus, qui, au Jardin des Olives, portait le poids des âmes rebelles aux desseins de sa divine miséricorde.

CHAPITRE XII

UNE VISITE INEVITABLE

Les Missionnaires de Tonga poursuivirent leur œuvre au milieu de la plus grande dépression morale et matérielle de l'île. Mais l'Église n'était pas vaincue. Elle avait encore quelques adeptes dans le royaume, et elle appelait de ses vœux l'Église d'Europe, afin qu'elle vînt à son secours. Elle avait même quelques adeptes dans le royaume, et elle appelait de ses vœux l'Église d'Europe, afin qu'elle vînt à son secours. Elle avait même quelques adeptes dans le royaume, et elle appelait de ses vœux l'Église d'Europe, afin qu'elle vînt à son secours.



## CHAPITRE XII

### UNE VISITE INFRUCTUEUSE

Les Missionnaires de Tonga poursuivaient leur œuvre, au milieu de la tribulation, lorsque, dans le courant de l'année 1844, Mgr Bataillon vint les visiter sur l'*Adolphe*. Il fut heureux de trouver avec eux quelques néophytes dont la ferveur lui rappela celle de ses chers Uvéens ; mais rien n'égala le bonheur qu'il eut de s'entretenir avec cette colonie tongienne qu'il avait instruite lui-même à Wallis et que le P. Chevron avait rapatriée pour aider à la fondation de la Mission de Tonga. Le grain de sénevé n'avait pas encore beaucoup grandi : l'Évêque ne s'étonna point de cette lenteur à croître devant la multiplicité des obstacles, et du reste il allait juger par lui-même des difficultés de l'œuvre.

Pendant que l'*Adolphe* était au mouillage, une flotille de pirogues aborda la grande île. Témoin du spectacle, le capitaine Morvan en demanda l'explication à son pilote Simonnet, ce matelot de l'*Astrolabe* que les Maristes avaient rencontré à Vavau en 1837, et qui avait fini par s'établir dans l'île de Wallis. Simonnet répondit :

« J'ai tout lieu de croire que nous assistons à l'arrivée du fameux roi Georges. Ce chef de Vavau est



devenu le maître absolu de tout l'archipel. Il aura été informé de l'arrivée de l'Évêque à Tonga, et, soyez-en sûr, il vient pour lui faire de l'opposition par tous les moyens. »

Le pilote ne se trompait pas dans ses conjectures. C'était bien le roi Georges qui s'avavançait vers Tonga, pour contrebalancer les efforts de l'évêque catholique. Il ne réussit que trop dans son dessein, et l'on peut dire que la première visite de Mgr Bataillon à Tonga n'amena à peu près aucun bon résultat.

L'Évêque se présenta d'abord à Togi, jeune chef. Celui-ci, encore idolâtre, le reçut avec déférence ; mais, après le Kava, il déclara qu'il ne voulait être ni catholique, ni wesleyen, qu'il entendait vivre et mourir comme son père et sa mère avaient vécu et étaient morts, que cependant il n'empêcherait aucun de ses sujets de se faire chrétien, et que, s'il avait à se prononcer entre la religion de l'évêque et celle de Thomas, il n'hésiterait pas à donner la préférence à celle de l'évêque.

Ici Mgr Bataillon arrêta Togi, pour lui demander la raison de cette préférence. Togi répondit :

« Je ne suis qu'un pauvre sauvage, que ses goûts naturels écartent presque toujours de la bonne voie : cependant je sais distinguer un peu le bien du mal. J'aime de toutes mes forces ceux qui aiment les autres hommes ; je déteste ceux qui les détestent et qui cherchent à les faire détester de tout le monde, dans le but, je le comprends bien, d'arriver à se poser comme les meilleurs entre tous, et à les dominer ensuite. Or, je n'ai jamais entendu les catholiques me dire que les hommes d'une autre religion que la leur étaient des méchants, ne rêvant que sang et rapines,



tandis que les ministres anglais ne parcourent les villages de Tonga que pour crier aux habitants que les *Popi* (Papistes) ne sont que des requins habillés en hommes, n'ayant d'autre but que de les dévorer. »

Togi, qui donnait cette preuve de la vérité de la religion, avait été mainte fois sollicité par le révérend Thomas, de se déclarer en faveur des Wesleyens : il n'avait jamais voulu consentir à cette démarche, et même il avait prié le ministre d'avoir à s'abstenir de nouvelles instances, et pour cela, de ne plus se présenter devant lui. Thomas se conforma à cette volonté manifestée. Cependant, quand il apprit l'arrivée de Mgr Bataillon à Tonga, il crut qu'il pouvait encore hasarder une tentative pour mettre en garde le jeune chef contre les entreprises du zèle catholique.

Togi raconta lui-même à l'Évêque comment les choses s'étaient passées dans cette dernière entrevue avec le ministre :

« Je ne pus lui faire bonne figure, dit-il. Un grand chef comme moi ne doit même pas dire *Alofa* (bonjour) à ceux dont la langue est pourrie. Aussi, sans quitter la pêche à laquelle j'étais occupé, je fis signe à Thomas de se *défatiguer* sur le sable, s'il le voulait; il s'y coucha. Alors, comme je le savais bien, il me dit que son Dieu lui commandait de m'avertir que les Français allaient arriver.

« Ces prêtres à robes noires, dit-il, ne sont que les agents de la France pour opprimer les peuples : ils ne sont pas les ministres du Dieu de la paix, qui est mon Dieu. Les Français deviendront vos maîtres ; ils vous massacreront : ils mangeront vos enfants comme on fait à Fidji. Entendez bien : l'évêque



va venir. De grâce, restez idolâtres plutôt que de vous faire catholiques. Idolâtres, le ciel vous protégera jusqu'au moment qu'il a marqué pour votre conversion. Mais si vous devenez catholiques, il n'aura aucune pitié de vous, et les tremblements de terre, les ouragans, les maladies, fléaux inconnus à Tonga depuis que j'y suis, feront disparaître les derniers de votre race, ceux que les Français auraient épargnés.

« Tandis que Thomas parlait ainsi, je continuais à prendre du poisson. Quand il eut fini, sans lui répondre un mot, je le fis saisir par deux de mes hommes, qui le mirent dans une pirogue et le conduisirent à Pagai Motu. Un moment il m'était venu à la pensée, puisque je le tenais, de lui couper sa langue mauvaise. Je me dis qu'il s'en suivrait une guerre, et je m'arrêtai. »

Malgré cet affront fait au ministre Wesleyen, Togi ne se montra pas plus favorable aux prêtres catholiques, et Mgr Bataillon se retira peiné de sa visite infructueuse. Sans se décourager de ce premier échec, il se rendit à Mua où il espérait rencontrer le *Tui-Tonga*.

Le *Tui-Tonga* était le roi, ou le chef de l'île, dépossédé de son pouvoir par l'usurpateur Georges, et gardant encore quelque chose de son influence,

L'Évêque le trouva comme il l'avait espéré, mais il ne put obtenir l'autorisation de laisser un Missionnaire dans le village. En vain redoubla-t-il ses instances, en vain passa-t-il plus de deux heures à user de toute son éloquence pour amener les chefs présents à des sentiments meilleurs ; tout fut inutile.

« Après ces discours, dit le capitaine Morvan, le



Tui se leva. Il paraissait ému. On pouvait croire à son air qu'il se laisserait vaincre. Il déclara, au contraire, que toutes ces exhortations, que tous ces raisonnements étaient superflus : que ni l'Évêque, ni le ministre, ni aucun chef de religion nouvelle ne parviendrait jamais à se mettre à la tête d'un peuple qui voulait demeurer fidèle au culte des ancêtres, et qu'il n'entendait pas être religieux à la façon des étrangers.

« Le Tui commanda alors le Kava. Le Kava sert également, pour faire un mauvais comme un bon accueil, à constater qu'on est d'accord ou qu'une demande est rejetée; dans le premier cas, le demandeur est servi le premier ou des premiers, dans l'autre cas il passe après tout le monde.

« Monseigneur ne fut servi que le 76<sup>me</sup>, mais il n'accepta pas la coupe et la renvoya au maître des cérémonies : ce qui exprimait, qu'on avait méconnu sa dignité, et qu'il protestait contre ce manque d'égards.»

Le clergé catholique quitta aussitôt Mua, où cet affront venait de lui être fait dans la personne de son Évêque. Néanmoins, Monseigneur ne se laissa pas décourager par ces échecs successifs. Il résolut de se présenter à Nukualofa, où le roi Georges avait fixé sa résidence. Il trouva toutes les cases désertes. Thomas, l'ancien étameur et le tout puissant Ministre, avait fait ce vide soudain, parce qu'il avait été prévenu à temps de la visite de l'Évêque. Un indigène, rencontré par hasard, fut chargé par Monseigneur de porter un message au roi pour lui dire qu'il désirait le voir sur le rivage. Le messenger rapporta cette brève et hautaine réponse : « Que le Papiste vienne, s'il veut me parler. Moi, je reste. »



L'Évêque crut de sa dignité de ne pas répondre à cette invitation grossière ; il se retira à Pêa, sans avoir vu à Nukualofa aucune autre créature humaine que l'indigène qui lui avait servi de messenger.

On était alors en 1844, cette année même où les événements de Taïti et l'affaire Pritchard abaissaient le prestige de la France et augmentaient l'influence de l'Angleterre. Nos Missions subissaient le contre-coup de ces événements ; il n'y avait pas à s'y tromper.

Lorsque Mgr Bataillon revint sur l'*Adolphe*, il dissimula le profond chagrin qui dévorait son cœur ; il se mêla aux Naturels qui encombraient le pont du navire, causa affectueusement avec chacun d'eux, puis, s'adressant au capitaine et lui serrant la main, il lui dit cette parole, qui ressemble si bien à la parole de Jésus sur Jérusalem : « Ah ! capitaine, si ces pauvres gens savaient combien je les aime ! S'ils connaissent tout ce que je suis disposé à faire pour eux, comme ils viendraient vite à moi ! »

Et le capitaine, touché de cette parole et songeant aux desseins de l'Évêque, écrivait dans son journal :

« Monseigneur et les Pères causent longtemps avec moi. Rien de comparable aux sentiments généreux qui les animent. Ils poussent le dévouement jusqu'à l'héroïsme ; leur abnégation ne sait point de limites ; leur charité est immense ; c'est le christianisme lui-même personnifié dans ses apôtres. Des conversions, des conversions innombrables, incessantes ! Tel est leur but, et pour y arriver, ils sont prêts à passer par toutes les tortures. »

Les souffrances n'étaient rien, en effet, aux yeux des Missionnaires de l'Océanie. Aussi, après avoir laissé à Tonga le P. Calinon avec le F. Reynaud,



Mgr Bataillon continua sa route vers l'archipel de Fidji, où il avait résolu de prêcher l'Évangile.

Les habitants de cet archipel, appartenant à la race noire, étaient comme au dernier degré de l'abjection ; ils se nourrissaient de chair humaine avec une épouvantable profusion. On a cité des traits de cruauté à faire frémir. Nous n'entrons pas dans de plus amples détails sur ces mœurs horribles, parce que cet archipel a été plus tard détaché du vicariat apostolique de l'Océanie centrale pour former à lui seul une Préfecture apostolique.



### CHAPITRE XIII

#### UNE PLANTATION DE CROIX

Mgr Bataillon avait résolu d'évangéliser un peuple si dégradé et si cruel. L'entreprise était généreuse, mais périlleuse à tous les points de vue; il semblait même qu'il y eût quelque témérité à tenter un si grand coup avec si peu de ressources. L'Évêque n'avait avec lui que deux prêtres et un frère servant, et il se disposait à les laisser sur une de ces îles habitées par des anthropophages. N'était-ce pas les conduire à la boucherie comme des agneaux? Mais il savait que depuis que l'Agneau de Dieu a été immolé sur le Calvaire, la mort a des attrait pour les grandes âmes, et que les prêtres sont avides de verser un sang qui peut devenir une source de salut.

Aussi le P. Roulleaux écrivait-il au cours de ce voyage :

« Puissent les Fidjiens vers lesquels je suis envoyé, ressembler à mes chers Futuniens ! Cependant, ce que j'ai appris d'eux ne me permet pas trop de l'espérer : on les dit féroces jusqu'à l'anthropophagie. Qu'importe ! S'il faut me dévouer jusqu'à la mort, j'ai sur moi un souvenir qui m'en donnera la force. »



Ce souvenir était le crucifix que le P. Chanel portait au moment de son martyre.

Le P. Bréhéret, compagnon du P. Roulleaux, nourrissait les mêmes sentiments que lui. Dieu lui préparait un sort plus difficile et plus douloureux que celui de mourir : c'était de vivre ou plutôt d'agoniser longuement, au milieu de tous les accablements de l'âme et de tous les déchirements du cœur, sans jamais trouver que la tâche fût au-dessus de son courage inspiré et secouru par Dieu !

Tels étaient les deux prêtres qui devaient, les premiers, parler de l'Eglise catholique aux cannibales de Fidji : ils avaient avec eux l'humble F. Annet, digne de seconder leur zèle, et quelques Wallisiens qui serviraient de catéchistes.

L'*Adolphe* arriva en présence des premières îles de l'archipel le 1<sup>er</sup> août 1844. Monseigneur averti monte sur le pont avec ses Missionnaires. Tous ensemble, d'un mouvement spontané, les yeux fixés sur ces terres qu'ils viennent conquérir à Dieu, ils prient et ils chantent. La palme du martyre les attend là peut-être. Ils y aspirent avec la ferme confiance que le sang de ceux qui succomberont rachètera les âmes des bourreaux.

Mais quelle île sera choisie dans ce groupe si nombreux ? Le capitaine Morvan s'informe auprès du pilote Simonnet, qui a fréquenté ces parages, s'il y a quelque moyen d'aborder.

« Capitaine, répond le pilote, là-bas, au fond de cette baie, se trouve un grand village très peuplé, mais habité seulement par les Fidjiens. Les Tongiens ne viennent pas jusque là ; ils craignent le danger d'être massacrés, et la certitude qui suit d'être dévorés. J'ai



connu un capitaine de Bordeaux, qui m'a assuré que le mouillage de cette île est bon pour les vaisseaux, sinon pour ceux qui les montent. Il revenait d'un voyage dans ces îles. Je sais qu'il a recommencé le voyage, mais je sais aussi qu'il n'en est plus revenu. Voyez si vous voulez vous exposer. Encore une fois le mouillage n'est pas mauvais, sauf le danger que je vous ai dit. »

Le capitaine transmet à l'Évêque ces renseignements en l'assurant que, malgré tout, il était prêt à tenter la fortune : « Monseigneur, lui dit-il, je suis certain qu'en votre compagnie, Dieu me protégera avec tous les miens. Je suis donc disposé, si tel est votre dessein, à mouiller sous cette île redoutable, où nous ferons nos premiers essais. » — « Comme vous, capitaine, répondit l'Évêque, je n'ai pas peur des anthropophages, et la meilleure preuve que je puisse en donner, c'est que je viens les chercher pour nouer avec eux des relations de chaque jour. Mais j'ai prié Dieu, et, sous son inspiration, j'ai dressé mon plan de campagne. Nous visiterons d'abord les mangeurs d'hommes de Lakemba, et s'ils me reçoivent avec mes prêtres, je compte sur la conquête de Boulang-Ka, comme sur celle des autres îles qui nous entourent. Dieu est grand ! »

Boulang-Ka était l'île au bon mouillage, indiquée par le pilote Simonnet. Lakemba était une île où Mgr Pompallier, lors d'un premier voyage, avait laissé le catéchiste Moïse, faute de pouvoir y laisser un prêtre.

Le capitaine mit le cap sur Lakemba. « Les terres de Lakemba, lisons-nous dans son journal, sont très accidentées. Partout des vallées profondes, des col-



lines, de hautes montagnes, également habillées d'une magnifique végétation. Avec un ciel pur et un beau soleil tropical, l'aspect de cette île, vue de la mer, doit être ravissant. Malheureusement le temps est sombre et pluvieux. Une teinte obscure retire aux objets leur couleur naturelle. Les revolins des brisants jettent du blanc sur du noir, de l'écume sur les laves du rivage, et ceignent ainsi toute la côte sud comme d'un drap mortuaire. La verdure du bord de l'eau n'existe plus pour l'œil. »

La nature semblait se mettre en harmonie avec les circonstances. Tout se préparait pour laisser un triste souvenir de cette première visite des Missionnaires catholiques aux îles de Fidji.

Le pilote fut d'abord envoyé pour s'assurer des chances de débarquement : il ne tarda pas à revenir, apportant des nouvelles peu favorables. Il a appris que le *Triton*, navire anglais, portant des ministres protestants, et déjà rencontré à Tonga par l'*Adolphe*, a passé à Lakemba trois jours auparavant, et qu'il a mis en garde les chefs contre l'invasion probable des Papistes et des Français. Sous l'influence de ces menées perfides, le chef de Lakemba a refusé sèchement l'invitation que le pilote lui faisait de venir au vaisseau pour voir l'Évêque : « Si ton évêque veut me voir, a dit le chef, qu'il vienne lui-même me trouver. » Le pilote ajouta que l'ordre était donné à tous les guerriers de l'île de tenir leurs armes prêtes contre les envahisseurs, et qu'enfin le catéchiste Moïse, qu'on espérait rencontrer à Lakemba, avait quitté l'île depuis quelque temps.

Mgr Bataillon avait compté sur un meilleur accueil : toutes ces nouvelles fâcheuses renversaient



ses espérances. Il fut attristé, non pas découragé, et tendant la main au capitaine : « J'ai pris mon parti, lui dit-il. Je veux aller immédiatement chercher l'anthropophage dans sa tanière. Dieu n'est-il pas partout ? »

Le capitaine raconte lui-même dans son journal, la suite des événements :

« Cette résolution si prompte, si hardie ne m'étonne point : elle est digne de ce héros de la foi. Le martyre est son vœu le plus cher ! Ne m'a-t-il pas dit vingt fois que le sang du P. Chanel avait conquis autant d'âmes à Dieu qu'il y avait, à son glorieux trépas, d'idolâtres à Futuna ? La pensée que l'effusion de son sang sur la terre de Fidji pourrait produire le même résultat, l'anime, l'exalte, le rend insensible à toute autre considération.

« Toutefois, je l'aime et je le vénère tellement qu'en prenant ses deux mains, je le supplie de ne pas exposer avec tant d'abandon sa précieuse existence. Je lui fais observer qu'il est possible encore de nouer des relations avec le *Turaga* : il n'a pour cela qu'à me laisser aller moi-même, moi capitaine français, trouver le chef de l'île.

« Merci, mon ami, mille fois merci ! Vos obligations vous commandent de ne pas quitter le navire. Vous y êtes indispensable. Dieu et vos hommes y ont besoin de vous. Moi, je suis le soldat du Christ, et c'est à moi qu'il appartient d'aller le premier à l'ennemi. »

Il fallut obéir à ce désir qui devenait un ordre. La baleinière est amenée. Monseigneur y descend avec le P. Roulleaux, le pilote Simonnet, et quatre indigènes de Wallis. Le capitaine renouvelle ses prières



à l'Évêque, et le conjure au moins d'être de retour avant la nuit ; Monseigneur répond en levant les bras au ciel comme pour dire d'avoir confiance.

Après le départ de Mgr d'Énos, il y eut un moment de grande inquiétude sur le vaisseau, comme le rapporte le capitaine Morvan :

« Je mets en panne et j'observe la côte. Je vois la baleinière halée à sec sur le sable. Entre elle et le rivage les sauvages sont nombreux ; ils gesticulent avec beaucoup d'animation, brandissent leurs casse-têtes et tirent même quelques coups de fusils. Je cherche parmi eux, à reconnaître quelques-uns de ceux qui me manquent, et ne les trouvant pas, j'éprouve de profondes inquiétudes... Je fais plusieurs bords près de terre, arpentant mon pont dans tous les sens, le cœur brisé et l'œil tendu vers le rivage, où j'espère voir, d'un moment à l'autre, paraître quelques-uns des miens, tous peut-être à la fois. Mais rien, absolument rien, que des groupes menaçants de mangeurs d'hommes. Je fais charger mes deux seuls canons. Le P. Bréhéret, le F. Annet, et les catéchistes Apolonio et Pako ne me quittent pas plus que mon ombre. La pensée qui les préoccupe est celle qui me déchire l'âme à moi-même... Malgré moi, cette pensée me fait le témoin du massacre de Monseigneur, du P. Roulleaux et des quatre Wallisiens. Quelle souffrance, quelle horrible anxiété, mon Dieu ! »

Enfin, après trois heures de cette inexprimable angoisse, qui, par bonheur, n'avait pas de raison d'être, le pilote revient seul et raconte ce qui s'est passé.

Monseigneur a été reçu par le chef de l'île, non pas dans sa case, mais sur une roche du rivage, avec un



air d'indifférence et même de mépris, et quand il a demandé aide et protection pour les prêtres qu'il voulait laisser dans l'île de Lakemba, il n'a obtenu que cette réponse : « Les tiens peuvent rester, si tu le veux, mais je ne puis ni les loger, ni les nourrir, ni les défendre. »

L'intrépide Évêque ne se déclara pas vaincu par ce premier refus ; il voulut passer la nuit dans cette île où il avait résolu d'annoncer la Bonne Nouvelle. Les Apôtres sont toujours lents à secouer la poussière de leurs pieds sur les cités qui refusent de les recevoir ! Mais le lendemain ne changea pas les dispositions hostiles de la veille, et il fallut se décider à porter ailleurs les bienfaits de la foi, que Dieu avait préparés pour cette terre ingrate.

L'*Adolphe* remit à la voile sans que personne sût à bord vers quelle île on se dirigerait. On s'abandonnait à la Providence ! Dans cette course à travers une mer inconnue et hérissée de brisants, de grands dangers furent courus. Il sera facile d'en juger par cette page émouvante du journal du capitaine :

« A 6 heures, l'obscurité est complète, la position est menaçante. Je suis dans des transes bien vives, je l'avoue, m'attendant à chaque instant à sentir échouer mon navire. J'encourage mes hommes de ma voix la plus forte. Les uns dans les embarcations redoublent d'efforts à cette voix si connue, pour imprimer au navire un peu plus de sillage ; les autres agissent du pont, et dans le même but sur les longs avirons de galère que j'ai fait arrimer sur bord. Un silence absolu règne, tant chacun juge l'imminence du danger.

« Je comprends pour ma part que, si Dieu ne me



vient pas en aide, en m'envoyant une bonne et favorable brise, le diable restera le plus fort, et l'*Adolphe* aura vainement échappé aux dangers de la nuit précédente. Que faire ? La puissance de l'homme est bien bornée dans de telles circonstances !

« Les Pères, le Frère, tous les Naturels ne restent pas inactifs dans ce moment critique, pour ne pas dire plus. Chacun participe de son mieux à assurer le salut commun. Quant à Monseigneur, il est admirable d'énergie. Il communique sa force d'âme par son exemple, par ses paroles, à tous ceux qui l'entourent. Il est là, en bras de chemise, pieds nus, appliquant aux avirons la force physique dont il dispose. C'est un homme complet, plus peut-être, à cette heure de grande crise ! Chaque fois que je passe devant lui, c'est un serrement de main expressif, c'est une parole d'espérance qui m'arrive !

« A six heures quelques minutes, j'ai un peu plus de brise, mais le vent ne bouge pas de l'ouest. Je suis obligé de continuer en courant parallèlement aux récifs dont les revolins tombent à bord. C'est vraiment effrayant ! Et cependant la mort n'est pas encore là. Mais elle est devant moi, sur les récifs de la pointe N.-O. de Wangara, si je ne double pas. Et j'ai quelques minutes encore à courir ! Tout sera dit cette fois, et je serai devant Dieu avec tous les miens... Mieux là qu'ici ! J'espère ; mais enfin virer de bord n'est pas possible : je n'ai pas d'espace, et essayer, ce serait le naufrage immédiat. Mouiller ? Mais il y a sous l'*Adolphe* 200 brasses d'eau, donc pas de mouillage possible ! Il n'y a qu'une issue tentable, il faut laisser courir. Si je ne double pas, je n'ai d'espérance que dans mes baleinières et dans les huit braves Bretons



qui les montent, si toutefois, oh ! que Dieu les garde ! ils ne disparaissent pas, s'ils ne sont pas les premiers engloutis entre les coraux de la terrible Pointe de Wangara, à laquelle je touche, sur laquelle je cours... Mon anxiété est grande, mais je reste moi-même : je comprends ma position et je sais mes devoirs.

« Soudain un cri sinistre part des embarcations : « Brisant devant nous, sous le beaupré !.. » Je l'attendais ce cri d'alerte. C'est l'heure d'en finir d'une manière ou d'une autre. Je réponds : « Nagez tout tri-  
« bord, garçons, et un coup de force ! » A l'instant les embarcations, dont les avirons touchaient aux brisants, s'en reviennent en grand sur babord, et impriment un coup tellement sec, que le cher navire change de cap immédiatement, il vient en grand du même côté.... J'espère....

« Mes baleinières sont sauvées, et, Dieu aidant, mon *Adolphe* va bientôt, comme elles, parer la coque. Mes espérances redoublent à ces paroles de l'Évêque : « Votre tâche, capitaine, vous l'avez dignement accom-  
« plie, mais la réalisation de ce que les hommes  
« appellent l'impossible, n'appartient qu'à Dieu, et  
« Dieu va venir ! »

« L'*Adolphe* a définitivement le cap à la mer, mais son arrière est dans les brisants, et si son gouvernail rencontre les coraux, dans une minute il tombera en travers sur ces madrépores qui le déchireront. Son agonie, comme la mienne, ne sera pas longue.

« Cependant, il va un peu de l'avant. Puis, tout à coup, comme par un miracle du ciel, la brise qui tout le jour est venue de l'ouest, où elle semblait s'être irrévocablement fixée, la brise, dis-je, d'un bond saute au nord, fraîche, même forte, et comme ma voilure



est précisément ouverte de ce côté, l'*Adolphe*, sous trois quarts de largue, prend le mors aux dents, enlevant grandement ses dix nœuds. Tout est dit alors, et c'est presque à en mourir de joie. Merci à Dieu ! Pour moi, en effet, j'étais à bout de mes ressources.

« A 8 heures, la tête découverte, et à genoux près de Monseigneur, qui a appelé mon monde et le sien à la prière, j'exprime à ma manière, et du plus profond de mon âme, ma reconnaissance, au grand Être qui, par pitié pour ses créatures, veut bien, à de certaines heures, modifier l'état de choses dont il est, du reste, le suprême régulateur. Je prie et je remercie, n'en déplaise aux libres-penseurs.

« Les libres-penseurs ! J'en aurais bien voulu voir un aujourd'hui, à bord de l'*Adolphe*, de 4 à 6 heures 1/2 du soir ! Il aurait levé les yeux au ciel pour lui demander aide et protection ; à l'arrivée subite des vents du nord, alors que l'arrière du navire touchait aux brisants, il aurait crié dans toute la sincérité de son âme : Merci, mon Dieu ! Et, à l'heure qu'il est, encore sous l'impression de ce salut inespéré et certainement providentiel, il prierait ici avec nous et comme nous le maître du monde ; de tout cela je n'ai pas le moindre doute. Dans un danger imminent, l'homme, quel qu'il soit, revient toujours à Dieu. J'en ai fait à la mer vingt fois l'expérience. »

Cette page du journal d'un marin aura fait comprendre quels dangers ont couru les Missionnaires pour s'établir à Fidji, et en même temps quels secours opportuns ils ont reçus des hommes et de Dieu.

L'*Adolphe* arriva en face de la petite île de Namuka, où l'on voulut renouveler la tentative d'aborder qui n'avait pas réussi à Lakemba. Mgr Bataillon désigne



le P. Roulleaux pour aller à la découverte; puis, après un moment de silence : « Capitaine, dit-il, je veux accompagner le Père, à demain donc ! » Et l'Évêque part, pour être comme toujours le premier au danger.

A Namuka, ce n'était pas comme à Lakemba. Le village était presque entièrement peuplé de Tongiens; si cela ne pronostiquait pas le succès, au moins on pouvait compter sur un accueil moins défavorable. Il y avait là un chef Tongien, protestant mais honnête homme, et qui dit naïvement qu'il voulait essayer des deux religions, pour juger quelle serait la meilleure. Il fut bienveillant et respectueux pour les Missionnaires catholiques; ensuite il fit venir le chef fidjien, qu'il dominait par son influence, et de ce ton ferme qui impose l'obéissance, il demanda et obtint asile et protection pour les étrangers.

Ces bonnes nouvelles furent reçues avec grande joie à bord de l'*Adolphe*, et le capitaine écrivait sur son journal :

« Encore quelques heures, et le courageux, l'infatigable apôtre de l'Océanie, cette fois au comble de ses vœux, aura planté la croix conquérante du Christ sur cette terre inhospitalière. C'est une victoire pour le ciel ! C'est une promesse pour la civilisation, et un honneur pour la France. Et Dieu m'a permis de participer un peu à cette conquête pacifique ! Oh ! Je ne me souviens plus à cette heure des nuits noires, du fracas de la foudre, des coraux menaçants. J'oublie ce passé si récent, je me concentre dans le présent pour bénir Dieu. »

Le lendemain, Mgr Bataillon revenait sur l'*Adolphe*, et faisait tout préparer pour la prise de possession.



C'est encore le capitaine Morvan qui décrira cette scène, si pleine de grandeur dans sa simplicité :

« A 8 heures, je conduis une dernière fois à l'escalier les PP. Roulleaux et Bréhéret ; une dernière fois j'embrasse celui-ci, ce brave et digne ami, avec effusion, en me recommandant à ses prières, dans lesquelles j'ai une pleine confiance. Et il me répond comme le P. Favier à Futuna : « A Dieu ! Au ciel, mon cher capitaine ! Songez que vous avez une âme à sauver et que le reste n'est rien. »

« M'étendre davantage sur cette séparation ne m'est pas possible ! Les deux catéchistes, Pako et Apolonio, deux charmants enfants, s'embarquent les derniers. Ils m'accablent de marques d'affection et de reconnaissance, et sous l'impression des mêmes sentiments, je les presse successivement sur ma poitrine. Pauvres adolescents ! Ils marchent au martyre avec un véritable enthousiasme.

« A bord, avec deux planches de sapin, bien rabotées, puis peintes en blanc, mes hommes ont construit une croix de 14 pieds de haut, qui, une fois plantée, s'élèvera de dix au-dessus du sol. Pako et Apolonio l'emportent en triomphe, et vont s'asseoir en la tenant ensemble debout sur l'avant de la baleinière.

« Au moment où mes chers Missionnaires et leurs jeunes compagnons débarquent de l'*Adolphe*, Monseigneur, debout sur la dunette, bénit avec émotion ces généreux soldats du Christ, il entonne d'une voix forte et solennelle : *Vexilla regis prodeunt*. Et ceux qui s'éloignent pour ne plus revenir, répondent : *O crux, ave, spes unica*.

« Pour la première fois sur les eaux du grand



Océan retentissent ces chants d'espérance et de salut.

« A 9 heures, la Mission catholique met le pied sur cette terre de Fidji, qui n'a pas encore entendu la parole de vérité. Je vois du bord les PP. Bréhéret et Roulleaux, le F. Annet et les Catéchistes contourner avec plusieurs Naturels le sable blanc de l'anse. C'est une petite procession à la tête de laquelle marche Pako avec la croix blanche. Comme elle suit le rivage, je ne la perds pas un instant de vue, et je la vois s'arrêter près d'un morne qui s'élève non loin de là. Sur ce morne, au pied duquel s'agenouillent le pilote et les Naturels, montent aussitôt les Missionnaires et le Frère servant. Celui-ci prend la croix, la soulève de terre, et l'élevant au ciel après l'avoir inclinée vers l'*Adolphe* en signe de salut, et vers les îles idolâtres qui l'encerclent en signe d'appel, il l'implante dans le sol Fidjien.

« Du bord, à l'instant même, partent trois coups de canon, et le navire se couvre de pavois. Je suis à genoux avec Monseigneur; près de lui, sur le pont de la dunette, l'équipage nous entoure dans la même attitude. Monseigneur se lève, et entonne le *Te Deum* en actions de grâces ! Il célèbre la prise de possession, au nom du Christ, de ces régions oubliées ou plutôt inconnues, où l'homme dévore son semblable et s'abreuve de son sang ! »

Après cette prise de possession, opérée d'une manière si simple et si grande par un évêque au nom de l'Église catholique, l'*Adolphe* sortit des eaux des îles Fidji et reprit la route de Wallis, où il ramenait le Pasteur impatient de retrouver son troupeau au bercail.



## CHAPITRE XIV

### RETOUR ET SÉPARATION

Ce fut le 18 août 1844 que l'*Adolphe* mouilla dans la rade d'Uvéa. Le P. Mathieu, laissé par Mgr Bataillon à Wallis pour le remplacer, a parlé du retour de son Évêque :

« C'était, dit-il, la première absence, aussi le retour a-t-il été une fête. Dès le point du jour, aussitôt qu'on put apercevoir le navire dans la brume, les Naturels vinrent me réveiller avec des cris de joie : *Epikopo ! Epikopo !* Le vent était excellent, le vaisseau mouilla bientôt en face de l'église de Saint-Joseph. J'allai avec les enfants de chœur au bord de la mer pour faire au premier Pasteur une réception solennelle. Quand le canot aborda, des larmes de bonheur coulaient des yeux de tout ce peuple rangé sur le rivage. Après les cérémonies ordinaires, Monseigneur entra à l'église, prêcha et célébra la sainte messe. C'était pour l'île entière une joie que je ne puis exprimer. Pendant les trois jours que le prélat resta dans ma paroisse, la maison qu'il habitait ne désemplit pas : chacun venait le visiter, lui apporter du kava et lui demander sa bénédiction. »

Mgr Bataillon s'informa de ce qui s'était passé pendant son absence : il eut sujet de se réjouir de ce



qu'il apprit. Son cher peuple de Wallis avait continué d'être un beau spectacle pour Dieu et pour les Anges. Mais il y avait eu des ombres au tableau. Un de ses Missionnaires lui fit ce récit :

« Un effort a été tenté contre vous. Tuugahala qui vise à s'emparer de l'autorité suprême, a trouvé la circonstance favorable pour conduire son dessein à bonne fin. A l'insu du roi, il a convoqué les chefs de Wallis dans la petite île de Nukuatéa. Par son langage artificieux, il les a engagés à réfléchir sur le pouvoir, que vous enlevez chaque jour au roi Lavelua, comme il le prétend. Puis, les croyant gagnés à sa cause, il leur a nettement proposé d'abjurer le catholicisme et de l'élire pour roi à la place de son oncle Lavelua, trop faible pour résister aux empiètements des étrangers. Les chefs, fortifiés dans leur foi, ont repoussé cette proposition d'un mouvement spontané et unanime : ils ont déclaré à Tuugahala qu'ils voulaient vivre et mourir dans la religion catholique, dont ils ne se sépareraient à aucun prix. Informé de cette résolution, le roi a félicité les chefs de leur fidélité, puis, ayant fait venir Tuugahala, il est entré en fureur contre lui. Celui-ci a compris qu'il n'avait plus qu'un parti à suivre, après son coup manqué : c'était de témoigner du repentir de sa faute, et de manifester plus d'attachement à cette religion qu'il voulait faire abandonner par les autres. »

Mgr d'Énos apprit cette nouvelle avec une peine extrême; elle lui enlevait des illusions que sa charité s'obstinait à nourrir. Malgré des signes et des expériences contraires, il aurait voulu qu'il lui fût encore permis de croire à la bonne foi et au dévouement de Tuugahala. Cette dernière nouvelle lui rendait la



chose difficile, et il commença à comprendre que ceux qui jugeaient plus sévèrement le jeune chef pouvaient bien avoir raison.

De ce nombre était le pilote Simonnet, qui faisait un jour cette confidence au capitaine Morvan, au sujet de Tuugahala :

« Je n'ai pas confiance dans cet homme. En présence de Monseigneur, il fait l'aimable, il fait l'empressé, il est toujours prêt à lui rendre tous les services; mais en son absence et devant les Naturels, il cherche à le discréditer par des calomnies, calculées de manière à impressionner ces bonnes gens, à amoindrir le respect qu'ils portent à l'Évêque, et à saper ainsi peu à peu l'autorité qu'ils lui reconnaissent comme envoyé de Dieu. »

Et le marin ajoutait, avec une certaine familiarité pleine d'intérêt pour l'Évêque :

« Malgré tout, Monseigneur accable cet homme de marques d'intérêt et de confiance. J'ai beau lui dire qu'il aura à s'en repentir : il ne m'écoute pas, il ne s'en préoccupe même pas. Sa foi vive, la conviction qu'il a que Dieu le protège, et contre les princes et contre tous les efforts de l'enfer, le maintiennent dans un état de calme, qu'aucune puissance humaine ne saurait altérer. »

Cela était dit avant le départ de l'*Adolphe* pour son expédition ; au retour, l'Évêque averti de ce qui s'était passé pendant son absence, dut s'avouer que le marin voyait assez clair dans la situation, et que la prudence lui commandait à lui-même de se mettre en garde contre les inspirations de sa trop grande charité.

Une autre nouvelle fâcheuse vint encore lui causer



une vive et pénible émotion. Makéa, parent du roi, était arrivé depuis quinze jours de l'archipel de Tonga dans l'île de Wallis; il s'était fait suivre de plus de cent Tongiens, hérétiques comme lui. N'était-ce pas à dessein que ces hérétiques avaient profité de l'absence de l'Évêque, et ne fallait-il pas voir là une manœuvre du roi Georges et de son ministre? Toujours est-il que le roi Lavelua ne s'était pas opposé au débarquement, et qu'il avait reçu à bras ouverts son parent Makéa. Cependant il avait stipulé que celui-ci ne ferait rien pour changer la religion du pays. Makéa l'avait bien promis, mais déjà il s'était mis en relation avec Pooi, et la réunion de ces deux hérétiques n'était pas de bon augure pour l'avenir.

Mgr Bataillon ne put s'empêcher de voir ce point noir, qui apparaissait à l'horizon : dans une lettre remise au capitaine Morvan pour la France, il écrivait :

« La Mission de Wallis est toujours sur un bon pied et nous donne de grandes consolations. Une seule chose nous alarme pour l'avenir. : c'est un noyau de Protestants venus de Vavau, et protégés par un chef très puissant, celui-là même qui doit occuper le trône après le roi actuel. Nous n'avons pas d'autre épreuve à Wallis. J'aime à croire que Dieu nous l'envoie, dans sa miséricorde, pour stimuler notre vigilance et tempérer notre joie; car sans cette inquiétude, nous serions peut-être trop heureux. »

Un avenir prochain allait montrer que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

L'*Adolphe* était revenu à Wallis pour repartir aussitôt, et continuer sa course à travers les mers.



L'Évêque et le capitaine eurent à se séparer. Ces deux hommes, que la Providence avait unis dans une même pensée, s'étaient voué une affection et une estime réciproques : ils se sont gardé un souvenir contre lequel les années ont été impuissantes. Dans ce souvenir, le capitaine Morvan a trouvé l'occasion de son retour à toutes les pratiques de la foi. Dieu a ainsi récompensé les services que le marin avait rendus aux Missionnaires, et, pour surcroît il lui a donné une longue vieillesse honorée par les plus solides vertus, et entourée des plus vives et des plus délicates affections de la famille.

Le capitaine Guillaume Marie Morvan est mort le 1<sup>er</sup> novembre 1881, à l'âge de 85 ans, conservant jusqu'à la fin toutes les tendresses et toutes les ardeurs de sa grande âme.









## LIVRE SIXIÈME

### A travers les difficultés.

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### GUERRE A WALLIS

La présence des Protestants dans l'île était un danger permanent pour la tranquillité publique, danger accru par la rivalité politique de Pooi et de Tuugahala. Il était facile de prévoir qu'on n'échapperait pas à la guerre. Aussi, Mgr Bataillon, éclairé par les événements, écrivait-il, dès le mois de juin 1845 :

« Depuis près d'un an, nous sommes exposés à une guerre civile, que se font les deux chefs Pooi et Tuugahala, les plus influents de l'île, sans même en excepter le roi. Le premier est un soi-disant protestant ; le second n'est qu'un bien mauvais catéchumène, qui prétend nous protéger, et qui fait notre désolation. Du reste, la jalousie et l'ambition ont été les seules causes de la guerre. Il s'agit de savoir lequel des deux régnera après Lavelua, et le dominera pendant sa vie.



Les deux prétendants ont pris le masque de la religion pour se créer des partisans ; mais la guerre ne se fait à peu près qu'entre leurs tribus.

La guerre n'en était pas moins redoutable, par ses conséquences pour la religion ; car que Pooi ou Tuugahala sortit vainqueur de la lutte, il y avait danger pour le résultat final, et l'on avait autant à craindre de Tuugahala, le catéchumène, que de Pooi, l'hérétique.

La guerre, préparée par tant d'éléments de discorde, ne tarda pas à éclater. Les Protestants avaient promis de ne rien faire contre la religion du pays : ils manquèrent à leur parole, poursuivirent des Catholiques à travers les champs, pour les empêcher d'aller à l'église, et pour les conduire de force à leur temple.

Les Catholiques endurent d'abord avec patience ces tracasseries, qui touchaient à la persécution. Cette patience ne fit qu'accroître l'audace des agresseurs. Alors les Catholiques usèrent de représailles, mais dans des proportions si restreintes, que leurs adversaires prirent cette modération pour de la pusillanimité, et que, malgré leur petit nombre, ils espérèrent le triomphe. La guerre fut déclarée au village de Matautu. A la première nouvelle, le P. Mathieu se transporta dans le village menacé, pour que le pasteur partageât tous les périls du troupeau. Il trouva tout le village en armes, comme il le raconte lui-même :

« C'est un singulier coup-d'œil que de voir ce peuple en costume de guerre. Nos néophytes, ordinairement si doux, avaient pris un aspect vraiment sauvage. Leurs longs cheveux étaient noués au-dessus de la tête ; tout leur corps, barbouillé de diverses



couleurs, ressemblait à un écusson bariolé de jaune, de noir et de rouge; ils s'étaient surtout appliqués à rendre leurs figures méconnaissables; une seule marque devait les rallier dans la mêlée, c'était une croix rouge peinte sur la poitrine ou sur le bras. Ils étaient armés de massues, de lances, de frondes, de haches, et quelques-uns de fusils. De temps à autre, ils poussaient des cris de guerre tout à fait barbares.

« Plusieurs jours se passèrent en menaces d'une part, en préparatifs de défense de l'autre. Un de ces jours-là, j'allai à Falaleu porter les derniers sacrements à un vieillard : en passant devant l'armée ennemie, je fus tout à coup environné d'une dizaine d'hommes armés, qui me suivirent en poussant des cris affreux, jusqu'à la maison du malade, et, à mon retour, je voyais leurs casse-têtes tournoyer autour de moi, et leurs lances s'agiter avec les gestes les plus menaçants. Je suppose que cette étrange escorte n'avait d'autre but que de m'effrayer. En tout cas, elle ne peut se flatter d'en être venue à bout.

« Les deux armées étaient encore en présence; quand parut, en rade, le navire de guerre anglais, le *North Star*; Monseigneur fit aussitôt des démarches auprès du capitaine, pour réclamer son intervention en faveur de la paix. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à l'y décider. Il fallut lui adresser un rapport, confirmé par le témoignage de tous les Européens de l'île, pour détruire les préventions qu'il avait puisées sur notre compte auprès de ses coreligionnaires, les ministres méthodistes de Tonga. Ses dispositions changèrent alors; il fit mettre bas les armes à nos adversaires, les menaça, en cas de nou-



veaux troubles, de toute la sévérité des vaisseaux qui passeraient dans ces parages, et les détermina, dans une entrevue à bord avec les chefs, à conclure la paix. Nous n'eûmes qu'à nous louer de son zèle et de ses bons offices, et nous le quittâmes, pleins de reconnaissance, mais en lui prédisant que son œuvre aurait peu de durée. »

Les prévisions des Missionnaires ne furent que trop justifiées. A peine le vaisseau anglais avait-il disparu au-delà de la ceinture des récifs, que les insurgés se mirent à construire un fort. Dans le droit public d'Océanie, qui, sans être compliqué, ne laisse pas que d'avoir ses règles, la construction d'un fort équivaut à une déclaration de guerre.

Des représentations légitimes furent adressées par les Catholiques ; elles furent mal accueillies par les Protestants. Fallait-il de nouveau prendre les armes ? On recula devant cette extrémité. Mais, pour ne pas être surpris, et pour ne pas devenir les victimes de la mauvaise foi des Protestants, les Catholiques se mirent aussi à construire un fort à Saint-Joseph.

Ces fortifications élevées, d'un côté par la mauvaise foi, et de l'autre par la prudence, indiquaient que cette paix armée ne pouvait durer longtemps, et qu'à la première occasion, il suffirait d'une étincelle pour allumer l'incendie. L'étincelle partit du camp des Protestants, et les Catholiques, en cas de légitime défense, durent se tenir prêts à repousser les coups qui leur étaient destinés.

C'est encore au P. Mathieu que nous demanderons de nous dire en quelles circonstances commencèrent les hostilités. Il fut plus que témoin, il fut acteur dans le drame, et il faillit devenir victime :



« J'allais un jour à Matautu, et il me fallait passer tout près du village des Protestants. Une troupe de leurs gens était alors réunie dans une maison, sur le bord de la mer, avec un fou furieux, le même qui faillit assommer autrefois le P. Bataillon. Aussitôt qu'ils me virent, ils le lancèrent sur moi : le fou se précipita en bondissant à ma poursuite, et vint me barrer le passage avec les gestes les plus menaçants. J'étais à me débattre de mon mieux, lorsqu'un chef, étranger au complot, étreignit le fou entre ses bras et me délivra de ses coups. Le lendemain, je devais retourner à Saint-Joseph, par le même chemin ; Monseigneur voulut m'accompagner, et prit avec lui un chef catholique très robuste, nommé Salomon, pour nous défendre en cas de besoin. Cette fois, nous eûmes affaire à d'autres ennemis. Nous avions déjà dépassé le fort des Protestants, et nous montions une petite colline située au-delà, quand une bande de jeunes gens sort du bois, cherche querelle à notre compagnon, et lui défend d'aller plus loin. Alors Monseigneur reprend avec Salomon le chemin de Matautu ; mais une dizaine de protestants, embusqués dans le bois, ajustent le néophyte, à côté même de Monseigneur ; quatre coups de fusil ratent ; on le poursuit avec le casse-tête, et il ne parvient à s'échapper que blessé et la tête tout en sang.

« Une heure après, tous les habitants du nord de l'île se réunirent en armes à Matautu, et le roi autorisa le combat pour le lendemain. Il ne donna pourtant pas suite à son commandement ; seulement, quelques jeunes gens de St-Joseph, impatients de prendre leur revanche, partirent sans ordre, pendant la nuit, et ne revinrent à l'armée qu'après un engage-



ment où fut tué le catéchiste protestant John Makéa, principal auteur de tous les troubles, et l'un de nos calomniateurs les plus éhontés.

« Depuis cette époque, la population s'est tenue renfermée dans l'enceinte fortifiée, toujours sur le qui-vive, toujours prête à se mêler aux escarmouches plus ou moins meurtrières, qui rompaient de temps en temps ce repos hostile. Les esprits étaient trop aigris pour répondre à nos inspirations pacifiques : toutes les attaques venaient d'ailleurs des Protestants, et les Catholiques, qui eussent pu facilement les écraser, puisqu'ils étaient deux mille cinq cents contre trois ou quatre cents ennemis, agissaient avec une admirable modération, et se tenaient uniquement sur la défensive. »

Cette modération, dont parle le Missionnaire, avait bien ses moments d'oubli : dans ce peuple, nouvellement converti, le caractère sauvage apparaissait encore, même en s'alliant à la foi. Lorsque le catéchiste protestant Makéa tomba mort, les Catholiques se rendirent maîtres du cadavre, et lui coupèrent le poignet. A la vue de ce cadavre déjà mutilé, Domenica, la mère de celui qui avait donné le coup mortel, sentit la fureur monter dans son âme ; elle s'arma d'un coquillage, coupa les lèvres du mort, et s'écria : « Voilà cette bouche qui a tant blasphémé le nom du Bon Dieu ! » Cette Sauvagesse baptisée marquait ainsi son horreur pour le blasphème, croyant peut-être, par cet acte cruel, faire un acte méritoire !

Au milieu de ces difficultés et de ces dangers, Mgr Bataillon s'était souvenu de la France, sous le protectorat de laquelle il avait fait placer les îles Wallis. Il avait donc averti le Commandant des forces



navales en Océanie, du malheureux état de guerre, dans lequel se trouvaient les Chrétiens de ces îles, et le commandant Bruat n'avait pas tardé à envoyer la corvette le *Rhin*, avec une lettre pour le roi Lavelua.

Cette lettre fait trop d'honneur au représentant de la France, pour ne pas la citer intégralement :

« Papeete, le 25 septembre 1845.

« Sire,

« C'est avec un profond chagrin que j'ai appris que la paix et la tranquillité, qui régnaient dans vos États, à l'ombre de la Religion catholique, venaient d'être violemment troublées par quelques ambitieux, ennemis de votre foi et de votre pouvoir.

« Informé de ces faits par les soins de nos pieux Missionnaires, j'ai pris des dispositions pour que vous fussiez visité par deux bâtiments français, qui s'efforceront de mettre fin aux guerres cruelles que se font vos sujets, et qui devraient avoir disparu avec le culte des faux dieux.

« Écoutez avec confiance les conseils de votre père, Mgr d'Énos ; marchez dans les voies qu'il vous ouvrira : usez de votre autorité pour faire fleurir la justice et la paix, et soyez sûr que la protection de Dieu et celle de la France ne vous manqueront pas.

« Le Gouverneur des Etablissements français de l'Océanie,

« BRUAT. »



La lettre du Commandant Bruat, et la présence du vaisseau français amenèrent une trêve ; mais ce ne fut pas la fin de la crise. L'Évêque souffrait beaucoup de cet état de guerre continuelle, où se trouvait réduite la chrétienté de Wallis : il résolut d'essayer une dernière démarche auprès de Pooi et de Maatu, chefs principaux des dissidents ; il leur parla avec une grande autorité et une grande énergie, tout en mêlant à sa parole la bonté du père et le zèle du pasteur. Pooi demeura inflexible : Maatu fut ébranlé.

Quelque temps après, Maatu mettait ses pirogues à la mer, et commandait à ses gens de le suivre. Néanmoins, pour masquer sa retraite et ne pas lui donner l'air d'une fuite, il annonça aux partisans de Pooi qu'il ne les abandonnait pas, et que, s'il partait, c'était seulement pour aller chercher des secours à Vavau.

Les Protestants crurent à sa parole, qui n'était qu'une feinte : ils restèrent sous les armes, et vécurent dans l'attente du secours promis. Il y eut comme une espèce de trêve qui fit cesser les combats, sans rétablir les rapports d'amitié. Au mois de décembre 1846, cette trêve prit fin, et les hostilités recommencèrent. Il y eut de nouveaux combats, et, dans ces combats, des blessés et des morts. On s'occupait d'agrandir les forts et de les rendre plus menaçants pour ceux qui les attaquaient, plus sûrs pour ceux qui les défendaient. Ce fut à qui causerait le plus de dommages à l'ennemi. On ruinait les cases, on arrachait les arbres, on dévastait les plantations. Très inférieurs en nombre, les Protestants ne se laissaient pas abattre, et déployaient un zèle et une ardeur dignes d'une meilleure cause. Les Catholiques auraient



pu écraser cette poignée d'hommes qu'ils avaient devant eux : calmes dans leur force, ils attendaient et épargnaient leurs ennemis. Enfin, voyant qu'il ne recevait aucun secours de Vavau, Pooi comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se soumettre, et, la racine de kava à la main, il se présenta pour demander la paix.



## CHAPITRE II

### HEUREUX PEUPLE

Au milieu des scènes attristantes de cette guerre renouvelée, une grande consolation fut ménagée par la Providence au cœur de l'Évêque et de ses prêtres.

Celui qui, appelé le premier à connaître le vrai Dieu, avait été le dernier à se donner à lui, celui qui, après avoir favorisé et protégé les Missionnaires, s'était employé tant de fois à traverser leurs entreprises et à contrarier leurs desseins de salut, Tuughala déclara qu'il se sentait prêt à tous les sacrifices, et que rien ne s'opposait plus à ce qu'il reçût le baptême, que les autres avaient reçu avant lui.

Quels que fussent ses torts précédents, il faut croire qu'il répara tout dans ce beau jour, auquel d'ailleurs il avait dû songer sérieusement, s'il faut en croire ces paroles du capitaine Morvan :

« Il me parle avec chaleur de son affection pour l'Évêque, de son respect pour la Religion catholique, qu'il sait être la véritable. Alors je lui demande tout naturellement pourquoi, avec une conviction si ferme, si bien arrêtée, il ne se fait pas baptiser; que ce serait un moyen d'allier ce qu'il doit à Dieu avec l'affection qu'il dit avoir pour Monseigneur. Il me répond deux mots seulement ; « Je me prépare ! »



Tuugahala s'était donc préparé. Il prit le nom d'Emmanuel, présenta toute sa famille pour qu'elle reçut le caractère du chrétien en même temps que lui, et choisit pour femme Naukovi, la fille de Lavelua, à laquelle il s'unit par le mariage, le jour même où ils devenaient ensemble les enfants de l'Église. C'était dans la belle fête de l'Assomption : en mémoire de cette circonstance, la femme de Tuugahala était nommée Malia Aseposio, Marie de l'Assomption.

Un autre événement non moins heureux suivit le baptême si désiré du jeune chef. Le roi Lavelua était baptisé depuis deux ans ; mais sa conduite n'était plus en harmonie avec sa foi. C'était une espèce de roi fainéant, qui laissait dominer un maire du palais. Il se contentait de régner sans gouverner, abandonnant à d'autres le soin de se faire une fortune qu'il n'avait plus le pouvoir de contrebalancer. Ce roi faible devait porter le poids de sa faiblesse dans sa conduite privée comme dans son gouvernement. Il avait cru garder un privilège de la royauté, en ne renonçant pas à la polygamie, et ce reste de l'ancien régime et de l'ancien culte scandalisait encore la foi chaste des néophytes. Vaincu par l'exemple de Tuugahala, qui avait renoncé au même désordre pour être baptisé, le roi Lavelua n'hésita plus à abandonner ce qu'il avait voulu conserver comme un privilège de la royauté, et, le 7 septembre 1846, il s'unit solennellement, devant l'Évêque, à Rosa Heutomega.

Ce mariage mit fin au scandale ; dès ce moment, on put regarder l'île de Wallis comme entièrement convertie, et le joug de l'Évangile, dans tout ce qu'il a de pénible pour la nature, fut accepté et porté par tous, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets.



Le peuple de Wallis, peuple foncièrement catholique, rappela alors la primitive Église, et goûta tout le bonheur qui se peut goûter sur la terre. Nous n'avons qu'à reproduire ces passages d'une lettre, qui nous donneront une idée de la cause et des effets de ce bonheur :

« A Wallis, écrivait le P. Mathieu à son frère, nous n'avons aucune législation, aucun code pénal, point de tribunaux, et cependant toute la population se conduit bien, par la seule grâce de Dieu et le secours des sacrements. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu parler d'aucun délit, si ce n'est de quelques accès de colère momentanés ; mais, en même temps qu'on apprend la faute, on apprend aussi la réparation : le coupable vient de lui-même auprès de nous recevoir la pénitence, qui n'est qu'une simple réprimande. En faut-il davantage pour des cœurs si bien disposés ?

« Ce qui entretient, dans les habitants de Wallis, le sentiment et l'amour du devoir, c'est qu'ils sont très avides de la parole de Dieu. Outre les instructions des Missionnaires, il y a, dans chaque village, des catéchismes d'hommes, de femmes, d'enfants, où les plus savants se font un plaisir d'instruire les plus ignorants. Partout on récite le chapelet en commun, suivi d'un cantique à la Sainte-Vierge, et chacun s'approche des sacrements à peu près tous les mois.

« Nous avons donné un nouvel élan à la ferveur, en introduisant dans l'île toutes les pratiques de la piété chrétienne. Comme nous avons fait connaître aux néophytes nos saintes tristesses, nous les avons initiés aux pompes riantes de la Fête-Dieu. »

Les Missionnaires ne négligeaient rien de ce qui



pouvait aider à leur ministère de salut, et tout pour eux devenait instrument de zèle, et, pour le peuple, source de joie. Ils n'usaient pas du rigorisme outré des Ministres protestants : loin de condamner les chants nationaux, comme ceux-ci l'avaient fait à Tonga, ils les favorisaient à Wallis, en les maintenant dans les bornes du respect, et en mêlant les traditions du pays au triomphe de la Religion.

« Ce qui distingue les Wallisiens, disait le P. Mathieu, c'est leur goût prononcé pour la musique. On peut dire qu'ils chantent continuellement, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils marchent, soit qu'ils portent des fardeaux ou qu'ils prient. L'harmonie a pour eux tant d'attrait qu'ils lui sacrifient volontiers les heures destinées au repos : on dirait qu'après avoir porté le poids du jour et de la chaleur, ils se délassent mieux au charme de leurs accords que dans le calme d'un paisible sommeil. Dans les belles soirées d'été, lorsque l'île est rafraîchie par la brise, et qu'un astre plus doux a remplacé le soleil des tropiques, alors la population se réunit dans quelque site gracieux, sous un grand arbre ou à la porte de l'église. Là, nos vieillards s'asseyaient sur des nattes ; à quelque distance, la jeunesse prend place sur la pelouse, par groupes de cinq ou six personnes, rangées en cercle et tournées en face les unes des autres ; ces groupes sont autant de chœurs de musiciens et de musiciennes parfaitement exercés. Quoique les Wallisiens aient presque tous de très belles voix, n'est pas admis qui veut à prendre part au concert ; il n'y a que ceux dont l'organe reconnu pur et flexible se prête avec plus de bonheur aux effets de l'harmonie.

« Alors chaque chœur se fait entendre tour à tour ;



les uns répètent sans cesse le refrain, les autres font le chant ou donnent une expression plus animée au récitatif, et ces accords se succèdent ainsi parfois durant la nuit entière, sans autre interruption que les applaudissements des auditeurs.

« Si l'on remarque dans les voix beaucoup d'ensemble et de mesure, on est encore plus frappé de l'immobilité et du calme imperturbable des musiciens. Quoique les chants soient quelquefois dans le genre comique, et qu'ils excitent les éclats de rire de l'assemblée, on ne voit jamais le plus léger mouvement dans la physionomie de ceux qui les exécutent. Quand le motif est triste, les larmes coulent des yeux, mais sans que la voix soit le moins du monde altérée.

« Outre ces concerts nocturnes, Wallis a encore des chants de promenade ou de marche. Il arrive souvent le dimanche que j'entends tout à coup les hommes et les jeunes gens entonner leur *lau* (chant) avec des voix de stentor. Ils parcourent ainsi, d'un pas grave, les différents quartiers du village. Lorsqu'on les invite à entrer dans une maison pour y prendre le kava, ils acceptent, puis recommencent leur marche jusqu'à l'heure du chapelet ou jusqu'à la prière du soir. Leur thème musical est presque toujours inspiré par la reconnaissance ou par la religion.

« Voici quelques phrases des plus populaires :

« Amitié au P. Roudaire, au P. Mathieu ! Ce sont nos prêtres et nos pilotes. Ils conduisent nos pirogues au ciel.

« Amour et respect au Souverain Pontife, qui règne à Rome !

« Prions saint Pierre, qui tient les clefs du paradis, pour qu'il nous en ouvre les portes ! »



« Il y a des chants nombreux en l'honneur de Notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI, et du Prince des Apôtres, auquel ils ont une grande dévotion. Ils mettent également en musique les histoires de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et les vérités de la Religion, à mesure qu'ils les apprennent. »

Ainsi tout devenait, pour ces nouveaux chrétiens, un moyen de sanctification et une source de bonheur, et les joies de la terre n'étaient plus pour eux que comme des préludes aux joies du ciel.



### CHAPITRE III

#### MORT DE DEUX PERSÉCUTEURS CONVERTIS

Tout était consolation pour les Missionnaires de Wallis, qui avaient à se réjouir de la mort comme de la vie de leurs néophytes, et qui rendaient de tous ce glorieux témoignage :

« Tandis que les jeunes gens prêtent à nos efforts un concours généreux, et font souvent plus de bien que les Missionnaires eux-mêmes, par leur zèle et leurs exemples, les vieillards continuent d'être, pour nous, un sujet d'édification : ils ont encore, pour la plupart, leur innocence baptismale. C'est merveille de voir, sous ces traits et ces dehors sauvages, une douceur toute chrétienne. »

Le P. Mathieu citait ce trait, pour montrer les heureux effets de la foi dans ces âmes autrefois si dégradées, et maintenant si grandes dans la mort comme dans la vie :

« Il y a quelques jours, une bonne vieille femme qui soupirait depuis longtemps après la mort, ou, comme ils le disent si naïvement, après le jour où ils feront connaissance avec leur Créateur et leur Sauveur, m'appela pour lui administrer les sacrements, qu'elle reçut avec la foi la plus vive. Le lendemain, elle appela aussi près d'elle sa famille, qui était très



nombreuse, annonça à tous qu'elle allait mourir, leur adressa un long discours, et leur recommanda d'être fidèles à Dieu. Ensuite, elle dit adieu à chacun en particulier, et m'envoya chercher de nouveau, pour me dire adieu à moi-même. J'arrivai au moment où elle terminait ses avis à ses proches : elle perdit alors l'usage de la parole, et ne me donna plus que des signes d'intelligence. Elle répondit ainsi aux actes religieux que je lui suggérais, garda toujours la confiance et la joie peintes sur son visage, et rendit paisiblement son âme à Dieu.

« Quelle consolation de voir mourir ces bonnes gens avec leur innocence baptismale ! Si je pouvais vous rapporter le dernier discours de cette femme, que je me suis fait raconter par ses enfants, il vous arracherait des larmes ! »

En cette même année 1845, une autre mort révéla toutes les puissances de la grâce dans une âme transformée par le baptême.

Lorsque le P. Bataillon aborda à Wallis, le *Kivalu*, ou premier ministre du roi, s'appelait Menuti. C'était un homme de haute taille et d'un visage qui exprimait tellement la férocité, même après sa conversion, que le commandant Mallet le surnomma le *Vieux Tigre*. Ce surnom n'était plus justifié quand il fut donné ; mais avant d'être chrétien, Menuti avait un cœur qui répondait à son visage. Il se montra le plus ardent à la persécution contre les Missionnaires. Il avait même demandé leur mort, dans un conseil tenu par le roi : sous cette menace, le P. Bataillon et le Fr. Joseph restèrent impassibles et courageux. Tous les Naturels ne purent s'empêcher d'admirer cette attitude : seul, le malheureux vieillard, que



l'enfer possédait, fut insensible à tant de dignité devant la mort : il s'approcha du prêtre, lui cracha au visage et le souffleta.

Baptisé par la main même du prêtre qu'il avait souffleté, Menuti reçut le nom de Honolio, et devint un fervent serviteur du Christ, un véritable apôtre. Cet homme fut tellement changé par le baptême, qu'il attirait l'attention de tous ceux qui le voyaient pour la première fois. Sa manière d'agir contrastait tellement avec l'expression de son visage, qu'on était tout étonné d'apprendre que cette face de vieux tigre cachait un cœur d'agneau.

Honolio assistait au sacre de Mgr Bataillon ; l'officier témoin et narrateur de la cérémonie ne manqua point de signaler sa présence :

« Ce chef, vieillard à barbe blanche, était à genoux près de moi, dans l'église, et l'un des plus fervents dans ses prières ; après la cérémonie, il vint demander sa bénédiction au nouvel Évêque, et je ne puis rendre l'expression d'affection et de respect avec laquelle il ne cessait de le regarder. »

Le capitaine Morvan parle aussi d'Honolio dans son journal :

« Un vieillard décrépité et en deux plis s'avance lentement, tenant entre ses doigts décharnés un chapelet, dont il compte les grains, alors que ses lèvres semblent épeler des prières. Il a déjà un pied dans la tombe. Autrefois, il a souvent demandé la mort de Monseigneur, pour apaiser la colère de la grande déesse *Kakahu*. Aujourd'hui, dévot catholique, fervent entre tous, il ne pense qu'à obtenir de Dieu et de l'Évêque le pardon de ses scélératesses passées. »

« Ce malheureux vieillard, dès qu'il m'aperçoit,



vient droit à moi, qu'il n'a pas encore vu. Il me prend et me baise les deux mains avec un profond respect. La figure de cet homme est pourtant repoussante de férocité. Rien, sur aucune des physionomies océaniques que j'ai observées, rien qui approche seulement de l'expression de cruauté répandue sur tous ses traits. C'est la face du tigre sur une tête d'homme : aussi le commandant Mallet, en le surnommant le *Vieux Tigre*, l'a-t-il peint de manière que l'étranger, abordant à Uvéa, le reconnaîtrait immédiatement au milieu de toute la population de l'île, et avec cette seule indication. Si je n'étais obligé d'ajouter foi à ce que me racontent les Missionnaires de la conversion de cet homme, il ne me serait pas possible de le regarder en face, parce que, je le répète, son visage est atroce dans son expression.

« Dès que Honolio voit venir l'Évêque, il se précipite au-devant de lui, se jette à terre pour baiser ses pieds et le bas de sa soutane, en demandant pardon et bénédiction. L'Évêque le bénit ; il fait plus : il le relève de la même main avec laquelle il l'a béni, insiste pour que Honolio vienne s'asseoir sur l'estrade. Le vieillard refuse : il se trouve et il se proclame indigne de cette faveur. Et le *Vieux Tigre* se couche aux pieds de l'Évêque. »

Cette attitude humble et respectueuse du Sauvage, en présence de l'Évêque, n'était pas un fait isolé : chaque matin et chaque soir, Honolio venait chercher auprès de Mgr d'Énos l'assurance d'un pardon tant de fois sollicité et tant de fois accordé. Lorsque Mgr Bataillon partit pour sa première visite dans son vicariat apostolique, Honolio en ressentit un profond chagrin ; mais il continua d'aller auprès



des Missionnaires, pour renouveler son repentir.

« Je suis sûr, écrivait le P. Mathieu, de le voir arriver tous les matins, avec sa racine de kava, qu'il vient nous offrir. Le soir, il ne peut se retirer chez lui sans nous avoir touché et baisé la main, en signe d'amitié. S'il ouvre la bouche dans les assemblées, c'est surtout pour recommander le respect et la soumission aux Missionnaires. « Pour moi, dit-il, je suis « frère d'un vieil arbre penché sur le bord d'un abîme. « Je vous ai donné autrefois de bien mauvais exemples. Voici maintenant les guides que vous devez « écouter, et qui conduiront votre pirogue au ciel. » Ce bon vieillard a versé bien des larmes au départ de Monseigneur : il ne pouvait rester deux jours sans le voir et lui demander sa bénédiction ; aujourd'hui, il se console auprès du Saint-Sacrement : il attend en patience le retour de son Évêque. »

Honolio mourut comme il avait vécu depuis qu'il était baptisé. Le P. Mathieu l'assista à ses derniers moments, et lui a consacré ces lignes, qui valent mieux que des louanges : « Il est mort de la mort des saints, plein d'une foi et d'une reconnaissance envers Dieu, qui m'ont ravi d'admiration. C'était un homme en qui le baptême avait produit un changement tout à fait merveilleux, et qui en a conservé la grâce intacte jusqu'au dernier soupir. Monseigneur était si plein de vénération pour lui, qu'il vint de Matautu pour présider à son enterrement, et prononcer son oraison funèbre. »

Vers la même époque où mourait à Wallis le *Kivalu*, persécuteur du P. Bataillon, mourait à Futuna Musumusu, le bourreau du P. Chanel.

Musumusu s'était converti et avait été baptisé pen-



dant le séjour qu'il fit à Wallis; il revint à Futuna, et, tout en ressentant les miséricordes de Dieu, il fournit une expiation à sa justice. Les derniers jours de ce persécuteur, frappé et pardonné par Dieu, ont été ainsi racontés par un Missionnaire de Futuna :

« Ce fut le 20 avril 1845 que Musumusu tomba malade. Nous l'engageâmes à se confesser : il refusa d'abord, sous prétexte que sa maladie n'était pas dangereuse ; il avait, disait-il, le dessein de se confesser à l'église, lorsque sa santé serait rétablie. Nous lui adressâmes quelques paroles sur les fins dernières de l'homme : il nous répondit qu'il voulait être à Dieu de toute son âme, qu'il lui confiait sa maladie et ses souffrances. Son corps, d'un embonpoint extraordinaire, tomba en peu de jours en putréfaction, comme celui de Niuliki; il se fit faire des incisions; mais avant de laisser mettre la main à l'œuvre, il voulut avoir notre consentement. Ces incisions ne l'empêchèrent pas de dépérir insensiblement; ses souffrances étaient horribles; nous nous hâtâmes de préparer son âme pour le voyage de l'éternité. Dans une attaque extraordinaire, où la maladie le pressait avec violence, il dit à Meitala, fils de Niuliki, qu'il avait été *méchant*, surtout avant son baptême, qu'il ne fallait pas l'imiter, ni faire l'*insensé*, mais qu'il fallait écouter le prêtre. La veille de la Pentecôte, nous lui administrâmes l'Extrême-Onction; il voulut passer la nuit suivante à écouter avec attention les instructions d'un catéchiste, et désira apprendre les actes avant et après la Communion, ne cessant de se les faire répéter. Le lendemain, il eut le bonheur de communier, et dit à quelques-uns de ses parents que ce jour-là était le plus beau de ses jours. Depuis lors,



sa maladie fut moins pénible; il ne fit que languir pendant plusieurs semaines; puis sa poitrine fut attaquée rudement; il sentit que sa fin approchait. Nous lui administrâmes de nouveau le saint Viatique; il nous engagea à le faire transporter à l'endroit même où était mort le P. Chanel. En arrivant, il dit à ses parents: « Je ne sortirai pas de ce lieu, j'y mourrai. » Nous le visitâmes fréquemment, et toujours il écoutait volontiers les exhortations que nous pouvions lui faire. Sa maladie s'aggravant de plus en plus, on l'entendait souvent répéter ces paroles, surtout dans les accès de douleur: « Je veux mourir pour Dieu! » Toutes les fois qu'il se sentait plus oppressé, il ne manquait pas de nous faire appeler, croyant que sa dernière heure allait sonner. Vers la fin de sa vie, il s'aperçut que quelques femmes de sa parenté avaient réuni des *siapo* ou nattes, pour les distribuer aux divers villages, suivant l'ancien usage futunien, qui se pratiquait surtout aux funérailles des grands; il défendit de faire cette distribution sans nous consulter, ajoutant qu'il voulait être enterré avec les cérémonies de l'Église. Il conserva sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir; quoique son corps ne fût qu'une plaie, il ne laissa échapper aucune plainte, et ne fut point effrayé aux approches de la mort; il avait même un grand désir de mourir, « pour aller, disait-il, dans sa véritable patrie. »

« Enfin, le 15 janvier 1846, à la tombée de la nuit, Musumus nous fit appeler, entra dans une douce agonie et rendit son âme à Dieu. Presque toute la population accourut à ses funérailles. Nous plantâmes une croix sur sa tombe. »

Sur la croix, Notre-Seigneur avait pardonné à ses



bourreaux, et le soldat qui lui ouvrit la poitrine est devenu saint Longin. Le martyr de Futuna, comme son maître, pardonna à ses bourreaux, et sa prière valut à celui qui lui ouvrit le crâne la grâce de la conversion et d'une mort chrétienne !



## CHAPITRE IV

### L' « ARCHE D'ALLIANCE »

Cette même année 1846, qui avait commencé par la mort du bourreau du P. Chanel, devait se terminer par un événement heureux pour les Missions d'Océanie : au mois de novembre, l'*Arche d'Alliance* entrait dans la rade de Wallis. C'était un navire équipé par une Société catholique, et commandé par le capitaine Marceau. L'équipage n'était pas indigne du capitaine, s'il faut en croire ce récit d'un passager :

« Après le lever, on fait la prière en commun. C'est M. le Commandant qui la fait, et les plus pressantes occupations ne l'en détournent pas. C'est un spectacle qui m'a ému souvent de voir agenouillés, soir et matin, autour de leur chef, ces vieux matelots à barbe grise, qui ont bravé tant de fois la tempête. Un grand nombre portent à leur cou le scapulaire et la médaille de Marie conçue sans péché. Plusieurs ont formé le projet de se dévouer entièrement au service des Missions étrangères. Le Commandant, le lieutenant, le docteur et quelques passagers sont des modèles de piété ; ils font oraison tous les jours, récitent chaque soir le chapelet, et communient plusieurs fois la semaine. M. le Commandant s'approche tous les jours de la sainte Table. »



L'*Arche d'Alliance* était envoyée pour venir en aide aux Missionnaires d'Océanie. Son rôle est bien caractérisé par le pieux auteur de la vie d'Auguste Marceau :

« L'aurore n'apporte pas plus de vie et de soulagement à un homme perdu dans une nuit profonde, au milieu des forêts, que n'en apporta l'*Arche d'Alliance* aux églises naissantes de l'Océanie. L'apparition de Marceau, cet homme de Dieu, fut comme une visite céleste, et, à sa vue, de toutes les îles s'éleva un cri d'espérance. Les lettres écrites par les Missionnaires à cette époque, rayonnent de joie et de bonheur. »

En effet, tous ces prêtres d'une foi intrépide et d'un zèle infatigable sont en admiration devant l'héroïsme des vertus du capitaine Marceau. Les uns s'inclinent devant lui comme devant le nouvel Apôtre de l'Océanie ; les autres, oubliant leurs propres mérites, ne craignent pas de l'appeler le Missionnaire des Missionnaires ; tous, par leurs éloges sincères, donnent raison à cette parole de l'un d'entre eux : « L'arrivée de l'*Arche d'Alliance* peut être regardée comme une ère nouvelle. »

Cette parole s'explique, quand on songe que la grande épreuve et la grande difficulté des Missions d'Océanie avaient été l'abandon et l'isolement des ouvriers évangéliques. Or, l'*Arche d'Alliance* s'annonçait comme devant servir de trait d'union à toutes ces chrétientés disséminées sur le vaste Océan. Comment ne pas sentir la joie et l'espérance devant cette perspective ? Hélas ! cette joie et cette espérance devaient être bientôt trompées ; mais l'avenir gardait ce secret, et l'on se livrait aux réalités consolantes du présent.



L'*Arche d'Alliance* entra dans la rade de Wallis vers la fin de novembre 1846. Si les Missionnaires furent heureux du secours que la Providence leur envoyait, les passagers ne furent pas moins heureux des spectacles d'édification qu'il leur fut donné de contempler.

« Tout le temps que nous avons passé à Wallis, écrivait l'un d'eux, a été un temps de fête pour nous et pour ses habitants. Combien on est édifié et confus en voyant la piété de ces bons insulaires ! A toutes les heures du jour et de la nuit, on est sûr de trouver des adorateurs devant le Saint-Sacrement.

« Je ne saurais mieux comparer les deux paroisses de Wallis qu'à deux ferventes communautés, où règnent en même temps la paix, la gaieté et l'innocence. La Religion est tout à Wallis; on ne vit, on ne respire que pour elle. »

L'admiration des visiteurs de Wallis n'était pas sans mélange de crainte. Le capitaine Marceau disait :

« J'ai trouvé Mgr Bataillon au milieu d'une population bien faite pour lui donner de l'orgueil, s'il pouvait oublier que l'Apôtre n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu pour la conversion des peuples. Toutefois le bonheur du prêtre n'est pas sans mélange. Un chef, par vues politiques, s'est déclaré protestant, après avoir embrassé la vraie foi, et il a réuni autour de lui quelques chefs des archipels voisins et quelques Naturels, pour qui la morale de l'Évangile est trop rude. Ainsi, à cause de ce levain de discorde et de la grande influence de ce chef, au premier jour on peut voir Wallis tout en feu, la Religion catholique persécutée dans cette île, et son essor comprimé. »



La même pensée était exprimée par un Missionnaire, le P. Dubreuil :

« Tout ce qu'on me disait de Wallis m'a paru encore au-dessous de ce qui a frappé mes regards. Les beaux siècles de l'Église primitive offraient-ils un plus touchant spectacle de chasteté, d'union et de piété ? Dieu néanmoins, dont les desseins sont impénétrables, n'a pas voulu que ce peuple, nouvellement né au Catholicisme, fût sans épreuve : il a placé à côté de lui, dans la même île, d'autres Amalécites, pour affermir sa foi et éprouver sa fidélité. »

La présence des Protestants à Wallis restait toujours comme une menace pour l'avenir. C'était un glaive de douleur que l'Évêque portait dans son âme ; mais il avait confiance dans le Dieu qui avait commencé et qui achèverait l'ouvrage de la conversion.

L'*Arche d'Alliance* leva l'ancre le 1<sup>er</sup> décembre 1846 ; pour accomplir le dessein que se proposait la Société d'Océanie, elle transportait Mgr Bataillon dans l'archipel des Navigateurs. L'année précédente, au mois d'août 1845, le Vicaire apostolique de l'Océanie centrale avait envoyé deux Missionnaires, les PP. Rou-daire et Violette, pour commencer la conversion de cet archipel. Nous n'avons pas raconté cette prise de possession, et nous ne raconterons pas non plus les progrès du Catholicisme à Samoa, parce que nous avons résolu d'écrire un ouvrage spécial pour l'histoire religieuse de cet archipel, où le sympathique évêque de Tipasa, Mgr Elloy, occupe une si large place.

En quittant Samoa, l'*Arche d'Alliance* se dirigea vers Futuna. « Trois jours après mon départ d'Upolu, écrivait le capitaine Marceau, je mouillais dans la petite anse de Sigave, à Futuna, malgré les vents



d'ouest, fréquents dans ces parages. Je comptais sur un beau temps de bienvenue de la part du P. Chanel, premier martyr de l'Océanie, dont le sang a été le prix de la conversion de tout un peuple. En voyant la métamorphose opérée dans ce peuple autrefois si ardent à la guerre, et qui, dans un jour de fête, servait à son roi les corps de quatorze hommes égorgés, il est impossible de ne pas reconnaître l'action de Dieu. On sent même que la protection du martyr a obtenu cette conversion de sa miséricorde infinie. C'est une chose touchante à entendre, que le chant composé en mémoire de celui qui a été victime de sa charité pour eux : « Pleure, pleure, ô Futuna ! Tu t'es faite homicide ! Tu as tué ton bienfaiteur ! »

Le souvenir du martyr de Futuna occupait toutes les pensées des passagers de l'*Arche d'Alliance*. Parmi eux, se trouvait le P. Verne, qui avait eu le bonheur de connaître Pierre Chanel, au Petit-Séminaire de Meximieux et au Grand-Séminaire de Brou. Nul ne se sentait plus ému que lui en arrivant à Futuna.

Aussi faisait-il part de ses impressions à un ami de France : « J'ai bien souvent, dans ma vie, désiré voir cette île fortunée, arrosée du sang d'un martyr, qui a été mon condisciple. A vingt lieues de distance, nous commençons à découvrir la cime des hautes montagnes d'Alofi. Les Naturels ont aperçu notre goélette. Huit d'entre eux viennent à nous sur une embarcation qui n'est autre qu'un arbre creusé à la façon du pays. Je leur propose de m'emmener à terre dans leur pirogue ; c'est là tout leur désir. Ils font le signe de la croix, délient leurs longs cheveux, et nous voilà, pendant quatre heures, suspendus sur les abîmes de l'Océan, que nous effleurons avec une



rapidité incroyable. La pensée d'avoir peur ne m'est pas même venue, tant j'étais au plaisir de voir Futuna!

« Quel bonheur de pouvoir répandre mon cœur sur la tombe du P. Chanel, ce condisciple chéri, qui est aujourd'hui mon protecteur dans le ciel! Quelle consolation de dire la sainte Messe avec sa soutane ensanglantée, avec les ornements sacerdotaux qu'il porta à l'autel le jour même de son martyre! »

Et parlant du peuple de Futuna, le même Missionnaire ajoutait :

« Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une paroisse, qui, mieux que Futuna, retrace les mœurs de la primitive Église. Au lieu d'exciter les néophytes à la piété, nos confrères, les PP. Favier et Servant, ont plutôt à les retenir et à modérer leur zèle. Qu'il est beau de voir tous ces vieux mangeurs d'hommes, devenus maintenant plus doux que des agneaux, se livrer d'eux-mêmes à des pénitences publiques, et conjurer les Missionnaires de ne pas mettre de bornes à leurs austérités. »

L'*Arche d'Alliance* était arrivée à Futuna le 28 décembre. Quelques jours auparavant, une mort affreuse avait achevé la conversion de l'île.

Un vieux chef s'était jusque-là montré rebelle à toutes les sollicitations de la charité apostolique : il s'obstinait à demeurer dans le culte des faux dieux. Cependant, il se vit atteint d'une maladie dangereuse, et, soit par crainte de mourir dans cet état, soit par honte de rester à peu près seul dans son erreur, il promit, s'il revenait à la santé, d'embrasser le Christianisme. La santé lui fut rendue, mais il oublia sa parole, et continua de vivre comme il avait vécu. Bien des jours s'écoulèrent sans qu'il cessât d'être une



Pierre de scandale pour quelques-uns de ses parents, qui l'imitaient dans son obstination coupable. Il manifesta enfin le désir d'être chrétien : seulement il voulait choisir son heure et différerait toujours sa conversion. Le 21 décembre, au matin, on trouva ce malheureux vieillard baigné dans son sang, et n'ayant plus un souffle de vie. On s'empressa d'avertir le Missionnaire. Celui-ci accourut, et ne put que constater l'inutilité de son ministère auprès d'une âme que Dieu avait déjà appelée à son tribunal : il ne put que refuser la sépulture au corps d'un homme qui était mort païen. Trois des parents du défunt furent obligés de l'ensevelir près de sa case; contrairement aux usages de Futuna, nul ne vint les aider, ni les visiter dans ces tristes conjonctures : ils furent tellement frappés de cette mort et de l'abandon où ils avaient été placés dans cette circonstance, qu'ils ouvrirent les yeux à la lumière, et que tous demandèrent le baptême. C'étaient les derniers épis de la moisson, et désormais l'île de Futuna appartenait tout entière à Jésus-Christ, qui récompensait la foi de son témoin, et fécondait le sang de son martyr!

A Futuna, Mgr Bataillon devait se séparer de l'*Arche d'Alliance* : le capitaine Marceau avait à se rendre dans la Nouvelle-Calédonie; l'Évêque, à revenir dans son île si chère de Wallis. Les adieux furent pleins d'émotion : ces deux grandes âmes s'étaient comprises. L'Évêque envoya une lettre au marin, pour lui exprimer toute sa gratitude; il lui disait :

« En nous séparant, je vous dirai, en style polynésien, mais avec plus de vérité : « *Ano-la ke au*. Allez et revenez. » Nous attendrons avec impatience votre retour dans ces parages lointains. »



## CHAPITRE V

### NOUVELLE MISSION DANS L'ILE DE ROTUMA

Comme saint François-Xavier, qu'il avait pris pour modèle et pour patron, Mgr d'Énos était dévoré du zèle des âmes ; il n'avait que cette pensée : Étendre le royaume de Dieu. Aussi, à peine avait-il fondé une Mission qu'il s'occupait d'en fonder une autre. Déjà, il était allé lui-même placer des sentinelles avancées au milieu des hérétiques de l'archipel de Tonga et des anthropophages de l'archipel de Fidji ; déjà, il avait envoyé deux de ses prêtres pour travailler à la conversion de l'archipel de Samoa. Son zèle ne se reposa point. A une centaine de lieues de Wallis se trouve l'île isolée de Rotuma : l'Évêque pensa que l'heure était venue de faire partir pour cette île les messagers de la Bonne Nouvelle.

L'île de Rotuma, de moyenne élévation et de moyenne étendue, renferme des amas de laves et de roches volcaniques, ce qui indique son origine. Certaines excavations de terrain, certains gouffres, en forme d'entonnoirs, ne semblent être que des cratères éteints ; il est possible et parfois même facile de descendre au fond de ces anciens cratères, à pente assez douce. Le sol est couvert d'une puissante végétation :



nulle part on ne voit de si nombreux et de si beaux cocotiers qu'à Rotuma.

Les insulaires sont moins grands qu'à Futuna et à Samoa; mais leur teint paraît moins foncé que celui des autres Polynésiens.

« Les Rotumiens d'aujourd'hui, disait un Missionnaire, peuvent être comparés aux Taïtiens d'autrefois. Même couleur basanée, mêmes traits de visage, mêmes occupations, qui consistent presque à ne rien faire, même amour de la danse et des plaisirs. Chose bizarre! Ils ont un respect souverain pour les morts. Leurs cimetières, appelés *Tamura*, sont au milieu des villages; chaque tombe est couverte de sable fin, ornée de guirlandes de fleurs et entourée de pierres. Et cependant, c'est autour du *Tamura*, et souvent sur le *Tamura* même, qu'on dansait autrefois. Aujourd'hui, chaque hameau possède une très grande salle, où l'on se réunit tous les soirs, jusqu'à dix ou onze heures, pour chanter, rire et sauter. On devine par là combien la morale de l'Évangile a peine à entrer dans le cœur des Rotumiens. »

Nous trouvons, dans les lettres des Missionnaires, cette autre particularité, qui révèle bien le caractère abaissé de ce peuple :

« On élit de temps en temps un nouveau roi et un ministre. C'est de ce roi qu'on peut dire à la lettre qu'il règne, mais ne gouverne pas. Son trône est un lit, ou, si vous aimez mieux, une natte. Sa grande occupation est d'être couché et de manger. A la lettre, il est roi pour s'engraisser. Toute l'île est tenue de pourvoir à sa nourriture, et le devoir du ministre est de veiller à ce que cet impôt soit exactement payé. Quant à celui-ci, son devoir est aussi de s'engraisser, mais



il n'est nourri que par un seul village, celui où réside le roi. Cette conduite des Rotumiens envers leur grand chef, et certains honneurs superstitieux qu'ils lui rendent, donnent lieu de penser qu'ils le regardaient comme une divinité : ce qui, du reste, était presque général dans la Polynésie. Comme le dit saint Paul des anciens païens, les Rotumiens ont fait leur dieu du ventre. Quand leur roi est bien gras, ils en élisent un nouveau, qu'ils engraisent ensuite avec le même soin. »

C'était ce peuple que Mgr Bataillon se proposait de convertir. Certains souvenirs, certains indices pouvaient lui faire croire qu'il y parviendrait.

Le 16 novembre 1837, après avoir laissé le P. Chanel à Futuna, Mgr Pompallier se rendait en Nouvelle-Zélande, avec le dernier Missionnaire qui lui restait, le P. Servant. Le navire fit escale à Rotuma. L'Évêque descendit dans l'île, reçut bon accueil d'un chef puissant, qui s'empressa de le conduire chez son frère, dont l'accueil fut encore plus gracieux. On parla de religion. Le chef offrit sa case pour le jour où la Mission serait établie : il aurait voulu que ce fût le jour même. Mais on ne pouvait accéder à ce désir : il ne restait plus qu'un prêtre à Mgr Pompallier, et l'Évêque en avait besoin pour s'établir en Nouvelle-Zélande. Les bonnes dispositions de ce chef ne s'évanouirent pas du jour au lendemain, comme on peut le voir par cet extrait d'une lettre que le P. Favier écrivait de Futuna, le 27 août 1845 :

« Un baleinier américain a débarqué à Futuna dix Naturels de Futuna même, venant de Rotuma. Cette île, nous ont-ils dit, veut être chrétienne. Les Méthodistes y ont envoyé leurs prétendus convertis des îles



voisines, et les habitants de Rotuma ne les ont point écoutés. « Nous ne voulons, disaient-ils, que la religion des *Matua* (des prêtres). » Grand nombre d'entre eux voulaient s'embarquer avec nos Naturels, pour venir se faire instruire à Futuna. Les chefs les ont retenus, leur promettant que bientôt viendraient des *Matua*, et qu'ils se convertiraient tous ensemble. Il paraît que plusieurs n'auront pas égard à cet ordre des chefs; ils sont dans la disposition de s'échapper à la première occasion. »

Mgr Bataillon eut connaissance de ces faits, qui accrurent son désir de fonder une Mission à Rotuma. Il jeta les yeux sur deux Missionnaires nouvellement arrivés d'Europe, et qui, n'ayant pas encore habité l'Océanie, n'en connaissaient pas la langue; mais ce n'était pas là une difficulté, puisque la langue de Rotuma est absolument différente des dialectes de l'Océanie centrale, et ainsi les premiers Missionnaires de Rotuma auraient à s'instruire comme l'avaient fait les premiers Missionnaires de Wallis et de Futuna.

Le chef de la Mission était le P. Pierre Verne, né le 27 décembre 1805, à Sathonay (Ain). Généreux, hardi, d'un caractère ouvert et joyeux, il s'en allait vers l'inconnu avec cet attrait que ressentent les âmes inspirées et appuyées par Dieu. Son compagnon, plus jeune, le P. Grégoire Villien, né le 13 juillet 1812, à Aime, en Savoie, n'avait peut-être pas le caractère qui convenait à cette difficile Mission. Mélancolique et maladif, il avait besoin du succès pour s'épanouir, et toutes les peines l'attendaient pour le briser avant l'âge, et le conduire à une prompt mort! Mais l'âme était à la hauteur de tous les sacrifices, et, malgré les défaillances de la nature, elle fournirait avec un cou-



rage invincible sa courte et laborieuse carrière sur la terre.

Les Missionnaires emmenaient avec eux des catéchistes, parmi lesquels se trouvait Philippe, de Wallis. Il parlait l'anglais, le français et plusieurs dialectes de l'Océanie. Il avait demandé lui-même à suivre les Missionnaires, et il laissait ses petits enfants avec sa femme, qui, sincèrement et profondément chrétienne, s'estima heureuse d'être séparée de son mari pour le plus grand bien de la Religion.

Les Missionnaires partirent sur l'*Etoile du Matin*, une goélette dont Mgr d'Énos avait fait l'acquisition, et qui était commandée par M. Romieux, de l'équipage du capitaine Marceau.

Le départ eut lieu vers la fin de décembre de l'année 1846. Les Naturels de Futuna accompagnèrent les Missionnaires et les catéchistes au rivage, en chantant leurs adieux, et en mêlant à leurs chants des gémissements et des sanglots. C'étaient des chrétiens qui se séparaient de leurs frères ; ce n'était plus, comme autrefois cette race sans entrailles, qui ne connaissait presque pas l'émotion.

Quelques jours de navigation suffirent à la goélette pour arriver à l'île de Rotuma. On ne savait où aborder, et l'on s'en rapportait à la Providence, sur laquelle comptent tellement les Missionnaires, qu'ils peuvent sembler téméraires à la froide raison.

Le P. Verne, chef de la Mission, descend dans un canot avec le catéchiste Philippe, s'enfonce dans un bois, se prosterne et demande à Dieu de bénir son entreprise. Il se voit bientôt environné d'une foule de Sauvages, qui poussent des exclamations de surprise, en voyant ce qu'ils n'ont pas vu encore, un prêtre.



Cette longue robe noire, ce crucifix à la ceinture, ce chapeau à larges bords, tout provoque la curiosité et excite l'étonnement. Près du bois, se trouve le village de Fao. Le chef vient à la rencontre du Missionnaire. Par le moyen du catéchiste Philippe, qui sert d'interprète, la conversation s'établit. Le P. Verne demande à Konao, le chef de Fao, s'il ne serait pas bien aise de recevoir un prêtre catholique. La réponse est affirmative, mais elle est faite d'un air embarrassé, dont le Missionnaire saura plus tard la cause.

On quitte ce village. Philippe a un parent, qui demeure à Fagautu. Sans doute, ce parent fera bon accueil et donnera bien des renseignements nécessaires : il faut donc le voir. Là, on apprend que le vieux roi, qui avait demandé des Missionnaires catholiques, est mort depuis six mois ; que l'île est présentement occupée par six ministres protestants, venus de Tonga avec leurs familles ; que la population est divisée en deux camps, qui se font la guerre ; que le chef Konao, qui les a d'abord reçus, est du parti des vaincus, et qu'il a déjà auprès de lui un ministre de la religion de Tonga. Le P. Verne s'explique alors l'air embarrassé de son hôte.

De Fagautu on se rend à Oinafa. Dans ce village demeure le roi, qui, devant les étrangers, montre le même air embarrassé. Évidemment, les hérétiques ont passé par là, et il faut s'attendre à toutes les calomnies et à tous les obstacles. Le Missionnaire ne se déconcerte pas : n'est-il pas dans cette situation, où, comme au prophète, Dieu lui donnera un front plus dur que celui de ses ennemis ? Il va droit à Tokanina, le chef des vainqueurs. Celui-ci se plaint amèrement que le vaisseau des étrangers ait mouillé chez les



vaincus : c'est, à ses yeux, un crime capital. En vain lui représente-t-on que la question regardait le capitaine, non les Missionnaires, et que d'ailleurs on n'était guère libre de choisir, puisqu'on ne connaissait pas le pays. Cette explication si naturelle ne parvient pas à satisfaire le chef des vainqueurs.

Pendant la nuit, il envoie des émissaires à Konao, avec des menaces de guerre, si la goélette ne quitte pas le port de Fao, pour venir jeter l'ancre en face d'Oinafa. Force est bien de prendre ce parti et de laisser à Fao seulement deux catéchistes.

Le P. Verne va lui-même donner l'ordre au capitaine Romieux. Quand il revient à Oinafa avec le P. Villien, il s'aperçoit aussitôt que les dispositions pacifiques sont changées : il est accosté par une bande de Naturels, barbouillés de rouge, les cheveux pendans et les mains armées. Cet extérieur ne peut qu'annoncer la guerre. Le chef de la bande s'approche des prêtres et leur dit qu'ils sont de mauvais Missionnaires ; que Rotuma ne veut pas de leur présence, et qu'ils n'ont qu'à retourner au pays d'où ils sont venus. Le P. Verne répond qu'il faut que ces choses lui soient dites par le grand chef, et, sans s'inquiéter davantage, il poursuit sa route vers Oinafa. Dans ce village, les femmes et les enfants poussent des huées et profèrent des menaces : c'est une population soulevée. Les Missionnaires ne se trompent pas sur la cause de ces dispositions changées. Evidemment, les ministres tongiens ont profité de la nuit pour travailler le peuple.

Néanmoins, Tokanina donne encore l'hospitalité à ceux que les autres et lui-même se préparent à repousser. C'est le 25 décembre, grande fête de Noël.



Les Missionnaires, dans la case mise à leur disposition, improvisent un autel, avec deux malles et un drap de lit; là, ils offrent la victime qui est descendue du ciel dans la crèche de Bethléem, et qui n'a pas non plus horreur de la pauvreté de ce temple improvisé. Les gens de la goélette assistent à la Messe, en chantant des cantiques; les infidèles écoutent, en s'étonnant et en gardant le silence.

Puis, des conseils se rassemblent pour traiter la question du moment. Plusieurs chefs sont d'avis de massacrer les Européens, et de jeter leurs corps dans les bois et dans la mer; d'autres répondent qu'il faut craindre des représailles, et s'abstenir de recourir à la violence. Cette opinion prévaut, mais on ne gardera pas les étrangers; il faut qu'ils partent et abandonnent Rotuma.

L'arrêt d'expulsion est signifié et exécuté. Les Missionnaires remontent sur le navire, et de nouveau se font conduire au mouillage de Fao. La baie est tranquille, le rivage est désert. N'est-ce pas une attention de la Providence, qui veut que les Missionnaires ne s'éloignent pas? Ils attendent. Pas un seul homme ne paraît. On ne s'opposera donc pas au débarquement. Aussitôt, tous les effets sont mis à terre, et la goélette reçoit l'ordre de prendre le large.

« A cinq heures, écrit le P. Verne, la goélette a disparu à nos regards, derrière la presqu'île, nous laissant seuls sur la terre inhospitalière de Rotuma: mais peu nous importe! La Providence nourrit les oiseaux du ciel, elle revêt les lis des champs: elle ne nous délaissera pas, nous qui nous abandonnons entièrement entre ses mains. »

Le lendemain, Konao revient avec tous ses gens,



partis la veille pour une grande pêche. Le coup d'audace des Missionnaires le terrifie : c'est la guerre qui va en résulter. Les vaincus parlent déjà de fuir dans la montagne, pour échapper à la vengeance des vainqueurs. Le P. Verne rassure Konao, en lui représentant qu'il n'est pas responsable de ce qui est arrivé. Mais la justice est si étrange chez ces peuples barbares, qu'on a lieu de tout craindre. Konao, avec les Missionnaires, se rend d'abord à Fagautu ; il entre seul dans la case du chef : vivement blâmé, il fond en larmes, éclate en sanglots, proteste de son innocence. Enfin, il est décidé qu'il retournera dans son village, pour ne pas exposer sa vie, et que les Missionnaires seuls iront parler au roi, et rendre compte de leur conduite : ce qu'ils font sans trop s'alarmer de ce qui va suivre.

« En une minute, dit le P. Verne, la case royale se remplit de monde. Les ministres Tongiens sont tous accourus. Pendant que le prince et son conseil dissertent pour le tour que nous leur avons joué, que les uns rient, tandis que les autres enragent de dépit, je m'adosse à une colonne pour réciter mon bréviaire, et je crois que jamais je ne l'ai dit plus paisiblement. Forcés de nous accepter, les Sauvages exigent que nous restions à Oinafa. Tokanina, ennemi juré de Konao, ne peut consentir à ce que nous allions habiter ailleurs que sur ses terres. »

C'est ainsi que fut établie la Mission de Notre-Dame de la Paix dans l'île de Rotuma.



## CHAPITRE VI

### SECOND VOYAGE DE L' « ARCHE D'ALLIANCE »

L'Évêque d'Énos et le Capitaine de l'*Arche d'Alliance* s'étaient dit : « Au revoir » ; il fallait bien vérifier cette parole, et, dans ce but, l'*Arche d'Alliance* quitta le port de Sydney vers le mois de mai 1847. Le Commandant Marceau, qui jusque-là avait vécu à bord avec des Missionnaires, et qui ne pouvait se résoudre à se priver longtemps des sacrements, aliment de la vie chrétienne, demanda au R. P. Rocher, procureur des Missions de la Société de Marie à Sydney, de lui servir d'aumônier pendant le voyage qu'il se proposait de faire au milieu des îles de l'Océanie. Le P. Rocher accepta d'autant plus volontiers qu'il sentait bien que le service qu'il rendrait serait un service qui lui serait rendu : il pourrait ainsi visiter toutes les stations des Missionnaires, et s'assurer par lui-même de l'état actuel de ces établissements.

L'*Arche d'Alliance*, après avoir passé par Taïti et par l'archipel des Navigateurs, se dirigea vers l'île de Tonga. Là, le capitaine Marceau ne trouva que deux Missionnaires, le P. Calinon, dans le fort de Péa, et le P. Chevron, qui, avec de grandes difficultés, venait de s'établir à Mua.

Le séjour de l'*Arche d'Alliance* à Tonga fut de courte



durée; mais, à Wallis, il se prolongea au delà de toute prévision, par suite d'un grave accident.

Le navire avait franchi heureusement la passe du sud, et était venu mouiller dans la baie de Matautu, en face de la résidence royale. Quand il fallut se rendre dans la baie de Saint-Joseph, une illusion d'optique détermina une manœuvre fatale. L'officier de quart ayant vu l'ombre d'un nuage se projeter sur les flots, prit cette ombre pour un banc de corail sous-marin; il jeta le cri d'alarme : « Brisant devant ! » Le navire était alors engagé entre deux écueils, qui ne laissaient qu'un canal très étroit; on voulut virer de bord : l'avant du navire heurta contre un de ces écueils, y resta fixé quelque temps en se balançant; puis, lâchant prise, alla heurter de l'arrière contre l'autre écueil; sous le choc, le gouvernail se brisa et tomba à la mer.

L'accident était des plus graves. « Nous sommes perdus, avait crié un des officiers ! » Dans sa confiance invincible, Marceau avait répondu : « On ne se perd pas en allant de Marie à Joseph ! » Il faisait allusion au rivage qu'il quittait, Matautu, paroisse de Notre-Dame, et au rivage qu'il voulait atteindre, Mua, paroisse de Saint-Joseph. Au milieu du danger, il avait promis à Marie de lui réciter trois cents chapelets; Marie justifia sa confiance, en le délivrant du naufrage, et en lui offrant les moyens de réparer les avaries du vaisseau.

Un Frère coadjuteur de la Société de Marie venait d'arriver à Wallis : c'était un bon ouvrier, qui put se charger des réparations nécessaires. Il s'agissait avant tout de retirer le gouvernail du fond de la mer. La chose n'était pas facile. Treize brasses de profondeur!



Wallis ne manquait pas de plongeurs habiles; mais, pour descendre à soixante-dix-huit pieds sous l'eau, l'habileté ordinaire ne suffit point. Le capitaine crut néanmoins qu'il fallait tenter l'aventure. Il promit un fusil à celui qui réussirait à trouver et à ramener le gouvernail. Attirés par l'espoir de la récompense, les plongeurs se mirent à sonder et à sillonner la mer dans tous les sens. Longtemps les recherches furent infructueuses. Enfin, un jeune Wallisien sortit de l'eau et cria : « J'ai trouvé. » On lui donna une amarre : il redescendit au fond de l'eau, passa la corde dans le trou du gouvernail, en faisant un nœud, demeura plus d'une minute sous les flots, et reparut aux applaudissements de la foule et de l'équipage. Il n'y eut plus qu'à tirer cette corde, attachée solidement au gouvernail, et le sauvetage s'accomplit de la manière la plus heureuse.

Celui à qui l'on devait ce sauvetage presque inespéré, était un jeune homme de quinze ans, nommé Salomone Uhinima. Sa famille, fière de son succès, le pressait de s'en prévaloir, et d'exiger du capitaine plus que la récompense promise; mais Salomone se souvenait qu'il était chrétien, et il avait l'âme généreuse. Baptisé depuis cinq ans, il était resté fidèle à son baptême, servait de clerc aux Missionnaires et de catéchiste aux ignorants. Lors de la guerre avec les Protestants, il avait échappé à la mort d'une manière extraordinaire. A douze pas, un ennemi, embusqué dans un massif de verdure, tira sur lui : le coup atteignit l'enfant en pleine poitrine, et le renversa. On le crut mort : il se releva. La balle s'était aplatie sur la médaille de l'Immaculée-Conception, que portait ce jeune chrétien, et n'avait produit d'au-



tre effet que d'imprimer les contours de la médaille sur la chair nue. Salomone a conservé cette empreinte sur sa poitrine, comme le témoignage éclatant de la protection, dont il avait été couvert par Marie, dans une circonstance qui devait lui être fatale.

Sa reconnaissance et sa foi lui avaient fait un cœur élevé ; aussi, quand ses parents lui parlèrent de demander au capitaine plus que la récompense promise, il s'indigna, repoussa tous les conseils et toutes les exigences, et répondit fièrement : « Je ne veux rien, rien du tout. Ce que je désire, c'est de suivre le Commandant et de partir avec lui. »

Déjà, au premier voyage de Marceau, Salomone avait manifesté ce désir que Dieu lui inspirait ; mais des obstacles l'avaient empêché d'aller plus loin que le désir : cette fois, il sentait au dedans de lui-même un attrait plus fort, et qui devenait irrésistible. En vain on voulut contrarier cet attrait, il fallut que la famille consentit à la volonté de Salomone. Un jour donc, son père lui dit : « Je te donne à Marceau, je lui cède mes droits ; il sera ton père, et tu seras son fils. »

Cette paternité transportée, selon l'expression de la langue uvéenne, fut prise au sérieux par le Commandant, qui traita et aima Salomone comme son véritable enfant.

Pendant son séjour prolongé à Wallis, Marceau eut plus d'une fois sujet de se plaindre des procédés de quelques chefs et de quelques Naturels. Il eut occasion plus tard, quand il revint en France, d'exposer simplement ses griefs contre ces Sauvages convertis. Quelques-uns de ceux qui l'écoutaient, s'étonnaient, en lui disant : « Mais nous croyions tous les Walli-



siens catholiques. » — « Eh ! sans doute, répondit Marceau, ils sont convertis. Un grand nombre sont de bons et d'excellents chrétiens ; mais vous ne faites donc pas attention à leur point de départ ! Il y a quelques années, c'étaient des assassins... On oublie trop qu'il a fallu trois siècles de Christianisme pour adoucir les mœurs des Francs. »

C'est par cette réflexion qu'il faut couvrir des défaillances inhérentes à la nature ; il faut se dire aussi que les ombres répandues çà et là dans un tableau n'en font que ressortir davantage la lumière pure et abondante.

Après trois mois de réparations, l'*Arche d'Alliance* semblait prête à reprendre la mer : le plus difficile était de la remettre à flot, et de la débarrasser du berceau de cocotiers, dont on avait été forcé de l'environner pour le travail. Plusieurs essais demeurèrent sans résultat. Le capitaine ne perdait pas courage ; mais déjà il ne savait plus quel moyen employer pour aboutir. En cette occasion, comme dans toutes les circonstances difficiles, il recourut à plus puissant que lui : il s'arma du chapelet, sa ressource habituelle, et réclama les prières des Missionnaires et des chrétiens de Wallis ; puis, il alla trouver le P. Rocher à Matautu, pour l'informer de son très grand embarras, et, en même temps, de sa très vive confiance. Le lendemain, on devait tenter un dernier effort ; la nuit même, un craquement se fit entendre : c'était le berceau de cocotiers qui fléchissait sous le poids, et qui laissait le navire à flot. Devant [cet heureux résultat, le capitaine disait aux Missionnaires : « Vous voyez bien que nous ne sommes bons à rien, et que Dieu n'a pas besoin de nous pour agir. Il n'y



avait qu'un moyen bien simple à prendre. C'était de faire ce qui s'est fait tout seul : briser le berceau. Mais cette pensée si simple, je ne l'ai pas eue, et personne ne l'a eue autour de moi. Dieu a suppléé à tout, et, sans miracle, il nous a tirés d'affaire. »

L'*Arche d'Alliance* se dirigea de Wallis sur l'île de Rotuma, où la Mission venait d'être établie, et ne manqua pas non plus de visiter l'île de Futuna, afin de porter les secours et les consolations de sa présence à tous les Missionnaires de l'Océanie centrale.

A Futuna, le P. Rocher était un jour entré dans un bois, et il s'y reposait à l'ombre des grands arbres. Tout à coup, il vit venir à lui un Sauvage, aux yeux injectés de sang, au visage hideux et féroce : c'était comme une bête fauve, à face humaine. « Tout mon être frissonna devant cet homme, disait plus tard le P. Rocher, et je ne pus m'empêcher d'avoir peur. »

Mais quand le Naturel passa devant le prêtre, il s'inclina respectueusement, et le salua d'une voix qu'il s'efforça de rendre douce et affectueuse. De retour dans la case du Missionnaire de Futuna, le P. Rocher raconta son aventure : il dépeignit celui qu'il avait rencontré. On lui répondit : « Autrefois, c'était un anthropophage des plus cruels ; aujourd'hui, c'est un chrétien des plus fervents. » La grâce avait passé sur cette âme régénérée, mais le corps gardait toujours l'empreinte du crime ; et l'on pouvait voir, dans ce seul fait, comme une marque sensible de la transformation qui s'était opérée dans l'île de Futuna.

Le capitaine Marceau poursuivit sa route à travers les îles de l'Océanie, mais il ne reparut plus sur les



rivages où il avait apporté les bienfaits de sa présence. Une prompte mort l'attendait pour le mettre en possession de la couronne, méritée par ses travaux et ses vertus.

CHAPTER VII

Il y avait presque dix ans que l'île de Wallis avait embrassé le Christianisme. La terre se maintenait encore ; mais il est de la essence des choses humaines de décliner ou de s'élever avec le temps, et cette terre générale d'un peuple récemment converti, commençait à subir de graves refroidissements. Les enfants les jeunes gens élevés dans le Christianisme étaient familiarisés avec le climat de la loi, et comme ils leurs, ils avaient les indépendances et les libertés de leur âge. Des abus s'introduisaient, de mauvais exemples étaient donnés, des scandales publics avaient même affligé le cœur des vrais fidèles. Il fallait remédier au mal. Mgr Bataillon crut que le moment était venu d'introduire son peuple aux exercices spirituels d'une Mission, et de le faire participer à ces grâces de choix que Dieu, dans sa miséricorde, prépare en abondance pour les âmes de bonne volonté. La Mission fut donc prêchée dans les deux paroisses de Notre-Dame et de Saint-Joseph : elle produisit un effet merveilleux sur ce peuple neuf et accessible à toutes les bonnes impressions de la religion. Jamais ces nouveaux chrétiens ne s'étaient encore montrés si recueillis, si touchés, si



## CHAPITRE VII

### OMBRES ET LUMIÈRES

Il y avait presque dix ans que l'île de Wallis avait embrassé le Christianisme. La ferveur se maintenait encore ; mais il est de l'essence des choses humaines de décliner ou de s'altérer avec le temps, et cette ferveur générale d'un peuple récemment converti, commençait à subir quelque refroidissement. Les enfants, les jeunes gens élevés dans le Christianisme s'étaient familiarisés avec le bienfait de la foi, et, comme ailleurs, ils avaient les inexpériences et les témérités de leur âge. Des abus s'introduisaient, de mauvais exemples étaient donnés, des scandales publics avaient même affligé le cœur des vrais fidèles : il fallait remédier au mal.

Mgr Bataillon crut que le moment était venu d'initier son peuple aux exercices salutaires d'une Mission, et de le faire participer à ces grâces de choix, que Dieu, dans sa miséricorde, prépare en abondance pour les âmes de bonne volonté. La Mission fut donc prêchée dans les deux paroisses de Notre-Dame et de Saint-Joseph : elle produisit un effet merveilleux sur ce peuple neuf et accessible à toutes les bonnes impressions de la religion. Jamais ces nouveaux chrétiens ne s'étaient encore montrés si recueillis, si touchés, si



édifiants. On voyait, pour ainsi dire, en eux, les opérations de la grâce, qui se manifestaient de mille manières. L'église demeura littéralement pleine de visiteurs, pendant tout le jour, et, même la nuit, elle gardait des adorateurs, qui se succédaient comme des soldats en faction. La nuit comme le jour, on ne cessait de faire des Chemins de croix. En dehors de l'église, le silence s'observait avec autant de régularité que dans les communautés religieuses, pendant les retraites. Chacun s'occupait de sa conscience, et se sentait prêt à toutes les réparations exigées. La veille de la clôture, il y eut, comme la veille de la première Communion, les scènes touchantes de la réconciliation générale. On avait examiné à qui l'on devait demander pardon pour des actes ou pour des paroles : on voulait qu'aucun tort, aucune injure, aucun dommage ne restât sans réparation, et les larmes coulèrent dans ces rapprochements de cœurs, qui ne s'étaient pas séparés à toute distance, mais qui avaient pu plus ou moins se froisser par les contrariétés ordinaires de la vie.

Pour assurer les fruits de cette Mission, si bien réussie, Monseigneur songea à imposer quelques règlements, qui serviraient de rempart contre les désordres et les abus toujours possibles. Déjà, il s'occupait de donner à ce peuple, hier barbare, sinon une constitution politique, du moins des lois et des règlements plus appropriés à son nouvel état de civilisation.

Parmi les papiers remis entre nos mains, nous avons trouvé un travail préparatoire que Mgr Bataillon avait demandé à M. Julien Laferrière, commandant du *Bucéphale*. Nous ne nous priverons pas du



plaisir de citer les paroles placées en tête de ce travail, pour montrer, une fois de plus, quels secours mutuels savaient se prêter nos marins et nos Missionnaires :

« Monseigneur,

« Les pauvres Sauvages des îles Uvéa ont été amenés par votre talent de persuasion, par votre courage et votre persévérance, à ne former, pour ainsi dire, qu'une petite famille chrétienne, parfaitement instruite de tous ses devoirs religieux. Il ne manque plus à ce peuple que d'avoir une organisation sociale établie sur un petit nombre de lois, en rapport avec la nature des choses existantes, une sorte de constitution qui maintienne chacun dans la limite de ses droits, et de ses devoirs envers tous, pour que ces deux ou trois mille nouveaux enfants de la grande famille chrétienne deviennent le petit peuple le plus pur et le plus heureux du monde.

« Monseigneur, vous m'avez fait l'honneur de me demander de vous exposer quelques idées à ce sujet : j'ose soumettre à Votre Grandeur les propositions suivantes. Je serais trop heureux que vous puissiez en tirer quelque chose d'utile au perfectionnement du saint œuvre de régénération qui a été opéré dans cette île.

« Ces propositions sont en partie extraites de notre droit public français, et elles m'ont été suggérées par l'ouvrage d'un de mes frères, professeur de droit public à la Faculté de Rennes, et qui, certainement, apprendrait avec une pieuse joie que ses travaux eussent



pu contribuer le moins du monde au succès de la Mission catholique. »

Nous ne donnons pas la suite de ce travail ; mais, sans aucun doute, l'Évêque s'est inspiré des idées du marin et du professeur de droit. Des mesures furent prises, des réformes essayées, des règlements publiés et suivis, et il parut, par là, que le peuple soumis à ces prescriptions et à ces usages nouveaux, reconnaissait l'empire salutaire que la Religion doit exercer sur les sociétés comme sur les individus.

Mgr Bataillon, dans ses projets de civilisation, ne s'occupait pas seulement de Wallis ; aussi eut-il lieu d'approuver, à Futuna, l'existence d'une institution destinée à remplacer avantageusement la gendarmerie et la police, si indispensables aux autres États.

Des censeurs étaient nommés par les chefs, et chargés par eux de prévenir toutes les infractions aux lois de l'Église et de l'État. Ils veillaient la nuit comme le jour ; leur présence, ou la seule crainte de leur présence, tenait en éveil un peuple converti, mais à qui la conversion n'avait pas enlevé la rudesse du caractère et la pente de la nature à revenir aux anciens errements. Quand une infraction était découverte, elle était aussitôt signalée aux chefs, qui ne manquaient pas de la dévoiler en public, et de châtier le coupable par une remontrance ou par une pénitence, suivant la gravité de la faute. Grâce à cette institution, grâce surtout à l'esprit de foi qui animait toutes les âmes, le peuple de Futuna n'était plus ce qu'il était jadis, et il méritait ce témoignage d'un étranger :

« La haine qui avait si longtemps divisé l'île de Futuna, en deux partis sans cesse en guerre l'un con-



tre l'autre, est éteinte aujourd'hui. S'il s'élève une rixe, ce qui, du reste, est bien rare, il est facile de retenir les assaillants, et de réprimer leur colère. Cet heureux peuple, sans codes, sans prisons, sans tribunaux, jouit d'une paix inconnue aux nations civilisées. Non ! il n'est pas de société au monde où l'on vive avec plus de sécurité qu'à Futuna. Vous pouvez voyager le jour et la nuit, dans tous les coins de l'île, sûr de ne rencontrer que des amis prêts à vous rendre tous les services dont vous aurez besoin. »

Malgré toutes les précautions pour empêcher le mal de s'introduire dans le peuple, le mal parvenait à s'y glisser et à s'y maintenir; mais souvent il finissait par s'exclure lui-même. Il y a toujours de ces âmes impatientes du joug de Jésus-Christ, et qui se croient plus libres parce qu'elles s'en affranchissent pour un temps, ne s'apercevant pas, ou plutôt feignant de ne pas s'apercevoir qu'en réalité elles échan- gent un joug léger contre un joug dur et accablant. C'étaient surtout les jeunes gens, qui, poussés par leurs mauvais instincts, sentaient qu'ils n'étaient plus à leur place au milieu de ces populations fidèles, et s'enfuyaient vers d'autres pays, afin d'y vivre d'une manière plus conforme aux vices qu'ils ne voulaient pas combattre.

Néanmoins, ces fuites n'étaient pas toujours des défections ou des défaillances : parfois elles ne provenaient que de la témérité ou du désir de voir; mais elles avaient toujours quelque chose de pénible pour ceux qui restaient, et c'était un mauvais exemple, contre lequel il était nécessaire de réagir.



## CHAPITRE VIII

### SUITE DE LA GUERRE A WALLIS

La guerre n'avait pas encore complètement cessé entre les Catholiques et les Protestants de Wallis : elle s'éteignait un moment, mais pour se renouveler ensuite ; il y avait toujours des victimes. Un Missionnaire eut à souffrir lui-même des suites de cette guerre interminable.

Le P. Hippolyte Mondon était arrivé depuis quelque temps à Wallis. Né le 23 juillet 1818, à Tulette (Drôme), il était entré de bonne heure dans la Société de Marie, avec l'intention ferme de se dévouer aux Missions de l'Océanie. Il crut un instant qu'il n'arriverait pas au terme de son désir. Embarqué à Marseille, au mois d'octobre 1847, il tomba malade après quatre jours de traversée. On le déposa dans l'île de Madère avec le P. Nivellean, qui s'offrit à lui tenir compagnie ; ce ne fut qu'après mille retards qu'ils purent aborder enfin sur ces rivages qu'ils avaient si longtemps désirés.

Peu de temps après son arrivée à Wallis, le P. Mondon fut victime d'un accident :

« Je vais clopin-clopant, écrivait-il à un de ses frères, et cela depuis bientôt cinq mois, à la suite d'une expédition militaire que j'ai faite sur le terrain ennemi.



Le lendemain de l'Épiphanie, je me rendais de Saint-Joseph à Notre-Dame, pour assister à notre conférence, qui se faisait ce jour-là. Mgr d'Énos m'avait engagé à passer au fort des Protestants, qui se trouvait sur ma route. Le but était de causer avec quelques catholiques réfugiés dans ce fort, et de savoir d'eux les raisons qui les avaient poussés à se joindre aux ennemis. Je pris un petit sentier qui me conduisait directement à ce fort. Tout à coup, je glisse sur le bord d'un trou, qui était parfaitement bien recouvert, et mon pied droit est à l'instant percé de part en part par une flèche en bois de fer. Cette flèche s'était brisée sous la plante du pied, et la pointe dépassait d'un pouce du côté opposé. J'étais tombé dans un *soki*, ou piège, que les Naturels ont l'habitude de placer en différents endroits, pour attraper leurs ennemis. Il avait plu ce jour-là, et, pour avoir des souliers secs, je marchais pieds nus ; si j'avais gardé mes souliers, je n'aurais eu pour tout mal qu'une surprise et la peur.

« Il est facile de comprendre que je ne me traînai pas sans peine jusqu'aux premières habitations. Là, il me fallut extraire le morceau de bois de fer du côté opposé à celui par lequel il était entré, de sorte que cette opération fut bien plus douloureuse que la première blessure. Je voulais cependant me rendre à Notre-Dame, encore éloignée d'une demi-lieue. Les catholiques du fort protestant vinrent à mon secours : ils me placèrent sur un brancard ; mais, quand ils furent arrivés à mi-chemin, la peur les saisit, et ils me plantèrent là, au milieu de la route. Il fallut donc me traîner comme je pus ; heureusement que le bruit de l'accident s'était répandu, et qu'on s'empres-



d'accourir à ma rencontre et de me transporter dans notre maison.»

L'accident raconté par le P. Mondon avait eu lieu en 1850 ; les hostilités s'étaient prolongées jusqu'en 1851 ; à cette époque, la mission fut de nouveau prêchée dans l'île de Wallis. Les catholiques réfugiés dans le fort de Pooi, parce qu'il était leur chef, se détachèrent de lui pour ne plus revenir à lui. Les familles ayant quelques-uns des leurs dans le parti de Pooi travaillèrent à les faire rentrer en eux-mêmes : on y réussit, et il y eut des conversions qui ne se démentirent point.

Dans son zèle infatigable et toujours plein d'espérance, Mgr Bataillon chercha encore à éclairer l'esprit et à toucher le cœur de ce chef, qui avait passé de l'erreur à la vérité, et qui était revenu de la vérité vers l'erreur. Pooi résista. L'Évêque ne se tint pas pour battu ; mainte fois il revint à la charge ; il se fit aider par le roi, par les chefs, par toutes les influences possibles. Il parut un moment que Pooi allait céder à toutes ces attaques du zèle et de la charité. Le courage lui manqua, et l'hérétique s'opiniâtra dans son erreur. Toutefois, voyant qu'il était abandonné de ses partisans et qu'il n'avait plus de chance de remporter la victoire, il prit le parti de quitter Wallis, et, avec ce qui lui restait de fidèles, il s'en alla à Vavau.

En s'éloignant, Pooi ne fit pas disparaître avec lui tous les dangers pour la tranquillité de Wallis. L'influence et l'autorité exagérées des chefs devaient continuer d'être une cause de troubles pour le peuple, et une source d'alarmes et de peines pour les Missionnaires.



Le P. Mondon écrivait à son frère le 14 novembre 1852 :

« ..... Deux jeunes chefs tuèrent un jeune homme de Futuna. Ce meurtre s'est commis d'une manière si atroce, que nous en avons gémi jusqu'au plus profond de nos cœurs. Eh bien ! personne, à l'exception de quelques braves gens, n'a osé blâmer une action si noire. Et pourquoi ? Parce que ce sont des chefs qui l'ont faite ! Ainsi, dans l'esprit de ces gens-là, les chefs ont encore le droit de les égorger impunément !

« Le roi, sans approuver l'action, n'a cependant pas fait la moindre démarche pour flétrir la conduite des meurtriers. Aussi ont-ils triomphé de la manière la plus audacieuse, et, aux yeux de plusieurs, ont-ils passé pour des héros de courage, quelque basse que fût leur action. Mais la Religion a élevé la voix pour faire sentir tout l'odieux d'un pareil attentat, et les coupables n'ont fléchi que devant la flétrissure imposée par le Missionnaire.

« Nous nous apercevons tous les jours que quelques-uns de ces chefs, aussi ignorants qu'orgueilleux, sont jaloux à l'excès de l'espèce d'autorité et d'influence, dont jouissent auprès du peuple les ministres de Dieu. Ils voudraient, ce semble, soumettre la Religion à leurs caprices, et obliger les Missionnaires à être les approbateurs de leurs criminelles ou ridicules prétentions. Mais les Missionnaires ne plient pas devant les hommes et n'obéissent qu'à Dieu. Dieu, à qui ils demeurent fidèles, ne les abandonne pas, et dans cette dernière circonstance, il parut donner une leçon à celui qui ne comprenait pas encore tous ses devoirs. Le plus coupable des meurtriers avait frappé sa victime au cou. Lui-même ne tarda pas à se sentir at-



teint d'une maladie cruelle à cette partie du corps. Une plaie horrible s'y forma : c'était comme la peine du talion. »

Le P. Mondon parle de chefs mal disposés : Tuugahala était de ce nombre. Après sa conversion et son baptême, il se tint d'abord en repos. A la date du 8 décembre 1850, le même Missionnaire écrivait :

« Tuugahala semble être revenu, non seulement à de meilleurs sentiments, mais s'être réellement converti. Il se conduit très bien, et prend, ou paraît prendre à cœur les intérêts de la Religion. Il a bien toujours son esprit uvéen, c'est-à-dire un esprit de fierté et de jalousie contre ce que Sa Grandeur peut faire malgré lui. Il est un peu comme nos communistes de France : il voudrait régir le temporel et le spirituel. Cependant, il modifie, même à ce sujet, ses idées : avec de grands ménagements, peut-être réussira-t-on à faire quelque chose de lui. S'il voulait, il pourrait nous rendre de très grands services : il est craint parce qu'il est chef, et il sera obéi, lorsqu'il commandera, parce que la crainte est le mobile de tout dans ce pays. »

Trois ans après, le P. Mondon ne discernait plus à Tuugahala ce témoignage de satisfaction ; il se plaignait de la conduite de ce chef, en disant :

« Tuugahala semble prendre à tâche de faire tout le contraire de ce que je désire. Son orgueil autocratique a été froissé de je ne sais quoi, et le voilà qui se met un peu aussi en opposition avec le bon sens, et surtout avec la Religion. J'ai dessein de m'armer de patience pour ne pas aigrir notre pauvre chef. Il s'est mis dans l'idée que c'est à lui de réglementer le *lotu* (le culte), et dans l'église et hors de l'église. Il n'y a



déjà que trop de preuves de sa tendance à vouloir tout dominer. »

Cette tendance alla chaque jour en s'accusant davantage, et le Missionnaire, lassé de tant de menées ambitieuses, de tant d'orgueilleuses oppositions, de tant de tracasseries déraisonnables et sans cesse renouvelées, ne pouvait s'empêcher de tracer un portrait peu flatteur du personnage, qu'il croyait de son devoir de faire connaître à ses supérieurs.

Tuugahala ne s'en tint pas à ses mauvaises dispositions : il les traduisit en actes coupables. Un agent commercial d'une maison de Sydney flatta son orgueil et sa cupidité : au détriment de la maison qu'il représentait, il lui fit des largesses d'eau-de-vie et de munitions, et le pressa vivement de se proclamer roi de Wallis, comme en étant le plus digne. Tuugahala prêta l'oreille à ce conseil perfide ; il releva le fort abandonné par les Protestants, et chercha à augmenter le nombre de ses partisans et de ses amis : il n'y réussit point ; plusieurs villages qui devaient marcher avec lui refusèrent de le suivre. Tuugahala n'en persévéra pas moins dans sa révolte : un combat fut livré, où il y eut des blessés et des morts. Les rebelles furent cernés et bloqués dans le fort qui leur servait de refuge ; la famine se fit sentir ; les assiégés se rendirent à discrétion, et leur chef, frappé de déchéance, se vit condamner à l'exil. Comme les vainqueurs étaient chrétiens et généreux, ils adoucirent la peine, en reléguant le coupable, non pas hors de Wallis, mais dans le village de Matautu, qu'il ne devait plus quitter.



## CHAPITRE IX

### LES MISSIONNAIRES DE TONGA.

La Mission de Tonga avait été fondée et se trouvait encore dirigée par le P. Chevron, un homme de Dieu, auquel les hérétiques eux-mêmes se voyaient forcés de rendre le meilleur témoignage.

Malgré ses vertus, ses efforts, ses sacrifices, ce véritable Apôtre n'avait pu obtenir des résultats aussi consolants à Tonga, qu'à Wallis et à Futuna. C'est le secret des voies de Dieu. La tradition ne nous rapporte-t-elle pas que saint Jacques, l'apôtre de la prière, ne parvint à convertir ostensiblement que quelques païens. Ses vertus et ses oraisons avaient remporté d'autres triomphes, dont les anges, et non les hommes, avaient été les spectateurs.

Le P. Chevron ne voyait pas les âmes se convertir en grand nombre à ses prédications, mais il patientait, et il se montrait attentif et soigneux à découvrir l'action de Dieu dans son ministère.

« Notre Mission, disait-il, continue à suivre le cours des œuvres de Dieu : elle marche au milieu des contradictions. Ici la Providence semble vouloir tout faire par elle-même : il suffit que nous formions un plan pour qu'il échoue, que l'initiative vienne de nous pour qu'elle ne réussisse point. Ainsi les Naturels, surtout les chefs influents que nous avons cul-



tivés avec le plus de soin, sont les plus éloignés de la religion et s'en éloignent chaque jour davantage, tandis que nous voyons arriver à nous des familles entières que nous ne connaissions même pas. »

Le P. Chevron avait d'abord eu comme auxiliaire le P. Grange : celui-ci s'était vu forcé de chercher un climat plus favorable : il demanda à la Nouvelle-Calédonie une amélioration que ce pays ne lui donna point, et que la France elle-même fut impuissante à lui procurer, puisqu'il vint y mourir peu de temps après son retour d'Océanie.

Le P. Chevron avait trouvé un autre auxiliaire dans la personne du P. Calinon, un des passagers de l'*Adolphe*. Homme froid, précis, positif, et de plus chargé par son Supérieur d'étudier de près et d'apprécier à leur juste valeur les Missions d'Océanie. Il se souvenait de la parole qui lui avait été dite à son départ par le R. P. Colin : « Rappelez-vous que je dois et que je veux connaître le faible aussi bien que le fort de nos Missions. » Cette parole lui revenait souvent à l'esprit pour lui tracer son devoir spécial. Il n'eut donc pas sa part de ces heureuses illusions que Dieu laisse à tant de Missionnaires, et que l'un d'entre eux ne craignait pas d'appeler les *grâces d'aveuglement*. Les Missionnaires aiment si vivement et si tendrement les pauvres peuples confiés à leur zèle, qu'ils s'obstinent à ne pas voir les défauts de ceux qu'ils aiment, et qu'au moins ils excusent ce qu'ils ne réussissent pas à se dissimuler. Le cœur des mères est ainsi fait, qu'il lui faut trouver des raisons d'aimer : le cœur des Missionnaires a quelque chose de cet amour maternel, et il patiente ou il s'émeut, lorsque d'autres s'indignent.



Le P. Calinon était bien résolu à souffrir sans s'indigner, mais on lui avait tant dit de bien regarder le bon et le mauvais côté des choses, que l'illusion lui devenait difficile, et qu'il se mit au travail, non pas avec ces *grâces d'aveuglement* qui l'adouçissent, mais avec cette lumière qui lui donne plus de prix en lui imposant plus de peine. Ce n'était plus l'enthousiasme qui s'exalte pour des perfections idéales ; c'était la raison calme qui voyait et signalait le mal ou le défaut, avec la résolution de s'employer à le corriger. Et en effet, toutes les contradictions, toutes les souffrances, tous les obstacles devaient le trouver inébranlable : mais cet apôtre sans illusions ne vit jamais baisser son courage : il combattit à froid toute sa vie.

Deux jeunes Missionnaires vinrent plus tard s'adjoindre à ces deux vieux athlètes habitués aux fatigues. C'étaient les PP. Piéplu et Nivellean, tous deux dignes de leurs devanciers, et qui, malgré leur jeunesse, allaient enrichir la Mission de Tonga du trésor de leurs mérites, et la fortifier de l'exemple de leurs vertus.

Alfred Piéplu était né à Colleville-sur-Orne (Calvados), le 18 mai 1818. Fils aîné d'une famille très nombreuse et très chrétienne, il sentit de bonne heure un vif attrait pour le sacerdoce. Son enfance et son adolescence furent telles, qu'on a pu dire de lui : « La candeur, la simplicité, la bonhomie, la tendre piété qui le distinguèrent comme prêtre, l'avaient déjà rendu un modèle recherché et aimé, dans sa vie d'étudiant. » Au Grand Séminaire, il eut un saint et intime ami qu'il faisait le confident de sa vocation apostolique. Dans les épanchements de



deux cœurs si bien faits pour se comprendre, Alfred Piéplu avait communiqué à son ami ses pieux et ardents désirs d'aller prêcher là où personne n'avait encore parlé de Jésus-Christ. L'ami d'Alfred écoutait avec émotion cette confidence; et, en souvenir d'amitié, il promit de donner une mitre, quand le missionnaire deviendrait évêque. Dieu en avait décidé autrement: Alfred Piéplu devait mourir simple missionnaire de la Société de Marie, et celui qui lui promettait la mitre, la porte aujourd'hui pour le plus grand bonheur de l'Eglise de Nantes.

Le P. Piéplu, destiné à une fin prématurée, était de ceux qui fournissent une longue vie en peu de jours, et un des témoins de cette vie d'apôtre et de Mariste a pu dire de lui au T. R. P. Colin :

« Depuis le premier jour de sa carrière apostolique jusqu'à sa dernière heure, il a retracé dans ses actes les sages conseils que vous donniez à vos enfants avant leur départ. Avec quel plaisir, après huit ans d'exercice, il nous relisait encore la feuille intéressante où se trouvait exprimée votre sollicitude sur notre bien spirituel ! Comme il savait nous répéter les savantes leçons du R. P. Maître pierre ! Il n'oubliait aucun des exemples que lui avaient donnés en France nos anciens dans la vie sacerdotale et religieuse. Ayant quitté dernièrement la patrie commune, j'aurais dû lui apprendre quelque chose sur l'esprit de la Société : il m'adressait mille questions à cet égard ; et cependant il savait mieux que moi ce qu'il désirait apprendre : tant il avait bien retenu les fruits de son noviciat ! »

Le compagnon du P. Piéplu était le P. Charles Nivellet, né à la Pommeraie (Vendée), le 13 février



1823, d'une famille des plus chrétiennes et des plus respectables du pays Vendéen. Ame d'élite, ouverte à toutes les inspirations du zèle, de l'héroïsme, du sacrifice, et déjà marquée par Dieu pour être prochainement la victime ou plutôt le martyr de la charité, il apportait en Océanie toutes les forces de la vertu avec toutes les grâces de l'innocence. Quand le directeur de sa conscience, au Grand Séminaire de Luçon, eut reçu la nouvelle de sa prompte mort, sans connaître aucun détail, il dit à ceux qui l'entouraient : « Non, il n'est pas possible qu'une âme si pure et qui n'a jamais perdu son innocence baptismale, qu'un cœur si généreux, si dévoué à la sainte Vierge n'ait pas été favorisé à son dernier moment de ces grâces extraordinaires et sensibles si fréquentes dans la vie des Saints. » Nous verrons plus loin si ces paroles n'ont pas été justifiées par l'événement.

Les nouveaux Missionnaires de Tonga, se mirent aussitôt à l'œuvre. Pleins de jeunesse, d'ardeur, de bonne volonté, ils apprirent la langue avec une grande facilité, et furent bientôt en état de rendre tous les services qu'on pouvait attendre de leur zèle. Ce fut alors que la Mission de Tonga eut à passer par une crise qui faillit devenir un désastre.

Le roi Georges avait vu avec peine les progrès de la vraie religion, si peu sensibles et si peu solides qu'ils fussent. Mais l'hérésie a l'instinct de ce qui peut lui nuire, et elle comprend toujours qu'elle doit écraser la vérité par la force, si elle ne veut pas elle-même être vaincue par la lumière. Georges déclara donc la guerre aux Catholiques, qui se retirèrent au fort de Péa et qui eurent à soutenir un véritable siège.



## CHAPITRE X

### LE SIÈGE DE PÉA

Péa était un fort construit d'après les usages Océaniens. Le capitaine Morvan l'a visité en 1844, et il en a fait cette description :

« Péa est entouré de fossés profonds, en dedans desquels s'élève une haute muraille, formée par de longs troncs de cocotiers plantés verticalement, serrés les uns contre les autres et fortement liés ensemble par des madriers de bois de fer.

« Derrière cette imposante palissade, est un mur de terre de coraux brisés et mis à l'état de moellons. Il mesure six mètres, deux fois la largeur des fossés extérieurs.

« On n'entre dans ce village que par des portes voûtées ou percées dans toute l'épaisseur de ce mur. Les troncs de cocotiers qui avoisinent et qui bordent chaque porte sont percés en meurtrières.

« Des terrassements entourent, à quelque distance en dehors des fossés, le mur de circonvallation. Ces terrassements sont hérissés de pointes de bois de fer aussi tranchantes que des pointes de lances. On n'y peut faire un pas sans prendre les plus grandes précautions. Les enlever d'assaut sous les coups de fusils et les traits des habitants à l'abri de leur forte



muraille, qui domine partout les ouvrages extérieurs serait œuvre périlleuse et difficile. Le fond des fossés est aussi semé de pointes de bois de fer, ainsi que les sentiers étroits et sinueux qui conduisent, entre les terrassements, à chacune des portes donnant accès dans le village. Péa n'est abordable que par le bras de mer sur les bords duquel la forteresse est assise, et que de petites pirogues pourraient seules remonter. »

C'est dans cette forteresse que les Catholiques se réfugièrent pour résister aux attaques des Protestants. On chercha d'abord à donner le change sur le vrai caractère de cette guerre, qu'on représentait plutôt comme politique que comme religieuse, mais personne ne s'y trompa dans les deux camps.

« Dès le commencement des hostilités, dit le P. Chevron, les chefs Wesleyens avaient déclaré que c'était une guerre toute de politique et non de religion : aujourd'hui ils protestent encore qu'ils n'en veulent pas à la foi des assiégés, mais le peuple qui connaît bien leur intention, soutient ouvertement qu'il s'agit de détruire les Catholiques à Tonga et même dans les archipels voisins, où l'on se propose de porter la guerre sainte, quand Péa sera soumis. Ils menacent également ceux de nos néophytes qui sont dans leurs rangs, d'autant plus que ces auxiliaires ne partagent pas l'animosité générale et ne paraissent au feu que comme spectateurs. On les a accusés et convaincus, dit-on, de tirer sans balles sur leurs coreligionnaires. Pour des gens que l'on hait, c'est un crime irrémissible : aussi leur a-t-on formellement déclaré que le jour où l'on exterminerait Péa, serait aussi leur dernier jour. »

C'était donc une guerre religieuse, et comme telle,



bien qu'elle attristât les Missionnaires, elle ne leur enlevait pas toutes leurs espérances, parce qu'ils savaient que Dieu est le plus fort et qu'il tire le bien du mal.

Aussi, Mgr Bataillon, qui vint à Tonga sur ces entrefaites, écrivait-il en 1852 :

« C'est dans cet état de blocus que j'ai trouvé nos Catholiques de Tonga au mois d'avril. Plusieurs païens se sont convertis à l'occasion de cette guerre inique. Qu'il était dur pour moi de laisser nos confrères et nos néophytes dans une telle position, sans pouvoir y porter remède ! J'espère pourtant que cette épreuve tournera à la gloire de Dieu. L'expérience nous a souvent prouvé que, dans ces pays, quand on nous persécute, on nous fait du bien, et qu'au lieu de diminuer notre nombre, on l'augmente. »

Le P. Chevron restait à Mua avec le F. Jean Reynaud, et il allait des assiégeants aux assiégés à travers mille périls. Le P. Calinon s'était d'abord renfermé dans le fort de Péa avec le P. Piéplu ; mais, comme il fut obligé de partir pour accomplir une mission nécessaire, il fut remplacé par le P. Nivel-leau, qui saisit avec autant d'empressement que de bonheur cette occasion de souffrir pour la foi.

Le blocus alla en se resserrant. Cinq forts furent élevés contre le fort de Péa à une distance qui permettait d'échanger des coups de fusils. Une lettre du P. Chevron nous permettra de suivre les péripéties de ce véritable siège : « Vous dire tout ce que les assaillants font pleuvoir chaque jour d'insultes et de balles sur leurs adversaires, serait impossible. Quand ils entendent sonner la prière, ce sont des fusillades à en faire tourner la tête à qui n'y serait pas habi-



tué. Les uns visent à casser la cloche, les autres tirent sur ceux qui vont à l'église ou qui y sont réunis : « Cessez, leur crie-t-on, d'agiter votre cloche. Le « Papisme est mort à Tonga ; vous tinte ses funé-  
« railles. » Du reste on n'est pas plus réservé sur notre propre compte. Le Chef protestant a essayé par ses menaces de faire sortir les Pères de Péa, bien persuadé que les Catholiques, une fois privés des consolations que leur offre la religion, se rendraient, et seraient ensuite amenés facilement à l'apostasie. Les Pères ont refusé : de là, un redoublement de haine contre nous. Plusieurs fois j'ai expliqué la raison de ce refus généreux, mais on m'a toujours traité d'imposteur. »

Le bon Missionnaire qui souffrait la calomnie ne craignait pas de s'exposer au danger.

« Les deux dernières fois que je suis allé à Péa, écrivait-il encore, j'en ai ramené, pour les sauver du massacre, des enfants que leurs parents envoyaient à des familles assiégeantes qui les en avaient priés. Lorsque je communique avec le camp des Catholiques, le fort que je traverse cesse un instant le feu et assiste à mon passage, le fusil à la main. On n'est jamais hors de danger que lorsque la visite est finie. La dernière fois que je sortis de Péa, on tirait sur nous sans le savoir. C'est bien le cas de dire qu'on vit ici entre les bras de la Providence ! »

Les Missionnaires enfermés à Péa couraient encore plus de dangers. Ils auraient pu les éviter en quittant le fort : ils ne le voulurent pas, pour ne pas abandonner leurs néophytes au péril imminent de l'apostasie, ou de la mort sans secours religieux. Ils aimèrent mieux s'exposer aux chances d'une mort



presque inévitable. Les projectiles sifflaient à leurs oreilles, traversaient leur maison, frappaient leurs lits : une balle vint un jour percer les habits du P. Piéplu, et lui effleura la peau. Toutes ces menaces de mort n'ébranlèrent pas leur courage, et jusqu'au bout ils restèrent au poste de l'honneur qui était le lieu du danger.

Bien que les assiégés se montrassent aussi courageux que les Missionnaires, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui leur était réservé.

« Jusqu'à présent, écrivait le P. Chevron, les assiégés ont répondu à toutes les sommations, qu'ils voulaient mourir. Quelques-uns des transfuges nous disent qu'il n'y a pas l'ombre de crainte même chez les femmes. On a annoncé ces jours derniers l'assaut général pour le jour où paraîtrait en rade un navire français. Les Catholiques s'y attendent et se préparent, s'ils doivent succomber, à mourir du moins en braves. Il se trouve plus de quinze cents personnes à Péa, hommes, femmes et enfants. Si le fort est pris, il ne sera fait aucun quartier, pas même à nos deux confrères ; mais on présume, vu l'énergie de la défense et les difficultés de l'assaut, qu'il y aurait bien aussi la moitié de ce nombre de morts parmi les assaillants. »

Le 8 août, parut au large un navire de guerre. Les assiégeants crurent que c'était le bâtiment français qui devait venir en aide aux assiégés. L'ordre fut donné de se tenir prêt pour l'assaut. L'ordre fut révoqué dans la nuit, quand on reconnut qu'au lieu d'être un vaisseau français, c'était un vaisseau anglais qui était en vue.

« Ce navire, dit le P. Chevron, où nous pensions



trouver des médiateurs, a bien aidé à pacifier l'île, mais de quelle manière ! Trompé par les rapports des ministres Wesleyens, le capitaine a regardé les gens de Péa comme rebelles, et nous comme fauteurs de la révolte. Vainement j'ai essayé d'expliquer le sujet de la guerre. On n'a pas voulu entendre mes explications, ou plutôt on n'a pas voulu les comprendre. Les Protestants ont été encouragés. Une dernière sommation a été faite à nos Pères de sortir de Péa : ils ont répondu qu'ils connaissaient le danger auquel ils étaient exposés, mais qu'ils croyaient de leur devoir de ne pas refuser le secours de leur ministère aux Catholiques. »

Cependant, par les soins du P. Chevron, une entrevue fut ménagée entre le chef protestant et les prêtres de Péa : elle n'eut pas de résultat favorable aux assiégés, et l'hérétique fit entendre des menaces de mort, même contre les courageux Missionnaires. Ceux-ci le remercièrent de la mort dont il les menaçait, ajoutant qu'ils la lui pardonnaient d'avance.

« Ils étaient joyeux, dit le P. Chevron : je faisais des efforts inutiles pour retenir mes larmes ; le chef restait, lui, stupéfait de leur résolution. Je ne pus que les embrasser en pleurant, et nous nous dîmes adieu. Je pensais que c'était pour la dernière fois ! »

Pour venir à bout de la résistance du fort, les Protestants résolurent d'employer la perfidie. Le jour de l'Assomption, il y eut des propositions de paix de la part des assiégeants. Trompés par ces propositions, trois chefs sortirent du fort pour traiter de la paix, mais ils furent retenus pendant la nuit par les assiégeants qui prévenaient en même temps les assiégés de ne pas s'inquiéter, parce que le lendemain, les



chefs reviendraient pour leur apprendre tout ce qui aurait été réglé relativement à la paix.

Avec cette perspective de la réconciliation, les assiégés laissèrent pénétrer dans le fort quelques-uns des assiégeants, et ceux-ci travaillèrent dans l'ombre, pour que, le lendemain, tout fût prêt pour une surprise. En effet, le lendemain les Protestants se jetèrent à l'improviste sur les Catholiques trop confiants. Il y eut peu de sang répandu, mais rien n'échappa au pillage. L'église fut dévastée et le fort livré aux flammes. Les deux Missionnaires furent respectés par les vainqueurs, qui craignaient que leur mort ne leur devînt plus tard un sujet d'embarras à cause des navires français, mais les néophytes furent exilés à Vavau ou dans les îles Haapaï. Ceux qui restèrent à Tonga reçurent l'ordre de ne plus porter de chapelets ni d'autres objets religieux. Un certain nombre cédant à la persécution, renoncèrent au culte catholique pour passer au protestantisme.

« Nos néophytes, disait à ce propos le P. Chevron, sont des enfants qui font le bien quand on les laisse tranquilles, mais qui ne sont pas capables de tenir tête à l'orage, surtout à présent qu'ils sont encore sous l'impression de la terreur, et qu'ils craignent toujours de se voir massacrer. »

Et sans se laisser abattre par ce désastre véritable, le Missionnaire ajoutait :

« Que Dieu soit béni ! Au milieu de tant de tribulations, nous ne sommes ni moins tranquilles, ni moins contents, que si tout réussissait à souhait, car c'est la volonté de Dieu. »

Le Missionnaire de Tonga était bien tel que l'a dépeint un de ses confrères par ces paroles :



« Il a de toutes les vertus celle qui me paraît la plus difficile à acquérir : travailler beaucoup, et se réjouir quand on ne réussit pas. Aussi on ne l'a jamais vu plus calme que les jours où les Catholiques de Péa apostasiaient par centaines.

« C'est aujourd'hui, disait-il, que le bon Dieu nous apprend ce que nous pouvons faire. »



## CHAPITRE X.

### LA MORT D'UN SERVITEUR DE MARIE.

Le siège de Péra n'avait pas fait de victimes parmi les Missionnaires. On le crut d'abord : on fut bien vite détrompé. Le P. Piéplu, atteint d'une balle, guérit de sa blessure : le P. Nivelleanu qui n'avait pas reçu de balle, avait été frappé d'autres coups moins visibles et plus sérieux dans leurs conséquences. Les privations, les inquiétudes, les émotions avaient altéré une santé déjà menacée.

Sur ces entrefaites la corvette la *Moselle* arriva à Tonga. Les Missionnaires pensèrent, avec raison, qu'il fallait éloigner le P. Nivelleanu de ce lieu où son cœur avait reçu tant de secousses douloureuses. Ce bon religieux n'avait pas d'autre volonté que celle de ses supérieurs. S'il eût fallu s'enfermer dans une autre forteresse pour passer par les mêmes émotions et par les mêmes dangers, il n'aurait pas hésité. On lui commanda de partir pour relever sous d'autres climats une santé ébranlée, il n'hésita pas davantage. Il s'embarqua donc sur la *Moselle*, accompagné du P. Calinon. Ses premiers jours de traversée furent tranquilles, mais bientôt la mer devint mauvaise. Les vents étaient déchaînés et le vaisseau bondissait sur les vagues en exposant les passagers à tou-



tes les conséquences de cette agitation extraordinaire. Le malade fut le premier à subir ces tristes conséquences, son état empira malgré tous les soins et tous les secours; de fâcheux symptômes se déclarèrent et l'on commença à redouter un fatal dénouement. Le P. Nivelleau ne perdit rien de son calme ni de sa patience à travers des douleurs excessives : dans les moments de souffrances il priait, dans les moments de rémission il se laissait aller à de douces causeries. Tonga faisait le fond de ses conversations intimes et édifiantes. Son cœur était là, car le malheur attache comme le bonheur, et le pauvre malade revenait toujours, par la pensée, vers cette île où il avait tant souffert. Il calculait le temps présumé de l'absence et il goûtait par anticipation les joies du retour.

Le Missionnaire ne devait plus revenir, mais il n'était pas à plaindre : il allait quitter la terre pour le ciel ! Le moment arriva bientôt, en effet, où il fallut dire à cette âme qu'elle était mûre pour le ciel. « Est-ce que vous me croyez en danger, répondit simplement le P. Nivelleau? » — « Je vous crois bien malade, reprit le P. Calinon qui veillait sur lui comme une mère veille sur son enfant, et, en pareille circonstance, vous savez aussi bien que moi... » Le P. Nivelleau ne donna pas à celui qui lui parlait le temps d'achever la phrase commencée : « Assez, lui dit-il, je vous comprends. » Et aussitôt il fait un signe de croix et se confesse tranquillement à son garde-malade, qui était aussi son confesseur. Pas la moindre trace de trouble et d'inquiétude dans cette âme si pure, qui s'était toujours sue en route pour le ciel et qui ne pouvait que se réjouir d'approcher du but.

Aussi n'y eut-il plus rien pour la terre dans les



dernières préoccupations du mourant. Le P. Nivel-  
leau était bien de ceux dont la conversation est dans  
les cieux, mais il avait fallu mainte fois descendre  
aux soucis de la terre. Depuis l'instant où il reçut  
les derniers sacrements, jusqu'au moment où il ren-  
dit le dernier soupir, il ne détourna plus sa pensée  
du ciel où il avait hâte d'entrer, puisqu'on l'avait  
averti que ce serait bientôt l'heure !

« N'avez-vous rien pour vos confrères, pour votre  
famille, lui demanda le P. Calinon ? » — « Oui, répon-  
dit-il, j'ai ma mère, qui m'a accompagné jusqu'à  
Lyon, j'ai mes frères, ma sœur.... j'ai mes Pères et  
mes Frères de la Société de Marie... j'ai les gens  
de Tonga... je les aime tous... dites-le à ceux que  
vous reverrez. Moi... je m'en vais... occupons-nous  
de mon voyage.... quand je serai arrivé, je penserai  
à eux, à vous tous. »

Le lendemain, l'agonie commençait dès l'aurore,  
une agonie tranquille comme il convenait à une âme  
si vertueuse. La bouche ne proférait plus que des  
paroles entrecoupées : on les pouvait distinguer en-  
core et on en était souverainement édifié.

Sans connaître les détails de sa mort, le direc-  
teur du P. Nivelleau au Grand Séminaire de Luçon  
avait annoncé que cette mort avait dû être favorisée  
de quelque révélation céleste. Nous empruntons au  
témoin de cette mort le récit qui va suivre et qui  
nous montrera si le directeur du P. Nivelleau s'est  
trompé. Le récit est du P. Calinon, et nous nous  
garderons bien d'y changer un seul mot.

« C'était peut-être une demi-heure avant son der-  
nier soupir ; le docteur et moi nous étions présents,  
Le malade était sans parole, sa respiration était



courte et embarrassée ; il avait les extrémités froides, il était incapable de se mouvoir. Abîmé dans ma douleur, je n'attendais plus que le moment de lui fermer les yeux qu'il tenait vaguement fixés en haut. Tout à coup il se manifesta dans tout son corps un mouvement étrange, mais non convulsif. Je ne trouve rien dans mes souvenirs à quoi le comparer, sinon à l'agitation d'un petit enfant, impatient du berceau, qui fait effort pour se soulever vers sa mère, qui se penche sur lui. Eh bien ! notre cher confrère soulève donc autant qu'il peut ses mains affaiblies par la souffrance, en disant d'abord : « Ah !... ah !... ah !... » Puis à travers les soupirs saccadés d'une indicible émotion de joie, il laisse échapper ces mots : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Il tomba bien vite dans sa première immobilité ; puis dans cette position, sans paraître attentif à rien d'extérieur, il dit d'un ton posé et lent : « M. le docteur sera un de ceux qui mourront les derniers. » Après une courte pause, il ajouta sur le même ton : « Le P. Calignon aura des jours prolongés. » Ce furent là les derniers sons qu'il articula. Le docteur, qui entendit tout aussi bien que moi, sortit sans faire aucune réflexion, et, bien que nous soyons encore restés longtemps ensemble, à bord de la *Moselle*, nous n'avons jamais reparlé de cet incident.

« Je restai seul avec l'agonisant ; j'approchai ma bouche de son oreille et lui demandai comment il se trouvait. Au mouvement des lèvres, je compris qu'il me dit : « Bien. » Ce qui venait d'avoir lieu m'avait frappé, et, comme jusque-là il avait conservé une pleine connaissance, je voulus m'assurer si à la fin il n'y avait pas en lui quelque trace de délire. « Que



veut dire cette émotion, » lui dis-je ? Ses lèvres palpitérent, mais la poitrine ne produisit aucun son. Je posai alors mes questions de manière à ménager des réponses par signes. Ainsi : « Aimez-vous bien le bon Dieu ? » Il me répondit par signe : Oui. — Et la Sainte Vierge ? — Oui. — Vous pensiez peut-être à elle en prononçant ce verset du *Magnificat* ? — Oui. — Par hasard vous aurait-elle apparu ? — Oui. — Désirez-vous la suivre dans le Ciel ? — Oui. — Regrettez-vous la vie de ce monde ? — Non. — Tenez-vous à quelque chose sur la terre ? — Non. — Vous aimez cependant bien votre mère, vos parents, vos confrères, nos fidèles de Tonga ? — Oui. — Nous oublierez-vous quand vous serez au Ciel ? — Non. — Et sans éprouver la moindre secousse, le plus léger signe de convulsion, il rendit sa belle âme à son Créateur.

« C'était le 10 décembre vers les dix heures et demie du matin. Le lendemain, vers la même heure, tout le bord était en tenue; on fit la cérémonie des funérailles, et deux coups de canon avertirent l'Océan de recevoir en dépôt les restes mortels de cet enfant de Marie pour les rendre au jour de la résurrection, avec plusieurs autres de la même Mère qu'il renferme déjà dans son sein. »



## CHAPITRE XI

### NÉGOCIATIONS ET TRAITÉ DE PAIX

Les Missions d'Océanie, et en particulier la Mission de Tonga, avaient besoin d'une protection efficace de la France catholique pour qu'il fût possible, sinon de neutraliser, du moins de combattre l'influence des nations protestantes. Après les événements de Taïti et la malheureuse affaire Pritchard, le prestige du nom français s'était affaibli : il importait de le relever aux yeux de ces peuples travaillés en sens contraire par l'hérésie, qui profitait de ces humiliations. Mgr Bataillon l'avait compris : il s'était adressé au Ministre de la marine pour obtenir de lui l'envoi de quelque navire de guerre, qui visiterait de temps en temps les archipels et les îles de l'Océanie centrale, et qui, par cette visite, fortifierait les bonnes dispositions ou s'opposerait aux mauvais desseins.

Le Ministre de la marine était alors M. Théodore Ducos : il fit à Mgr Bataillon cette belle réponse :

« Paris, le 25 juin 1852.

« Monseigneur,  
« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur



de m'écrire, le 4 décembre 1851, pour réclamer la protection de la marine française, en faveur des Missions de l'Océanie centrale.

« La situation de nos Missionnaires dans ces parages éloignés, a toujours été l'objet de mes préoccupations et de ma constante sollicitude. Les instructions que j'ai données l'année dernière au Commandant de nos forces navales à Taïti, ainsi que le zèle de cet officier supérieur, me font espérer que tous les points compris dans votre Vicariat apostolique, seront visités et protégés comme ils le méritent.

« Je ne perdrai pas de vue l'Œuvre éminemment chrétienne et civilisatrice que vous accomplissez en Océanie, et il ne dépendra pas de moi que l'éclat et le respect dûs au culte catholique ne soient rehaussés dans les archipels que le Saint-Siège a confiés à vos soins.

« Veuillez recevoir, Monseigneur, l'assurance de mon respect.

« Le Ministre, Secrétaire d'Etat, de la Marine et des Colonies,

« Théodore Ducos. »

Les événements qui s'étaient précipités à Tonga avaient fait sentir, plus vivement qu'ailleurs, le besoin de cette protection de la France. Pendant le siège de Péa, le 28 juin 1852, le P. Calinon s'était embarqué pour Taïti, dans le but de parler au Gouverneur des Etablissements français d'Océanie. Sa parole avait été écoutée, et la corvette la *Moselle* avait été envoyée à Tonga. Malheureusement le Commandant de ce navire était protestant, du moins il pas-



sait pour tel, et ce n'était pas l'homme qu'il fallait pour régler une affaire où les prêtres catholiques avaient tant à se plaindre d'un roi hérétique. Le marin écouta plus les préjugés qu'il ne suivit les lumières de sa conscience, et cette fois le pavillon français ne couvrit pas de sa protection ceux qu'il avait mission de défendre.

Le P. Calinon était un rude lutteur, qui ne se laissait pas facilement désarmer, et qui ne pouvait se résoudre à s'avouer vaincu, quand il avait conscience de la justice de sa cause. Il s'embarqua de nouveau sur cette même corvette, dont le Commandant se prononçait contre lui : il était bien résolu à plaider sa cause mal jugée et il en appelait au Gouverneur des Etablissements français d'Océanie, qu'il se chargeait de mieux informer. Le Gouverneur était absent de Taïti : il n'y avait là que des subalternes qui ne pouvaient en aucune manière réformer l'arrêt du Commandant de la *Moselle*. Il fallait donc attendre le retour du Gouverneur. Le P. Calinon employa son temps à rédiger un mémoire où il combattit et n'eut pas de peine à réfuter les fausses accusations formulées par le roi Georges contre les Missionnaires catholiques. Voyant que l'absence du Gouverneur se prolongeait au delà de l'attente générale, il poursuivit son voyage jusqu'à Lima, eut une audience de l'amiral commandant les mers du Sud, et plaida si bien sa cause qu'il obtint ce qu'il désirait, c'est-à-dire l'envoi d'un nouveau vaisseau pour juger l'affaire en litige.

Pendant le voyage du P. Calinon, la situation qui avait paru désespérée à Tonga, s'était modifiée dans un sens favorable. Les habitants du fort de Pêa qui



avaient passé à l'hérésie revenaient au Catholicisme. Ils disaient en pleurant qu'ils souffriraient tout du roi Georges plutôt que de retomber dans le même crime d'apostasie.

Les Protestants eux-mêmes commençaient à subir l'heureuse influence de la vraie religion, et un jour dans une réunion de Kava, un chef avait fait cette juste observation à ses subordonnés :

« Voulez-vous savoir mon opinion ? Nous allons finir par être tous Papistes ! » — « Comment, reprit un fervent Wesleyen ! Est-ce qu'il y a un seul chef qui soit de cette religion ? N'est-ce pas la religion du bas peuple ? » — « C'est vrai, répartit le chef, mais attends que Georges soit mort, et tu verras. Vois-tu comme les Papistes sont attachés à leur religion et à leurs *vieux* ? Ceux de notre prière, qui nous quittent pour se faire catholiques, paraissent contents et ne voudraient plus revenir à notre parti ; les Papistes, au contraire, ne quittent leur religion que par force, et une fois qu'ils sont avec nous, ils n'ont plus de repos. Ne vois-tu pas qu'ils gagneront toujours du terrain et qu'ils finiront par envahir tout Tonga ? » Chaque assistant reprit : « Tu dis la vérité. »

Dans une autre circonstance, un Ministre s'efforçait de montrer à ses adeptes tout ce qu'il y a de mauvais dans le Papisme, et en terminant il leur faisait cet aveu naïf : « Ne vous étonnez pas de son envahissement, et n'allez pas en prendre sujet de scandale. C'est sa nature, ajouta-t-il, de s'étendre malgré la haine que lui portent les *Honeiki* (grands chefs) de toutes les terres. On aura beau faire, on ne viendra jamais à bout de le détruire à Tonga, pas plus qu'ailleurs. »



Le Catholicisme prenait donc son empire légitime à Tonga, et néanmoins le roi Georges ne cessait pas de le persécuter : il venait de décréter qu'il n'y aurait de catholiques qu'à Mua, et il avait intimé l'ordre à ceux qui étaient rentrés à Péa d'abandonner leurs cases et leurs plantations pour se réunir aux autres catholiques de Mua.

Le 5 janvier 1855, abordait à Tonga le vapeur français le *Duroc*, envoyé par le comte du Bouzet qui tenait à honneur de montrer que la France protège ses Missionnaires. Lui-même arrivait le lendemain sur la corvette l'*Aventure* et ramenait le P. Calinon, dont l'absence avait été si longue et dont le retour fut accueilli pour cela avec plus de joie.

« M. du Bouzet, dit le P. Chevron, était vraiment l'homme que la Providence nous réservait, dans sa miséricorde, pour délivrer l'Eglise catholique de la persécution qui pesait sur elle à Tonga. Que le Seigneur daigne l'en récompenser et acquitter la dette de notre reconnaissance ! »

Il est flatteur pour nos marins de mériter ces paroles des apôtres, et Dieu qui entend ces paroles, ne les laisse point perdre pour le bonheur de ceux qui les inspirent et qui les méritent.

On pouvait profiter de la présence des vaisseaux français pour exiger la réparation de tous les dommages matériels causés à l'établissement de Péa ; mais les Missionnaires ont l'âme grande, et ne se préoccupent guère des intérêts de ce monde, surtout en présence des intérêts supérieurs des âmes et de Dieu. Il ne fut donc pas question de compensations pécuniaires ; le commandant du Bouzet ne s'en montra que plus énergique à réclamer la liberté pleine et



entière du culte catholique, avec le rappel de tous les néophytes expulsés de leur pays. Ces conditions imposées furent acceptées. Le P. Chevron s'écriait dans sa joie :

« Gloire à Jésus ! Gloire à Marie ! Nous devons la conclusion de ce traité, si avantageux pour notre Mission, à la douceur patiente, à la haute sagesse et au zèle tout chrétien de M. le Gouverneur Général : les exigences si déraisonnables de nos Indigènes, leur défiance si ridicule, rien n'a pu le rebuter. La bonté, avec laquelle il a reçu à bord le roi Georges, a fini par dissiper les préventions de nos persécuteurs. Aussi, en rentrant chez lui, Georges n'a pu s'empêcher de dire à ceux qui l'avaient accompagné : « Est-ce que jamais on nous a reçus avec cette cordialité à bord d'un vaisseau anglais ? La France est vraiment une nation amie ! »

Et le P. Chevron terminait sa lettre, par ces mots où se peint l'âme d'un Missionnaire qui a conscience de ses devoirs et de ses destinées :

« En somme, le passage de M. le comte du Bouzet à Tonga nous donne pour l'avenir les plus belles espérances. Nous comptons bien cependant que la source des croix ne sera pas tarie pour nous, car la croix est le fondement de l'espérance chrétienne. Nous ne voulons pas marcher par une autre voie que celle qu'ont suivie Notre Seigneur et ses Apôtres. Ce que nous demandons au bon Dieu, c'est qu'il veuille bien nous donner la force et le courage de supporter les épreuves, par lesquelles il plaira à son infinie bonté de nous faire passer. »

Le P. Chevron avait bien raison d'exprimer de tels sentiments : les croix ne devaient pas lui man-



quer, mais avec les douleurs Dieu lui envoyait les consolations, et un an plus tard, en 1856, le Missionnaire exposait ainsi l'état de sa mission :

« Depuis que, grâce à l'intervention bienveillante de M. le Gouverneur général de Taïti, et plus encore aux prières des saintes âmes, la liberté de conscience a été accordée à notre Mission, bien des désastres ont été réparés ; les chapelles se sont relevées de leurs ruines, et la foi, un instant menacée de s'éteindre pour ces peuples, se ranime enfin peu à peu. Ceux qui autrefois nous persécutaient ouvertement, se bornent aujourd'hui à nous susciter en secret des tracasseries sans portée. Déjà nous comptons près de deux mille néophytes ou catéchumènes, et il ne se passe pas de semaine qu'il ne se fasse quelque conversion. A la vérité, ici comme partout, il y a du mal à côté du bien : avec le bon grain croît aussi l'ivraie ; mais nous avons la consolation de remarquer dans nos chrétiens, une piété, une ferveur, un désir de progresser dans la voie du salut, vraiment admirables. A peu près tous nos néophytes s'approchent régulièrement chaque mois des sacrements, et il n'est pas rare de voir aux jours de fête des communions de deux ou trois cents personnes. Une sainte émulation porte les plus avancés à instruire les autres pour les disposer au baptême. Ces mêmes hommes, qui, dans leur état de paganisme, avaient à peine le sentiment de l'humanité, laisseraient aujourd'hui loin derrière eux les populations de vos campagnes, sous le rapport de la candeur et de l'instruction religieuse.

« Obligés de donner à cette chrétienté beaucoup plus de soins que si elle était depuis longtemps catho-



lique, nous avons un ministère bien laborieux, mais Dieu en soit béni, puisque c'est pour travailler et mourir à la peine, s'il le faut, que nous sommes venus dans cette nouvelle patrie!

« Depuis que, par la volonté de M. le Gouverneur général de Taïti, et plus encore aux prières des saintes âmes, la liberté de conscience a été accordée à notre Mission, bien des églises ont été réparées, les chapelles sont relevées de leurs ruines, et la foi, un instant menacée de s'éteindre pour ces peuples, se ranime enfin peu à peu. Ceux qui au-  
trefois nous paraissaient obstinément, se bornant aujourd'hui à nous assister au secret des tracas-  
ries sans porter. Déjà nous comptons près de deux mille néophytes ou catéchumènes, et il ne se passe pas de semaine qu'il ne se fasse quelque conversion. A la vérité, ici comme partout, il y a du mal à côté du bien : avec le bon grain croît aussi l'ivraie ; mais nous avons la consolation de remarquer dans nos chrétiens, une piété, une ferveur, un désir de progresser dans la voie de salut, vraiment admirables. A peu près tous nos néophytes s'approchent régulièrement chaque mois des sacrements, et il n'est pas rare de voir aux jours de fête des communions de deux ou trois cents personnes. Une sainte émulation porte les plus avancés à instruire les autres pour les disposer au baptême. Ces mêmes hommes, qui, dans leur état de paganisme, avaient à peine le sentiment de l'humanité, laisseraient aujourd'hui loin derrière eux les populations de vos campagnes, sous le rapport de la candeur et de l'instruction religieuse.

« Obligés de donner à cette chrétienté beaucoup plus de soins que si elle était depuis longtemps catho-



## CHAPITRE XII

### UNE STATION ABANDONNÉE

Nous avons vu comment les Missionnaires s'étaient établis dans l'île de Rotuma, l'un au milieu des vainqueurs, l'autre au milieu des vaincus. Ils avaient compté sur la Providence en s'imposant en quelque sorte aux uns et aux autres : cette sainte audace ne fut pas couronnée de succès. La Mission de Notre-Dame de la Paix à Rotuma fut stérile comme la Mission de Notre-Dame des Sept Douleurs à Fidji. Néanmoins, tout ne fut pas d'abord perdu, et, si les ouvriers du champ du Père de famille n'eurent pas le bonheur de recueillir une moisson abondante, ils purent glaner quelques épis, et ils eurent lieu de bénir la Providence, qui, plus d'une fois, se manifesta d'une manière sensible. Le P. Verne raconte ce fait :

« Comme je me rendais avec le catéchiste Philippe au village qu'habite mon confrère, il me vint en pensée qu'il était déjà tard, et que nous ferions mieux pour couper court, de nous enfoncer dans l'intérieur des bois, où l'on m'avait dit qu'il existait quelques cases disséminées. Après une heure de marche, nous arrivons devant une misérable cabane, ouverte presque à tous les vents, et dans laquelle nous trouvons, étendu sur une misérable natte et enveloppé de hail-



lons, un pauvre Indien de Madras. Il n'est pas moins étonné de voir un prêtre à ses côtés que moi d'avoir en face un enfant de l'Inde. Je lui demande s'il n'a jamais rencontré de Missionnaires, lui qui a tant voyagé. Il me répond qu'il en a vu beaucoup : « Avez-vous entendu parler de la religion catholique enseignée par les Missionnaires ? » — « Je la connais et je suis moi-même catholique. » Et comme je me tourne vers mon catéchiste, pour lui dire en français, afin de ne pas être entendu du malade, combien je bénis la Providence de m'avoir amené ici, je ne suis pas peu surpris d'entendre l'Indien me répondre aussi en français : « Père, je comprends ce que vous dites. Oui, je suis catholique ; oui, je crois au seul grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, et je me recommande tous les jours à lui dans mes souffrances. » L'Indien m'apprend bientôt qu'il demeurerait à Madras auprès des Missionnaires, que, dans son enfance il leur a longtemps servi la Messe. C'est d'eux qu'il a appris le français, mais depuis vingt-cinq ans qu'il n'a parlé cette langue, il l'a oubliée en grande partie ; puis il se met à me réciter sans faute Notre Père, Je vous salue Marie, et d'autres prières.

« Dans une seconde visite que j'ai rendue à Antonio, il m'a témoigné le désir de venir s'établir près de moi pour finir ses jours en bon et fervent catholique. Il s'estimera trop heureux, m'a-t-il dit, de me servir la messe, de faire mon jardin et ma petite cuisine. J'ai accédé à ses désirs, d'autant plus volontiers qu'il sait lire et écrire, et qu'il possède très bien l'indien, l'anglais, l'espagnol, et la langue de Rotuma.

« Comment ne pas reconnaître ici un nouveau



trait de la bonté divine, qui, au moment où mon catéchiste Philippe va s'en retourner à Wallis, me fait rencontrer, au fond des bois, un pauvre Indien propre à le remplacer comme interprète, et possédant une collection d'idiômes qui me sont tous utiles, puisque j'ai à traiter ici avec des gens de toutes les parties du globe. De son côté, Antonio, n'est pas moins satisfait de retrouver, sur ses vieux jours, une maison de retraite, qui lui rappelle les plus beaux jours de son enfance. »

Malgré cette attention de la Providence, qui offrait aux Missionnaires un appui inattendu dans la personne de cet Indien catholique, l'île de Rotuma se montra rebelle à la vérité. Le P. Villien ne tarda pas à rejoindre Mgr Collomb, Vicaire apostolique de la Mélanésie, à la Mission duquel il appartenait; il fut remplacé par le P. Favier, qui s'arracha, non sans peine, aux consolations de Futuna, pour s'abreuver des amertumes de Rotuma. Néanmoins cette âme généreuse savait trouver des jouissances au milieu de ces amertumes, et son apostolat presque infécond, fut consolé par quelques conversions que le ministre de Dieu aimait à raconter lui-même.

« Une jeune femme se convertit et vint à l'église avec sa petite fille âgée de deux ans. A cette nouvelle, l'indignation est générale dans sa famille : invectives, menaces, persécutions, tout est mis en œuvre pour lui faire changer de résolution. Trop faible contre l'orage, la jeune néophyte abandonne sa famille et vient se réfugier chez une femme chrétienne, dans le village où est l'église. Ses parents l'y découvrent; à l'instant on lui arrache sa petite fille d'entre les bras et on lui déclare qu'elle ne lui



sera plus rendue. Son cœur de mère fut sans doute bien ému, mais Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, la soutint dans cette rude épreuve : elle resta inébranlable, renonça à sa famille, à son époux, à sa fille unique, et se fixa auprès de notre chapelle, dans une petite case où son mari lui faisait de fréquentes visites pour l'engager à changer de résolution : « Tu ne veux donc plus demeurer avec moi, lui disait-il ; reviens, nous nous réunirons et nous vivrons heureux avec notre enfant. » Et à chaque fois qu'il renouvelait ses instances, il n'obtenait que cette réponse : « Nous nous réunirons, si tu te convertis ; sinon jamais ! » Un jour, elle apprit que sa petite fille était malade, et que les sorciers de l'endroit, avec toute leur prétendue science, ne pouvaient la guérir. S'armant alors de courage, elle va dans sa famille, où elle est accueillie par des outrages : « Malheureuse ! lui disait-on, ne vois-tu pas que les dieux de Rotuma, irrités de ta mauvaise conduite, mangent ton enfant pour se venger. » — « Les dieux de Rotuma ne sont que des absurdités, répondit-elle. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, c'est Jéhovah ; il ne mange pas les hommes ; la religion seule peut rendre la santé à ma fille. » A ces mots, elle saisit son enfant et s'enfuit à toutes jambes se cacher chez un de mes néophytes ; quelques jours après, sa fille fut entièrement guérie. Ses parents, voyant leur peine perdue, cessèrent peu à peu de la persécuter : son mari, qui l'aimait tendrement, continuait de la visiter, et insensiblement elle finit par le convertir. Il quitta lui-même sa famille pour venir habiter auprès de nous avec sa courageuse épouse. Après un assez long catéchuménat, ils reçurent le Baptême



avec leurs deux petites filles, et ils n'ont pas cessé depuis cette époque de vivre en bons chrétiens. »

Voici une autre histoire, non moins touchante : « Il y avait dans un village un vieillard phthisique, profondément ancré dans le paganisme. Afin d'obtenir sa guérison, il avait offert à ses dieux une foule de sacrifices; mais tout était resté sans résultat. Un jour, ce vieillard se réveille tout tremblant, on lui demande ce qu'il a : « Allez promptement, dit-il, et faites-moi venir Ninafe, (c'était un néophyte solidement vertueux qui me servait de catéchiste). » Le jeune homme accourt auprès du malade, et lui demande ce qu'il veut. « Écoute, lui dit le vieillard : Jusqu'à ce jour je n'ai eu pour les Missionnaires que des sentiments de haine et de mépris. Quand je les voyais passer, j'étais bouleversé par un saisissement que je ne peux expliquer. La nuit dernière, tu es venu ici avec un étranger en habit noir. Cet étranger avait une attitude menaçante; il m'a ordonné, d'une voix sévère, d'écouter les Missionnaires; ses paroles m'ont effrayé, et à l'instant j'ai renoncé aux dieux de Rotuma. Va donc dire au Missionnaire de venir me voir, pour que je lui donne mon corps et mon âme. » Dès que j'eus connaissance du fait, je m'empressai de visiter ce bon vieillard. La joie était peinte sur son front, les paroles de mon catéchiste l'avaient touché, le calme avait succédé à sa frayeur : « J'ai renoncé aux dieux de Rotuma, me dit-il, je me donne à toi entièrement, fais de moi ce que bon te semblera. » Une âme si bien disposée n'était pas difficile à conduire. Je consacrai un mois entier à lui apprendre les vérités principales de la religion, et lorsqu'il fut suffisamment instruit, je le baptisai. Quelque temps



après, il s'endormait dans le Seigneur. Heureux vieillard, que la Providence, toujours admirable dans ses voies, avait sauvé, comme autrefois le centenaire Corneille, par le moyen d'un songe ! »

Le P. Favier, qui raconte ces deux traits si consolants pour son zèle, ne fit pas un long séjour dans l'île de Rotuma ; il devait la quitter bientôt pour s'établir dans l'archipel de Fidji, au milieu de ce peuple dont il disait, après l'avoir vu et étudié de près : « Je doute qu'il y ait sur le globe une race plus dégradée que celle-là, et il faudra bien du temps et de la patience pour en faire de bons chrétiens. » Hélas ! cette parole n'était pas moins vraie du peuple de Rotuma que du peuple de Fidji. On en avait fait et on allait continuer d'en faire la triste expérience : le moment n'était pas éloigné, où les Missionnaires se verraient forcés de secouer la poussière de leurs pieds sur ce peuple trop longtemps rebelle aux efforts de la charité.

Au P. Favier et au P. Verne s'était joint le P. Joseph Sage, né à Chirens (Isère) le 18 août 1821. Berger vigilant, écolier studieux, il avait fait chaque jour un trajet de treize kilomètres, souvent par la pluie et par la neige, pour acquérir des connaissances qu'il ne pouvait acquérir dans son village. Il se sentit de l'attrait pour le sacerdoce : à l'âge de seize ans, il commença ses études dans une école cléricale, où il ne resta pas longtemps, si rapides furent ses progrès. Au Grand Séminaire de Grenoble, son attrait qui le poussait vers le sacerdoce le poussa vers les Missions étrangères. Le jeune lévite fut vaincu par ce raisonnement :

« Si je reste dans mon diocèse, avec la grâce de



Dieu, je pourrai comme un autre y faire quelque bien ; ce peu de bien, tout autre prêtre le fera certainement à ma place. Mais si je reste ici, est-ce qu'un autre fera, auprès des sauvages, le bien qu'avec la grâce de Dieu, j'y pourrai faire par mon dévouement ? Et alors que deviendront ces Infidèles qui ne seront pas évangélisés par moi, ni par cet autre qui ne me remplacera pas comme dans une paroisse de France ? »

Ce raisonnement triompha de toutes les hésitations, et, après être entré dans la Société de Marie, le P. Sage obtint de partir pour l'Océanie au mois de juillet 1849.

Il écrivait à sa famille une lettre pleine de sentiment et de foi, comme il convient à un Missionnaire :

« Il est vrai que, pour suivre Jésus-Christ, il faut me séparer de vous et ne plus vous revoir sur la terre, mais, ne l'oubliez pas, Celui qui opère cette séparation est le meilleur des pères, le plus tendre des amis, le plus généreux des bienfaiteurs. Il me dit de vous quitter, et m'assure en même temps qu'il vous prendra d'une manière particulière sous sa protection.

« Je vous souhaite la paix avec Dieu, avec le prochain, avec vous-mêmes, l'union entre vous. Je m'en vais où Dieu m'appelle. Quelques larmes coulent de mes yeux, mais elles me sont douces. Il semble que j'éprouve déjà l'effet de ces paroles du divin Maître : Celui qui quitte sa maison, ses frères, ses sœurs, pour la gloire de mon nom, recevra le centuple. »

Le P. Sage arriva à Rotuma le 1<sup>er</sup> juin 1850. A peine débarqué dans cette île, le jeune Missionnaire



se mit avec ardeur à l'étude d'une langue difficile. Sans perdre une minute, il donnait ses soins à cette étude pénible, et il s'occupait aussi de travaux matériels pour lesquels il avait une aptitude précieuse. Homme de ressource, véritable factotum, il tirait parti de tout et s'appliquait à tout, arrangeant sa chapelle, défrichant son enclos, construisant son four, creusant son puits, faisant sa cuisine et n'oubliant pas de nourrir ses poules ni de traire ses chèvres, ses *mères nourricières*, comme il les appelait. Chasseur intrépide, il s'armait d'une canne à fusil et ne manquait jamais son coup. Les pigeons ramiers abondaient à Rotuma, où ils étaient déclarés *tapu*. Économe de son plomb et de sa poudre, qu'il dépensait à coup sûr, le chasseur tirait autant d'oiseaux qu'il y avait de convives au repas : il se serait fait un scrupule de dépasser ce nombre, disant que c'était assez d'un pigeon par tête. Lorsque les autres vivres faisaient défaut au logis, le P. Sage recourait à un stratagème. Les Rotumiens avaient l'habitude de porter de la nourriture aux morts : le Missionnaire le savait ; pendant la nuit, il enlevait cette nourriture, à laquelle les morts ne touchaient pas et qui pouvait profiter aux vivants. Lui qui ne riait presque jamais, il ne pouvait retenir un sourire à la pensée de cette supercherie, bien permise à des gens qui mouraient de faim.

■ Nous lisons cette note dans le journal du Missionnaire :

« Je trouve sur le rivage un régime de très beaux cocos. Nous l'apportons ; nous en buvons et en faisons boire à tous les enfants qui nous entourent, entre autres aux enfants de celui qui avait fait ce



sacrifice aux *Atua* de la mer. Nous devions tous en mourir, mais comme nous nous en sommes bien trouvés et qu'on a beaucoup ri aux dépens du sacrificeur, on nous en a apporté d'autres, je ne sais pour quelle raison. »

Le journal du P. Sage nous marquera les divers incidents de la Mission de Rotuma.

« Septembre 1850.

« Le P. Verne et le P. Favier, jusque-là, n'ont à peu près baptisé que des personnes en danger de mort. Ils me disent que la conversion de l'île est bien difficile. Ce peuple rapace, et peut-être trop civilisé, a toujours rejeté la religion. Cependant on laisse les Missionnaires assez tranquilles, et il paraît qu'on s'en tiendra longtemps encore aux railleries et au mépris... Hélas ! Nous avons bien besoin que Jésus et Marie viennent à notre aide ! Enfin je m'installe et je couche dans ma nouvelle habitation, que je mets sous la protection des Anges gardiens. Puissent-ils la préserver de toute espèce de tempêtes et d'orages ! Puisse-t-elle être placée *ad resurrectionem multorum et sanctificationem meam !* »

« Octobre.

« Ce pauvre peuple, ignorant, superstitieux et apathique, nous assimile aux frères de la côte (étrangers). Les enfants nous insultent et nous appellent par dérision *Blancs*. Les chefs nous repoussent de leurs villages et nous regardent du haut de leur grandeur, et celui qui nous reçoit voudrait nous appeler ses *Blancs*. Ils ne savent pas ce que c'est qu'un prêtre.



Pour une brasse de calicot ils se feraient catholiques, mais catholiques à la vapeur. Les absurdités et les mensonges que cinq Tongiens leur débitent, depuis douze ans, contre nous et contre l'Église, ne servent pas peu à les tenir dans l'indifférence. Aux yeux de ces Messieurs, nous sommes des ignorants, des païens. Quelle pitié ! »

« 13 Octobre. — Maternité de la sainte Vierge.

« J'assiste au baptême de deux adultes. L'un de ces nouveaux chrétiens est un aveugle qui sait par cœur l'histoire de la Bible, les noms des Apôtres, des Prophètes, des Patriarches, la Généalogie de Notre Seigneur et une foule d'autres choses. C'est bien, je pense, le plus savant homme de Rotuma. Il a de plus le génie poétique et a composé plusieurs poèmes, qu'il débite quand on les lui demande.

« L'autre, plus jeune, a des moyens ordinaires ; mais sa bonne volonté supplée à ce qui lui manque. Un aveugle ! Un estropié ! Voilà les prémices de la Mission de Rotuma ! »

« 25 Décembre. — Fête de Noël.

« J'ai suivi de point en point la retraite de notre noviciat, et je la termine aujourd'hui. Il me semble que j'ai eu un peu de bonne volonté. Puisse Dieu en être content ! Notre chapelle était, je crois, aussi bien ornée qu'elle pouvait l'être avec nos faibles ressources. J'ai été satisfait de l'empressement de nos catéchumènes et du respect des Infidèles. Vraiment nous sommes bien heureux de célébrer de semblables fêtes, au moins avec autant de liberté qu'en France, et



peut-être avec plus de sécurité! Puissent l'enfant Jésus et sa divine Mère appeler à la crèche cette multitude d'aveugles, qui ont des yeux pour ne pas voir! »

« 31 Décembre.

« J'achève la construction d'un petit four. C'est, je crois, un meuble nécessaire. Mais que faire d'un four, si nous restons toujours sans moisson? Ah! puisse le Ciel nous donner au moins la force et le courage de semer toujours et beaucoup! »

« 17 Avril 1851. — Jeudi Saint.

« Que faire pour visiter Jésus pendant ces saints jours? Aller en esprit où il est! Quand on nous dit: « Je veux aller en enfer », est-ce qu'il ne nous semble pas que nous entendons les Juifs: « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » On nous appelle Chiens, Étrangers, Hommes méprisables... On nous dit: Rotuma ne manque pas d'argent. Nous voulons jouir ici-bas. Si la religion était bonne, ce ne serait qu'autant qu'elle nous procurerait beaucoup d'aises... O Jésus! »

Au mois d'octobre de cette année 1851, Mgr Bataillon vient visiter les Missionnaires de Rotuma. L'île est en feu, la guerre fait des victimes. Faut-il priver ce peuple ingrat de la lumière à laquelle il ferme volontairement les yeux? Le cœur du Pasteur ne peut encore s'y résoudre! L'Évêque prend avec lui un des Missionnaires, le P. Favier, et laisse les deux autres pour attendre et souffrir encore. Le P. Sage dit dans son journal: Les Missionnaires devant Rotuma.



« 18 Octobre 1851.

« Sa Grandeur nous encourage, nous bénit, et nous laisse dans une position peu rassurante. Sans vouloir faire le prophète, il semble que, vu les circonstances, on peut dire : Que de choses vont se passer sur ce grain de sable, avant que ce navire chéri qui s'éloigne, revienne à notre secours et nous amène un cœur charitable où nous puissions soulager le nôtre, en y versant une partie de l'amertume qui l'abreuvera. Peut-être perdrons-nous presque tout notre petit troupeau ! Peut-être dans peu de temps l'île sera-t-elle toute protestante ! Peut-être l'un de nous versera-t-il son sang pour fertiliser cette terre ingrate ! Dieu le sait. Que sa volonté soit faite ! »

Il y a de la plainte et de la tristesse dans ces paroles : il n'y a point de découragement, puisque la pensée finale est la soumission à la volonté de Dieu. C'est le calice qu'on voudrait éloigner de ses lèvres, parce qu'il est plein d'amertume, et qu'on se résigne à boire, parce que Dieu le veut ainsi.

Mais l'agonie se prolongeait, et lorsque, en 1852, un autre navire, le *Bride*, parut devant Rotuma, la situation était loin de s'être améliorée. Le navire apportait aux Missionnaires une lettre de Mgr Bataillon, qui les laissait libres de faire ce qu'ils croiraient le plus convenable devant Dieu : Rester ou se retirer. Ils se décidèrent à rester encore : le zèle veut toujours espérer qu'il finira par triompher des obstacles. Une année se passa au milieu des mêmes contradictions et du même insuccès. Le *Bride* reparut devant Rotuma. Les Missionnaires se souvinrent



alors des paroles de l'apôtre saint Paul : « Il fallait d'abord vous parler le Verbe de Dieu; mais parce que vous le repoussez et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Gentils. Ainsi nous l'a commandé le Seigneur. »

Rassurés par ce souvenir et par l'ordre de leur Supérieur, le P. Verne et le P. Sage s'embarquèrent sur le *Bride*, au mois de juillet 1853. Un certain nombre de catéchumènes demandèrent à les suivre. Les Missionnaires acceptèrent de les prendre avec eux, pour les déposer à Wallis et à Futuna, espérant bien, qu'en des temps meilleurs, ces chrétiens reviendraient dans leur patrie pour l'évangéliser. D'autres catéchumènes ou néophytes restèrent à Rotuma, afin que le vrai Dieu ne fût pas sans adorateurs dans cette île malheureuse et coupable. Parmi eux se trouvait le vieux Mailagi, cet aveugle qui avait été le premier adulte à recevoir la vérité, et qui n'avait jamais manqué, depuis sa conversion, de réciter chaque jour son Rosaire. Le P. Verne, qui le regardait comme un ami, lui proposa de l'emmener avec lui. Le vieil aveugle lui répondit avec humilité : « Que feras-tu de moi, misérable balayure ? Je ne suis bon qu'à être jeté dehors ! » Le Missionnaire n'insista point, croyant que la volonté de Dieu était que Mailagi demeurât à Rotuma, pour maintenir dans la foi le petit troupeau privé de ses pasteurs.



## CHAPITRE XIII

### DIFFICULTÉS

L'apostolat de l'Océanie centrale présentait de grandes difficultés. Mgr Bataillon en a signalé quelques-unes dans un rapport adressé, en 1852, aux Membres du Conseil central de la Propagation de la Foi :

« Nos Missions de l'Océanie sont les plus lointaines et les plus isolées du globe ; nos moyens de communications avec les pays d'où nous viennent les secours, sont des plus longs et des plus rares ; le champ que nous cultivons n'est pas une terre unique, où, l'élan une fois donné, le bien se propage ensuite comme de lui-même. C'est une multitude d'îles éparpillées dans un immense Océan, aussi difficiles à visiter que dispendieuses à desservir, et qui, n'ayant pas ou presque pas de rapports entre elles, restent étrangères à toute impulsion du dehors, et ne peuvent par conséquent profiter du bien qui s'opère ailleurs. Pour la conversion de chacune d'elles, il faut recommencer à nouveaux frais, reprendre la série des mêmes travaux et des mêmes peines, patienter le même nombre d'années, puis, la conquête obtenue, en voir les résultats circonscrits par les flots qui baignent le rivage.



« Ce qui ajoute à nos difficultés dans cette multitude d'îles éparses, c'est que nous y avons été précédés par l'hérésie, qui s'est installée là de longue main, et dont les nombreux ministres avaient d'abord d'autant mieux réussi, qu'ils étaient entourés de plus de prestige. Outre l'avantage d'être arrivés les premiers, ils avaient pour eux l'éclat de la fortune; ils menaient un grand train et étaient pourvus de toutes choses; ces pauvres peuples les ont crus, ont adopté leur religion, et ajouté foi à leurs calomnies contre le catholicisme. Les préventions étaient donc semées d'avance sur toutes nos voies, et pour en triompher il faut du temps. Il en faut d'autant plus, que ces tribus isolées, ne voyant pas ce qui se passe dans le reste du monde, ne pouvant comparer les deux cultes par l'inspection de ceux qui les professent, sont obligés de s'en rapporter à la parole de leurs Missionnaires; et cette confiance ne s'obtient pas en un jour. »

Ces paroles de Mgr d'Énos marquent bien le caractère des obstacles qui s'opposaient à la propagation de la vraie Foi, mais elles n'indiquent pas tout. Les Missionnaires qui ont souffert de ces obstacles, et Dieu qui a été le témoin de ces souffrances, en ont gardé le secret. Nul ne saura jamais combien le corps et l'âme des Apôtres passent par la douleur, pour amener les peuples à la connaissance de la vérité. Mgr Bataillon lui-même, dans ce rapport où il signale les difficultés et les résultats de son œuvre, se tait absolument sur tout ce qu'il endurait alors de peines, de maladies, de fatigues. Il lui fallait sans cesse se transporter d'une île dans une autre. Quels espaces immenses à parcourir ! et dans



quelles conditions défavorables ! au milieu de quels dangers continuels ! à travers quelles tempêtes déchaînées ! Et, le plus souvent, sur des navires qui offraient peu de sécurité, et nulle commodité pour les voyageurs.

Le Pasteur, pour visiter son troupeau, ne s'effrayait d'aucun péril, ne se rebutait d'aucune fatigue, et s'en allait sans cesse d'une peine qui finissait à une peine qui commençait. Dans ces intervalles de voyages, nous le voyons atteint d'une large blessure qu'il se fait au genou en travaillant de ses mains à la construction d'une église ; nous le voyons réduit à s'isoler près d'une année dans la petite île de Nukuatéa pour se guérir du *tona*, maladie qui couvre son corps de tumeurs ; nous le voyons encore, forcé de se priver de dire la sainte Messe, parce que ses jambes refusent le service, appesanties qu'elles sont par cette autre maladie des îles, l'éléphantiasis. Rien n'arrête l'Apôtre : il sait que sa destinée est de travailler et de souffrir, il travaille et il souffre tant que ses forces le lui permettent ; s'il s'arrête un moment, c'est pour reprendre son travail avec la nouvelle vigueur qu'il a puisée dans ce repos d'un moment. Peut-être même devrait-on lui faire ce glorieux reproche, de trop travailler et de trop exiger de ceux qui l'entourent. La nature a des bornes qu'il faut respecter, et l'héroïsme n'habite pas les âmes à toutes les heures. Du moins c'est chose rare, et l'on aurait tort de vouloir faire de l'exception la règle commune. Ce fut là une cause d'embarras pour les Missions de l'Océanie centrale. D'autres difficultés avaient surgi.

Pour la conduite de ces Missions, il y eut diver-



sionnaires et celui qui les employait. Tous deux croyaient faire pour le mieux et s'en tenaient à la droiture de leurs intentions, mais il n'en est pas moins vrai que le Supérieur Général de la Société de Marie se vit obligé de suspendre, pour un temps, l'envoi de Missionnaires en Océanie. Il demandait, comme c'était son devoir et son droit, que les questions en litige fussent tranchées par Rome.

C'était une situation critique, d'où il importait de sortir au plus tôt pour le salut des âmes. Par suite de ce défaut d'entente, les Missionnaires n'arrivaient plus de France dans l'Océanie centrale. A tous les points de vue Mgr Bataillon souffrait de ces retards, mais il n'en demeurait pas moins fidèle à ses premiers liens, qui l'attachaient à la Société de Marie. Il crut donc que pour le bien général il devait se sacrifier, et il écrivit pour offrir sa démission. On se garda bien d'écouter une telle proposition, tout en rendant justice aux vertus, au dévouement, aux sacrifices de l'Apôtre. Seulement il y avait des questions à éclaircir, et comme de toute part se rencontraient les bonnes intentions et les bonnes volontés, Rome trancherait la difficulté et donnerait un nouvel essor aux Missions si intéressantes de l'Océanie.

Mgr Bataillon comprit qu'il fallait se décider à un voyage d'Europe et, dans ce but, il quitta sa chère île de Wallis. Ses néophytes le virent s'éloigner avec grande peine. Ils lui disaient : « Évêque, oh ! que nous voudrions voir notre île se changer en une pirogue sur laquelle nous pourrions tous voguer et partir avec toi. Du moins emporte nos cœurs et nos vœux. Dépose aux pieds du grand Chef de la Religion nos sentiments d'amour et de respect. Dis à nos frè-



res d'Europe que nous les aimons beaucoup. Dis-leur aussi que nous leur portons envie, non pas à cause de leur pays et de toutes leurs belles choses, dont on nous parle tant; nous sommes contents de notre petite île, de nos cases et de nos vêtements de feuillage. Ce que nous leur envions, c'est le bienfait de la foi, dont un grand nombre sont encore privés dans les autres îles; ce sont aussi les moyens de salut qu'ils ont en abondance et qui manquent à tant d'autres. Qu'ils veuillent donc nous céder des Missionnaires. »

Mgr d'Énos se rendit d'abord à Sydney: il y reçut, le 5 mai 1856, une lettre de Rome, qui l'invitait à entreprendre le voyage déjà commencé: dès le lendemain, il arrêta sa place à bord du *Royal Charter*, et, le 17 du même mois, il quitta l'Australie avec le P. Roulleaux et le F. Sauveur, que des infirmités incurables condamnaient à renoncer aux Missions d'Océanie.

Le P. Mathieu, que Monseigneur avait toujours honoré de sa confiance, avait été choisi par lui pour l'accompagner dans ce long et difficile voyage. Dieu en avait décidé autrement. Quelques jours avant le départ de Sydney, ce zélé Missionnaire se vit atteint de la fièvre typhoïde à laquelle il ne tarda pas à succomber. Il ne se fit point illusion sur son état: le docteur donnait toutes les espérances d'une prochaine guérison, le malade ne partagea point ces espérances; il se sentait frappé à mort, mais il n'en manifestait aucune frayeur. « Je n'ai plus rien qui me cause de la peine, disait-il la veille de sa mort. Je me suis abandonné entièrement à la sainte Vierge. Qu'elle fasse de moi ce qu'elle voudra. » Il



reçut les derniers sacrements le 23 mai : il répondit à toutes les prières avec une présence d'esprit vraiment surprenante. Le lendemain, le P. Rocher, procureur des Missions à Sydney, vit bien que la fin approchait, et s'occupa de donner au malade l'Indulgence plénière : pendant la cérémonie, le P. Mathieu garda toute sa connaissance et toute sa présence d'esprit : il eut même assez de forces pour répondre aux prières. Par inadvertance, le P. Rocher se trompa une fois de verset, le mourant ne répondit rien et attendit que la faute fût réparée : alors il articula nettement les paroles qui devaient suivre le verset remis en sa place ; quelques minutes avant de mourir, il demanda le crucifix, le baisa plusieurs fois avec une grande affection, et ne le quitta plus des yeux.

Il rendit ainsi le dernier soupir en regardant la croix. C'était le 24 mai 1856, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, un beau jour pour mourir, quand on est le serviteur et l'enfant de Marie. Mgr Bataillon avait été obligé de partir pour la France, quelques jours auparavant : il avait emporté l'espérance que ce bon soldat resterait encore sur la terre pour continuer de combattre avec lui, mais Dieu avait trouvé que le moment de la récompense était venu.



## CHAPITRE XIV

### VOYAGE EN EUROPE

Mgr Bataillon arriva en France au mois de juillet 1856. Il était accompagné de trois Naturels des îles de l'Océanie centrale : Motesito de Wallis, Soakimi de Tonga, Rafaele de Rotuma. Sa présence produisit une vive impression.

Cet Évêque à l'œil dominateur, à la tête blanchie par les travaux plus que par les années, à la barbe majestueuse comme celle d'un patriarche, cet Évêque ou plutôt ce triomphateur qui marchait toujours suivi de ses trois Insulaires, c'était comme une apparition de l'Océanie en France, une évocation d'un passé d'idolâtrie vaincue et un symbole de vrai Christianisme pour ces îles païennes ou hérétiques.

On se rappelle la scène touchante qui eut lieu à l'église de Notre-Dame des Victoires. Mgr Bataillon était en chaire : d'une manière simple, et sublime par sa simplicité même, cet Apôtre faisait le récit de ses travaux et de ses succès ; les cœurs se sentaient émus sous cette parole apostolique, et les larmes avaient peine à se retenir, quand le prédicateur disait : « Mes Frères, donnez-nous vos prières et vos aumônes ; nous, missionnaires, nous donnerons notre sang et notre vie. » Et lorsque, en descendant de



chaire, Mgr Bataillon commanda à ses trois Océaniens de chanter en langue du pays ce cantique si populaire qui commence par ces mots :

Unis aux concerts des anges,

toute la foule, d'un mouvement spontané, reprit le refrain en langue française, et le répéta plusieurs fois avec un enthousiasme impossible à décrire. Ce sont de ces souvenirs qui ne s'effacent point.

Le voyage de Mgr d'Énos contribua puissamment à multiplier les adhésions à l'Œuvre catholique et française de la Propagation de la Foi. Aussi, le Président du Conseil Central de Lyon, M. Terret, se crut-il obligé de lui adresser cette lettre de félicitation :

« Monseigneur,

« Nous avons appris avec une reconnaissance très vive, tout ce que Votre Grandeur avait bien voulu faire en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans les paroisses qu'elle vient de parcourir, et les résultats vraiment consolants dont vos prédications ont été suivies. Partout où Votre Grandeur s'est montrée, les populations dociles à vos exhortations pressantes, Monseigneur, se sont attachées avec plus d'élan encore à l'Œuvre sainte, et ceux qui ne la connaissaient pas, ou qui, jusqu'ici, étaient demeurés en dehors des rangs des souscripteurs, s'y sont agrégés avec un empressement remarquable.

« De si heureux fruits nous feraient très vivement désirer, Monseigneur, que dans toutes les localités que Votre Grandeur visitera encore, pendant son



séjour en France, avant son départ pour Rome ou après son retour, elle voulut bien continuer de joindre à toutes les exhortations que son zèle apostolique pourra la porter à adresser encore aux fidèles, quelques mots de recommandation en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi; on ne saurait douter que les résultats ne continuassent à répondre à votre sollicitude; pourrait-il en être autrement, et à qui le Seigneur accorderait-il le succès, si ce n'est à la parole d'un Évêque, qui, depuis plus de vingt ans, a consumé ses forces à prêcher l'Évangile, à travers tant de fatigues et de peines! »

Dans le rapport que Mgr Bataillon adressa au Conseil Central de la Propagation de la Foi, nous relevons ce passage qui faisait allusion à ses efforts en faveur de l'Œuvre.

« Je regarde comme une faveur insigne de la miséricorde céleste d'avoir pu déjà, depuis mon arrivée en France et malgré l'affaiblissement de mes forces, prêcher, sinon avec éloquence, du moins avec bonne volonté, la pacifique croisade dont vous êtes les chefs, et multiplier ainsi, Dieu aidant, sur mon passage, les enrôlements de la charité et du zèle. Sans parler des autres bénédictions qu'il a plu au Seigneur de répandre sur la faible parole d'un Évêque, qui a désappris sa langue maternelle, j'ai vu, dans une seule paroisse de campagne, plus de quatre cents fidèles s'inscrire à mon appel sur le registre de l'Association. Je serai trop heureux, quand j'aurai l'occasion de vous prêter mon humble concours. Travailler à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, n'est-ce pas travailler au bien du monde entier? »

Mais le retour de Mgr Bataillon en Europe avait



surtout pour but d'aplanir les difficultés dont il a été déjà question. A Lyon comme à Rome, tout s'arrangea de la manière la plus favorable aux intérêts de la Société de Marie et des Missions de l'Océanie. Pie IX accueillit l'intrépide Missionnaire avec sa bonne grâce habituelle, et jouant familièrement sur les mots comme il le faisait avec tant d'à-propos : « Voilà donc, dit-il, Mgr Bataillon qui a tant bataillé ! Eh bien ! mon cher fils, il faudra mourir sur le champ de bataille. » C'était là le fond de l'âme du Missionnaire ; mais la parole du Souverain Pontife agrandit la pensée et enflamma le désir que l'Évêque sentait, de se dévouer jusqu'à la mort au salut de ses chers sauvages d'Océanie.

Mgr Bataillon s'était d'abord présenté seul à l'audience du Pape : il dit alors à Pie IX qu'il amenait avec lui des représentants de cette Océanie pour laquelle il était bien décidé à combattre jusqu'au dernier soupir. Motesito de Wallis et Soakimi de Tonga furent introduits. Pie IX les accueillit avec une bonté toute paternelle, accepta les offrandes qu'ils tenaient dans leurs mains, leur donna des médailles et des chapelets, et bénit d'une bénédiction toute spéciale ces Indigènes de l'Océanie, qui, les premiers de leur race, étaient venus dans la capitale du monde chrétien, et, qui, destinés au collège de la Propagande, où tant d'idiômes différents se font entendre, allaient y parler une langue nouvelle.

Mgr Bataillon trouva un accueil non moins bienveillant auprès du cardinal Barnabo, Préfet de la Congrégation de la Propagande. De concert avec le T. R. P. Favre, qui avait succédé au T. R. P. Colin comme Supérieur Général de la Société de Marie, il



prépara un règlement pour les Missions d'Océanie, dont les prescriptions furent environnées de toutes les lumières désirables. Ce règlement terminé obtint l'approbation nécessaire du Cardinal Préfet de la Propagande. Son Eminence donna encore au Vicaire apostolique de l'Océanie centrale une marque exceptionnelle de l'intérêt qu'elle lui portait. Avant son départ de Rome pour la France, l'Évêque reçut une lettre pour le recommander à tous les chefs des diocèses de la catholicité. Nous nous faisons un devoir de placer ici ce témoignage de haute estime.

« Le très illustre évêque d'Énos, Mgr Pierre Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, venu à Rome pour traiter les importantes affaires de sa Mission, se dispose aujourd'hui à rejoindre le troupeau qui lui a été confié.

« Au moment où ce Prélat, qui nous est si cher et qui a si bien mérité de l'Église, va reprendre ses fonctions évangéliques, nous ne pouvons à cause du vif intérêt que nous portons à sa personne aussi bien qu'à sa Mission, nous dispenser de lui donner ces lettres pour le recommander affectueusement en Notre Seigneur à tous les Archevêques, Évêques et autres Ordinaires, à toutes les Autorités, même civiles, et à la piété des Fidèles.

« Selon notre devoir, nous avons fait de grand cœur tous nos efforts pour aider ce digne Prélat, l'encourager à consolider l'œuvre de la Foi, si heureusement commencée dans ces lointaines régions, et à en presser l'accomplissement. Toutefois sa Mission a des besoins si grands et si nombreux, que, loin d'avoir pu pourvoir à tous, il nous a même été impossible de faire assez pour les plus urgents. Nous nous



voyons donc réduit à la nécessité de l'envoyer auprès des autres Évêques et des fidèles Catholiques, pour réclamer leur assistance et leurs secours. Dans cette Mission de l'Océanie centrale, composée d'un grand nombre d'îles disséminées çà et là à travers l'immensité de l'Océan, on compte plus de 300,000 âmes qui, il y a peu d'années, étaient tristement plongées dans les ténèbres et les ombres de la mort. Grâce à la miséricorde de Dieu, qui a daigné envoyer des ouvriers dans cette portion de sa vigne, grâce au généreux sacrifice de l'Évêque d'Enos et aux travaux des Missionnaires de sa Société, des fruits abondants ont été déjà produits. Nous avons à nous en réjouir ; les habitants des îles de Wallis et de Futuna, tous régénérés par l'eau sainte, ont été introduits dans le bercail du Seigneur. De là, la semence de l'Évangile a été portée dans d'autres îles, notamment dans les archipels des Amis, des Navigateurs et de Viti. Elle y a fait lever de riches moissons, et, en peu d'années, il s'est formé dans ces îles plus de vingt chrétientés qui tendent à s'accroître tous les jours. Mais, malgré de si heureux commencements dus à la protection divine, malgré des espérances fondées d'un avenir plus heureux encore, il serait à craindre que cette Mission, au lieu de continuer sa marche croissante, ne vît au contraire son existence compromise, si, outre les secours d'ouvriers qu'elle espère recevoir désormais, elle n'était soutenue par d'autres secours extraordinaires appropriés à ses besoins, et pourvue des meilleures et des plus solides institutions. Telle est en effet la condition spéciale de cette Mission, et sous le rapport des choses matérielles, et sous le rapport des lieux, qu'elle présente, entre



toutes les autres, un caractère tout à fait exceptionnel ; au point qu'elle ne peut rester longtemps debout, si elle n'est soutenue par des mains étrangères et généreuses. Formée de peuples sauvages réduits au dénuement le plus absolu, elle est privée des moyens nécessaires pour affermir et propager la religion, dépourvue qu'elle est encore des ressources de la civilisation et de l'industrie. Tout étant donc à créer, à organiser, il faut, chacun le comprend, beaucoup de temps et de grandes dépenses.

« Son complet isolement et sa trop grande distance, non seulement de tout centre de civilisation, mais encore de tout pays colonisé, l'ayant jusqu'à ce jour privée des avantages qui en découlent, il est indispensable à son existence de les recevoir d'ailleurs, tant qu'elle ne pourra se les procurer elle-même.

« C'est pourquoi, afin de prévenir la ruine de cette Mission si intéressante, si digne à tous égards de pitié et de bienveillance, afin de fonder les œuvres que l'Évêque d'Énos a projetées, et de subvenir aux besoins de tout genre, qui le pressent et l'accablent, nous prions tous les Prélats catholiques et tous les Fidèles, nous les conjurons très affectueusement en N. S. de prêter leur appui, d'accorder leur secours à ce digne Évêque, autant qu'il sera en leur pouvoir ; nous désirons enfin que chacun, ranimant son zèle pour la Propagation de la Foi et le salut des âmes, embrasse la cause et épouse les intérêts de cette Mission avec tant d'ardeur, qu'il s'en montre le protecteur dévoué.

« Donné à Rome, au Palais de la S. C. de la Propagande, le saint jour de Pâques, 12 avril 1857.

« C. AL. BARNABO, *Préfet.* »



Mgr Bataillon revint en France pour essayer de rétablir sa santé gravement altérée, mais dévoré de zèle, il ne pouvait garder un repos nécessaire; il sillonna la France en tous les sens pour réveiller la pensée de l'Océanie. Son attente ne fut pas trompée, ses efforts ne restèrent pas infructueux; il recueillit d'abondantes aumônes et fit germer ou développa plus d'une vocation apostolique. Son voyage d'Europe avait duré plus de deux ans. Arrivé en France au mois de juillet 1856, il en repartit à la fin de l'année 1858. Il n'emmenait avec lui qu'un seul prêtre, le P. Léon Gavet, du diocèse de Viviers.

Plusieurs envois de Missionnaires avaient précédé le retour de l'Évêque en Océanie.

Dès le mois de mai 1856, avant même que Mgr d'Énos fût arrivé en France, trois Missionnaires d'élite étaient partis, les PP. Joseph Monnier, Claude Joly, Louis Elloy. Le dernier devait être d'abord le coadjuteur, et plus tard le successeur du Vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Il ne sera guère question de lui dans cet ouvrage, parce que, comme nous l'avons déjà dit, nous nous réservons de raconter ailleurs l'histoire religieuse de l'archipel de Samoa, où il occupe une si large place.

Dans le courant de l'année 1857, le R. P. Victor Poupinel, Procureur Général des Missions d'Océanie, fut désigné d'une voix unanime, pour aller visiter lui-même ces Missions, qu'il connaissait mieux que personne sans les avoir vues. Il n'écouta que son obéissance et son zèle, pour quitter les hautes fonctions dont il était chargé dans la Société de Marie, et pour s'en aller, avec le titre de Visiteur Général, commencer une vie de fatigues, de souffrances, de



dangers, à laquelle il s'est voué généreusement pendant plusieurs années. Il fut accueilli avec un véritable enthousiasme par les Missionnaires, qui le connaissaient tous, et qui l'estimaient autant qu'ils l'aimaient.

Ainsi la chaîne se renouait, et les Apôtres reprenaient la route de l'Océanie, un moment fermée pour eux. Mgr Bataillon, en revenant dans ses chères îles, allait constater que son voyage en Europe n'avait pas été stérile, et qu'il pourrait désormais continuer, sur une plus large échelle, l'œuvre qu'il avait entreprise pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu.



## CHAPITRE XV

### RETOUR EN OCÉANIE

Mgr Bataillon se trouvait à Sydney au commencement de l'année 1859 : il y acheta, pour le service de ses Missions, une goélette, à laquelle il donna le nom de *Caroline*. Ce navire fut ainsi surnommé, en souvenir de M<sup>me</sup> la comtesse Caroline de la Grandville, qui avait fourni l'argent nécessaire pour cette dépense, et qui, par ce don de la charité chrétienne, était ainsi associée à tous les travaux et à tous les mérites des Missionnaires.

C'est sur ce vaisseau que l'Évêque monta pour retourner dans l'Océanie centrale. Il n'y retourna pas seul : il emmenait avec lui le P. Mériaux et le P. Grézel, qui étaient venus à Sydney, se remettre d'une longue maladie, et qui, sans attendre une guérison complète, avaient demandé à reprendre leur pénible service ; il y avait, de plus, dans la suite de Monseigneur, trois nouveaux Missionnaires, les Pères Gavet, Soret, Leberre, trois Frères coadjuteurs, et trois Sœurs du Tiers-Ordre de Marie, qui allaient se dévouer à l'œuvre si importante de l'éducation des jeunes filles.

A peine la *Caroline* avait-elle quitté le port de Sydney, qu'une voie d'eau se déclara, et qu'il fallut



ramener le navire au port pour le réparer. Lorsqu'il eut repris la mer, il fut assailli par des tempêtes qui menacèrent de l'engloutir. L'équipage courut des dangers sérieux, et Mgr Bataillon plus que les autres, comme nous l'apprend ce récit d'un témoin oculaire :

« Le début de ce voyage a été des plus pénibles, tant à cause des pluies continuelles qu'à raison des vents contraires. Pendant les vingt-cinq jours qu'a duré la traversée, nous avons essuyé trois tempêtes et un furieux ouragan. Deux fois, dans une nuit obscure, la foudre est tombée sur le navire avec un terrible fracas, brisant notre mât de misaine et broyant tous les anneaux d'une grosse chaîne avec laquelle on hissait la grande vergue. Les matelots, qui étaient à leur poste en ce moment critique, ont été renversés, et Monseigneur lui-même a failli être victime de sa sollicitude. N'ayant pas voulu abandonner le pont pendant l'orage, afin d'avoir l'œil à tout, il se trouvait à trente centimètres du sillon lumineux que le fluide a tracé pour se rendre à la mer. Violemment jeté contre le bordage par l'influence électrique, il en éprouva une faiblesse générale et une profonde atonie, qui l'ont quitté fort heureusement au bout de quelques jours. Le démon avait beau faire : Marie veillait sur ses enfants, et nous avons abordé à l'île tant désirée. »

Cette île tant désirée était Wallis. Il y avait trois ans que Monseigneur l'avait quittée, et il y fut accueilli avec un plaisir égal à celui qu'il éprouvait à la revoir. Il s'y reposa quelques jours, puis il fit voile pour l'île de Futuna.

Mgr Bataillon reprenait ainsi le cours de ses pérégrinations apostoliques, pour les continuer jusqu'à sa mort. Il est bon de se faire une idée de ces voyages



sur mer, si souvent entrepris, et si laborieusement poursuivis pour le bien des âmes : nul, mieux que le voyageur lui-même, ne réussira à nous donner cette idée nécessaire. Mgr Bataillon a exposé, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, la manière dont il s'acquittait de ses tournées pastorales :

« La visite de mon vicariat, comme vous le savez, ne peut se faire ni à pied, ni à cheval, ni en voiture, ni en chemin de fer. Composé d'une multitude d'îles, semées çà et là dans une immense étendue de mer (un carré de cinq cents lieues à peu près), il exige un bateau pour en faire la tournée ; et comme dans ces parages-ci nous n'allons point encore à la vapeur, il faut nous contenter d'un bâtiment à voiles, qui n'est pas toujours des plus commodes, ni des plus solides. C'est sur un tel véhicule, qu'installé pour cinq ou six mois, je vais d'une île à une autre, par beau et mauvais temps, par vent favorable ou contraire, par le calme ou par l'orage, souvent à travers les écueils. Tout n'y est pas roses, je vous l'assure, et nous avons souvent de mauvais quarts d'heure à passer. Cependant, cette vie du bord n'est pas sans agréments : une fois la tempête passée ou l'écueil évité, la joie revient à tout le monde, et si la brise est favorable, le ciel pur, la mer belle, le péril est vite oublié, et on ne pense plus qu'à jouir et à bénir le bon Dieu.

« Notre équipage se compose, en général, d'Anglais protestants, qui, loin de nous rendre la vie pénible, nous entourent communément de toute sorte d'égards et de bons procédés. Outre leur compagnie, nous avons souvent celle de quelques confrères, et toujours celle d'un certain nombre de néophytes qui nous suivent d'une île à une autre. C'est là une des



plus douces distractions du voyage : on cause, on prie, on chante ensemble; et tout cela jette sur la monotonie des flots un charme de famille.

« Mais il y a une autre jouissance, qui n'est pas la moindre de toutes, c'est celle que l'on éprouve en approchant d'une nouvelle terre. Le moment est prévu : demain, à telle heure, on verra telle île. Ce moment venu, chacun d'explorer l'horizon. Tout-à-coup on entend un cri : « Terre ! » et tous les passagers de braquer leur vue vers le point indiqué. Imperceptible d'abord, il se dessine, il grandit peu à peu, et avec lui la joie des cœurs. Bientôt, on distingue les arbres, puis la verdure, puis le sable du rivage, puis les hommes eux-mêmes. Déjà des pirogues sont à l'eau, les voilà qui viennent à notre rencontre; les Naturels montent à bord : c'est l'*Epikopo* !! et ils tombent à genoux. Contents d'avoir eu les prémices de la bénédiction épiscopale, ils ont hâte de retourner à terre pour annoncer ma venue. Cette nouvelle vole de bouche en bouche; on s'attroupe sur le rivage. Nous voilà au milieu d'un peuple connu, et dans les bras de confrères que nous n'avions pas vus depuis longtemps. Quelle joie ! quelles douces émotions ! quel bonheur de revoir et de bénir tout ce cher monde ! Quelques instants après, nous nous trouvons tous réunis devant le Saint-Sacrement. Là, aux pieds de Notre-Seigneur, l'attendrissement redouble, les larmes coulent, les cœurs s'épanchent en actions de grâces. Puis vient le tour de la parole : que de choses à dire à ces chers enfants ? Effusion de sentiments paternels, nouvelles de leurs frères océaniens, nouvelles de leurs amis d'Europe, nouvelles de toute l'Église, nouvelles du Père commun des fidèles.



« Cette première entrevue se termine par le programme de mon itinéraire : chaque station est prévenue du jour où elle sera visitée, et sur le champ on se met à l'œuvre de part et d'autre ; chaque paroisse organise sa fête, et se prépare elle-même aux sacrements. En huit ou dix jours, la tournée est faite, les difficultés aplanies, toutes choses réglées, et nous nous embarquons pour un autre archipel, emportant avec nous les bénédictions, les vœux, les présents de celui que nous laissons, avec ses amitiés pour ses frères que nous allons revoir. Quelques jours suffisent ordinairement pour atteindre l'île voisine. En y arrivant, même surprise, même joie, mêmes émotions, même promptitude à faire toutes choses : non pas que nous ayons hâte de nous séparer de ces chers enfants, mais à cause de la somme considérable, que nous coûte chaque jour le bateau qui nous transporte, et dont les frais dans le port sont les mêmes qu'en pleine mer. »

Nous ne suivrons pas le Vicaire apostolique de l'Océanie centrale dans toutes ses courses à travers les îles soumises à sa juridiction. Nous aurions trop souvent les mêmes scènes à décrire, et cela deviendrait fastidieux pour le lecteur. Dans le livre suivant, que nous avons intitulé : *Dernières années*, nous préférons prendre chaque Mission en particulier, afin d'exposer d'une manière succincte les divers incidents qui s'y sont passés, depuis l'époque du retour de Mgr Bataillon en Océanie jusqu'à sa mort.

P. Piéplu, le glorieux blessé de Pés. Rien de plus admirable que l'union de ces deux religieux, qui mettaient tout leur talent ensemble à l'œuvre divine en Océanie.



« Cette première entrevue se termine par le programme de mon itinéraire : chaque station est prévenue du jour où elle sera visitée, et sur le champ on se met à l'œuvre de part et d'autre ; chaque pa-

## LIVRE SEPTIÈME

### Dernières années.

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA CHRÉTIENTÉ DE TONGA

Après le siège de Péa et le traité conclu avec le roi Georges, grâce à l'énergique intervention du Commandant du Bouzet, les Missionnaires de Tonga cherchèrent à relever les ruines de leur chrétienté dispersée, et songèrent à occuper de nouveaux points, pour lutter plus efficacement contre l'hérésie victorieuse.

Le P. Calinon s'établit d'abord à Maofaga, dans la grande île ; puis il céda ce poste au P. Monnier, pour aller, par un acte d'obéissance généreuse, fonder une nouvelle Mission dans les îles Haapai. Le P. Chevron resta à Mua avec un compagnon digne de lui, le P. Piéplu, le glorieux blessé de Péa. Rien de plus admirable que l'union de ces deux religieux, qui mettaient tout leur bonheur à travailler ensemble à l'œuvre divine en Océanie.



Le P. Monnier, qui, de Maofaga, aimait à se rendre souvent à Mua, pour visiter ses deux confrères, écrivait plus tard au T. R. P. Colin :

« Il faut bien vous dire un mot de leur sainte amitié. C'était bien celle de David et de Jonathas : ils accomplissaient à la lettre tout ce que vous avez dit. Ils faisaient leurs prières ensemble, récitaient leur bréviaire ensemble, allaient ensemble visiter les malades. On ne pouvait se trouver avec l'un sans se trouver avec l'autre. Entre eux, ni commandement, ni refus ; ce n'était qu'une pensée, qu'un but : ils aimaient le bon Dieu ensemble. Oh ! l'union précieuse ! Que j'aimais, mon travail du dimanche achevé, courir, le lundi, à cinq lieues de distance, pour apprendre du P. Chevron et du P. Piéplu ce qu'il faut faire à Tonga pour être bon Mariste ! »

Le P. Chevron avait à cœur d'inspirer aux autres les sentiments de piété dont il était animé, et d'introduire à Tonga les pratiques et les exercices usités chez les peuples catholiques ; aussi trouvait-il beaucoup de consolation à pouvoir écrire en Europe :

« La Religion s'affermite en ceux qui la possèdent. Nous avons des personnes qui autrefois se livraient à tous les vices, et qui aujourd'hui tremblent à la pensée du mal. Il y en a même à qui Dieu fait connaître les avantages de la virginité. Les enfants peu instruits sur les choses humaines, connaissent, sur l'Eucharistie, les sacrements, les perfections divines, des vérités, qui ne sont pas connues par un grand nombre de fidèles en France. »

La visite de Mgr Bataillon était toujours, pour cet excellent Missionnaire, une occasion de raviver la piété de ses néophytes : il les initiait à toutes les joies,



à toutes les grandeurs, à toutes les cérémonies de la Religion ; il leur faisait sentir l'importance des grâces attachées à la visite d'un évêque, et les Chrétiens de Tonga donnaient à cette occasion des preuves non équivoques de leur intelligence des dons de Dieu.

Le P. Gavet, qui accompagnait Mgr d'Énos, en 1859, parle ainsi de l'arrivée de l'Évêque à Mua :

« Lorsque nous abordâmes, il était déjà nuit, et les néophytes regrettaient de ne pouvoir contempler leur Évêque. Tout à coup, l'idée d'une illumination s'empara de la foule. Aussitôt de nombreuses lampes improvisées bordent les chemins que doit suivre le cortège. Catholiques et Protestants, tous veulent prendre part à la fête. A mesure qu'on avance, les flambeaux se multiplient, et une longue procession de lumières se déroule sous les cocotiers. Rien ne manque à cette joyeuse réception. Bien que fatigué d'une marche qui avait duré tout le jour, Monseigneur voulut féliciter cette intéressante chrétienté. L'église, parfaitement illuminée, ne pouvait suffire à l'affluence de la multitude ; la joie était à son comble et rayonnait sur tous les visages. Les enfants surtout assiégeaient le Prélat, comme ils se pressaient jadis autour du Sauveur. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, chacun se retira dans sa case : il était plus de dix heures. »

Un autre Missionnaire raconte cet incident d'un nouveau voyage de Mgr d'Énos à Tonga :

« Monseigneur recommanda avec zèle aux Missionnaires et aux fidèles, la dévotion à soulager les âmes du purgatoire dans leurs souffrances ; la circonstance ne pouvait être plus favorable. On venait de créer deux nouveaux cimetières, le Prélat en fit la consé-



cration solennelle, suivant toutes les prescriptions du Pontifical. A Mua, on avait préparé une grande croix, que les hommes furent heureux de porter processionnellement au nouveau cimetière. La cérémonie terminée, le P. Chevron adressa une exhortation aux fidèles. Les hommes de foi ne pensent ni ne parlent comme les autres hommes ; l'allocution du P. Chevron en est une nouvelle preuve. Après avoir dit à son peuple que les vivants ont une église pour s'y réunir, que le cimetière est l'église des morts, leur vraie cité, et que, pour cette raison, l'Église veut qu'elle soit bénite, sanctifiée comme la maison de la prière, il ajouta : « Vous y aurez votre demeure, mes  
« frères, en attendant le jour de la résurrection gé-  
« nérale. Ma maison aussi est là, car j'y viendrai  
« avec vous. Le Missionnaire catholique veut rester  
« avec ses néophytes pendant sa vie, et ne pas s'en  
« séparer à la mort. Cette cérémonie me comble de  
« joie, je suis heureux, car ma maison est toute pré-  
« parée, et bientôt je viendrai l'occuper. » Rentré  
chez lui, ce bon Père nous disait : « J'ai cru qu'il ne  
« me serait pas possible de contenir ma joie, j'étais  
« fortement tenté de la laisser éclater au dehors ; il  
« me semblait que l'heure de la délivrance était ve-  
« nue. » Il avait raison, je l'avoue, de soupirer après  
le terme de son exil ; car il se présentera alors de-  
vant le Souverain Juge les mains pleines de mérites.  
Espérons toutefois que son bonheur sera longtemps  
encore différé. »

Le P. Chevron, qui était le Supérieur et comme l'âme de la Mission de Tonga, passait pourtant sa vie dans de fréquentes défaillances de santé. Toujours maladif, il écrivait à son Évêque :



« Je tombe épuisé ; au bout de quelques jours, je reviens peu à peu sur l'eau, mais toujours moins haut que le point d'où je suis tombé. Quand quelque chose me presse, je ne m'aperçois plus guère de ma faiblesse : je suis emporté par une irritation nerveuse ; mais je paie bientôt cette surexcitation par une faiblesse nouvelle et plus grande. Voilà mon état. Jusqu'à quand cela durera-t-il ? Le bon Dieu seul le sait ! »

Et cependant, cet homme qui se croyait inutile, était l'homme nécessaire à Tonga, si tant est qu'on puisse dire cela d'un homme sur la terre. Prêtres et fidèles étaient unanimes à le reconnaître, comme on peut le voir par ces paroles d'un Missionnaire :

« Quel vide sa mort ferait à Tonga ! Le jour de notre arrivée, des Catholiques, qui savaient que le navire en vue portait leur Évêque, vinrent à bord de grand matin, de la pointe Est de l'île, quoique nous ne fussions qu'à l'entrée de la passe. Le Prélat leur demanda des nouvelles du P. Chevron : « Il est vieux, « il est infirme, j'ai peur qu'il ne meure bientôt, dit-il. » — « Oh ! si *Patele Sevelo* venait à mourir, répondirent-ils dans leur style oriental, Tonga « ne serait plus qu'un désert ! »

Le Missionnaire qui citait cette parole des Tongiens, était le P. Monnier, nouvellement arrivé à Tonga. Né le 15 mars 1825, à Amathay-Vésigneux (Doubs), il donna de bonne heure des signes d'une grande intelligence et d'une vertu aussi précoce que son intelligence. Un de ses anciens condisciples rendait ce témoignage à sa vertu : « Je le vénère comme un saint, car je sais combien il était sage quand il était jeune. S'il survenait une contrariété entre les



enfants de l'école, il se donnait toujours tort : « C'est moi qui suis coupable, disait-il, c'est moi qu'il faut punir. » De cette manière, il apaisait toutes les querelles. A dix ans, Joseph Monnier faisait sa première Communion, et s'entendait dire, dans un examen public de catéchisme : « Mon enfant, le Bon Dieu vous destine à être Missionnaire ! » Cette parole fut l'orientation de sa vie. Dans ses études, il se distingua au point que, plus tard, son professeur de mathématiques disait au R. P. Poupinel, sous forme de reproche amical : « Vous autres Maristes, vous ne savez pas garder vos bons sujets en France. Vous aviez, dans le P. Monnier, un homme capable de vous faire grand honneur dans les sciences, et vous l'avez envoyé parmi les sauvages de l'Océanie. »

Et pourtant, celui qui devait être un si vaillant Missionnaire, avait senti sa vertu et sa foi s'effrayer à la pensée du sacerdoce. Il disait : « Il faut être si pur pour faire l'œuvre de Dieu, et les devoirs du sacerdoce sont si graves, que j'ai peur de ne pas être un bon prêtre. Un mauvais prêtre, c'est un démon qui a endossé la soutane. A l'extérieur, vous croiriez qu'il fait les œuvres de Dieu ; en réalité, il fait les œuvres du diable. »

Celui qui craignait, dans son humilité, de ne pas être un bon prêtre, devint un excellent Religieux et un incomparable Missionnaire. Il fit ses vœux dans la Société de Marie, et, après quelques années de professorat, il fut employé aux Missions dans les diocèses d'Agen, de Chartres et de Cambrai. « Tout prêchait en lui, disait un prêtre qui l'avait vu à l'œuvre ; mais je suis persuadé que l'austérité de sa vie a contribué, plus encore que ses prédications, à produire cette im-



pression profonde, qu'il a laissée dans toutes les paroisses qui ont eu le bonheur de l'entendre. Partout on le regardait comme un saint. C'est le nom qu'on lui donnait, le seul qui exprimât bien la confiance et la vénération que l'on ressentait pour lui. »

Le zèle était comme le fond de son âme. Il ne respirait que pour la conversion des pécheurs, et, dans ce but, il s'imposait une vie toute de prières et d'austérités. On ne voyait jamais de feu dans sa chambre. Il s'arrangeait de manière à ne prendre à son principal repas que de l'eau rougie, du pain et des pommes de terre, sous prétexte que son estomac s'accommodait bien d'un tel régime. Il trouvait encore le moyen, dans certaines circonstances, de retrancher quelque chose à cet ordinaire plus que frugal. Un jour, il disait à un bon curé, chez lequel il prêchait une Mission : « La Mission ne va pas. Si vous le vouliez, nous nous mettrions au pain sec et à l'eau, pour faire violence au ciel. » Parfois même, il oubliait de manger, et son Supérieur dut lui commander, en vertu de l'obéissance, de prendre un plus grand soin de sa santé.

Le zélé Missionnaire demanda et obtint de partir pour l'Océanie. Son dernier Supérieur, en France, écrivait à ce propos :

« Dès que j'appris qu'il était question de son envoi en Océanie, je fis les plus vives instances auprès du T. R. P. Supérieur Général, pour le détourner de ce projet. Je lui disais que le P. Monnier serait le saint François-Régis de notre jeune Société; que nous avions besoin d'un Apôtre comme lui, pour donner une bonne impulsion à nos Missions en France, et pour servir de modèle aux confrères qui viendraient



après lui. Tous mes efforts furent inutiles. Le T. R. Père daigna me répondre qu'il regrettait comme moi la perte du P. Monnier pour nos Missions de France, mais que, convaincu de sa vocation pour celles d'Océanie, il ne pouvait pas, en conscience, s'opposer à l'appel de Dieu. »

En France, malgré sa jeunesse, et à cause d'une maturité qui n'enlevait rien à son ardeur, le P. Monnier s'était distingué entre tous, et avait été regardé comme un Missionnaire-modèle; en Océanie, il justifia cette réputation flatteuse, et les hérétiques s'accordèrent avec les Catholiques, à reconnaître en lui une intelligence supérieure, mise au service d'un zèle tout apostolique.

A Tonga, le P. Monnier occupa d'abord la station de Maofaga, et il parcourut plusieurs fois les îles de l'archipel, pour y remplir des missions délicates et importantes.

Au milieu d'une population hérétique, les Missionnaires avaient cru, avec raison, qu'il ne fallait pas faire encore, à l'extérieur, des cérémonies qui auraient pu devenir un prétexte pour gêner leur liberté nécessaire, et même pour attirer la persécution. Aussi pendant longtemps, se privèrent-ils des processions de la Fête-Dieu. Enfin, le moment leur sembla venu de renoncer à cette privation, si pénible au cœur du prêtre, et le P. Monnier a décrit ainsi la première procession du Saint-Sacrement qui se fit à Tonga :

« Souvent, dit-il, nous avons dépeint à nos néophytes la pompe religieuse de nos processions de France : ils nous comprenaient, et nous priaient de faire ici ce que la sainte Église Romaine fait pour ses enfants d'Europe. La crainte des Protestants, et la



conviction de notre insuffisance nous empêchaient d'accéder à des vœux si légitimes. Exilés sur le rivage d'une mer lointaine, nous ne pouvions que gémir en nous rappelant les grandes solennités d'autrefois, et nous disions, avec les illustres captifs de nos saintes Écritures : « Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ? »

« Enfin, de charitables conseils ont dissipé nos scrupules, et pendant que le démon redoublait contre nous ses ruses et ses mensonges, nos catholiques se disposaient à la première procession faite dans notre archipel.

« Impatients dans leur saint enthousiasme, ils nous demandaient, cent et cent fois, le nombre de dimanches qu'il faudrait encore attendre. Il fallait tout préciser pour prévenir les disputes. Les hommes préparaient le matériel nécessaire au grand jour; les mères tressaient les corbeilles avec la plus fine et la plus précieuse de toutes les écorces; les jeunes filles recueillaient les baies et les fleurs les plus odoriférantes. Chaque enfant travaillait à l'honneur d'avoir une part active à la solennité. Aussi fallait-il multiplier les offices, improviser et surplis et soutanes pour ne pas laisser inutile un empressement si louable.

« Grâce à de pieuses largesses de France, nous avions un dais assez riche pour exciter, avec ses panaches aussi blancs que la neige, l'admiration spontanée des insulaires. Nous avions, de plus, deux bannières, dont la vieillesse et la pauvreté se déguiseraient sous les branches mobiles des grands *Ovava*. Mais notre grand trésor, c'était le bel ornement que le P. Nivelleanu avait apporté de France, et qui ravissait tous les yeux. « Il fallait, se disaient en-



tre eux les Naturels, que ses amis de France crussent fortement à sa religion, pour lui envoyer de si loin de si grandes richesses. Si la religion qu'il a prêchée était fausse, aurait-on fait en France pour elle de si grands sacrifices? » C'était toute une prédication que cet ornement en drap d'or!

« Mua fut choisi, parce que les Catholiques se trouvaient là en plus grand nombre, et aussi pour une autre raison.

« A deux pas de l'église, en dehors de la clôture, se trouve la plus jolie place de tout l'archipel. Centre de la route royale, qui va d'un bout de l'île à l'autre, lieu sacré par excellence dans les traditions tongiennes, cette place était depuis fort longtemps comme les Champs-Élysées du grand chef. Le Tui-Tonga, le fils du ciel, présidait en ce lieu à toutes les fêtes et à toutes les danses du Paganisme, et les arbres séculaires qui la garantissent encore des rayons du soleil, rappellent aux spectateurs de hideux souvenirs. Le démon régnait en maître dans ces fêtes fréquentes, et livrées au mal.

« Le lieu était bien choisi, et le Tui-Tonga lui-même, qui avait présidé à ces réunions diaboliques, allait accompagner pieusement le Dieu du ciel, qui, caché sous les voiles du sacrement, venait bénir, pour la première fois, cette prairie et ces arbres souillés!

« Cette procession de la Fête-Dieu, sous les grands *Ovava*, avait un charme tout spécial.

« Voyez-vous ces enfants, qui ouvrent la marche? Ils ont à la main le signe de la victoire, ou l'oriflamme de l'espérance. La tête parfumée avec le sandal de Fidji, les épaules et la poitrine ointes d'huile odori-



férante, le corps chargé de couronnes de fleurs et de plantes aromatiques, portant une natte fine avec des rubans d'écorce qui servent de ceinture, parés comme on l'est à Tonga aux jours de grande réjouissance, ces enfants unissent leurs voix à celles des oiseaux et des anges.

« Voyez-vous ces lévites improvisés, qui précèdent le dais ? Quelle précision, quel accord dans leurs mouvements ! Les fleurs qui s'élèvent de vingt corbeilles retombent à la fois sur le chemin, qu'elles tapissent de la manière la plus régulière et la plus agréable. Les thuriféraires, moins nombreux que les fleuristes, parce qu'on trouve plus facilement à Tonga des corbeilles que des encensoirs, ne s'en montraient que plus habiles à remplir leurs fonctions, et auraient pu rivaliser avec les enfants de chœur les mieux exercés.

« Un reposoir avait été dressé sous les grands arbres. C'est là que se donna la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. On chantait le *Magnificat*, en faisant suivre chaque verset du *Gloria Patri*, répété par toute la foule, pour proclamer la victoire de Dieu. Une touchante inspiration redit trois fois ces paroles si opportunes en cette circonstance : *Deposuit potentes de sede.*

« Jésus, en nous bénissant, et en bénissant pour la première fois ce coin de terre, qui a été si longtemps comme le cœur de l'archipel, donnait à l'enfer un démenti solennel, et terrassait à ses pieds le démon de l'hérésie, comme il avait déjà terrassé le démon de l'idolâtrie. Les Protestants, témoins de la cérémonie, oublièrent le blasphème que leur roi prédicateur avait fait, à Mua, quelques jours auparavant. Il avait dit :



« La Religion catholique est vieille, noircie, usée. » Ses dociles auditeurs avaient applaudi. Ils pouvaient voir alors que la vérité ne vieillit pas, *Ecclesia insecenscibilis*, et que c'est l'erreur qui passe, sans avoir été jeune! »

Le P. Monnier parle de la présence du Tui-Tonga à la première procession de la Fête-Dieu qui eut lieu dans l'île. Nous avons à faire connaître ce personnage, dont il a été déjà plusieurs fois question.

Autrefois, les chefs de l'île étaient sous la domination unique et omnipotente d'un autre chef, nommé le Tui-Tonga. Les Océaniens ont l'amour des vieilles races ; les Tongiens rendaient une espèce de culte au Tui, qu'ils considéraient comme descendant des dieux. Depuis que l'hérésie s'était introduite à main armée, le prestige du Tui avait singulièrement baissé, et l'autorité royale s'exerçait par le roi Georges. Malgré cette usurpation, le Tui-Tonga continuait d'être vénéré, comme descendant des premiers rois de l'île, et comme ayant dans ses veines le plus noble sang de Tonga. Le Tui était alors un vieillard infirme, mais énergique : il avait repoussé toutes les avances des Protestants ; il avait même déclaré qu'il n'écouterait pas davantage les Catholiques. Longtemps il résista à toutes les prières et à tous les efforts des Missionnaires. Enfin, la grâce triompha de ses résistances, et le Tui-Tonga fut baptisé à Mua, dans l'année 1850. Le Chrétien demeura fidèle aux engagements de son baptême. En échange de l'autorité qu'il avait perdue, il avait reçu l'espérance de la couronne céleste : il comprit son bonheur, et s'en montra digne par une conduite exemplaire. Chaque jour, il allait à l'église, pour la prière du soir et du matin, malgré



son infirmité qui lui rendait la marche difficile ; il sollicitait l'honneur de faire lui-même la prière à haute voix, honneur qui ne lui était pas refusé, et tout ce qui lui restait d'influence, il l'employait en faveur de la Religion qu'il avait embrassée.



## CHAPITRE II

### DEUX MORTS

La Mission de Tonga, qui avait perdu le P. Nivel-leau, emporté par une mort si digne d'envie, perdit encore le P. Piéplu, dont la mort ne fut pas moins précieuse devant Dieu.

Dans une de ses lettres, le P. Monnier relate un fait que nous-même nous ne relèverions pas, si nous n'avions pas son témoignage. Mais sa sagesse et sa prudence nous autorisent à ne pas taire ce fait, qu'il raconte, d'ailleurs, sans le caractériser en aucune manière :

« Un de nos néophytes, dit-il, avait vu, dans la nuit, une foule de gens qui descendaient du ciel, et venaient se reposer dans l'église de Mua ; chacun de ces hôtes nouveaux était environné d'une lumière ardente, qui faisait craindre au catholique un embrasement général. Tout à coup, le P. *Lutoviko* (c'était le nom tonga du P. Piéplu), paraît au milieu de la troupe céleste. Il est enlevé en haut, et la vision disparaît. L'histoire s'est racontée dans l'île quelques jours avant la maladie du Père. »

Ce fait se serait passé au commencement de septembre de l'année 1857. Le onzième jour du même mois, le P. Piéplu crut recevoir de Dieu un avertis-



sement secret, qui ne laissa pas que de le frapper. Il ne méditait jamais sur la mort : « Ce sujet, disait-il, ne fait plus d'impression sur mon âme. Je désire la mort : j'ai cessé de la craindre. » Ce jour-là, il n'avait donc pas plus médité sur la mort que les autres jours, et cependant, à la fin de son oraison, il entendit comme une voix intérieure, qui lui disait : « Tu vas tomber malade. Cette maladie sera la dernière. Tous les remèdes seront inutiles. Prépare-toi à mourir. »

Le lendemain samedi, l'avertissement commençait à se vérifier. Le dimanche matin, malgré sa faiblesse, le malade monta à l'autel : ce fut la dernière fois qu'il célébra la sainte Messe. Malgré toutes les assurances qu'il donnait de sa mort prochaine, on ne crut pas d'abord à la gravité de la maladie, et on regarda ses paroles comme de véritables imaginations ; mais le mal prit bientôt un caractère alarmant. Deux mois d'horribles souffrances épuisèrent les forces du jeune Missionnaire, et prouvèrent qu'il n'avait pas été en vain averti de son dernier jour. Il n'avait pas cessé de donner le plus bel exemple d'invincible patience et d'ardente piété... « Le moins de remèdes possible, disait-il à ceux qui le soignaient, ce sera le meilleur pour moi. Cependant, je prendrai tout ce que vous voudrez, bien que je désire ne rien prendre. D'ailleurs, que vos remèdes soient efficaces ou qu'ils ne le soient pas, cela ne me préoccupe guère. » Il se faisait même une sorte de jouissance de cette privation forcée, où il était des secours du médecin ; il en plaisantait doucement : « Ce n'est pas à l'homme, disait-il, que nous confions notre santé. Un tel est aussi bon médecin qu'un tel. C'est Dieu seul qui guérit ! »



Sa confiance en Dieu augmentait à mesure que sa santé baissait. Il aimait qu'on lui dit que sa maladie était dangereuse, et il s'affligeait quand on lui faisait entrevoir l'espérance d'une guérison. « Mais, ajoutait-il toujours, que la volonté de Dieu soit faite ! » Quand il revenait à lui, après des crises violentes, il s'écriait : « Oh ! que la souffrance est donc une bonne chose ! » Il le disait avec un tel accent de conviction, que ceux qui l'écoutaient en étaient eux-mêmes tout pénétrés. On ne pouvait rester une heure auprès de lui sans qu'il dit : « Il y a bien longtemps que vous ne m'avez rien lu. Lisez-moi donc un peu. » Il préférait, pour ces lectures, les ouvrages si pieux de saint Alphonse de Liguori, et surtout *l'Horloge de la Passion et l'Amour de Dieu*.

Dans une lettre qu'il écrivait à un Missionnaire de Samoa, le P. Monnier donne ces touchants détails sur la maladie du P. Piéplu :

« Je lui demandais un jour s'il ne s'ennuyait pas dans ses longues souffrances : « Comment s'ennuyer, » répondit-il, quand on est avec Dieu ? » Et, en effet, je puis vous assurer, sans aucune exagération, que notre cher malade n'a jamais donné le moindre signe d'ennui. A part les moments où ses accès le prenaient, il était toujours gai ; il nous montrait toujours ce visage riant que vous lui connaissiez. Il se reprochait même les plaintes qui lui échappaient au moment de ces crises, où la violence du mal lui ôtait l'usage de la liberté.

« Le P. Chevron lui demandait un jour : « Qu'aimez-vous le mieux : ou votre guérison, ou votre mort prochaine ? » Le malade ne répondit que par un sourire. Le P. Chevron ajouta : « Ah ! je vois bien qu'il vous



« tarde d'aller à Dieu ! » Le malade reprit : « Je ne veux rien que ce que Dieu voudra. » Un autre jour, il disait à notre Supérieur : « La bonne retraite que je fais dans mon lit ! » Le P. Chevron semblait s'étonner qu'il fût possible de faire bien sa retraite avec tant de souffrances : « Oh ! oui, mon Père ! cela est si possible, que je vous assure n'avoir jamais fait dans ma vie de retraite aussi bonne. Je sens maintenant que je ne tiens plus à rien. »

« Avant d'être malade, il avait lu et relu la vie de saint François de Sales, par M. Hamon. Cet ouvrage l'avait enchanté et captivé. La dernière semaine de sa vie, il demanda qu'on lui renouvelât la lecture du dernier volume : il voulait savoir comment l'Évêque de Genève s'était disposé à la mort, et il s'appliqua plus que jamais à imiter ce grand saint, pour lequel il avait une dévotion spéciale.

« Le P. Chevron, le F. André et le F. Jean se sont partagé les soins à donner au malade. Le P. Calinon venait de temps à autre épuiser les ressources de son art ; car vous savez qu'il s'est acquis une réputation de médecin, et je crois qu'il la mérite. Quant à moi, mon regret a toujours été de n'avoir à peu près rien fait pour soulager ce très cher confrère. Je ne pouvais lui rendre que de rares visites ; j'étais plus occupé à m'édifier des exemples de vertus qu'il nous donnait à tous, qu'à lui rendre des services que les autres lui rendaient mieux que moi ; j'aurais voulu ne pas perdre une de ses paroles ; je le consultais sur certaines questions de pratique, comme on consulte un ami sur le seuil de l'éternité ; j'obtenais des réponses qui rassuraient d'autant plus ma conscience qu'elles ne pouvaient être dictées que par l'amour



pur de la vérité. Il fallait m'éloigner ensuite, pour reprendre, à Maofaga, les œuvres de mon ministère.

« Le P. Piéplu reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une ferveur que le P. Chevron n'oubliera jamais. Il communia de nouveau, la veille de la fête de saint André, et se proposait encore de le faire le lendemain; mais, ce jour-là, il n'eut plus de la vie que les signes qui annoncent qu'elle va s'éteindre.

« J'arrivai près de lui à cinq heures du soir : je venais lui faire mes derniers adieux. Il ne me reconnut pas. Quelques instants auparavant, il avait répondu par un *Non*, qui partait de son cœur, au P. Chevron, lui demandant s'il n'avait aucune inquiétude. On lui avait aussi demandé, quand l'horloge sonna cinq heures, s'il avait pensé à dire l'*Ave Maria*, et il avait répondu : « Oui. » Ce furent ses dernières paroles.

« Il entra dans un silence qu'on pouvait prendre pour le repos d'une âme en oraison, et le mardi, 1<sup>er</sup> décembre, à dix heures du matin, cette âme d'un juste se présentait avec confiance au tribunal de ce Dieu qu'il avait tant aimé et tant voulu faire aimer. »

Cette mort, précieuse devant Dieu, fut environnée de tous les témoignages de la douleur, du respect, de l'affection. Les Protestants eux-mêmes ne restèrent pas insensibles. Le chef de Mua, catéchiste wesleyen, dit qu'on ne pouvait donner une sépulture trop honorable à un homme vraiment saint, dont l'âme était si belle et le corps si pur. Le ministre protestant visita les prêtres catholiques, promit d'assister aux funérailles, puis envoya une lettre pour revenir sur son premier mouvement; mais, dans cette lettre, il disait que le P. Piéplu était certainement en Jésus avec Fé-



nelon et Pascal, parce qu'il avait bien cru et bien pratiqué sa croyance. Les Missionnaires, tout affligés qu'ils étaient de cette perte, qui les privait d'un frère si aimable et d'un aide si puissant, ne purent s'empêcher de se réjouir d'une mort si pleine d'espérances.

Le P. Monnier écrivait : « Nous avons cru qu'il était allé, avec saint François-Xavier, célébrer au ciel la grande fête de notre Mère, l'Immaculée-Conception. » Le P. Chevron, dont le cœur était si douloureusement frappé par cette séparation, ne voulait pas qu'on donnât des signes de peine et de regret : « Moi-même, ajoutait-il pour exprimer ses vrais sentiments, moi-même je ne voudrais pas ressusciter ce cher ami, si j'en avais le pouvoir, tant j'ai l'assurance de son bonheur au ciel. »

Les néophytes avaient, pendant la maladie du P. Piéplu, manifesté leur inquiétude et leur douleur. A sa mort, ils voulurent préparer un tombeau comme pour un de leurs grands chefs : c'était le premier prêtre qui mourait à Tonga, et ils tenaient à honorer cette sépulture. Le P. Chevron s'opposa à tous ces honneurs extraordinaires : il se souvenait que le P. Piéplu avait dit souvent aux néophytes : « Je veux vivre avec vous, mourir avec vous, rester avec vous jusqu'à la résurrection, et encore après dans le ciel. » Les paroles du défunt furent respectées : on creusa sa fosse dans le cimetière, au milieu de ces chers néophytes qu'il voulait avoir auprès de lui, dans la mort comme dans la vie.

La cérémonie des funérailles a été décrite par le P. Monnier, témoin de la scène :

« Nos chrétiens ont apporté, pour les frais de la



sépulture, ce qu'ils avaient de plus précieux. Le défunt, revêtu des habits sacerdotaux, est exposé à l'église, sur les étoffes de Tonga, que nos insulaires appellent des richesses; il est couché sur son lit ainsi recouvert, comme si la mort n'était qu'un sommeil. La nouvelle se répand d'un bout de l'île à l'autre; quelques instants suffisent, et, par un mouvement spontané, nos fidèles arrivent de toutes parts, pour unir leurs larmes et leurs prières à nos prières et à nos larmes. Jamais cérémonie funèbre ne m'a paru plus touchante. C'était, pour nos indigènes, un spectacle tout nouveau; le visage inanimé du P. Piéphi nous donnait encore l'expression de la beauté et de la douceur de son âme; c'était la prédication d'Abel, elle fut bien comprise. Presque toute la nuit l'église fut pleine. Il n'y eut pas à l'autel du Seigneur une suite de prêtres; mais nous crûmes que Jésus et Marie recevaient aussi avec complaisance les vingt heures de prières, de chapelets, de cantiques, qui lui furent adressés par des peuples, aujourd'hui si bons, autrefois si méchants. Quand il fallut porter à sa dernière demeure le précieux dépôt, on allait le recouvrir dans les replis innombrables des draperies tongiennes; mais voilà qu'on se jette sur lui, qu'on lui baise le visage, les mains et les pieds; le cantique de la mort n'est plus soutenu que par des voix expirantes: elles sont remplacées par d'autres étouffées encore. Le prêtre célébrant suspend la cérémonie. Les larmes coulent de tous les yeux. Enfin, le corps est porté dans sa tombe, et quelques minutes plus tard recouvert du sable le plus fin, qu'on était allé chercher à une longue distance pour lui faire honneur. Il y attend en paix la résurrection générale. »



Ici, nous devons placer un fait qui pourra paraître extraordinaire ; mais il est attesté par des témoignages certains ; on l'expliquera comme on voudra.

C'était le soir du jour de Pâques qui suivit la mort du P. Piéplu. Dans son village de la Normandie, à Colleville, on n'était pas encore instruit de cette mort. Le plus jeune frère du défunt s'entretenait paisiblement avec un de ses cousins. Sa femme et ses enfants venaient de le quitter pour aller prendre du repos. Tout à coup, elle entend ce cri, poussé par des voix émues et même effrayées : « Alfred ! Alfred ! » Elle descend avec précipitation, et trouve son mari et son cousin dans un état de surexcitation indescriptible. Le P. Piéplu venait de leur apparaître, revêtu de sa soutane et de son habit de chœur : sa figure était rayonnante, et un sourire tout plein de bienveillance errait sur ses lèvres. La vision avait disparu, au moment où la femme, alarmée, venait rejoindre son mari. Les cris avaient été entendus du dehors. Une tante, qui demeurait près de là, se hâta d'accourir, craignant un malheur. La vision fut racontée par ces hommes tout émus, et qui, quelques minutes auparavant, s'entretenaient paisiblement de leurs affaires : ils savent ce qu'ils doivent à cette intervention, qu'ils ont regardée comme une faveur de la Providence.

Quelques années après la mort du P. Piéplu, un autre Missionnaire mourait à Tonga : c'était l'humble Fr. Ptolomé, de son nom de famille Jean-Baptiste Royer, né à Pélussin (Loire), dans le diocèse de Lyon, le 9 avril 1821. Il tomba victime de son ardeur pour le travail. Il avait une aptitude marquée pour les constructions. La pierre, à Tonga, c'est le corail ; il n'y en pas d'autre dans cette île, qui ne porte pas



trace de rocher. Comme l'ouvrier n'avait pour toute carrière que l'Océan à son reflux, pour tout instrument qu'une vieille hache, pour tout secours que ses bras, on comprend les difficultés immenses qu'il a dû vaincre. Avec cela, le soin de la cuisine, du jardin, de tout le matériel. Et le pauvre Frère ne se croyait pas assez occupé ! Aussi lui aurait-on fait de la peine si on l'avait déchargé du blanchissage, qui aurait pu être confié aux Naturels.

A l'amour du travail, le F. Ptolomée joignait l'amour de la pauvreté. En vrai Religieux, il veillait à ne rien laisser perdre, tirait parti même de ce qui paraissait ne plus rendre aucun service, évitait les dépenses, comme si elles étaient toujours des violations du vœu de pauvreté, et s'affligeait, dans sa maladie, d'être réduit à l'inaction. « Mon père, disait-il au P. Monnier, que je suis fâché de ne plus pouvoir vous rendre service et de vous être à charge ! » — « Mon Frère, répondait le prêtre, vous n'êtes pas à charge. Un malade attire les bénédictions du ciel sur la maison qu'il habite. » — « Si je devais être malade longtemps, reprenait le Frère, et dépenser inutilement les aumônes de la Propagation de la Foi, j'aimerais cent fois mieux mourir vite. »

Il mourut vite, selon ce désir inspiré par l'amour de la pauvreté. Peut-être avait-il manqué de prudence dans son ardeur pour le travail. Il n'avait pas calculé que le corps s'use rapidement sous ce climat tropical. Baigné de sueur ou d'eau de la mer, quand il extrayait le corail, il ne changeait pas ses vêtements mouillés, à la fraîcheur de la nuit. Une toux pénible se déclara : la poitrine était prise ; et bientôt on dut prévoir une issue fatale à cette courte maladie.



Le P. Monnier s'est fait le narrateur des derniers moments du bon Frère :

« On le croyait presque sauvé, et, le vendredi, le Frère Louis le quittait, en pensant qu'il était à peu près guéri. Un quart d'heure après, le malade est saisi d'une crise nouvelle ; il m'appelle et me prie de ne plus le quitter. Comme je ne croyais pas du tout qu'il touchait à sa fin, j'accédais avec une espèce de répugnance à ses désirs répétés, parce que j'avais une foule d'occupations ce jour-là. Le Frère souffrait, mais il parlait très bien, il voulait se confesser ; comme il s'était déjà confessé quelques jours auparavant, je le remis au samedi soir, en lui disant que depuis sa dernière confession il n'avait pu faire beaucoup de mal : « Hélas, dit-il, je suis bien un grand pécheur, mais j'attendrai comme vous le voulez. » Il me parlait ensuite de tout ce qui regardait son travail, de la Société, de la vie religieuse : « Votre présence, ajoutait-il, diminue mon mal. » Lorsque certains accès le prenaient : « Ah ! s'écriait-il, voici encore une crise ; Jésus, Marie, Joseph, je vous l'offre ; la crise est passée. Pauvre corps, pauvres membres, comme vous voilà réduits ! » Je changeai deux chemises, qu'il avait mises ensemble pour ne pas prendre froid ; je lui en remis deux autres, sans penser à son scapulaire. La sainte Vierge veilla à sa place, le scapulaire fut trouvé très bien mis après sa mort. A onze heures du soir, il me demanda quelle heure il était ; je m'assis deux minutes, mes yeux se fermaient. Je me réveille en sursaut, le Frère ne disait plus rien, il semblait murmurer un acte de contrition. Je lui donnai l'absolution qu'il avait désirée la veille, il me comprit : je courus à l'église



chercher les saintes huiles, je n'arrivai que pour faire très probablement une onction générale sur un cadavre. L'enterrement fut fait à la façon des Naturels ; le Frère a été placé au pied de la croix. Son absence me laisse dans la solitude, chaque objet que je regarde, que je touche, qui se trouve sous mes pas, me rappelle ses services. Les indigènes répètent partout qu'ils n'ont jamais vu un travailleur comparable. »



### CHAPITRE III

#### STATION DE LIFUKA

Les Missionnaires catholiques n'avaient point d'établissement en dehors de Tonga. Ils auraient bien voulu agrandir le champ de leur zèle, mais ils n'en voyaient pas encore la possibilité. Pendant son voyage en France, Mgr Bataillon leur envoya l'ordre d'essayer de s'introduire dans le groupe des îles Haapai. Ni le P. Chevron, ni aucun autre Missionnaire de Tonga ne croyaient que le moment fût venu de tenter l'entreprise, mais l'évêque avait parlé : il ne restait plus qu'à obéir.

Le R. P. Poupinel, Visiteur général des Missions de la Société de Marie, était arrivé à Tonga au mois de juin 1858 : il amenait avec lui deux nouveaux Missionnaires qu'il se proposait de laisser dans l'archipel des Amis, les PP. Pierre Guitta, du diocèse de Belley, et Pierre Castagnier, du diocèse de Nîmes. Cette augmentation du nombre des Missionnaires permettait de suivre la volonté de Mgr d'Énos.

Malgré son âge déjà avancé pour une telle entreprise, et des infirmités graves contractées dans l'exercice de ses précédents ministères, le P. Calinon accepta la charge nouvelle de fonder un établissement dans le groupe des Haapai; le P. Guitta lui fut



donné comme compagnon ; le R. P. Poupinel voulut conduire lui-même les Missionnaires sur le champ de bataille ; car on savait bien qu'on ne pourrait pas emporter la position sans difficultés, et que même, pour poser le pied sur cette terre hérétique, il faudrait livrer combat.

Sur le point de partir, le P. Calinon dit à son vieux serviteur : « Daniel, on m'envoie aux Haapai : veux-tu venir avec moi ? » — « Père, je veux. » — « Tu sais qu'aux Haapai les chefs ne nous aiment pas ? On nous recevra mal. Nous aurons beaucoup à souffrir, surtout dans les commencements. » — « Père, est-ce qu'il y a quelque chose de fâcheux, lorsqu'on souffre pour la religion ? J'irai donc avec toi. » Le P. Calinon vit par cette réponse qu'il pouvait compter sur la fidélité de son serviteur, auquel il adjoignit deux autres néophytes pour former le noyau de la chrétienté nouvelle.

Le *Louis et Mariam*, navire frété par le R. P. Poupinel pour ses courses à travers l'Océanie, se dirigea vers Lifuka, où devaient être déposés les deux Missionnaires. Lifuka, une des douze îles du groupe des Haapai, était la résidence du Gouverneur Josias Lausi et de trois ministres Wesleyens, qui, à l'aide de baleinières, rayonnaient dans les îles voisines pour y répandre leur doctrine et pour y recueillir l'huile de coco qui la payait. Le *Louis et Mariam* jeta l'ancre devant Lifuka, le 7 juillet 1858.

A peine les Missionnaires catholiques ont-ils touché terre, qu'ils se voient environnés d'une foule bruyante. Ce sont des femmes et des enfants qui avec de grands éclats de rire, crient : « Les Papistes ! les Papistes ! Nous allons devenir Papistes ! »



Il faut que les Missionnaires s'avancent au milieu de toutes ces démonstrations, qui sont de véritables insultes. Tout à coup une femme sort de sa case : elle parle avec indignation ; elle fait même des gestes menaçants avec un bâton qu'elle tient à la main. O surprise ! sa fureur s'exhale, non pas contre les Missionnaires, mais contre ceux qui les insultent. C'est une ancienne priante : elle a vu la soutane des prêtres, et elle ne peut supporter qu'on outrage ce qu'elle vénère. Heureux de ce témoignage de respect et d'affection, les Missionnaires arrivent à la maison du chef Josias.

Digne lieutenant du roi Georges, qui a doté son peuple des institutions et des usages européens, Josias a essayé de donner à sa case une tournure plus européenne qu'océanienne. Il y a des meubles et des sièges ; on y voit même deux petits tableaux. Le maître tarde à venir ; enfin il paraît ; sa figure n'annonce pas le génie, mais elle respire la bonté, et toutefois, sur cette bonne figure, il n'est pas difficile de démêler un certain air embarrassé : Josias devine la cause de la visite qu'il reçoit et déjà il cherche le moyen de se tirer d'affaire. Le R. P. Poupinel, au nom de Mgr Bataillon qu'il représente, et en vertu du traité de 1855, demande à Josias une place pour l'Église catholique dans les îles Haapai. La réponse se fait attendre, comme si elle avait besoin de grandes réflexions : « Je serais enchanté de vous recevoir, finit par dire le lieutenant de Georges, qui connaissait depuis longtemps les intentions du Maître ; mais je ne suis pas libre de suivre les sentiments de mon cœur. Le roi défend de recevoir ici les étrangers. » Les Missionnaires



insistent, font valoir toutes les raisons. Peine perdue ! Josias ne réfute pas les objections, mais ne change pas sa réponse. « La nuit porte conseil, disent les Missionnaires, nous reviendrons demain chercher la réponse définitive. » Et ils se lèvent pour prendre congé du Gouverneur.

Le R. P. Poupinel et le P. Calinon crurent que les bienséances leur faisaient un devoir de se présenter aussi devant les ministres méthodistes. Ceux-ci étaient au nombre de trois et reconnaissaient pour chef M. Vercoë, qui avait habité Tonga, où il s'était signalé par l'ardeur de son zèle contre le catholicisme. Sa présence à Lifuka n'était pas de bon augure pour ses visiteurs. L'accueil fut d'abord poli, mais froid. Puis le Ministre oublia les règles de l'hospitalité : il chercha à prouver que le traité conclu avec le roi Georges, ne donnait aucun droit aux prêtres catholiques de s'établir dans les îles Haapai : alors, s'animant par degré et cédant à l'emportement de son caractère, il se mit à parler de la tyrannie de Rome, de ses crimes inouïs, des bûchers de l'Inquisition, de toutes les persécutions anciennes et nouvelles contre les partisans du pur Évangile. Dans la sincérité de ses arguments, il alla même jusqu'à prétendre que l'Empereur Napoléon III tourmentait en France les Protestants. Les Missionnaires comprirent que ce n'était ni le temps ni le lieu de répondre à ces diatribes, et la séance fut aussitôt levée pour mettre une borne aux flots de cette éloquence hérétique.

Le lendemain, ils redescendirent à terre afin de revoir le Gouverneur. Cette fois, il n'y eut ni femmes, ni enfants, pour accueillir les étrangers avec des rires



moqueurs. La veille, le peuple avait été convoqué dans le temple, et on lui avait fait prêter le serment, non seulement de ne pas écouter les Papistes, mais de fuir leur présence. Si c'était la solitude sur les chemins, il y avait foule dans la maison du Gouverneur. Les chefs se tenaient là, vêtus à l'européenne, et, avec les chefs, les ministres méthodistes. M. Vercoë avait senti que sa présence serait nécessaire, et, usurpant une autorité qui ne lui appartenait à aucun titre, il agissait en maître dans la maison du Gouverneur, distribuant les places à sa fantaisie, et bien résolu à diriger les débats.

Par hasard ou par calcul, il avait placé les prêtres catholiques à une certaine distance du Gouverneur. Celui-ci était sourd. Pour se faire entendre de lui, le P. Calinon qui servait d'interprète serait obligé d'élever la voix. Or, parler fort pour les Tongiens, c'est se mettre en colère, et, se mettre en colère, c'est se donner tort. Néanmoins l'orateur qui connaissait le terrain où il avait à marcher, se tint sur ses gardes et développa ses raisons avec le calme et la gravité nécessaires. Le résultat n'en fut pas plus heureux pour cela. M. Vercoë inspirait ouvertement le Gouverneur, et sous cette inspiration bienveillante, l'ordre fut intimé aux Missionnaires de ne pas débarquer leurs effets : autrement on s'y opposerait par la force.

Le R. P. Poupinel demanda que cette défense lui fût communiquée par écrit ; on y consentit, mais on adoucit les termes de la défense verbale. Munis de cette pièce qui constatait une infraction au traité, les Missionnaires se retirèrent pour attendre une occasion plus favorable. Ils venaient d'apprendre par



une goélette arrivée de la veille qu'un vaisseau français se trouvait à Ovalau, dans l'archipel de Fidji, et qu'il se proposait de visiter l'archipel de Tonga. Comptant sur l'appui de ce vaisseau, ils se hâtèrent de reprendre le chemin de Tonga où ils espéraient le trouver.

Pendant que le brick *Louis et Miriam* s'éloignait de Lifuka, le P. Guitta priait et pleurait en regardant cette terre inhospitalière, qui ne voulait pas recevoir ceux que le Seigneur lui envoyait. Son supérieur lui demanda la cause de ses larmes : « Mon Père, lui dit-il, si vous le vouliez, je resterais seul à Lifuka, et sans ressources, pour subir le premier choc de la persécution. » Cette demande ne fut pas écoutée, et, trois jours après, le *Louis et Miriam* abordait à Maofaga.

Le P. Chevron accompagna aussitôt le R. P. Poupinel chez Mumui, lieutenant de Georges à Tonga, pour lui rendre compte de cette expulsion inattendue. Mumui était un homme intelligent, fin et politique. Il entrevit sans peine les résultats possibles de l'événement. « Josias et les ministres, dit-il, ont mal agi. Ils vont attirer sur nous la colère de la France. Il faut que d'après le traité, les deux cultes soient protégés l'un comme l'autre. Si vous voulez venir demeurer à Nukualofa, je vous recevrai avec plaisir. » — « Ce n'est pas chez toi que nous voulons rester, répondit le P. Chevron; mais je te préviens que nous avons l'intention de nous établir à Hihifo, et nous comptons sur ton appui. » — « Je vous le promets. » On se sépara sur cette parole. On avait préalablement averti le représentant du roi qu'un rapport sur cette triste affaire de Lifuka, serait adressé au Gouverneur des Établissements français en Océanie.



Le R. P. Visiteur attendit quelques jours le vaisseau français : son attente fut vaine. Comme il ne pouvait pas prolonger le séjour du brick *Louis et Miriam*, qui était à sa charge, il partit en remettant au P. Chevron le soin de prendre toutes les mesures nécessaires avec le commandant du vaisseau qui viendrait.

Cinq jours après son départ, le 21 juillet, ce vaisseau parut : c'était la corvette la *Bayonnaise*, commandée par M. Lebris. Le roi Georges se trouvait en ce moment à Vavau : il fut prévenu par lettre, et, le 31 du même mois, il arrivait à Nukualofa, sa résidence ordinaire quand il demeurait à Tonga. Accompagné du P. Chevron, M. Lebris se présenta devant le roi. Celui-ci s'excusa de ne pas s'être rendu à bord, à cause des bruits qu'on avait fait courir. « Quels bruits, demanda l'officier français ? » — « On m'a dit que si j'allais à bord de ton navire, tu me mettrais aux fers et que tu m'emmènerais à Taïti. » — « Sache bien, reprit l'officier, que si je voulais te prendre, il ne serait pas du tout nécessaire que tu vinsses à bord de la corvette. Est-ce que je ne sais pas où tu demeures ? Mais non, tu n'as rien à craindre du pavillon français. Nous ne venons pas ici te faire violence ; nous venons te demander justice. »

L'expulsion des Missionnaires de Lifuka fut alors représentée comme une violation du traité de 1855. « Si j'avais affaire à une nation civilisée, ajouta M. Lebris, je ne te demanderais pas ainsi raison : je t'aurais déjà déclaré la guerre. » — « Je ne pensais pas violer le traité, reprit Georges. Il n'y a point de catholiques aux Haapai, et l'on n'y veut point de Missionnaires. » Le roi se trompait ou trompait, car il y



avait déjà des priants catholiques, et ceux-ci au moins désiraient la présence des Missionnaires. Le commandant ne s'occupa point de relever l'erreur ou de réfuter le mensonge ; il dit simplement : « Qu'importe qu'il y ait des catholiques ou qu'il n'y en ait point, qu'on veuille des Missionnaires ou qu'on n'en veuille pas ? Le traité est là, qui donne aux prêtres français le droit de s'établir aux Haapai. Il faut que ce droit soit respecté. D'ailleurs, le dessein de ces prêtres n'est pas de forcer ton peuple à se faire catholique : ils veulent seulement l'éclairer en lui prêchant la véritable religion et en respectant sa liberté. C'est un devoir pour eux, et tu ne dois pas les empêcher de l'accomplir. »

M. Thomas, ce ministre Wesleyen, qui avait toujours inspiré Georges, assistait à la conférence : il crut le moment opportun pour intervenir. Il prit donc la parole, mais il garda bientôt le silence devant l'attitude énergique du commandant : celui-ci lui fit comprendre qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire : se soumettre aux conditions que la violation du traité donnait le droit d'imposer aux coupables.

Ces conditions étaient de destituer le Gouverneur des Haapai, de ramener à Lifuka les Missionnaires expulsés, de leur donner sur le port un terrain aussi vaste que celui des Ministres, et sur cet emplacement de construire deux maisons semblables à celles des Wesleyens : le tout dans un délai de trois mois. A l'expiration de ce délai, un navire de guerre reviendrait pour voir si les engagements avaient été observés.

« Voilà mes conditions, dit le Commandant ; j'y



mets un article aditionnel : à la prière du P. Chevron, je consens que le chef Josias ne soit pas destitué immédiatement. La conduite qu'il tiendra envers les catholiques et le soin qu'il apportera à la construction des maisons, décideront de son sort. »

Georges trouva les conditions bien dures : il disputa longuement, mais inutilement. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'officier français, il demanda à consulter son Conseil. « Je le veux bien, dit le Commandant, je te donne jusqu'au coucher du soleil, et je t'attends à l'établissement des Pères, où tu m'apporteras ton dernier mot. »

En rentrant chez les Pères, M. Lebris ne put s'empêcher de leur faire cette réflexion : « Que de paroles inutiles il m'a fallu dire aujourd'hui pour traiter avec le roi de Tonga ! J'espère que Dieu me les pardonnera, puisque c'est pour sa cause. Je vous avoue néanmoins que si Georges refuse de souscrire à ce que je lui ai proposé, cela m'ennuiera beaucoup. Mais enfin, tant pis ! nous irons jusqu'au bout. Je repartirai alors pour Taïti en mettant à la remorque de la *Bayonnaise* la goélette et les pirogues du roi Georges, et je lui annoncerai que dans un mois nous serons de retour avec des forces respectables, pour le traiter comme il le mérite. »

Pendant ce temps, Georges avait rassemblé les chefs de Tonga et leur avait fait ce raisonnement qui ne manquait pas de justesse : « Nous pourrions bien nous défendre contre un vaisseau, mais il en viendrait d'autres, et nous aurions plus tôt fait d'épuiser la mer que de venir à bout des Français. Il faut céder. » Les Conseillers furent de l'avis du roi.



Georges revint donc vers le Commandant pour lui déclarer qu'il acceptait toutes les conditions imposées; mais M. Lebris s'était réservé, comme il l'avait promis aux Missionnaires, de lui offrir un bouquet dont l'odeur ne lui serait pas trop agréable. Georges cherchait à étendre sa domination : il jetait surtout un œil d'envie sur l'île de Wallis, où il méditait d'envoyer des catéchistes : « Georges, lui dit le Commandant, je te conseille bien de ne pas trop t'aventurer du côté de Fidji. Je viens d'y conclure un traité qui pourrait te gêner. Rappelle-toi aussi qu'il t'est défendu d'aller à Wallis, où tu mettrais le trouble. Si tu le fais, tu en subiras les conséquences. »

Georges se retira avec l'intention d'être fidèle à ses engagements. Il ne dut pas s'applaudir du passage de la *Bayonnaise* à Tonga, mais les Missionnaires n'avaient pas les mêmes raisons que lui de se plaindre, et l'un d'eux exprimait ainsi les sentiments de tous :

« Dans les circonstances où nous venions d'être placés par notre renvoi de Lifuka, l'arrivée de la *Bayonnaise* ne pouvait être plus opportune, et son digne commandant a été vraiment pour nous l'envoyé, que la Providence nous donnait pour lever le premier obstacle de notre nouvelle Mission. La *Bayonnaise* partit emportant nos remerciements les plus sincères. La seule chose que M. Lebris nous ait demandée, c'est de l'accompagner de nos prières pour qu'il pût faire une heureuse traversée, et nos prières inspirées par la plus vive reconnaissance ont sollicité de Dieu cette faveur bien méritée. »

---



## CHAPITRE IV

### INSUCCÈS

Le lendemain du départ de la *Bayonnaise*, le roi Georges envoyait son fils aux Missionnaires, pour leur dire que sa goélette était prête à prendre la route de Lifuka, et qu'il la mettait à leur disposition. Étonnés de cet empressement, mais décidés à en profiter, le P. Calinon et le P. Guitta acceptèrent la proposition, et, le 5 août 1858, ils arrivaient en présence de cette île, qui avait refusé de les recevoir quelques jours auparavant.

Stimulé par l'article additionnel que le commandant Lebris avait joint aux conditions imposées, le gouverneur Josias déploya une ardeur extraordinaire pour bâtir les maisons des Catholiques. L'île fut transformée en un atelier où chacun avait sa tâche à fournir : l'ardeur, soutenue par l'intérêt, ne se ralentit point, et, trois semaines après, les Missionnaires pouvaient entrer dans ces maisons bâties par les Protestants. Hélas ! l'ardeur ne fut pas aussi grande à les écouter qu'à les loger. Les Naturels de Lifuka avaient été obligés de travailler aux maisons des Missionnaires : ils n'étaient pas obligés de se soumettre à leurs enseignements, et ils se servirent de leur liberté pour rejeter les grâces, de salut, que Dieu leur ména-



geait dans sa miséricordieuse Providence. Soit indifférence, soit calcul, soit obéissance aux ordres reçus, il y eut, dès le principe, comme un cordon sanitaire tendu autour de la demeure des Catholiques. Cet isolement pesait à leur cœur ; mais ils avaient l'espérance qu'il finirait un jour.

« Nous serons encore longtemps, écrivait le P. Guitta, sans pouvoir réunir autour de nous un certain nombre de néophytes : notre occupation sera de prier et de souffrir, en attendant l'heure à laquelle Dieu voudra bien toucher ce pauvre peuple par sa grâce. »

Ces prévisions de souffrances devaient se réaliser, mais l'heure de la grâce était bien éloignée. Les Missionnaires purent bientôt constater que l'isolement auquel ils étaient en butte, provenait d'une tactique de leurs ennemis. On ne venait pas chez eux ; on les insultait en passant devant leur maison ; on coupait la tête des arbres qu'ils avaient plantés pour jouir de leur ombrage. Sur ces entrefaites, deux chefs entrèrent dans la maison désertée par les autres. Le P. Calinon leur montra les arbres coupés : « Ne croyez pas, leur dit-il, que cette haine contre nous s'arrête là. Je ne serais pas étonné de voir un de ces jours nos maisons incendiées. » — « Veux-tu, reprit un des chefs, qu'on veille à ce que personne ne vienne chez vous ? » — « Non, répond le Père, vous n'agissez pas ainsi pour les autres Blancs. Il est permis à tous d'aller chez eux, et personne ne leur nuit. Eh bien ! agissez avec nous comme avec les autres. D'ailleurs, tout ce que l'on fait contre nous se fait contre le roi lui-même. Car si la France sait de quelle manière on nous traite, à qui s'en prendra-t-elle, sinon au roi ? »



Georges fut informé de cet entretien : il envoya quelques présents aux Missionnaires, pour leur montrer qu'il était bien disposé pour eux. Les Missionnaires ne se trompèrent pas sur la valeur de ces présents intéressés. La persécution de l'isolement continuait contre eux. On exhortait les Naturels à ne pas avoir de rapports avec les prêtres catholiques ; on frappait les enfants pour les empêcher de leur rendre quelque service ; on allait jusqu'à interdire toute espèce d'échange avec eux. Le ministre Vercoë ne se contentait pas d'agir en secret ; il prêchait publiquement contre ceux dont il redoutait l'influence. Le P. Calinon se plaignit au gouverneur, surtout au roi. Il dit à ce dernier : « Tu laisses faire ton ministre ; tu prétends que tu ne peux pas l'empêcher de soulever la population contre nous ; que ce n'est pas ta faute, s'il défend à ses auditeurs de nous vendre des vivres. Georges, je t'en préviens en ami ; si tu laisses faire, tu paieras les maladroites de ton ministre. Un navire de guerre français viendra ; c'est à toi, et non pas à M. Vercoë, qu'il s'en prendra. »

Un navire de guerre, la corvette la *Thisbé*, vint à point pour donner raison au prêtre français. Le roi Georges fut admonesté ; le gouverneur Josias fut remplacé par Joel, un frère du roi ; mais les choses n'en allèrent pas mieux.

Plus d'un an après l'arrivée des Missionnaires catholiques à Lifuka, le P. Monnier donnait ces nouvelles attristantes :

« Le P. Calinon et le P. Guitta ont bu largement à la coupe des épreuves. Nous savons, par eux et par d'autres, ce qu'ils souffrent : presque dénués, dans le principe, des choses nécessaires à la vie, n'ayant pour



toute nourriture que quelques mauvaises ignames, dont la provision s'épuisant leur faisait pressentir toutes les horreurs d'une famine prochaine, ne pouvant trop compter sur nous, à cause de la difficulté des communications, apprenant chaque jour que, sur les recommandations du ministre hérétique, on défendait aux Indigènes de leur donner ou de leur vendre aucune espèce de nourriture, ils ont tout supporté, et ils nous priaient même de ne jamais les plaindre. Aujourd'hui, Dieu a fait fructifier le terrain qu'ils avaientensemencé, et Celui qui donne aux oiseaux du ciel leur nourriture, a donné aux prêtres de Lifuka une abondante récolte. Mais si le démon n'a pu les chasser par la disette, il redouble ses efforts pour les chasser par le découragement. Ils annoncent la parole de Dieu, et, depuis treize mois qu'ils travaillent sans relâche, ils n'ont encore aucune espèce de succès. On ira bien leur demander des remèdes, mais on protestera qu'on ne suivra jamais leur religion. »

Devant tant d'efforts stériles, tant d'essais infructueux, le P. Guitta fut rappelé à Tonga, et le P. Calinon resta seul à Lifuka, pour continuer la Mission. Il lutta énergiquement, mais toujours inutilement. Le troupeau qu'il parvint à réunir était si petit en nombre, qu'à peine méritait il ce nom, et qu'on pouvait bien dire que nulle consolation ne venait soutenir le Missionnaire. Néanmoins, il ne se décourageait pas. Caractère fort, même rude, se retrempant dans l'obstacle et la contradiction, le P. Calinon restait toujours en face de l'ennemi, et ne savait pas se résoudre à quitter le champ de bataille. Il acceptait la lutte sans la victoire, mettant tout à contribution



pour maintenir les droits de la vérité, au milieu de l'erreur universelle qui l'entourait.

Il dormait peu et priait beaucoup : c'était bien la prière du juste, qui a beaucoup de valeur. Il ne lui était pas donné de voir le fruit immédiat de cette prière ; mais ce qu'il ne voyait pas, il le croyait, et il ne cessait pas de prier avec une foi intrépide et une espérance infatigable. Chaque matin et chaque soir, il réunissait les fidèles qui formaient son petit troupeau, et récitait avec eux le chapelet ; quand il les avait congédiés, pour le travail ou pour le repos, il n'interrompait pas sa prière permanente. Se couchant tard, il demeurait à la chapelle, sur une natte, à la façon des insulaires, ou suivait à genoux les stations du Chemin de la Croix, auquel il avait une dévotion toute particulière ; le lendemain, bien avant le lever de l'aurore, il se retrouvait à son poste d'honneur, dans cette pauvre chapelle, où, avec Jésus, il portait le poids des âmes qui ne voulaient pas se sauver.

A la prière il joignait le travail, même le travail des mains. Habile ouvrier, il avait fabriqué des meubles pour sa maison et pour la chapelle. Les Blancs et les chefs avaient admiré l'œuvre de ses mains. La pensée lui vint qu'il pourrait aider à son ministère auprès des âmes, en écoutant des désirs manifestés, des demandes exprimées, et, ce qu'il avait fait pour lui, il le fit pour d'autres : des meubles, des outils sortirent de cet atelier improvisé, où, comme Jésus, qui fabriquait des jougs de bêtes de somme, comme saint Paul, qui fabriquait des tentes, l'ouvrier évangélique croyait, avec raison, s'occuper encore des âmes en s'occupant de travaux manuels.



Il ne se trompait pas, comme le prouve cet entretien qu'il eut avec le roi Georges. Celui-ci le félicitait, à propos des belles tables et des jolies malles qu'il avait faites pour lui et pour les autres. Le P. Calinon crut que l'occasion était favorable pour rappeler au roi qu'il était autre chose qu'un ouvrier, et il lui dit :

« Georges, que penserais-tu, si je prenais tes paroles pour une raillerie? Tu me donnes une qualité que je n'ai pas, et tu veux m'enlever celle que j'ai réellement. Tu m'appelles menuisier : je ne le suis pas. Tu ne me crois pas Missionnaire : je le suis. Et même, le seul Missionnaire que tu aies aux Haapai, c'est moi. En cela, tu imites les Juifs, qui appelaient Jésus le fils de l'ouvrier, mais qui lui prenaient son vrai titre de Messie. Tu sais ce qui est arrivé aux Juifs? Plaise à Dieu que tu ne sois pas puni toi-même! »

Georges répondit au P. Calinon : « Tu te dis le seul vrai Missionnaire ; mais les Anglais en disent autant d'eux-mêmes. Ils sont venus les premiers. Veux-tu que nous les quittions, maintenant que nous sommes habitués à eux, pour en suivre d'autres? »

Le P. Calinon reprit : « Ce ne sont pas les premiers voyageurs égarés dans ton île qui t'ont apporté les meilleures industries : il peut en être de même pour la religion. Comme c'est une chose grave, tu n'as pas seulement à écouter les différents Missionnaires, mais à les juger par leurs œuvres, et à voir quels sont ceux qui viennent uniquement pour la religion. Prie et examine la Bible qu'on te donne : tu sauras bientôt quels sont les Missionnaires, dont la vie est plus conforme aux Saintes Écritures. »



« Mais je prie tous les jours, dit Georges ; je lis la Bible tous les jours : je n'y trouve nulle part que Marie soit Dieu, ni Mère de Dieu. »

Le P. Calinon répondit au roi Georges qu'il faut être fils aîné du diable, c'est-à-dire menteur, pour accuser les Catholiques d'adorer Marie, et qu'il faut être Nestorien, et, de plus, aveugle des deux yeux, pour ne pas voir, dans la Sainte Écriture, que Marie a réellement enfanté le Fils de Dieu, Celui que sainte Élisabeth appelait son Seigneur. Georges fut bien obligé de convenir que le prêtre catholique avait raison sur ce point ; mais il n'était pas de taille à soutenir la lutte contre la vérité, et comme d'autre part, il ne se sentait pas disposé à la suivre, il dit au P. Calinon ce que Félix, embarrassé pour répondre, avait déjà dit à S. Paul : « Nous parlerons de cela une autre fois. »

Le P. Calinon n'était pas seulement bon ouvrier, il était aussi bon médecin. La nécessité l'avait forcé à observer les maladies ; l'observation lui avait appris bien des secrets, qu'il n'avait pas puisés dans les livres. Ce n'est pas qu'il eût négligé l'étude d'un art, auquel le portait une aptitude naturelle. Il en était venu à se faire une véritable renommée, et il passait même pour le plus habile médecin de l'archipel. Cette réputation l'avait suivi à Lifuka ; les Indigènes, s'ils ne se montrèrent pas dociles aux leçons du Missionnaire, témoignèrent d'un grand empressement pour chercher les consultations du médecin.

Une fois par jour, le P. Calinon sonnait le *talavai* : ce mot signifie *distribution de l'eau*, et l'eau avait le même sens, pour les Insulaires, que les remèdes pour nous. On venait, au son de la cloche, peu au



commencement, beaucoup dans la suite. Ce concours de visiteurs ne laissa pas que d'inquiéter le puissant ministre Vercoë; celui-ci craignit que le médecin des corps ne devînt le médecin des âmes, et il s'employa à neutraliser l'influence de celui qu'il considérait comme un dangereux rival. Il eut beau dire que les remèdes du Papiste ne valaient pas mieux que sa doctrine; on ne le crut pas, et l'on continua de courir aux consultations du médecin. Hélas! on n'allait pas plus loin, et l'on ne songeait pas à faire traiter ces âmes si malades, que le prêtre avait le pouvoir et la volonté de guérir.

Pour combattre cette influence du prêtre médecin, les ministres wesleyens firent venir un docteur pourvu de son diplôme : ce diplôme ne changea rien au cours des choses, et celui qui le portait ne tarda pas à voir qu'il n'avait qu'un parti à prendre : c'était d'exercer son art ailleurs qu'à Lifuka. Le P. Calinon resta maître de la position, au point que les ministres protestants eux-mêmes ne refusèrent pas de recourir à lui dans l'occasion, et se servirent de ses lumières et de ses remèdes pour rétablir leur santé compromise.

Seul, le fougueux M. Vercoë résistait au courant. Il crut de sa dignité de donner un grand exemple, et à sa femme ainsi qu'à tous les gens de sa maison, il fit prêter le serment de ne jamais s'adresser, pour lui, au P. Calinon, lors même que, dans l'excès de la souffrance ou dans le délire de la fièvre, il viendrait à le réclamer. Le serment fut prêté, et, par une juste ironie de la Providence, un démenti fut donné à ce serment de sectaire.

Peu de temps après, M. Vercoë se trouva atteint au



visage d'un tic très douloureux. Il supporta d'abord patiemment son mal, croyant que cela ne durerait pas : les souffrances devinrent atroces, et les remèdes inutiles. Quelqu'un prononça le nom du P. Calinon ; mais le serment était là, et il fallait le tenir. Les souffrances augmentaient toujours. Vaincu par la douleur, le malade ne put s'empêcher de s'écrier : « M. Calinon ! » — « Mais, cher ami, lui répondit sa femme, tu sais bien que nous nous sommes engagés par serment à ne jamais le demander pour toi ? » — « C'est vrai, dit tristement le malade. Il faut donc mourir ! Oh ! que je souffre ! » — « Une idée, reprit la femme, qui avait pitié de cette grande souffrance. Nous sommes liés par le serment, nous, mais toi, tu ne l'as pas fait ce malheureux serment qui nous lie ! Si tu envoyais un étranger à notre place ? » L'idée fut goûtée par le malade, qui se cramponnait à la vie. Le P. Calinon vint, heureux de faire du bien au plus acharné de ses ennemis, et, au moyen d'un remède énergique, il réussit à lui sauver la vie et à le délivrer de ses douleurs.

Malgré les prières, les travaux, les services du Missionnaire, l'œuvre de Dieu n'avancait pas dans cette île : au bout de dix ans, les Supérieurs du P. Calinon jugèrent que le temps était venu pour lui de secouer la poussière de ses pieds sur cette terre ingrate, et la station de Lifuka fut abandonnée en 1867.



## CHAPITRE V

### STATION DE VAVAU

L'île de Vavau, située dans la partie septentrionale de l'archipel des Amis, attire et fixe l'attention des voyageurs. Le R. P. Poupinel, qui la visitait en 1861, en faisait cette description :

« L'île de Vavau est entourée, au sud et à l'est, d'une multitude d'îles beaucoup plus petites, qui sont généralement très rapprochées les unes des autres et séparées par d'étroits canaux. De son côté, la grande île est étrangement découpée par de larges rivières d'eau salée, ou baies étroites, qui s'avancent très loin dans l'intérieur. Lorsque du haut d'une montagne on contemple cet étrange et gracieux groupe, on serait tenté de dire que le Créateur a jeté cette terre toute faite, du haut des airs, dans la mer, mais qu'elle s'est brisée dans sa chute; les parties détachées du bloc ont formé les îlots. Attribuez ce phénomène, si vous l'aimez mieux, à des tremblements de terre sous-marins (car il y a des volcans dans le voisinage), ou à toute autre cause, vous êtes libre. Le nom du groupe est Haafuluhao, sa population est estimée à 5 ou 6,000 habitants, et il y a un port bien abrité. »



Ce port, où l'on arrive par des sinuosités de la mer, qui se resserre entre ses rivages, se trouve en réalité placé à huit kilomètres de l'Océan, et ne semble plus être qu'un lac tranquille, presque environné de tous côtés par la terre : c'est, dit-on, un des plus beaux ports du monde. On le compare à celui de Sydney, et il ne soutient pas la comparaison à son désavantage.

Vavau était aux mains de l'hérésie. C'est là qu'en 1837, Mgr Pompallier avait voulu laisser un Missionnaire catholique. Il avait été obligé d'y renoncer, parce que le roi Georges, conseillé par le ministre wesleyen Thomas, n'avait pas voulu y consentir. Depuis cette époque, les Catholiques n'avaient jamais perdu de vue cette île de l'Océanie centrale, et ils avaient toujours nourri le désir d'y fonder un établissement.

En 1859, Mgr Bataillon réussit à y placer deux Missionnaires, le P. Castagnier, du diocèse de Nîmes, et le P. Soret, du diocèse de Nantes : il obtint pour eux la colline inhabitée de Fugamisi, mais ce ne fut pas sans peine. Les chefs finirent par céder aux instances et presque aux importunités de l'Évêque, espérant bien que ce ne serait là qu'une concession tout à fait transitoire, et qu'ils trouveraient le moyen de forcer les Catholiques à se retirer.

Mgr Bataillon, en fondant l'établissement de Vavau, avait suivi un véritable attrait de son cœur. Lorsque Pooi, le frère hérétique du roi catholique de Wallis, avait fui sa patrie pour fuir la vérité, il s'était réfugié avec ses compagnons dans cette île de l'archipel de Tonga. Les fugitifs formèrent une tribu



uvéenne, organisée comme dans la patrie et portant le nom de Falaleu, village qu'ils avaient habité à Wallis avant leur départ. C'était comme une nouvelle Troie transplantée sur une rive étrangère. Mgr Bataillon considérait toujours ces déserteurs comme ses enfants : il espérait que la proximité des Missionnaires catholiques opérerait des conversions, et que lui-même dans ses tournées pastorales, parviendrait à ramener au bercail quelques-unes de ces brebis errantes. Il ne se trompait pas dans les calculs de son zèle.

Ce ne fut pas sans difficultés et sans peines que les Missionnaires catholiques s'établirent à Vavau. Aussi le P. Monnier disait-il dans une lettre :

« Le F. Jean vous dépeindrait mieux que moi, s'il voulait écrire, ce que les Missionnaires ont eu à souffrir pour commencer une Mission dans une île où l'on manque de tout, où l'on n'a pas même à sa disposition un verre d'eau pour boire, où il faut acheter à grands frais le moindre service, sans savoir avec quoi on paiera, où l'on n'a que des ennemis fanatisés par le Protestantisme, qui croient gagner une indulgence toutes les fois qu'ils s'opposent à notre travail, où l'on est regardé comme des scélérats qui ont fait violence au roi et aux chefs, et se sont implantés malgré eux dans leurs États, pour y mettre le désordre. »

Néanmoins les Missionnaires tinrent bon : malgré toutes les tracasseries et tous les déboires, ils restèrent sur la colline de Fugamisi, et trois ans après (Noël 1862), le P. Monnier parlait ainsi de leur station à Mgr Bataillon :

« Envoyé par le P. Chevron pour faire une visite



au P. Castagnier, je puis aujourd'hui indiquer à Votre Grandeur les premiers succès de la Mission de Vavau. J'essaierai aussi de vous dire quelques-uns des obstacles que nous avons encore à vaincre.

« La plupart des chefs reconnaissent que la religion catholique est au moins la meilleure des religions, si elle n'est pas la seule bonne. Ils avouent que les Apôtres n'ont pas été Wesleyens et ils reconnaissent que cette secte n'a qu'un jour d'existence. Si nous étions venus les premiers, il n'y aurait pas d'autre religion que la nôtre.

« Les missionnaires protestants, quoique assez bons et même meilleurs que ceux de Tonga, sont peu estimés de la noblesse parce qu'ils s'occupent trop d'huile ; quelques-uns de leurs catéchistes finissent par avouer qu'ils ne sont eux-mêmes que leurs agents de commerce.

« Un trait à citer : il est typique.

« M. Tevesi, visiteur général des Ministres, avait annoncé dans une église de Niua, qu'il administrerait le sacrement à ses ouailles ; déjà il avait apporté le pain sacramentel. Il pria ses brebis affamées de la *céleste* nourriture d'attendre un moment, pendant qu'il irait lui-même chercher au navire le vin nécessaire. On attendit jusqu'à midi, jusqu'au soir, jusqu'à la nuit. Ce fut inutilement ! M. Tevesi, arrivé à son navire, fut tellement distrait par les achats et les ventes, qu'il oublia pain, vin, sacrement, brebis. La *Cène*, si j'en crois le rapport d'un catéchiste Wesleyen, dut céder la place au commerce du très onctueux ministre.

« Autre fait de désintéressement :

« Deux officiers de Georges demandèrent un pas-



sage aux missionnaires anglais pour porter les ordres du roi aux gens de Niua. A leur retour, les missionnaires, au nom sans doute du capitaine du navire, réclamèrent le paiement. « Comment ! s'écria Georges, je ne fais pas un voyage avec ma petite goelette sans emporter quelques-uns de leurs messagers, ou sans me charger de leurs commissions et de leurs effets, et jamais je n'ai pensé à leur demander un penny pour le fret ! Payons ! Mais nous en tiendrons note ! »

« Ces faits et plusieurs autres ne rendent pas nos ennemis populaires à Vavau.

« Il y a de 40 à 50 communians dans la chrétienté naissante. Ces néophytes paraissent comprendre l'importance de nos augustes mystères, et la communion produit dans leurs cœurs des effets consolants, qui se traduisent avec évidence dans leur conduite extérieure.

« Ajoutez à cela le voyage providentiel de Semisi Fifita en Nouvelle-Calédonie, où il a été emmené par les Français, qui ont voulu le punir pour faire un exemple.

« Il a raconté à sa nombreuse famille, importante dans l'île, l'amitié que les Français lui ont témoignée. Il a fait remarquer qu'on l'a traité non pas en esclave, mais en fils de famille. Les prêtres qu'il avait crus si méchants l'ont reçu avec une affection spéciale, lui ont donné à manger, lui ont fait des cadeaux, ont abrégé les jours de son exil, et lui ont procuré une place sur le vaisseau pour le retour.

« Vraiment, s'écriait-il dans son enthousiasme, le commandant français et ses officiers, m'ont traité avec autant de soin que s'ils avaient été mon père et



ma mère. Si l'Angleterre a de l'amitié aussi long que la main, la France en a aussi long que le bras. C'est la première des nations dans tout l'univers en fait d'amitié. Et encore j'étais sous le coup d'une punition ! Que m'eût-on fait, si j'avais été emmené à titre de récompense ?

« J'ai vu aussi les belles églises catholiques de Sydney. J'ai vu les maisons religieuses de femmes, dont on m'avait dit tant de mal. Rien de si utile, de si saint et de si bien ordonné !

« Et puis on ne m'a pas forcé pour ma religion ! Les prêtres ne m'ont pas fait maltraiter, ni brûler parce que j'étais Wesleyen. Oh ! que je remercie la France de ce voyage ! Que de vérités j'ai pu reconnaître là où l'on m'avait mis des mensonges. »

Ce récit de Semisi Fifita contribua à faire tomber des préjugés : il y eut progrès dans des esprits égarés par tant de calomnies. Le gouverneur de l'île, David, fils du roi Georges, disait un jour à un catéchiste protestant :

« Il y a deux choses qui m'assurent que la religion du prêtre catholique est la bonne. La première, c'est la série des papes qui remontent jusqu'à Pierre établi par Jésus-Christ lui-même ; la seconde, c'est la conduite des prêtres, qui laissent tout pour venir nous évangéliser sans la moindre récompense en ce monde. Nos ministres ne sont pas comme ces prêtres : ils viennent avec leurs familles et nous donnent assez de preuves qu'ils aiment nos richesses. »

Les néophytes savaient, eux aussi, trouver de bons arguments pour réfuter les calomnies des Ministres. Ceux-ci avaient mis aux mains de leurs adeptes, un



livre doré, qui représentait les Papistes comme des persécuteurs et des bourreaux. Un catéchumène ardent, Togatéa, confondit les catéchistes qui propageaient ce livre de calomnies.

« Pourquoi, leur dit-il, nous parlez-vous de persécutions, qui ont eu lieu à une époque et dans un pays éloignés ! Parlons plutôt de ce que nous avons vu au village de Hule, que les Wesleyens ont massacré sans miséricorde, parce que ce village ne voulait pas de leur religion. Parlons du P. Calinon qu'on a renvoyé des Haapai malgré les traités. Parlons de ces gens, si nombreux que vos impudents missionnaires ont fait battre jusqu'au sang, parce qu'ils n'avaient pas accompli à la lettre leurs préceptes rigoureux. Parlons de ce dimanche qu'ils voudraient vous faire observer à la mode affreuse des Phariséens dont il est question dans la Bible ! Où sont donc les persécuteurs ? Ici, chez vous ! »

Un Ministre répondit à cet argument en assurant que Togatéa descendrait tout vivant en enfer. La réponse n'était pas victorieuse.

Elle ne valait pas celle que Samuele fit un jour à un autre Ministre. Celui-ci lui montrait un couteau qui, prétendait-il, avait appartenu à Wesley lui-même : « Si Wesley, dit Samuele, a eu ce couteau, Wesley n'est pas un homme du temps des Apôtres ; donc sa religion est trop neuve pour être celle de Jésus. »

Samuele avait été jusque-là un Wesleyen farouche et un catéchiste des plus intrépides. Ce raisonnement qu'il fit à propos du couteau de Wesley, lui ôta de son fanatisme, mais ne lui enleva pas tous ses préjugés contre la religion catholique. L'orgueil l'empêchait



encore de goûter toute la vérité. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, ménageait une punition miséricordieuse à cet orgueil de sectaire. Samuele tomba dans une faute humiliante : la honte et le remords le mirent sur le chemin de la vérité. Le premier mouvement du coupable fut purement humain ; mais Dieu tire à lui les âmes par tous les liens d'Adam : il prit cet homme qui s'était déclaré catholique pour se soustraire à l'ignominie d'une faute ; il purifia et éleva ses intentions et bientôt cet hérétique humilié devint un néophyte fervent.

Samuele pleurait en songeant qu'il laissait sa famille dans l'erreur : « Ah ! disait-il, si je m'étais jeté dans les bras de la religion par amour de la vérité, je prêcherais du matin au soir à mes amis. Je leur ferais voir toutes les raisons qu'ils ont de quitter le Wesleyanisme. Mais ma faute... ! » Cette réserve, à laquelle l'obligeaient la prudence et le souvenir d'un passé récent, ne l'empêchait pas néanmoins de répondre victorieusement à des reproches et à des injures. « Samuele, lui disaient ses amis hérétiques, on sait bien ce qui t'a poussé au catholicisme ! » — « Vous avez raison, mes amis. Mais S. Paul en allant à Damas, avait des intentions encore plus mauvaises que les miennes. Dieu qui a eu pitié de ce grand Saint, a eu pitié aussi de ma misère. »

Samuele perdit un œil. Les Wesleyens furent prompts à répandre le bruit que c'était là une punition de son passage au catholicisme. « Tu as raison, répondit le fervent chrétien à celui qui lui disait cette aménité, tu as raison. Je suis puni, et je l'ai bien mérité, non pas parce que j'ai passé au catholicisme, mais parce que j'ai péché par mes regards.



Je le sais. Je sais aussi qu'il vaut mieux aller au ciel avec un œil, que d'aller en enfer avec deux yeux. Et lors même que Dieu me rendrait aveugle, je ne me plaindrais pas ! Quand on est catholique, on aime à être puni en ce monde ! »

De tels exemples, si rares qu'ils fussent, prouvaient que la Mission de Vavau portait déjà ses fruits ; mais à travers quelles angoisses ! Et qu'il était besoin de force et de courage pour combattre contre toutes les privations et toutes les difficultés !



## CHAPITRE VI

### L'ANACHORÈTE DE L'OCÉANIE

Mgr Bataillon voyant les progrès si lents du catholicisme à Vavau, souffrait d'employer deux prêtres à cette Mission presque infructueuse ; d'un autre côté, il ne pouvait se résoudre à abandonner cette position qu'il jugeait de grande importance. Il fallait donc laisser là un prêtre pour attendre des jours meilleurs ; mais Vavau étant à quarante lieues au nord de Tonga, c'était l'isolement qui serait imposé à ce prêtre. Monseigneur ne se reconnaissait pas le droit d'exiger un tel sacrifice ; toutefois il y avait une bonne volonté sur laquelle il pouvait compter, et il ne fut pas trompé dans son attente. Le P. Breton accepta de remplacer les PP. Castagnier et Soret.

Né à Belley, le 11 octobre 1815, Marin Joseph Breton fit ses études au collège de cette ville, avec une grande édification pour ses condisciples. La piété qu'il manifesta dès son enfance, il l'a gardée dans toutes les places qu'il a occupées et dans tous les ministères qu'il a remplis : c'était le trait distinctif de son âme. Il songea de bonne heure à entrer dans la Société de Marie ; il ne put réaliser son désir qu'après avoir été vicaire de Marboz et curé de Challes : on garde encore, dans ces deux paroisses, le sou-



venir de ce prêtre si pieux et si attaché à tous ses devoirs.

En 1857, il était directeur spirituel du Collège St-Joseph, de Montluçon. Il sollicita alors et obtint la faveur de se dévouer aux Missions d'Océanie : il avait 42 ans et souffrait déjà d'une grave infirmité ; mais rien ne put ralentir son zèle, et, en 1858, il arrivait à Tonga où il fut donné comme aide au P. Monnier dans la paroisse de Maofaga. Celui-ci parle ainsi des débuts de son pieux compagnon :

« Cet excellent confrère ne cesse de combattre avec les deux glaives évangéliques de la prière et de la pénitence. Ses austérités nous effraient ; elles auront sans doute leur récompense un jour, mais aujourd'hui, tous les efforts du soldat de la foi n'ont encore aucun succès apparent. Que dis-je ? Dieu lui-même soumet son apôtre à la plus terrible de toutes les croix : il lui laisse une difficulté extraordinaire pour l'étude de la langue. Savez-vous qu'un cœur embrasé de l'amour de Jésus et mourant du désir de le faire connaître aux hérétiques et aux infidèles, doit horriblement souffrir, lorsqu'il ne peut ouvrir la bouche pour parler de la religion sans exciter le rire à cause d'une faute de langue qui lui est échappée ! Il faut bien le dire, à force d'étude, de courage et de patience, le bon Père est parvenu à prêcher passablement en tongien, mais la conversation, si utile à ceux qui ne vont pas au sermon, est encore pour lui le plus dur de tous les martyres. »

Les grandes âmes sont prêtes à tous les sacrifices. Le P. Breton, malgré ses peines continuelles, goûtait encore quelques consolations à Tonga. Il accepta de se dévouer à la Mission de Vavau, qui ne



lui offrait que des consolations diminuées et des peines augmentées. Il fut conduit dans cette île par Mgr Bataillon, en 1863. « Avant de me quitter, dit-il, Monseigneur ne crut pas devoir me laisser ignorer la nature du sol qu'il me donnait à défricher, ni le caractère des néophytes qu'il me donnait à conduire. « Rome, ajouta-t-il, a été fondée par des voleurs ; « Vavau lui ressemble de tout point. Courage et prière ! » La comparaison n'était pas flatteuse, mais elle était vraie, et je ne saurais dire combien de fois dans les premiers temps de mon séjour, j'ai senti défaillir mon cœur, en entendant les reproches, hélas ! trop mérités, adressés à nos néophytes. »

Le P. Breton commença dès lors une vie de solitude, de pénitence, d'immolation, ou plutôt il ne fit que la continuer en lui donnant plus de mérite. De loin en loin, il recevait quelques visiteurs, et tous s'accordent à louer ses austérités extraordinaires.

Mgr Elloy, évêque de Tipasa, disait de lui dans une de ses lettres :

« C'est véritablement l'anachorète de l'Océanie. De cuisine, il n'en connaît que le nom ; jusqu'à ces derniers temps, il avait du moins conservé le local destiné à recevoir ses provisions et à faire cuire ses aliments ; mais les ustensiles culinaires y étaient tout rouillés, faute d'usage ; et, comme la maison elle-même était devenue tout à fait inutile, le Père y a installé un pauvre Européen, qui se trouvait sans ressources et qu'il a gagné à la vraie foi.

« Quelques bananes, des ignames apportées par nos chrétiens, qui ont soin d'y joindre un poisson, quand ils ont fait une pêche, voilà toute la nourriture du P. Breton. »



Mgr Lamaze, évêque d'Olympe, et successeur de Mgr Elloy, disait de son côté :

« Avant de connaître le P. Breton, j'étais enclin à croire exagéré ce que l'on raconte des pénitences et des austérités des Pères du désert : je suis d'un autre avis maintenant ; aussi chaque fois que je quittais Vavau, je m'en retournais bien confus à Tonga.

« Le dur biscuit des matelots, l'amande et l'eau de coco, avec des oranges, voilà sa nourriture et sa boisson ordinaires ; jamais de vin, pas même d'eau. Il n'allait à sa cuisine que pour faire des hosties... Pauvre Père ! Il ne dormait presque pas, son lit était plus dur que celui d'un trappiste. Il passait une bonne partie de ses nuits aux pieds de l'autel. Je lui demandai, la première fois que j'entrai dans sa chapelle, s'il y conservait le Saint-Sacrement : « Ah ! je crois bien ! me répondit-il, si je n'avais pas ici Notre-Seigneur, je n'y resterais pas. » Voilà le secret du dévouement extraordinaire du P. Breton. »

Cette vie mortifiée était aussi une vie occupée. Le solitaire de Vavau aimait beaucoup l'histoire. Il a lu jusqu'à huit fois l'histoire générale de l'Église, par Rohrbacher. Il la possédait et la savait presque par cœur. Il ne faisait pas bon entamer avec lui une discussion historique : on s'apercevait bientôt que l'adversaire marchait sur un terrain sûr. Un jour, un savant docteur allemand crut l'éblouir, en lui parlant des systèmes des philosophes de son pays : le Missionnaire catholique exposa tous ces systèmes avec tant de lucidité et de connaissance des détails, que le docteur en fut émerveillé, et qu'il parla de se faire catholique.

Ce Missionnaire si austère, si instruit et si pieux,



avait pourtant peu de succès dans son ministère à Vavau ; il en donnait ainsi la raison :

« Remarquez que le progrès s'opère malgré les obstacles infinis et journaliers que suscite l'hérésie, toute puissante dans l'archipel tongien. Sans doute, ce n'est point par centaines de mille que nous comptons, comme saint François-Xavier, le nombre de nos convertis ; mais, outre que la sainteté des ouvriers ne saurait être comparée, je doute que les succès de l'Apôtre des Indes eussent été aussi grands, s'il avait eu affaire à des hérétiques et à des hérétiques wesleyens, au lieu d'avoir affaire à des idolâtres. A Tonga, le P. Chevron a plus converti de païens en quelques mois que d'hérétiques en plusieurs années. Vous m'opposerez peut-être saint François de Sales, qui a converti tant de milliers d'hérétiques dans le Chablais. J'en conviens ; mais le prince était catholique, zélé catholique, aidant le Missionnaire de toute l'énergie de sa foi et de toute la force de ses États. Voyez ce que ce même saint a pu faire dans notre pays de Gex, sous un roi, catholique sans doute, mais qui ne le soutenait pas assez énergiquement. Et nous, nous avons affaire à un roi protestant, à un roi que l'hérésie a exalté, a élevé au-dessus de tous les petits souverains de l'Océanie, à un roi qui se considère comme le Pape du Wesleyanisme, et tient pour ennemis personnels tous ceux qui ne prient pas avec lui. Quant à nous, nous regardons comme un miracle permanent, notre existence dans l'archipel de Tonga, et surtout nos progrès en présence de tant d'obstacles, qui devraient infailliblement les arrêter. »

Dans une autre lettre qu'il adressait, en 1875, à un de ses confrères d'Europe, le P. Breton présentait un



aspect de son ministère qui n'a rien de consolant :

« A Tonga, où le nombre des Catholiques est considérable, et où la foi a poussé de fortes et profondes racines, la crainte du roi et de la persécution fait peu d'apostats; mais ici, à Vavau, je compte, ces deux dernières années, bien des défections, qui m'ont beaucoup affligé, quoique plusieurs m'aient peu surpris. Il y a bien aussi quelques conversions au Catholicisme, mais elles sont moins nombreuses que les apostasies. D'ailleurs, nous sommes beaucoup plus sensibles à la perte qu'au gain.

« Le Missionnaire s'ingénie de toute manière pour amener quelqu'un à la religion. Celui-là reste catholique un an, même dix ans; on a été tout ce temps dans des transes continuelles de le voir apostasier; enfin, cette apostasie se consomme au moment où on ne la redoutait plus. Lorsqu'il s'était fait catholique, à peine les protestants s'en étaient-ils émus; il retourne au protestantisme, toutes les voix de la renommée, c'est-à-dire tous les ministres et les catéchistes protestants, qui sont au moins 300 à Vavau, chantent victoire et triomphent de notre humiliation. Voilà la croix des croix dans nos chères Missions! Être mal logé, mal vêtu, encore plus mal nourri, c'est une bagatelle pour nous. D'ailleurs, en venant en Océanie, nous nous sommes attendus aux privations de la pauvreté; mais nous ignorions que nous étions réservés à cette angoisse du cœur, à cette agonie de tous les jours, aux douleurs de l'enfantement spirituel, suivies si souvent de la mort. Ah! je comprends un peu, depuis que je suis à Vavau, quelle a dû être la douleur de Jésus, en se voyant trahir par Judas, et quelques instants après renier par Pierre.



Ici, aujourd'hui surtout que l'on sait combien le roi est mal disposé à notre égard, une heure après avoir reçu de nous un service et un bienfait, on n'ose pas nous reconnaître dans la rue, et l'on a honte de s'avouer catholique. Cependant, avec tout cela, il ne faut pas se décourager et croire tout perdu : j'aime à me rappeler qu'au pied de la croix de Jésus mourant, il n'y avait qu'un disciple; quelques jours plus tard, ils étaient plus de cinq cents avec Jésus, sur une montagne de la Galilée, nous dit l'Apôtre saint Paul. Priez beaucoup pour nous, pour moi surtout qui suis seul, plus exposé, par conséquent, à la tentation de la tristesse et de la mélancolie; priez pour votre pauvre ancien directeur, qui ne se confesse plus que tous les six mois ou toutes les années, qui n'a plus, comme vous, le bonheur de la conversation de ses confrères, de leurs bons exemples et saintes paroles, des retraites communes, des instructions. Oh! non, je ne parle pas ainsi pour me plaindre; je suis où Dieu m'a placé par la volonté de mon Évêque, et j'y resterai bien volontiers jusqu'à ma mort, faisant chaque jour la classe à mes petits enfants de Vavau, et leur apprenant en même temps à connaître et à aimer un peu Dieu.

« Je fais bien peu, je n'ai pas de brillantes conversions à raconter; mais si je souffre avec patience, et pour la gloire de Dieu et de notre Mère, j'espère que mon séjour à Vavau n'aura pas été tout à fait inutile pour cette même gloire, ni pour le salut des âmes que Dieu s'est choisies ici. »

Le Missionnaire de Vavau, désolé, mais non pas découragé dans son zèle, finit par goûter quelques consolations, à travers ses douleurs.



Dans une lettre du mois d'août 1880, il écrivait avec joie :

« Un mot de la procession de la Fête-Dieu de cette année... Nos néophytes, si heureux et si fiers de ce triomphe rendu à Jésus-Christ dans une île protestante, nos enfants, si beaux et si modestes, avec leurs oriflammes et leurs palmes, c'était ravissant, je vous l'assure ! Toute la population protestante de Neiafu était là avec les habitants de la banlieue ; tous les chefs y étaient aussi, manifestant de tout cœur leur enchantement. Pauvres gens ! Leur religion est si froide, leur culte est si nu ! Les splendeurs de nos cérémonies les ravissent. »

La même année 1880, au mois d'août, le P. Breton eut une autre consolation pour son cœur de prêtre et de Français : il vit arriver l'avis à vapeur *la Dives*, commandée par M. La Réveillère, capitaine de frégate. Ce digne officier s'empressa de lui montrer les instructions écrites de l'amiral Du Petit-Thouars, lui recommandant de passer à Vavau et à Tonga, pour visiter les Missionnaires français qui s'y trouvaient, et qui méritaient, par les services qu'ils rendent à l'influence française dans l'Océan pacifique, toute la reconnaissance de la France. Le P. Breton profita du passage de ce navire, pour aller visiter ses confrères de Tonga, et jouir des grâces et des joies de la vie religieuse. Dans le cours de ce voyage, le P. Breton eut l'occasion de raconter un beau trait de la générosité française : il s'agit d'un navire allemand, le *Godefroy*, sauvé par l'équipage de la *Dives* :

« On remarque que le *Godefroy* dévie, et se laisse emporter à la côte par un violent vent du sud : il est échoué. Un cri s'élève : « Les imbéciles ! » Le Com-



mandant, s'adressant à tous : « Notre ennemi, dit-il, « est dans la détresse ; la plus noble vengeance, c'est « de le sauver ! » Et aussitôt il commande à un officier d'aller, avec les matelots de la baleinière, offrir les secours du navire français au navire échoué : l'offre fut vite acceptée, et le travail de sauvetage commença immédiatement. Le premier câble, amené avec beaucoup d'efforts, fut rompu. Le vent était si violent, que la manœuvre devenait fort difficile, et même dangereuse ; le gros câble fut alors envoyé ; le navire échoué se souleva, fut mis à l'eau et remorqué jusqu'à Neiafu. Pendant cette opération, j'étais descendu dans la cabine du Commandant, où je disais mon bréviaire ; le Commandant descendit à son tour, et me dit tout haut, avec un accent religieux : « Mon « Père, c'est vous qui venez de nous délivrer d'un « grand danger ! » — « Comment, lui dis-je ? » — « J'ai « craint sérieusement un moment : le moindre contre- « temps dans la manœuvre, par ce vent de tempête, « pouvait nous jeter nous-mêmes dans la détresse ; « vos prières nous ont sauvés. » — « Monsieur le Com- « mandant, lui dis-je encore, ce jour signalé par une « si noble et si généreuse action, sera un des plus « doux et des plus consolants souvenirs de votre vie. « Pour Vavau, c'est la plus éloquente démonstra- « tion de la vérité de notre sainte Religion, et, pour « la France, c'est l'acte le plus capable d'augmenter « son influence dans un pays où elle n'a pour repré- « sentant qu'un pauvre Missionnaire. »

Une dernière consolation était réservée au P. Breton, avant sa mort qui était proche. C'était la visite si attendue de son nouvel Évêque, Mgr Lamaze, zélé Missionnaire de Tonga, que le choix de Rome avait



fait Vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Dans la lettre, qui parlait de cette visite au P. Breton, l'Évêque disait : « Je me suis complu bien des fois à contempler sa figure, si semblable à celle de saint Benoît-Joseph Labre. La pauvre soutane du Père me semblait aussi belle que le misérable habit du saint. — Les quatre jours que j'ai passés à Vavau, me disait le P. Mennel, m'ont valu une retraite. La manière dont le P. Breton fait le signe de la Croix me vaut à elle seule une méditation. »

Et l'Évêque ajoutait : « Ce qui me toucha le plus, c'était la joie vraiment rayonnante de cet excellent Missionnaire. « Vous voyez, me disait-il, qu'ici il se fait quelque bien. Et puis je vivrai encore bien dix ans. Je crois que la Mission se développera. »

Hélas ! Quinze jours après le départ de Mgr Lamaze, le Missionnaire de Vavau commençait sa dernière maladie. Il demanda qu'on fît venir un prêtre de Tonga, pour lui administrer les derniers sacrements. On dépêcha vite une embarcation, qui fut contrariée par le mauvais temps : le prêtre demandé n'arriva qu'après les funérailles, présidées par un simple catéchiste. Il y avait des années que le solitaire de Vavau s'était mis en présence d'une mort, sans prêtre à son chevet, et son héroïsme avait accepté ce sacrifice suprême. Le pieux mourant conserva l'usage de la parole jusqu'au dernier jour, il régla lui-même, avec les plus minutieux détails, ce qu'il faudrait faire de lui jusqu'au dernier soupir, et ce dernier soupir, il le rendit en faisant le signe de la croix.

C'était le 5 mai 1881. Cette mort d'un pauvre prêtre catholique fut comme un triomphe. Les protestants



et les chefs tinrent à honneur de s'associer à ce deuil glorieux ; et l'on put voir, au jour des funérailles, quelle place tenait, dans l'opinion publique, celui que Mgr Elloy avait appelé l'anachorète de l'Océanie.



## CHAPITRE VII

### REPRISE DE LA MISSION DE ROTUMA

Cette Mission avait été fondée vers 1846, puis abandonnée forcément. Les catéchumènes et les néophytes demeurèrent fidèles, malgré l'absence des Missionnaires. Dans la case qui avait servi de chapelle, une lampe fut allumée et entretenue avec le plus grand soin. C'était comme le symbole de la foi, qui ne devait pas s'éteindre dans ce peuple.

Deux Congrégations de Priants catholiques se maintinrent dans l'île, l'une de trente membres à Fagautu, l'autre de soixante-dix, à Matua. Elles étaient dirigées toutes les deux par le vieil aveugle Mailagi, à qui Dieu conservait la vie pour le salut de plusieurs. Baptisé et confirmé, Mailagi ne pouvait pas pousser bien loin l'instruction qu'il était chargé de donner aux autres. Tout son enseignement consistait à réciter chaque jour la généalogie de N.-S. Jésus-Christ, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, qu'il faisait suivre du chant d'un cantique sur la sainte Trinité. Le lieu de réunion était cette case où brûlait la lampe toujours allumée, et qui n'avait pour tout ornement qu'une image d'Épinal collée sur une planche.

Au mois de novembre 1859, Mgr Bataillon passa à Rotuma : il y ramenait Rafaele, le plus jeune des



trois Océaniens qui l'avaient accompagné dans son voyage d'Europe. Il avait l'intention d'y laisser aussi deux prêtres, si les dispositions des Rotumiens lui semblaient plus favorables ; mais il apprit que les chefs venaient de se faire la guerre à propos de religion, et il pensa qu'il valait mieux ajourner le rétablissement de la Mission. Monseigneur se contenta donc de rendre Rafaele à sa famille et à sa patrie. Celui-ci était frère du second chef de l'île. Ce titre pourrait lui donner de l'influence. De plus, comme il venait de visiter l'Europe catholique, ses souvenirs le fortifiant dans sa foi, ne réussiraient-ils pas à augmenter son influence ? Malheureusement, Rafaele était timide, ne savait pas parler en public, et se sentait incapable de soutenir une discussion. Malgré toutes ces craintes, on gardait des espérances, et Mgr Bataillon, après avoir encouragé Rafaele, félicité Mailagi, et laissé, pour la chapelle, deux jolis tableaux de la Sainte-Vierge, s'éloigna de cette île toujours rebelle à la grâce.

L'Évêque y revint en 1861 : cette fois, il était accompagné du Visiteur général des Missions, le R. P. Poupinel, qui a fait le récit de cette visite :

« Nous fûmes vite entourés d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, qui couraient autour de nous, nous montraient leurs médailles, pour nous apprendre qu'ils faisaient la prière des Catholiques, comme aussi ils ne manquaient pas de nous répéter le nom chrétien qu'ils avaient adopté, comme un autre signe de leur conversion. De loin, j'aperçus alors un vieillard, que l'on aidait à sortir de sa case, et qui vint se mettre à genoux au milieu du chemin, priant à haute voix. C'était le bon aveugle, le catéchiste de



la tribu ; il ne demandait pas que la lumière fut rendue à ses yeux ; mais je crois que volontiers il eût dit son *Nunc dimittis* avec le vieillard Siméon. Il me fut impossible de me défendre d'une vive émotion à la vue de ce squelette, recouvert d'une peau bien sombre, mais qui conservait encore un peu de vie ; elle se manifestait surtout par ses prières, qu'une toux opiniâtre interrompait trop souvent. Comment, en effet, n'être pas ému, en voyant ce vénérable Rotumien, prosterné devant son Évêque, dans la plus humble attitude, lui qui, privé de tout secours religieux, est resté si fidèle, parmi ses compatriotes païens, à la foi chrétienne dont il n'a pu entrevoir que les premières lumières, et qui dépense jusqu'au dernier souffle de sa vie mourante, pour conserver à son île le germe de la foi, espérant qu'elle ne tardera pas de s'y développer, et de soumettre toutes les âmes à son bienheureux empire.

« Mgr Bataillon s'entretint avec le grand chef, et avec le frère de Rafaele, qui est le second en influence. Ceux-ci se dirent bien disposés envers les Catholiques, mais se renvoyèrent de l'un à l'autre l'honneur de se prononcer le premier pour la religion, remettant d'ailleurs à faire cette démarche quand ils auraient des Missionnaires. Ce n'est pas ce que voulait Mgr d'Énos : « Vous n'êtes pas, vous autres Rotumiens, leur disait-il, comme les insulaires qui n'ont pas eu de Missionnaires ; vous les avez eus longtemps, vous les connaissez bien. Vous n'avez pas voulu les écouter autrefois ; si aujourd'hui vous les désirez, montrez-le en adoptant la prière catholique. Je vous amène deux catéchistes de Futuna, ils sont de vos parents ; priez avec eux, apprenez le



catéchisme, et vous aurez des Missionnaires. »

Ces deux catéchistes étaient Simone et Albano : ils firent bravement leur devoir, et, trois ans après, ils écrivaient à Mgr Bataillon qu'ils avaient déjà six chapelles, et que les Rotumiens réclamaient avec instance des Missionnaires. L'Évêque crut qu'il lui fallait céder à ces instances, et, pour rétablir cette Mission abandonnée, de Rotuma, il jeta les yeux sur un Missionnaire, qui, depuis longtemps, exerçait son zèle à Futuna : le P. Jean Laurent Dezest.

Né le 10 août 1822, à Hagetmau, dans les Landes, le P. Dezest se souvint toujours qu'il était du pays de saint Vincent de Paul, et il s'efforça d'imiter la charité de son glorieux compatriote. Entré fort jeune dans la Société de Marie, il lui fit honneur par sa piété et ses vertus. Quelle modestie attirante ! Quelle ardente dévotion ! Quelle inépuisable charité ! Ses frères en religion ont gardé de lui un doux et profond souvenir. Il ne fit que passer dans les ministères auprès des fidèles de France : presque dès les commencements de son sacerdoce, il put suivre ses désirs, qui le poussaient vers les infidèles de l'Océanie. Parti au mois de juillet 1849, il arriva, après une année de voyage, dans le vicariat apostolique de Mgr Bataillon, et reçut de son Évêque la charge de continuer l'œuvre du Vén. P. Chanel, dans la Mission de Futuna. Son cœur se réjouit vivement de cette bonne part qui lui était faite par la Providence : pendant longtemps, le pieux et zélé Missionnaire se consacra sans repos à maintenir cette conversion d'un peuple sorti du sang d'un martyr. Aussi ne comptait-il pour rien ses propres fatigues, et s'appuyait-il davantage sur la protection de celui qu'il invoquait comme un patron



puissant au ciel ! Il aimait à publier que sa confiance n'avait jamais été trompée, et qu'il avait toujours reçu, en temps opportun, la grâce ou le secours qu'il avait réclamé de son puissant patron.

Dix-huit ans se passèrent dans ce dévouement perpétuel, qui apportait au cœur du prêtre bien des consolations, et lorsque, en 1868, Mgr Bataillon, connaissant la grandeur de cette âme sacerdotale, demanda au P. Dezest de se séparer de ces Futuniens, qu'il aimait comme des enfants, il y eut des déchirements dans le cœur du Missionnaire, plus de déchirements pour quitter la terre de Futuna qu'il n'y en avait eu pour quitter la terre de France ! Ce cœur déchiré ne refusa point le sacrifice.

L'œuvre qu'on voulait confier au P. Dezest était des plus laborieuses et des plus difficiles. Le Missionnaire se mit en face de tous les travaux et de toutes les difficultés ; il exposa simplement et religieusement à son supérieur les raisons qu'il avait de craindre : après avoir tout pesé, l'Évêque commanda d'aller en avant. Le P. Dezest n'hésita plus, et répondit comme l'Apôtre à Jésus : « Sur votre parole, je jeterai le filet. »

Le P. Dezest ne devait pas partir seul. Monseigneur lui adjoignit le P. Benoît-Joseph Trouillet, né le 22 novembre 1838, à Bousies, dans le diocèse de Cambrai, et dont le cœur généreux ne s'effraya point de la mission périlleuse et douloureuse qu'on lui destinait au début de son ministère en Océanie. Le départ eut lieu le 22 janvier 1868. Les Missionnaires étaient accompagnés de deux jeunes Futuniens, qui seraient employés comme catéchistes ; d'un Français, attaché depuis quelque temps au service des prêtres de Futuna ; et de trente Rotumiens, qui étaient venus se



fixer, à Futuna, lorsque la Mission de Rotuma fut abandonnée. Ces trente néophytes étaient bien instruits, bien affermis dans la foi : on pouvait compter sur eux, dans les commencements d'une œuvre, qui n'avait d'abord pas réussi, et qu'il s'agissait de reprendre pour la faire réussir.

En arrivant, les Missionnaires s'établirent à Fagautu, village de Rafaele et de son parent Liemakau, chef du pays. Celui-ci ne s'était pas encore déclaré en faveur de la religion catholique ; mais il ne tarda pas à le faire, avec plusieurs qui suivirent son exemple. D'autres villages furent occupés, comme centres d'instruction chrétienne : Itu-Teu, village dans la partie occidentale de l'île, où allaient se passer bientôt des événements importants ; Nuatau, résidence de l'aveugle Mailagi, vivant encore et persévérant toujours dans ses bons sentiments ; Pepsei, qui, avec son chef Motu, passa presque tout entier au catholicisme. Les Missionnaires furent obligés d'abord d'instruire par interprètes ; il leur fallut du temps pour s'initier à la langue de Rotuma, totalement différente des autres dialectes de la Polynésie. Cela n'empêcha point les conversions, qui pourtant ne furent pas très nombreuses, pas plus dans la suite que dans les commencements. Quelques-unes de ces conversions présentaient un caractère qui forçait un Missionnaire à cet aveu :

« Vous me demandez si je fais beaucoup de conversions à Rotuma. Je dois vous répondre : Hélas ! non ; mais je reçois les conversions faites par les enfants. Je crois que nous finirons par admettre que la Mission de Rotuma est la Mission des enfants. »

Pour appuyer cette parole, le P. Trouillet raconte



plusieurs traits, dans une lettre adressée au R. P. Poupinel, le 30 juin 1870 :

« Une femme avait été abandonnée par son mari, qui s'était embarqué un jour pour aller voir le monde; elle avait un enfant de six ans, et vint habiter près de l'église de Nuatau. La mère était hérétique : l'enfant mit tout son bonheur à venir dans l'église. L'appelait-on pour faire la prière des hérétiques, il s'enfuyait à l'église; on le frappait, il pleurait, mais il n'en revenait pas moins dans l'église, où il aimait tant à se trouver. La mère enfin n'y put plus tenir : « Eh bien! s'écria-t-elle, s'il veut être catholique, je le laisse libre. » Ce n'était que justice. Elle me l'amène pour que je lui donne la médaille; c'est alors seulement que j'ai tout appris. Mais la médaille au cou de l'enfant fut le coup de grâce pour la mère. En effet, dès le lendemain, elle se rend chez ses parents hérétiques, avec son enfant qui avait sa médaille, cela va sans dire. Les parents, à l'exemple de Satan, sont furieux à la vue de la médaille; ils veulent l'arracher, et se mettent à maltraiter la mère. Celle-ci pleure, et son enfant avec elle. On veut retenir l'enfant de force; mais lui, de sauter et de se cramponner au cou de sa mère, qui a su protéger la médaille, et qui, dès ce moment, se sent convertie.

« Ils s'en retournent chez eux. Je me trouvais par hasard sur le chemin, au moment où ils arrivaient près de l'église. Cette femme se met à pleurer, en racontant à un groupe de catholiques ce qui lui était arrivé, et répétant qu'elle voulait aussi recevoir la médaille, pour être de la même religion que son enfant. De là, elle vint me rendre compte de sa conversion, comme elle était venue, la veille, me



raconter la conversion de son fils. Tous deux partirent le lendemain chez des parents d'un autre pays, afin d'éviter les poursuites des hérétiques. De retour, après huit jours, ils trouvent les hérétiques aussi peu calmés que le premier jour. Ceux-ci veulent de nouveau enlever l'enfant, qui s'enfuit et se cache. Il y eut même des menaces de mort; mais la mère tint bon, et aujourd'hui ils sont tous deux baptisés. Le fils rivalise d'ardeur avec sa mère pour apprendre le catéchisme; il est sans cesse à l'église. Il aspire actuellement après le moment où il pourra servir la messe. D'aussi loin qu'il me voit lorsque j'arrive à Nuatau, il accourt et me suit sans rien dire. Lorsque je m'assieds, il s'assied comme un vieux, et me regarde sans rien dire. Un jour, il demanda à sa mère de venir à l'église et de lui apprendre à faire le chemin de la croix, et sa mère lui ayant répondu qu'elle ne savait pas encore le faire, il alla trouver une autre femme.

« Comment expliquer l'horreur que cet enfant éprouve pour l'hérésie dans laquelle il a été élevé, et son attrait pour notre sainte religion! *Spiritus ubi vult spirat.*

« Et que l'on ne croie pas que ce soit là, en ce genre, un fait isolé. Dans un autre pays, un autre enfant de quatre ans était aussi hérétique, avec sa mère et son grand-père. Leur demeure, très éloignée de l'église catholique, était au contraire tout près du temple des hérétiques. N'importe, l'enfant voulait à toute force venir à notre prière. Sa mère et son grand-père étaient obligés de le surveiller de près, de peur qu'il ne leur échappât. Ils le portaient souvent chez les hérétiques; mais alors comment s'en tirait l'enfant? Il faisait le signe de la croix, ce qui mettait en fureur



les serviteurs de Satan. Bref, la mère fut obligée de rendre les armes, elle se convertit avec son fils, malgré les récriminations du grand-père, qui s'est obstiné dans l'hérésie, tandis que tous ses enfants sont catholiques. Encore une fois, *Spiritus ubi vult spirat.*

« Dans un troisième pays, c'est la même histoire. C'est la petite fille du grand chef qui est hérétique. Cette enfant, quoique élevée dans l'hérésie, veut absolument qu'on l'apporte à notre église; elle crie souvent à son père qu'il va se damner dans l'hérésie; que, pour elle, elle veut venir dans notre religion, pour recevoir le baptême qui remet les péchés. Espérons que sa voix innocente sera entendue tôt ou tard. C'est à elle qu'il appartient de prêcher, puisque Rotuma est la Mission des enfants. »

Le même Missionnaire, dans une autre lettre, écrit encore ce trait : « Deux hérétiques viennent de se convertir. J'espère qu'ils persévéreront, car ce n'est pas moi qui les ai attirés. Voici comment ils sont venus. L'un d'eux était marié depuis un an ou deux avec une de nos catéchumènes. Toujours il promettait à sa femme qu'il se ferait catholique. La femme, voyant qu'il ne tenait pas parole, et qu'elle ne pouvait recevoir le baptême, lui posa franchement la question, lui signifiant d'aller chez lui, s'il ne voulait pas se convertir, et suivre son enfant, qui est baptisé. Le mari se fâche, et retourne dans sa famille. Une semaine après, il revient et s'écrie : « Je suis vaincu, « je ne puis supporter plus longtemps l'absence de « mon enfant. Demain, je me déclare catholique. » Voyez-vous la puissance du petit enfant ! Les Missionnaires avaient parlé au père, les parents le pressaient



depuis longtemps, sa femme même le menaçait : tout avait échoué. Ce que n'avaient pu toutes ces forces réunies, la faiblesse d'un enfant de quelques mois l'a opéré. On voit bien que Dieu veut toujours choisir la faiblesse pour faire de grandes choses, et actuellement plus que jamais. »

Cette persuasion où étaient les Missionnaires de la puissance des enfants auprès de Dieu, les engagea à organiser une cérémonie où les enfants seuls prendraient place : c'était une procession qui irait d'un village à un autre village. Le P. Dezest a décrit cette procession d'enfants :

« A peine sont-ils en marche, qu'ils entonnent vigoureusement un de leurs cantiques de joie et d'allégresse; celui-ci terminé, sans se délasser, ils chantent avec entrain les prières du chapelet. Ces chants continuèrent sans interruption, tout le temps qu'il leur fallut pour parcourir une distance de trois quarts de lieue environ jusqu'à notre église. Ils ne paraissaient nullement fatigués. Ah! c'est qu'ici les enfants ont de bonnes poitrines, et des voix infatigables, bien qu'elles soient quelque peu criardes.

« Ce que nous redoutions le plus, le P. Trouillet et moi, c'était de voir nos jeunes voyageurs se dissiper pendant leur procession, par suite des distractions sans nombre qui devaient se présenter à eux dans les villages qu'ils avaient à traverser. Mais, grâce à Dieu, ils ont été d'une sagesse admirable, ils ont montré une piété et une ferveur qui ont étonné tout le monde, et nous les premiers. Un grand nombre d'hérétiques sont venus se placer sur le bord du chemin par où ils passaient, pour entendre leurs chants, pour contempler leurs bannières flottantes, et



surtout pour admirer leur belle conduite; tous ont été dans l'étonnement, jamais ils n'avaient rien vu de semblable dans leurs pays. Nos enfants passent à côté d'eux sans même détourner la tête pour les regarder; ils sont occupés uniquement à prier Dieu et la sainte Vierge, pour la délivrance du Roi de Rome, comme ils appellent le Pape, et pour le salut de la France. Ils avancent toujours en chantant leurs cantiques ou leurs prières; à mesure qu'ils passent dans les villages, on les accueille avec joie, au son des cloches, c'est-à-dire qu'on frappe à coups redoublés sur un énorme tronc de bois creusé: c'est le *Lali*, la cloche de l'Océanie.

« Ils arrivent enfin, vers quatre heures du soir, à notre église, toujours en chantant, et dans un ordre parfait. Le P. Trouillet va, en surplis, les recevoir à la porte de l'église, leur adresse quelques paroles d'encouragement, et leur demande le but de leur pèlerinage à l'église de l'Immaculée-Conception. L'un d'eux répond, au nom de tous: « Nous avons reçu, « nous et nos parents, beaucoup de grâces de la « part de Dieu, depuis que nous sommes au monde, « mais surtout depuis que nous avons le bonheur « d'être catholiques, et nous sommes venus l'en « remercier pour nous, et pour eux. Nos parents ont « beaucoup péché, lorsqu'ils étaient encore païens; « depuis qu'ils sont enfants de l'Église, ils ont encore « Dieu. Nous aussi, malgré notre jeune âge, nous « avons beaucoup péché; nous venons aujourd'hui « en demander solennellement pardon à Dieu, et lui « promettre que nous voulons être plus sages à l'ave- « nir. Nous savons aussi que Pie IX, le saint roi de « Rome, a été dépouillé de ses États par des hom- « mes méchants, qu'il est prisonnier au Vatican;



« nous savons enfin que la France est bien malheureuse, et comme nous aimons beaucoup Rome et la France, nous venons prier pour leur délivrance. »  
Le P. Trouillet leur a adressé quelques paroles de félicitations ; après quoi, ils sont entrés dans l'église pour chanter le chapelet et des cantiques, et ils s'en sont retournés chez eux le cœur rempli d'une douce et sainte joie. »

De telles cérémonies, de telles espérances remplissaient de joie le cœur des Missionnaires. L'heure de l'épreuve n'était pas loin.



## CHAPITRE VIII

### L'ÉPREUVE

Les Catholiques se trouvaient dispersés dans les villages de Pepsei, de Nuatau, de Fagautu et d'Itu-Teu. Le chef de ce dernier village était encore païen, et il commandait tout à la fois à des païens, à des hérétiques et à des catholiques. Les hérétiques, estimant qu'ils étaient écrasés d'impôts par un chef secondaire, prirent les armes d'abord contre ce chef, puis contre le roi qui s'était prononcé en sa faveur. C'était une insurrection. En sujets fidèles, les catholiques se montrèrent prêts à défendre la cause du roi. Un combat se livra. Les catholiques furent trahis et vaincus. Les vainqueurs souillèrent leur victoire par des destructions sacrilèges : « On ne peut, dit le P. Dezest, se faire une idée de leur rage contre la croix ; à la lettre ils ont fusillé un christ suspendu au-dessus de la table de communion ; ils ont criblé de balles et de plombs la croix placée sur le faite de l'église ; ils ont mutilé à coups de couteau l'auguste face du Christ de la croix de procession ! Quelle fureur infernale contre les images de Jésus notre Sauveur ! Quelle impiété satanique contre Marie, sa divine Mère ! Ils insultaient la sainte Vierge dans l'église, ils la provoquaient à la vengeance !



« Ces vandales, après avoir détruit le temple matériel, se sont acharnés contre les temples spirituels. L'ordre a été intimé à tous les catholiques restés dans le pays de rejeter croix, médailles et chapelets ; le culte des images et celui de Marie sont abolis ; toute marque extérieure de la religion *Pope* (catholique) est interdite à Itu-Teu. Dans deux villages, les hérétiques en armes ont réuni de force les catholiques et les païens sur la place publique, et après les avoir cernés, ils les ont contraints de participer à l'hérésie. Voilà donc cette pauvre station de Saint-Michel, déjà florissante, menacée d'être anéantie. Heureusement que se trouvaient là nos néophytes, qui avaient dû s'expatrier autrefois et que nous avions gardés à Futuna. Ils n'ont pas hésité à faire de nouveau le sacrifice de leurs terres, de leurs maisons, de leur pays. La plupart des autres catholiques ont imité leur générosité ; hommes, femmes, enfants sont venus en grand nombre se réfugier à Fagautu, auprès des Missionnaires, pour conserver leur religion. Voici une parole bien édifiante qu'ils répètent souvent : « Nous préférons notre chapelet à notre pays et à nos richesses. » Dans notre détresse et nos inquiétudes continuelles, cet attachement généreux de nos néophytes à la religion est pour nous une grande consolation et un puissant encouragement.

« Hélas ! même ici à Fagautu, auprès de nous, ils sont encore menacés : c'est que nous-mêmes nous ne sommes guère en sûreté. Si l'on nous expulse, ils sont disposés à nous suivre partout où nous irons. Les hérétiques ne peuvent s'expliquer comment nos néophytes renoncent à leurs maisons, à leur pays, à tout, pour conserver leur chapelet qui a été vaincu. »



Les catholiques d'Itu-Teu avaient donc été forcés de se réfugier à Fagautu. Le P. Trouillet dit dans une lettre :

« Les choses en étaient là, lorsqu'un navire apparaissait à l'horizon : c'était une corvette russe, la *Vitias*, qui se rendait à la Nouvelle-Guinée, puis de là au Japon. M. le Commandant eut l'obligeance de se détourner de sa route uniquement pour nous apporter une lettre de Mgr Elloy qui nous annonçait l'arrivée du navire français, l'*Hamelin*. Presque tous les officiers de la corvette russe, au nombre de 30, parlant parfaitement le français, vinrent nous rendre visite ; le commandant lui-même descendit à terre et nous aurait offert ses services s'il n'avait pas été suivi par un navire français ; il usa, du reste, de toute son influence pour nous faire plaisir dans les circonstances où nous nous trouvions. Bien que schismatique, il cherchait à relever le courage de nos catholiques et à faire sentir aux wesleyens qu'ils avaient tort. Il portait au cou une croix, une médaille de Notre-Seigneur et une relique, ce qui édifia beaucoup nos catholiques. Lorsqu'il parlait aux wesleyens, à l'exemple il joignait la leçon : « Voilà, leur disait-il en montrant ces objets, voilà la croix, la source de notre salut, et c'est cependant ce que vous avez attaqué ». Il donna aussi quelques avis importants aux premiers chefs de l'hérésie, de sorte que nous n'avons eu qu'à nous féliciter du passage de ce navire. Nous croyions qu'il préparait parfaitement les voies à l'*Hamelin*, qui était envoyé officiellement, et sur lequel nous comptions plus encore. »

Les Missionnaires de Rotuma pouvaient, en effet, compter sur l'apparition de ce navire devant Rotuma,



puisque Mgr Elloy se félicitait ainsi de l'avoir vu à Samoa :

« Je ne sais pas si je vous ai parlé de la visite que vient de nous faire l'avis à vapeur l'*Hamelin*, commandé par l'excellent M. Pouthier. Jamais navire de guerre ne s'est montré plus catholique que celui-ci. Commandant, officiers, équipage, tout nous apparut comme un premier parfum de la France régénérée. Le 21 août, lundi pour nous, dimanche pour le bord, le commandant et les officiers vinrent à la messe avec cent hommes de l'équipage. Les protestants ont pu se convaincre que la France n'est pas morte, comme leurs ministres le leur ont prêché. J'ai écrit à M. l'amiral de Lapelin, à Valparaiso, pour le remercier de sa bienveillance pour nos Missions, en nous envoyant un navire, malgré les circonstances difficiles où se trouve la France, et en choisissant M. le commandant Pouthier pour faire cette visite vraiment providentielle. »

Malheureusement, les circonstances ne furent pas aussi favorables à Rotuma qu'à Samoa, et le P. Trouillet écrivait après le passage de l'*Hamelin* :

« Dieu n'a pas permis que ce vaisseau nous apportât le secours que nous attendions. Espérons toutefois que le passage de l'*Hamelin* servira d'autant mieux les voies de la Providence, qu'il a paru moins favoriser nos vues humaines. »

L'officier français avait proclamé le principe de la liberté de conscience pour tous. C'était une parole que les hérétiques se chargeaient de démentir, et pour les catholiques ce vain mot de liberté continua d'être en réalité l'oppression et la tyrannie des consciences.



Une autre épreuve non moins terrible était réservée à la Mission de Rotuma. Le P. Dezest avait plus besoin de repos que d'un surcroît de travail : sa santé déjà ébranlée par le climat de Futuna ne résista pas longtemps au climat de Rotuma ; une maladie se déclara, qui d'abord ne parut pas dangereuse, et qui bientôt fut mortelle. Son activité ne savait point se résoudre au repos ; ne pouvant travailler lui-même, il surveillait le travail des enfants qu'il occupait. Il lui fallut renoncer à cette surveillance, même à la célébration de la sainte messe, sans pourtant croire que la mort approchât. Ce n'est pas qu'il la craignît, mais de même qu'il n'avait pas peur de mourir, il n'avait pas peur de vivre, et, toujours plein de confiance dans le Vénérable P. Chanel qu'il avait si souvent invoqué au milieu de ses dangers et de ses souffrances, il commença une neuvaine pour lui demander la guérison, si la guérison était la volonté de Dieu.

Pendant toute la neuvaine il se montra plein de patience et de résignation ; le plus souvent il gardait le silence qui favorisait l'élévation de son cœur vers Dieu ; quelquefois aussi il laissait déborder son âme en aspirations enflammées. « Que Dieu soit béni de tout ! » c'était le cri qui revenait sans cesse sur ses lèvres. Le mal faisait des progrès ; la neuvaine se termina sans apporter aucun soulagement au malade, et le P. Trouillet qui était venu s'installer au chevet de son confrère, commença lui-même à se sentir atteint du mal. Il ne pouvait plus se traîner qu'avec peine pour rendre les services de la charité. « Les choses, dit-il, en étaient au point que nous nous demandions qui de nous deux partirait le pre-



mier. Nous nous rappelions la lettre que nous venions de lire dans l'*Univers*, où il est raconté que deux Missionnaires, isolés comme nous, s'étaient trouvés malades en même temps.

« Notre position devenait de plus en plus critique, nous étions là deux prêtres, dans la même maison, mais les seuls dans cette île isolée. Or, il ne restait plus qu'une hostie consacrée dans le ciboire, et l'un aussi bien que l'autre, nous étions dans l'impossibilité de dire la messe. Il semblait que Dieu voulait en finir avec les Missionnaires à Rotuma; il semblait qu'il n'y avait plus qu'à nous laisser porter tous deux au pied du Tabernacle, pour y attendre la mort après avoir partagé et consommé la dernière hostie. La consternation était dans le pays; les catholiques se voyaient déjà l'objet de la dérision des hérétiques; plusieurs même paraissaient s'en plaindre amèrement à Dieu. Le bon P. Dezest espérait toujours: « Oui, disait-il, tous les secours humains ont disparu. Croyons néanmoins que Dieu nous délivrera de cette épreuve. »

« Le samedi matin, me sentant un peu moins fatigué, je m'efforçai de dire la messe, afin de consacrer plusieurs hosties. Dans la nuit du samedi au dimanche, le P. Dezest voulut communier: il ne put le faire que difficilement à cause d'une inflammation qui s'était déclarée à la gorge.

« Le lendemain, j'étais toujours bien faible; j'étais même indécis si je monterais à l'autel: la raison du dimanche me détermina. J'offris le saint sacrifice à l'intention du malade, car l'heure suprême approchait. Après la messe, je lui fis une visite: il m'appela près de lui, sa voix était déjà affaiblie. « Voici,



« me dit-il, l'intention que j'ai formulée au moment  
« de la consécration. J'ai uni le sacrifice de votre  
« vie et de la mienne au sacrifice de Jésus-Christ,  
« afin que Lui-même présentât tout à la très-sainte  
« Trinité, et qu'Elle décidât dans son conseil ce qui  
« serait pour sa gloire et le salut de Rotuma. »

« Il me fit alors quelques autres communications.  
« On ne peut pas savoir, me dit-il, ce que Dieu  
« décidera; dans tous les cas, s'il m'appelait à Lui,  
« je laisse tout ce qui est à ma disposition personnelle  
« entre les mains de la Société. Maintenant, ajouta-t-il,  
« si vous apercevez une crise, ne craignez pas de me  
« proposer l'Extrême-Onction.» Je m'étais retiré, vers  
midi, pour prendre un peu de repos, lorsqu'on vint  
de nouveau m'avertir que le Père désirait me parler.  
Je m'y rendis en toute hâte. Dès que j'entrai dans sa  
chambre : « Père, me dit-il, il est temps, donnez-moi  
« le sacrement de l'Extrême-Onction.» Il était environ  
une heure de l'après-midi. Je m'empressai de l'admini-  
strer aussi bien que je pus ; mais le bon Père, qui  
conserva toute sa connaissance jusqu'à son dernier  
soupir, était même plus présent à ce que je faisais  
que moi-même. Il répondait à toutes les prières de la  
liturgie, et comme je faisais l'onction sur la bouche,  
avant de la faire sur les narines, il me de-  
manda si je ne l'avais pas oubliée. Sur ma réponse  
affirmative, il demeura tranquille. Après l'Extrême-  
Onction, ce fut lui encore qui me rappela de lui  
appliquer l'indulgence plénière à l'article de la mort.  
Quelques instants auparavant il avait renouvelé sa  
profession de foi. Voici ses propres paroles : « Je suis  
« Mariste, je veux mourir en véritable Mariste, dans  
« la pauvreté, ne possédant rien. J'abandonne tout à



« la Société. Je veux mourir dans la sainte Eglise  
« catholique, apostolique et romaine. Je demande  
« pardon à tous ceux à qui j'ai pu faire de la peine.  
« Que Dieu soit béni de tout ! » Je lui suggérai  
ensuite quelques élévations de l'âme vers Dieu, il les  
répétait chaque fois après moi. A l'invocation Jésus,  
Marie, Joseph, faites que j'expire paisiblement en  
votre sainte compagnie, il remplaça le mot *paisible-*  
*ment* par le mot *saintement*. Aussi longtemps qu'il  
put répéter de vive voix ces doux noms de Jésus,  
Marie, Joseph, il les prononça avec bonheur. Il  
n'avait plus de voix que ses lèvres se remuaient  
encore pour essayer de les articuler. Je lui donnai  
une dernière absolution qu'il comprit. Il fit un der-  
nier mouvement ; c'était son âme qui se détachait  
de son corps pour s'envoler dans le sein de Dieu.

« Cette sainte mort arriva le 4 février 1872 ; depuis  
cette époque, les catholiques n'ont pas cessé d'avoir  
à souffrir, mais comme toujours et comme partout, la  
persécution a augmenté la ferveur. Lorsque les travaux  
du jour sont terminés, on voit des groupes d'hom-  
mes et de femmes s'acheminer vers la case qui sert  
d'église ; ils viennent adorer le Saint-Sacrement et  
attendre ainsi la prière du soir qui ne se récite  
qu'une heure ou deux après. Ils ne trouvent pas long  
le temps qu'ils passent à la chapelle, et ils ont tou-  
jours quelque chose à demander au Dieu qui fortifie  
les confesseurs et les martyrs.

« Des jeunes filles sont revenues dans cette île de  
Rotuma où sévit la persécution ; elles ont obstiné-  
ment refusé de se marier, vivent en communauté  
comme des religieuses, se dévouent à l'éducation de  
l'enfance, et, consacrées à Dieu par leur propre vo-



volonté, soupirent après l'heure où l'Église daignera bénir cette consécration volontaire. »

Comment ne pas espérer devant la générosité de ces néophytes ? Comment croire que Dieu tardera beaucoup à mettre fin à leurs tribulations, et à remplacer la guerre par la victoire ? Missionnaires et chrétiens ont semé dans les larmes ; il faudra bien qu'ils moissonnent dans la joie !



## CHAPITRE IX

### LA CHRÉTIENTÉ DE FUTUNA

L'île de Futuna continuait à faire honneur à son baptême : quiconque l'habitait ou la visitait en passant, ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à la vérité et de bénir Dieu de la transformation, qui s'était opérée dans ce petit peuple si différent de ce qu'il était autrefois.

« Si l'on vous donnait le choix, disait un Missionnaire aux Futuniens, voudriez-vous revenir aux usages du paganisme ? » — « O Père, répondait un chef, du temps du paganisme, le plus souvent on ne se couchait pas dans sa case : on allait dans les bois, on ne dormait que d'un œil et la lance au poing. Maintenant on dort sans avoir peur de rien. »

C'est ce qu'un autre Missionnaire constatait en ces termes :

« Futuna est sage. Autrefois, dans cette île, personne ne pouvait dormir tranquille ; il fallait sans cesse avoir des armes pour se défendre : c'était l'état des animaux féroces, épiant l'occasion favorable pour massacrer et dévorer le faible ou l'imprudent. Aujourd'hui, grâce à la religion, tout Futunien goûte les douceurs de la paix, et vit chez lui tranquille, heureux et dans l'abondance. Les éléments



eux-mêmes lui sont devenus favorables. Suivant la pensée du grand apôtre : ils gémissaient des crimes commis à Futuna, ils étaient irrités contre ses affreux habitants, et régulièrement une tempête venait chaque année ravager l'île. Depuis que la religion règne à Futuna, cette terre n'a essuyé qu'une tempête, celle du 8 décembre 1856, dont les ravages furent effrayants et que le peuple regarda comme la punition de ses péchés. On peut donc dire qu'il y a maintenant, pour Futuna, paix au ciel et sur la terre. »

Cette dernière observation, qui ferait sourire de pitié les savants incrédules, n'en est pas moins un fait, dont les Futuniens sont reconnaissants envers Dieu : ce fait est de plus confirmé par d'autres témoignages. Le P. Grézel, qui a évangélisé Futuna pendant plus de vingt ans, nous a dit lui-même : « Il est certain qu'au temps du Paganisme, Futuna souffrait chaque année d'une tempête, dans les mois où régnaient les plus grands vents. A présent, les vents sont à peu près égaux dans les saisons, et pendant mon long séjour dans l'île, je n'ai vu que la tempête du 8 décembre 1856, qui ait exercé des ravages sérieux. Et encore cette tempête fut-elle à bon droit regardée comme un châtement divin. Le peuple, visité fréquemment par des navires étrangers, se relâchait de sa première ferveur et devenait plus difficile à gouverner. Les Missionnaires disaient aux Futuniens : Si vous persévérez à vous conduire ainsi, vous pouvez vous attendre à être punis. L'événement justifia cette parole, qui pourtant n'avait pas la prétention d'être une prophétie. »

Quoi qu'il en soit de ces faits, qui peuvent n'être



que des coïncidences, il n'en reste pas moins vrai que les conditions de la vie étaient totalement changées depuis l'introduction du christianisme, et que tous les voyageurs étaient frappés de cette transformation. Le R. P. Poupinel le signalait dans une lettre qu'il écrivait en 1859 :

« La grâce a opéré parmi ce peuple un changement vraiment merveilleux. Rien n'est touchant comme d'assister à leurs prières du matin et du soir, et surtout aux exercices religieux du dimanche, d'où personne ne s'absente. On y apporte les petits enfants et les malades ; ceux-ci viennent même assez souvent à l'église pour recevoir les derniers sacrements. Les hommes sont placés à droite de l'autel, les femmes à gauche. Des surveillants aux habits bordés d'un ruban rouge avec une croix de même couleur sur la poitrine, maintiennent l'ordre dans l'assemblée : tout se passe très convenablement. Les pratiques qui entretiennent la piété dans nos paroisses d'Europe sont connues et suivies à Futuna ; les sacrements y sont fréquentés avec édification. »

Ce n'est pas que les Futuniens fussent de tout point irréprochables, et qu'ils eussent tellement dompté la nature qu'elle ne cherchât plus à les ramener à leur premier état, mais ils savaient la combattre et parvenaient à la vaincre. « Père, disait un Futunien coupable, je viens te trouver parce que mon âme est malade. J'ai donné dans le mal ; je suis descendu plus bas que la bête. Je m'en repens à présent. Penses-tu que le bon Dieu me pardonne ? »

— « Tu sais bien, répondait le Missionnaire, que Dieu pardonne au repentir. » Et le Futunien après l'abso-



lution se relevait joyeux en criant : « Maintenant mon âme est vivante ! »

Ce peuple converti, mais non impeccable, savait où était le remède à ses maux : il était prêt à confesser ses fautes comme à les réparer. Le P. Padel, chargé de visiter l'île de Futuna, au nom de Mgr Bataillon, raconte ce trait charmant :

« Un brick baleinier, le *Nemrod*, que nous avons trouvé mouillé à Sigave, en appareillant fut jeté sur les récifs et brisé. Il est arrivé, à cette occasion, une chose qui prouve l'empire de la religion sur les Futuniens et l'ascendant que les Pères ont sur leur esprit. Dans le désordre inséparable d'un naufrage, plusieurs habitants du port remarquant que le capitaine ne faisait pas attention à tout, s'emparèrent de beaucoup d'objets, dont quelques-uns étaient d'une certaine valeur. Le dimanche suivant, le P. Grézel fit aux habitants de Sigave les reproches qu'ils méritaient, et le lendemain tout, sans exception, a été restitué, je ne dis pas jusqu'à une épingle, mais jusqu'à une pipe. »

C'était le naturel qui était revenu, et qui avait été aussitôt chassé par la religion. Les traits abondent de cette délicatesse de conscience, mise par la religion dans l'âme de ces anciens voleurs.

Un capitaine américain avait eu à traiter avec les Futuniens avant leur conversion : il ne faisait les échanges que les armes à la main et à l'aide d'une longue perche, à laquelle s'attachait ce qu'il donnait et ce qu'il recevait. Il revint longtemps après et trouva ce peuple bien changé. Il avait oublié à terre un objet de peu d'importance. Le lendemain, comme il descendait au rivage, un Futunien lui rapporta



cet objet oublié. Le capitaine ne put s'empêcher de manifester son étonnement au Missionnaire. « Quelle différence avec le passé, lui dit-il ! » — « Capitaine, reprit le P. Grézel, vous pouvez prendre toutes vos livres sterling et les donner à transporter : je vous répons qu'il n'en manquera pas une. »

Une expérience analogue fut faite sous les yeux du R. P. Poupinel : « A notre arrivée, dit-il, comme la brise était passablement forte, on n'osa pas, à cause des récifs, faire transporter par mer, à Kolopelu, les effets et les provisions apportés par les Sœurs ; le besoin s'en faisait cependant sentir. Le P. Junillon réunit une troupe d'insulaires, leur fait des paquets sans même les fermer, leur distribue tout cela sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'il donne et à qui il le donne. Tous ces gens s'en vont, et arrivent les uns après les autres au lieu désigné : il ne manqua pas une obole. »

On a dit avec quelque raison : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. Le peuple de Futuna a goûté ce bonheur : toute son histoire se réduit aux devoirs et aux joies de la vie chrétienne ; mais, si elle n'offre pas beaucoup de place aux récits de l'écrivain, elle en offre davantage à l'attention des Anges, qui ne laissent rien perdre dans le livre de vie qu'ils écrivent pour le jour du jugement.

Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de relever ce fait que nous tenons d'un Missionnaire.

Un petit enfant de six ans, Pasilio, désirait un certain oiseau qui ne se trouve que dans les bois intérieurs de Futuna. Il le demandait sans cesse à sa mère. Un jour il renouvela ses instances : c'était le 12 juin 1866. Un jeune homme, Célestin Maleka,



passait alors devant la case. La mère dit à l'enfant : « Tiens, voilà Maleka qui va travailler dans ses plantations ; suis-le, il te donnera l'oiseau que tu désires. » C'était la première fois que Pasilio allait si loin dans l'intérieur des terres : il ne connaissait pas les chemins. Quand Maleka eut fini son travail sur la montagne, il s'enfonça avec l'enfant dans l'intérieur des bois. « Reste là, lui dit-il, je vais monter sur cet arbre que tu vois là-bas. » Le jeune homme s'éloigna et revint au bout de quelque temps avec l'oiseau désiré, mais l'enfant avait disparu. Le jeune homme s'inquiète ; non loin de là le ruisseau était très profond : Maleka plonge dans cette profondeur et l'explore en tous les sens, il ne trouve pas l'enfant. Le jour baissait : il fallait prévenir de la disparition de l'enfant. De toute part on se met à sa recherche. Un jeune homme, Ikalió Tapea, s'était avancé plus que les autres dans le bois ; il entend une voix qui crie : « L'enfant est retrouvé. » Il croit que le cri a été poussé par ceux qui sont derrière lui et revient vers eux : nul n'a poussé ce cri, ni ne l'a même entendu. On délibère s'il faut rebrousser chemin ou s'il faut poursuivre les recherches. Un messager arrive : il annonce que l'enfant vient d'être retrouvé dans la vallée du port. Il a donc suivi les bords du ruisseau : on s'étonne, car le ruisseau est bordé de véritables précipices. Il n'appartient qu'à un homme bien sûr de ses mouvements, de s'engager dans ces chemins, dont la vue seule fait frissonner, et où le moindre faux pas pourrait aboutir à la mort. On questionne l'enfant retrouvé. Il répond qu'il a descendu le ruisseau avec Célestin Maleka, que le chemin était très uni et bien beau, qu'il y



avait quelques fougères de chaque côté du ruisseau. On lui dit qu'il y a des précipices, il répond encore qu'il n'en a pas vu et qu'au contraire les bords du ruisseau étaient très plats et très commodes pour marcher. Il dit de plus qu'il a vu un jeune homme travaillant dans ses plantations : que celui-ci lui a demandé d'où il venait, qu'il lui a répondu qu'il descendait du bois avec Célestin Maleka, que le jeune homme a regardé et qu'il n'a vu personne. En effet, Maleka n'accompagnait plus l'enfant ; il l'avait cherché dans le ruisseau et dans la forêt : il avait donné l'alarme au village ; avec les autres habitants du village il était revenu dans le bois pour continuer les perquisitions. Le peuple fut unanime à reconnaître l'intervention de l'ange gardien de l'enfant, qui pour le guider avait pris les traits de Maleka. Cette persuasion accrut considérablement la dévotion aux saints Anges.



## CHAPITRE X

### LES ROIS DE FUTUNA

Futuna garda quelques temps ses deux rois ou plutôt ses deux chefs : Petelo à la tête des vaincus, et Meitala à la tête des vainqueurs.

Petelo avait d'abord donné de grandes espérances, mais l'avenir démentit de si beaux commencements. Ce jeune chef se mit à voyager : il avait cru d'abord le faire en apôtre ; il subit plus tard la loi des milieux dans lesquels il vivait. Sa foi s'affaiblit, sa conscience s'énerva, sa conduite commença à fatiguer ceux qui lui étaient soumis. Il y eut des plaintes, des murmures, des reproches. On lui disait souvent : « Ta famille est-elle de celles où l'on prend les chefs ? » On lui rappelait ainsi qu'il n'avait pas un droit de naissance à commander aux autres. Les Missionnaires lui prodiguèrent les avis charitables et même les remontrances sévères. « Tu n'es chef que par nous, lui disaient-ils, tu as fait des promesses, et tu ne les tiens pas. Prends garde ! Dieu te punira ! » Petelo persévéra dans sa conduite répréhensible ; le peuple se fatigua de lui : « Il donne le mauvais exemple, répétaient les vieux, nous n'en voulons plus. » Pour remplacer Petelo Keletaona, l'homme du peuple, on songea à prendre Alefosio



Tamole, le fils de Vanae, l'ancien chef des vaincus. Celui-ci hésita d'abord à accepter la proposition. Puis il demanda : « Est-ce bien l'intention du pays ? » — « C'est notre intention à tous, répondirent les vieux. Petelo met le désordre, nous n'en voulons plus. » — « Eh bien ! j'accepte, reprit Tamole. » Aussitôt que cette parole fut prononcée, on fit apporter le kava : on procéda à la déchéance de Petelo et à l'installation d'Alefosio.

Le roi déchu ne montra pas beaucoup de grandeur d'âme. Il apprit qu'on venait à lui avec des fusils. Il s'écria dans son effroi : « Que tous ceux qui m'aiment, m'entourent. » Personne ne vint à son appel, et les vieux rirent beaucoup de cette fausse alerte, car personne n'avait eu la pensée de faire usage des armes contre lui. Il rentra donc dans les rangs inférieurs : pendant une mission qui fut prêchée à quelque temps de là, il eut le bonheur de se réconcilier avec Dieu ; la persévérance ne couronna pas cette conversion.

Le P. Grézel nous a donné sur Petelo ces tristes renseignements :

« Je l'ai sauvé deux fois de la mort. Je l'ai averti souvent, à cause de sa mauvaise conduite. Connaissant l'anglais et résidant au port, il pilotait les navires, servait d'interprète et quelquefois achetait ce que désiraient les capitaines. Il s'est conduit chrétiennement pendant quelque temps, puis il est allé à la dérive : son orgueil et ses relations avec les *Frères de la Côte* en sont la cause. Il s'allia à deux de ces *Frères de la Côte*, deux anglais déserteurs, pour construire une petite goélette. Il y eut bientôt désunion entre les associés : Petelo préten-



dait que le navire lui appartenait, les autres soutenaient le contraire. Petelo garda la goélette, et en 1867, il partit sur ce navire pour l'archipel de Fidji. J'ai appris à Sydney qu'il avait été assassiné par des Blancs et jeté à la mer. Ces Blancs étaient-ils les Anglais constructeurs de la goélette ? Je n'en sais rien au juste, mais telle a été sa mort. »

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse, en voyant qu'à Futuna comme à Wallis, celui qui, le premier, avait montré de la sympathie pour les Missionnaires et pour leur religion, est devenu ensuite infidèle à sa vocation et là, comme devant d'autres chutes, on a sujet de répéter en tremblant avec l'Apôtre : O Dieu ! que vos jugements sont profonds, et que vos voies sont difficiles à pénétrer !

La miséricorde de Dieu se manifesta plus que sa justice, dans la personne de l'autre roi de Futuna, Filipino Meitala. C'était le fils de Niuliki, qui avait prêté l'oreille aux enseignements du P. Chanel : roi du parti vainqueur, il ne se démentit pas comme Petelo, le roi du parti vaincu, et il n'affligea point le cœur des Missionnaires par ses défaillances et ses désordres. Peut-être, dans les commencements, ne déploya-t-il pas toute la fermeté désirable et ne s'opposa-t-il pas, comme il l'aurait fallu, à des menées et à des intrigues, qui gênèrent les progrès de la religion dans l'île ; mais il faut attribuer ce résultat fâcheux plutôt aux difficultés des circonstances qu'à la propre volonté du chef, et jusqu'à la fin il se montra fidèle dans sa foi envers Dieu et dans son affection envers les Missionnaires. D'une constitution robuste, d'une figure vulgaire, d'une tournure un peu gênée et embarrassée dans les vêtements



européens, Meitala n'avait rien qui révélât en lui l'homme supérieur, mais c'était une âme droite, simple et généreuse. Sa vie s'écoula sans gloire devant les hommes, non pas sans mérite devant Dieu.

Né en 1826, ce roi de Futuna mourut en 1862, à l'âge de trente-six ans. On bâtissait une église à Wallis, et pour cette église on était venu chercher du bois à Futuna. Il y eut quelque opposition de la part des Futuniens ; tout s'arrangea, grâce à l'intervention des Missionnaires et du roi. Meitala obtint que les Wallisiens, venus avec le Fr. Louis pour extraire le bois des forêts, pussent s'occuper en toute liberté de cette œuvre, qui n'était pas sans peines et sans dangers. Il s'employait comme les autres à faire descendre de la colline de grosses pièces de bois ; pendant l'opération une branche le frappa violemment au côté : il tomba, on fut obligé de le relever. Il sembla se remettre un peu et revint à pied jusqu'à sa case. C'était dans l'île d'Alofi que l'accident avait eu lieu. Bientôt on s'aperçut qu'il y avait une lésion interne très grave. Le surlendemain, il fallait lui administrer les derniers sacrements. « C'est la volonté de Dieu que je meure, disait Meitala. Je le trouve bon et je suis content de mourir. » Il ajoutait : « C'est le travail que nous avons fait pour l'église de Dieu qui est la cause de ma mort, Dieu m'en tiendra compte ! » Il mourut dans ces beaux sentiments.

Sa mort causa une vive impression dans l'île ; comme les Futuniens s'étaient d'abord opposés à l'extraction du bois, et comme ce travail qu'on ne voulait pas autoriser était devenu funeste au roi, il y eut des murmures contre le Frère, plus que des



murmures, des outrages et même des menaces de mort. Un jeune homme armé d'un fusil le poursuivit sans l'atteindre, et quand le Frère passa d'un autre côté, il fut assailli par des gens qui lui jetèrent du sable et du gravier. C'était comme un réveil de l'ancien caractère de Futuna, mais tout se calma sous la parole et l'influence des Missionnaires.

A quelque temps de là se produisit un fait que nous nous abstiendrons de qualifier, mais que nous ne nous dispenserons pas de raconter.

Meitala avait un frère nommé Sevelo, qui, de Wallis où il se trouvait en ce moment, ne revint à Futuna que quelques jours après les funérailles. Selon les règles de l'hérédité, Sevelo aurait dû succéder à Meitala. Celui-ci avait dit : « Mes frères sont encore trop jeunes pour gouverner l'île, et pour le bien du peuple, je désigne comme successeur Alia Segi, mon plus proche parent après mes frères. » Sevelo, averti de ce choix de Meitala, n'en témoigna aucun mécontentement : il aimait son frère et respecta les dernières volontés du mourant.

Une nuit, à la marée basse, Sevelo se leva, parce que le sommeil avait fui ses paupières, il vint s'asseoir sur le rivage, puis il retourna dans sa case. Il ne put encore s'endormir ; alors il s'adossa à une colonne de la case, et se mit à réciter son chapelet pour le repos de l'âme de son frère. Tout à coup il aperçoit une lueur inaccoutumée dans la direction de la mer : il se penche pour regarder et la pensée lui vient que, malgré l'heure avancée de la nuit, c'est quelque pêcheur attardé. Mais la lueur s'approche vers la case avec une grande rapidité. Sevelo distingue au milieu de cette lueur son



frère Meitala, qu'il n'a aucune peine ni aucune frayeur à reconnaître.

« Ah ! qu'il était beau ! disait-il ensuite en racontant l'apparition, qu'il était beau ! Il était environné d'un éclat éblouissant, mais autre est l'éclat du soleil et autre est l'éclat du feu. Mes yeux n'ont pas pu supporter longtemps la vision et j'ai été obligé de les baisser. » Un dialogue s'établit entre les deux frères : « Sevelo, dit Meitala, tu es revenu d'Uvéa. » — « Tu le vois. » — « J'ai de l'affection pour toi. » — « Et toi, Meitala, tu m'as fait de la peine, car tu es parti de ce monde sans que nous nous soyons revus. » — « Comme tu parles ! La volonté de Dieu s'est accomplie en moi. Dieu m'a appelé à Lui, parce que le peuple se conduisait mal à mon égard. Cesse de réciter le rosaire pour moi. Présentez-moi plutôt vos rosaires, afin que j'intercède pour vous, car je demeure avec Dieu. As-tu connaissance de mes dernières volontés ? » — « J'en ai connaissance ; le Missionnaire m'en a parlé, mais ce n'est pas de toi qu'il le sait. C'est notre famille, qui lui a appris tes dernières dispositions. » — « C'est vrai. Hier après la messe il vous a dit quelques mots. Tout ce qu'il vous a dit est la volonté de Dieu. Ecoutez bien les Missionnaires. Tenez beaucoup à la religion. » Après ces mots, Meitala disparut, avec la lumière qui semblait éclairer toute l'île.

Sevelo assura que ce n'était pas un rêve que cette apparition ; qu'il était bien éveillé et maître de tous ses sens. Il est certain d'ailleurs que cette lueur fut vue cette même nuit et à la même heure par d'autres que lui. Elle a été aperçue de Poi, lieu de la sépulture du Vénérable P. Chanel, par un homme qu'un mal de



jambe empêchait de dormir et qui remarqua que cette lumière ne produisait pas d'ombre sous les arbres; elle a été aussi aperçue d'Alofi par un Naturel qui pêchait et qui a dit que l'éclat semblait embraser toute l'île, mais qu'au milieu il y avait comme un corps humain brillant et s'avancant vers Alo. Dans un village voisin, deux hommes furent encore témoins du fait, et ils en furent tellement impressionnés qu'ils gardaient le silence et n'osaient plus respirer.

A ceux qui voudraient faire des objections, on pourrait répondre que Dieu s'occupe de toutes les âmes, et que si, dans les commencements du christianisme, il a opéré tant de miracles pour convertir les peuples, il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'il eût laissé sa puissance agir au milieu des nouveaux chrétiens de Futuna.



## CHAPITRE XI

### UNE FEMME FORTE

Le commandant Marceau disait un jour à un de ses amis, qui s'efforçait de le détourner de son projet de fonder l'Œuvre de la Société d'Océanie : « Quand on travaille pour l'Évangile, on ne s'appuie pas sur quelque chose d'humain. Ce qui vous étonne me rassure. L'Évangile a fait ses preuves : voilà dix-huit cents ans qu'il procède de même. Dieu se sert de ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, et il emploie le rien pour faire le tout. »

Avec de telles pensées, Auguste Marceau devait bien accueillir la proposition qui lui fut faite par une femme de se dévouer aux Missions d'Océanie. C'était en 1845, et M<sup>lle</sup> Françoise Perroton avait alors quarante-huit ans. Son âge déjà avancé ne lui sembla pas être un obstacle insurmontable : elle se sentit tant de bonne volonté et tant d'ardeur, qu'elle résolut d'aller jusqu'au bout de son dessein, et, après avoir entretenu le Commandant de sa résolution, elle lui écrivit une lettre, où nous relevons ces belles paroles :

« Je ne suis rien dans votre affaire immense. Mais, Monsieur, ce rien désire être quelque chose. Ma pensée se porte avec bonheur vers ce départ projeté, que vous parûtes trouver facile. Mon désir est d'être,



pour le reste de ma vie, au service des Missions, et vous seul, Monsieur, pouvez me donner les moyens d'y parvenir, en m'accordant votre protection pour un voyage si long et si coûteux. Que n'ai-je une fortune à vous offrir? Mais, vous le savez, mes ressources sont minimes. Je n'ai provision que de bonne volonté. Je n'ai qu'une faible somme à moi, et ce n'est rien, non, rien! Je ne vous l'offre que comme dédommagement, car vous serez obligé de me fournir ce dont j'aurai besoin dans le voyage, et, une fois arrivée, Dieu pourvoira à ma subsistance, je l'espère, car je ne veux que sa gloire et le salut de ces bons Océaniens, au bien desquels je me sacrifierai de bon cœur, si telle est la volonté du ciel.

« Je voudrais seulement monter sur votre navire, au simple titre de servante, s'il en faut une. N'en cherchez point d'autre, vous n'en trouveriez point qui servît avec autant de dévouement que moi, malgré mon âge avancé. »

Le sacrifice de cette âme généreuse fut accepté de Dieu. A ceux qui cherchaient à l'arrêter par la perspective des souffrances à endurer et des privations à s'imposer, elle répondait : « A-t-on ouï dire que quelqu'un des Missionnaires soit mort de faim? Ils vivent. Je pourrai donc vivre aussi. » Elle s'embarqua courageusement sur l'*Arche d'Alliance*, où elle montra toute sa grandeur d'âme. Marceau disait d'elle dans une lettre :

« Ce n'est pas une femme que j'ai emmenée, c'est un homme. Pendant tout le voyage, elle n'a pas fait paraître la plus petite faiblesse sur l'*Arche d'Alliance* : elle était sans cesse occupée de son travail ou de quelque œuvre de charité, comme si elle eût été sur



la terre ferme. Elle a eu, à son arrivée, de rudes croix, de lourdes épreuves. Son âme n'a jamais fléchi. A Wallis, elle fait un bien immense. Mais, afin d'augmenter ses mérites, Dieu lui a mis un voile sur les yeux, de sorte qu'elle ne voit pas le bien, et se croit entièrement inutile à la Mission. »

Mademoiselle Perroton écrivait ingénument, à propos de ses premières années passées en Océanie :

« Je croyais, en 1845, que j'allais faire merveille en Océanie. Il n'y a point d'école, me disais-je; tu enseigneras à lire, tu feras le catéchisme à de pauvres petites filles, tu leur apprendras à aimer et à prier le bon Dieu, tu leur enseigneras la dévotion à la sainte Vierge! Quelle belle œuvre! Tu seras associée aux travaux des Pères Maristes. Tu pourras servir ces bons Pères, quand ils seront malades; tu raccommo-  
moderas leurs bas; et voilà que personne n'en portait que moi! Enfin, je faisais de beaux châteaux, non pas en Espagne, c'était trop près de Lyon, mais à Wallis! Puis, au bout d'un an de traversée, m'y voilà débarquée. Allons, me disais-je encore, à l'œuvre! Mais, quelle déception! J'avais trente ans de trop! Ma vieille tête n'a pu saisir que peu de chose de la langue uvéenne. J'en peux dire autant de celle de Futuna: en sorte que ce que j'ai fait, se réduit à bien peu! »

Mademoiselle Perroton séjourna huit ans dans l'île de Wallis, et se rendit ensuite à Futuna, pour continuer son œuvre de zèle et de charité. Elle se trouvait dans cette île depuis trois ans, lorsqu'elle apprit qu'il lui arrivait des compagnes pour mettre fin à son isolement, et pour s'associer à sa générosité et à ses sacrifices. Quelle ne fut pas sa joie en recevant



cette bonne nouvelle! Mais, déjà infirme, elle ne put pas suivre le mouvement de son cœur, et aller au devant de ces aides que Dieu lui envoyait dans sa miséricorde. Il lui fallut attendre, dans l'impatience de ses désirs, les nouvelles Sœurs annoncées.

Le R. P. Poupinel venait, en effet, à Futuna, avec trois Sœurs du Tiers-Ordre de Marie. Ce n'était pas assez des Missionnaires, pour travailler au salut des âmes. L'enfance et la jeunesse avaient besoin d'éducatrices : l'œuvre des prêtres exigeait ce complément nécessaire, et, comme la charité catholique est inépuisable en ses manifestations, des femmes de France avaient accepté l'honneur et la charge de se dévouer au salut des femmes de l'Océanie. Elles venaient, au nombre de trois, premiers anneaux d'une chaîne qui en attendait et qui en recevrait d'autres. C'était le 30 mai 1858. M<sup>lle</sup> Perroton ne savait comment exprimer ses sentiments. Elle embrassait les Sœurs; elle leur serrait les mains; elle leur disait en pleurant : « Ah! que vous êtes bonnes de venir de si loin, pour consoler la pauvre Marie-Françoise! Merci! Merci! Vous êtes trop bonnes! » — « Nous vous aimerons bien, bonne Sœur, et nous serons heureuses ensemble. » — « Heureuses!... Mais depuis si longtemps je suis seule! Je ne sais plus me réjouir! » Et c'est ainsi que se passa cette première entrevue. C'était une famille qui ne se connaissait pas, et qui se formait, ou plutôt qui se retrouvait par la force de la religion; car le lendemain, 31 mai, le R. P. Poupinel donnait à M<sup>lle</sup> Perroton l'habit et la règle du Tiers-Ordre de Marie, et la pauvre solitaire de Futuna devenait la Sœur Marie du Mont-Carmel.

« Lorsque, dit le P. Poupinel, dans mon allocution,



je lui exprimai la vive reconnaissance de la Société de Marie, pour son héroïque dévouement, et que je confiai à ses soins et à sa tendresse les trois filles de Marie, qui devenaient ses compagnes, l'émotion s'empara de moi, et, à son tour, la vénérée Sœur du Mont-Carmel entrecoupa de ses sanglots les paroles de sa consécration. Toute l'assistance attendrie s'associa à ses larmes, qui, cette fois, étaient des larmes de bonheur.

« Oui, vraiment, cette fête fut pour nous un avant-goût des récompenses que Dieu promet à ses Apôtres, en retour de leurs sacrifices et de leurs épreuves. Les jeunes gens de la maison restèrent ébahis, et le roi Philippe Meitala, qui en fut le témoin, disait le lendemain, dans une assemblée de chefs : « J'ai vu hier des choses extraordinaires; mais elles ne peuvent se raconter. »

C'était la parole de saint Paul, descendant du troisième ciel, et ce Sauvage qui avait la foi, et avec la foi l'instinct des choses célestes, se trouvait lui aussi impuissant à exprimer ce qui l'avait ravi.

Dans sa reconnaissance, la sœur Marie du Mont-Carmel écrivait :

« Je remercie mille fois le T. R. P. Général de l'honneur qu'il me procure, en m'agrégeant au Tiers-Ordre de Marie. Comment a-t-on pu songer à moi? Encore une grâce de plus! Il faudrait que ma reconnaissance envers Dieu fût grande comme l'Océan. Sachez que c'est dire beaucoup. Et quand je veux, en peu de mots, faire beaucoup d'actes d'amour de Dieu, je lui dis : « Mon Dieu, je vous adore, et je vous aime  
« autant de millions de fois qu'il y a de gouttes d'eau  
« dans l'Océan. »



« Je présente à toutes mes nouvelles sœurs que je ne connais pas, l'offrande de ma tendre affection. Elles tâchent, me dites-vous, d'imiter la vie de la sainte Vierge, et moi, comment vais-je m'y prendre pour faire comme elles ? Ma vie est peu cachée. Ah ! je vois bien qu'avec mon action d'éclat, je ne saurais jamais approcher d'un modèle aussi parfait ! »

« Je vous prie donc, vous toutes, mes chères et tendres Sœurs, de m'être en aide, afin que je ne reste pas en arrière dans le chemin de l'amour de Dieu. Demandez-lui qu'il daigne agréer l'offrande de toute ma personne, qu'il ne permette pas que je recule jamais devant les difficultés ; mais surtout que je ne prenne pas ma volonté pour celle de Dieu. »

Quand elle tenait ce langage, cette femme forte avait plus de soixante ans : elle était accablée d'infirmités, et savait de toute manière ce que c'est que de souffrir. Cela ne l'empêchait pas de plaisanter sur ses petites tribulations de maîtresse d'école.

« Je suis chargée, disait-elle, du menu peuple féminin : je leur enseigne à lire, à prier, et leur apprend tant bien que mal le catéchisme. C'est une occupation fort de mon goût, et je suis contente de leur application. Ce qui manque, c'est l'exactitude. Les parents sont d'une apathie inconcevable, et ne tiennent pas la main à ce que leurs enfants soient assidus. Chez vous, on paie les maîtresses d'école : ici, c'est à elles de fournir plumes, papier, encre et livres. Il faudrait presque aussi payer les parents. Je me mets en colère à cause de cela, mais rien n'y fait. Personne ne connaît encore assez le prix de l'éducation. De temps en temps le Missionnaire tonne à son prône, et menace les parents indolents qui gâtent leurs enfants, et leur lais-



sent faire tout ce qu'ils veulent, de peur de les faire pleurer ; car, disent-ils : « Si je veux faire obéir mon enfant, il pleure. Alors, fais comme tu veux. » Cependant, quand le Missionnaire a fait un sermon sévère, le lendemain lundi, voilà une foule de marmots qui nous arrivent ; le mardi, le nombre a diminué d'un bon tiers. Il n'y a qu'une saison où l'on remarque une plus grande assiduité : c'est la saison des oranges. Après la classe, les élèves ont la permission de ramasser toutes les oranges qui sont à terre, et il y en a beaucoup, à cause des pluies torrentielles, qui sont fréquentes. Si vous voyiez l'ardeur que mes élèves mettent à cette œuvre, vous en seriez content ; mais quand la saison est passée, adieu à la foule ! La paresse les reprend pour la plupart. »

Si la Sœur du Mont-Carmel se plaignait de ses élèves, elle ne se plaignait pas de celle que la Providence lui avait donnée pour compagne. Elle la louait en s'accusant elle-même :

« Que vous dirai-je de la très chère Sœur qui m'est échue en partage ? C'est un ange de paix et de douceur ; j'en suis toute confuse, sans néanmoins me corriger de mes emportements. Croyez que les deux pôles ne sont pas plus diamétralement opposés que nos deux caractères. Aussi cette bonne Sœur acquiert chaque jour de grands trésors de mérites. Je ne voudrais pas lui causer de chagrin, et cependant je lui en fais, du matin au soir, par mes bavardages continuels. Que voulez-vous ! Je suis vieille, infirme, et par dessus cela, j'ai été toute ma vie d'un mauvais caractère. Si donc cette bonne Sœur se plaint à vous, croyez tout. La piété de ma chère compagne est admirable : j'ai compté, dimanche dernier, sept heures de



prières à l'église ; ajoutez-en autant dans son petit coin de chambre. Quelle honte pour moi, à qui une heure de prière paraît si longue ! Mais je ne suis pas obligée de faire ici ma confession. Je dois vous dire cependant, pour vous tranquilliser, que, malgré la dissemblance de nos caractères, la plus grande paix règne dans notre ménage. A peine y pourrait-on apercevoir un léger brouillard. Eh ! ne serais-je pas un monstre d'ingratitude, si je n'aimais pas sincèrement une Sœur, qui est venue de si loin, et a fait de si grands sacrifices pour me soigner dans mes maladies ! »

Ces maladies faillirent conduire la Sœur Marie du Mont-Carmel aux portes du tombeau : elle fut guérie soudainement par l'intercession du Vénérable P. Chanel.

Le 4 juillet 1858, fête du Précieux Sang, des symptômes graves s'étaient manifestés pendant la nuit, et indiquaient une maladie mortelle. La Sœur se traîna comme elle put jusqu'à la chapelle, où le P. Junillon arriva bientôt : elle lui annonça qu'elle n'avait plus qu'à se préparer à la mort. On dut aider à la malade à rentrer chez elle, et elle ne tarda pas à éprouver des vomissements et des évanouissements très inquiétants. Une crise dangereuse s'étant manifestée le lendemain, on donna les Sacrements à la Sœur, et tout le monde crut que la catastrophe n'était pas éloignée. Les Pères et les Sœurs jugèrent que le mal, en l'absence des remèdes et des médecins, était sans aucun moyen naturel de guérison. La malade surtout, qui savait sa mère morte autrefois d'une semblable maladie, était encore plus persuadée de sa mort prochaine : elle ne demandait qu'une seule grâce, celle de mourir pour la fête de Notre-Dame



du Carmel; elle ne prenait déjà plus aucune nourriture, et se sentait en proie à d'horribles souffrances.

Le supérieur des Missionnaires eut recours au céleste médecin : il indiqua une neuvaine pour obtenir la guérison de la Sœur malade, par l'intercession du vénérable serviteur de Dieu Pierre Chanel. La neuvaine commença le même jour, 4 juillet, à Kolopelu, et les fidèles de la paroisse furent invités à s'y unir. Un mieux sensible se manifesta le 9 juillet, fête de Notre-Dame de la Paix, pendant que le P. Favre offrait le saint Sacrifice, dans la chapelle de Poi, au lieu même où mourut le martyr. Dans la nuit du 13, la malade reposa tranquillement. Quel fut son étonnement à son réveil de ne plus se sentir aucune douleur ; la guérison était radicale.

La Sœur Marie du Mont-Carmel annonçait en ces termes cette guérison au Supérieur de la Société de Marie :

« Vous avez sans doute appris ma guérison merveilleuse, obtenue par l'intercession du Vénérable P. Chanel. J'affirme ici de nouveau que cette guérison est extraordinaire. Que Dieu en soit béni et son serviteur glorifié ! Depuis le 14 juillet 1858, je n'ai ressenti aucune atteinte de cette infirmité, laquelle existe intérieurement, mais n'a aucune gravité alarmante, et ne me fait nullement souffrir. »

La Sœur Marie du Mont-Carmel vécut longtemps après sa guérison, et jusqu'à la fin sa vie fut une vie d'humilité, de souffrance et de dévouement. Le P. Hervé, Missionnaire de Futuna, écrivait au R. P. Poupinel, le 11 août 1873 :

« La mort vient de nous enlever notre vénérable Sœur Marie du Mont-Carmel. C'est dans la nuit du 9



au 10 août que la belle âme de cette première Sœur d'Océanie s'est envolée au ciel, pour y recevoir la juste récompense de tant de mérites, le prix de son admirable dévouement au service de nos Missions.

« Il est bien vrai, mon Révérend Père, qu'on souffre beaucoup en Océanie. Il ne peut en être autrement, puisque le divin Maître nous appelle, pour y procurer sa gloire et nous dévouer au salut des âmes; mais qu'il fait bon mourir dans ces îles, après y avoir bien souffert, après avoir dignement combattu pour le Seigneur! Aussi je m'écrie avec le Prophète : *Beati mortui qui in Domino moriuntur!*

« Mieux que moi, mon Révérend Père, vous savez les nombreux services que cette bonne Sœur a rendus aux Missions de Wallis et de Futuna. Or, sa plus grande souffrance, pendant cette longue année de maladie qui a précédé sa sainte mort, c'était, disait-elle, d'être inutile, de donner une surcharge de travail à la Sœur Marie-Rose et à ses filles. Quand on lui disait : « Ma sœur, vous avez si longtemps travaillé pour les autres! » l'humilité lui suggérait cette réponse : « Je n'ai rien fait; je ne désirerais qu'une chose, si c'était la volonté du bon Dieu : reprendre mes forces et mieux travailler pour la Mission. »

« Notre chère malade a été admirablement soignée par Sœur Marie-Rose, aidée de Marcelline, de Wallis, et d'Eulalie, de Tokelau, que vous connaissez l'une et l'autre. Cette dernière surtout a témoigné à la bonne Sœur un dévouement que je ne crains pas d'appeler héroïque; on en trouverait rarement des exemples en Océanie, et même en Europe.

« J'ai régulièrement visité la Sœur Marie du



Mont-Carmel, pendant sa maladie : elle m'a toujours beaucoup édifié. Jusqu'au dernier moment, elle a conservé sa connaissance pleine et entière : elle pensait surtout à l'Église et au Saint-Père, offrant généreusement ses souffrances et sa vie à Dieu, pour qu'il daignât abrégér le temps de l'épreuve que nous traversons. »



## CHAPITRE XII

### LES DEUX TOMBEAUX DE FUTUNA

L'église de Notre-Dame des Martyrs, élevée en souvenir de la mort du P. Chanel, ne fut d'abord qu'une longue et large case océanienne. Vers l'année 1856, commencèrent les travaux pour remplacer cette case par une construction plus solide. L'entreprise était quelque peu hardie; mais un Missionnaire était venu à Futuna, qui en avait eu l'idée et qui ne se laissa arrêter par aucun obstacle.

Ferdinand Junillon, né le 10 décembre 1799, à Bourg-de-Péage (Drôme), administrait la paroisse de Claveyson, au diocèse de Valence, quand il entendit la voix de Dieu qui l'appelait aux Missions étrangères et à la Société de Marie: il laissa son troupeau, assuré de ne point manquer de pasteur, pour courir après des brebis qui ne connaissaient pas la voix du pasteur et qu'il brûlait d'introduire au bercail.

Le T. R. P. Colin, Supérieur général de la Société de Marie, songeait alors, sur les instances de la Propagande, à fonder une Mission dans l'Afrique méridionale. Le P. Junillon fut d'abord désigné pour être le préfet apostolique de cette nouvelle Mission; mais le projet n'eut pas de suite, parce que Mgr Epalle



fut envoyé pour évangéliser les Noirs de la Mélanésie, et qu'il emmena avec lui les Missionnaires destinés aux Noirs de l'Afrique.

Le P. Junillon partit en octobre 1844. Il était déjà bien âgé : quarante-cinq ans ! c'est presque la vieillesse pour commencer une nouvelle vie, toute de labeurs, de souffrances, de sacrifices ; mais la foi et le zèle ne s'arrêtent pas devant les considérations humaines. Quand on a parlé dans la prière au Dieu *qui aime les âmes*, on se prend à les aimer comme lui, et l'on n'examine plus à quel prix il faudra payer cet amour. Le P. Junillon habita quelque temps Wallis, où il laissa agir son âme singulièrement affectueuse, puis il vint se fixer à Futuna, où il conçut le dessein d'élever un monument de pierre sur le tombeau du martyr. Pour entreprendre ce travail, il ne consulta ni son âge, ni ses infirmités, ni même son inexpérience ; il n'écouta que sa foi, son zèle, son dévouement, et il se fit lui-même ouvrier pour former des ouvriers. De gros blocs de pierres furent transportés : il n'y avait pas d'autres moyens de transport que les bras des Indigènes, et l'on dut se demander comment on avait pu réussir. La foi triompha ; de tous ces patients et héroïques efforts sortit une église romane avec un élégant clocher.

Cette église de Notre-Dame des Martyrs, élevée pour honorer la mort du Vénérable P. Chanel, devait recevoir d'autres sépultures qui exhaleraient la bonne odeur de Jésus-Christ. Le P. Servant, qui remplaça le P. Chanel à Futuna, avait épuisé sa santé dans ses longs travaux ; il en était venu à perdre presque complètement l'usage de certains sens : il n'avait plus ni odorat, ni goût ; à ce point qu'il pouvait boire



de fort vinaigre et croire que c'était du vin excellent. Ses infirmités l'obligèrent à quitter Futuna, où il y avait trop de travail pour lui ; ses supérieurs lui donnèrent un ministère plus facile à Samoa ; puis, voyant que le repos absolu était nécessaire, ils lui prescrivirent de se rendre à la Procure de Sydney. Passant par Futuna, il consentit à y demeurer quelque temps et à consacrer le reste de ses forces au procès de béatification du P. Chanel. C'était une attention de la Providence !

Nul, mieux que le P. Servant, ne connaissait les circonstances de cette mort glorieuse : nul n'était plus capable de remplir la tâche qui lui était confiée : c'était bien à l'apôtre de Futuna qu'il appartenait de vérifier les actes du martyr de Futuna. Il se mit à l'œuvre, malgré sa santé de plus en plus chancelante : il était déjà depuis deux mois dans cette occupation, quand on s'aperçut que le mal ne faisait que s'augmenter. Le P. Servant se trouvait à Kolopelu, où était bâti le presbytère avec l'école. Une amélioration sensible se déclara. « Bon, dit le prêtre fervent, je pourrai célébrer la messe demain : c'est dimanche. » Il se confessa le soir au P. Dezest. Le lendemain, selon son espérance, il fut en état de dire la messe dans la chapelle de Kolopelu. Avant de se rendre à l'église de la paroisse, le P. Dezest vint prendre des nouvelles du malade, le vit prêt à monter à l'autel, et partit sans aucune inquiétude.

Le P. Servant put dire la messe sans fatigue apparente : seulement la Sœur de la Sainte-Espérance qui assistait à cette messe, remarqua que le célébrant avait quelque peine à rentrer à la sacristie ; elle attendit quelques minutes ; voyant que le P. Servant



ne venait pas selon son habitude faire son action de grâces à la chapelle, elle conçut de l'inquiétude et entra à la sacristie. Avec l'aide d'Abel, son servant de messe, le prêtre venait de s'asseoir sur un mauvais fauteuil. « Mon Père, lui dit la Sœur, avez-vous besoin de quelque chose ? » Un signe négatif fut toute la réponse du malade, qui baissait à vue d'œil. La Sœur renouvela sa question : elle put entendre cette phrase commencée et non achevée : « Un peu d'eau de... » La Sœur de la Sainte-Espérance courut chercher de l'éther : quand elle revint, elle ne trouva plus qu'un cadavre. Le P. Servant était mort sans effort et sans agonie ; il avait été si simple envers Dieu, si bon pour les hommes, que la mort avait voulu lui être douce. C'est le 8 juillet 1860, que cette âme candide comme celle d'un enfant, put voir que le royaume des cieux était fait pour elle.

L'inhumation eut lieu le lendemain : elle se fit dans l'église de Notre-Dame des Martyrs, afin que l'Apôtre de Futuna reposât à côté du Martyr de Futuna. Sur une pierre tombale on grava cette inscription : « *Dilectus Deo et hominibus, zelo, mansuetudine et simplicitate* : Cher à Dieu et aux hommes par son zèle, par sa douceur, par sa simplicité. »

C'est bien le lieu de répéter avec le R. P. Poupinel : « Que j'ai aimé, que j'ai béni dans mon cœur cette aimable Providence, qui a ramené le P. Servant à Futuna, pour qu'il mourût sur le lieu même où il avait vaillamment combattu et cueilli les plus belles fleurs qui orneront sa couronne pendant l'éternité ! Et s'il restait à ce cher confrère encore quelque chose à payer à la justice de Dieu, n'est-ce pas un dessein de miséricorde, qu'il soit mort au milieu d'une



population, qui lui avait voué un respect tout religieux ? Nos bons Futuniens ne le connaissaient guère que sous le nom de *Patele*, le Père. Depuis qu'il avait quitté leur île, à toute occasion, ils aimaient à lui écrire et à lui faire passer des souvenirs et des témoignages de leur filiale affection. Nulle part son âme n'aurait été secourue par plus de prières et de suffrages. »

L'église de Notre-Dame des Martyrs, qui renfermait déjà cette tombe, devait encore servir de sépulture à celui qui, par ses patients efforts, avait réussi à doter l'île de Futuna de son premier monument en pierres. Le P. Junillon venait de terminer les exercices de la retraite. Lui qui vivait dans une union si étroite avec Dieu, il avait passé saintement ces jours de salut, où l'âme de plus en plus purifiée pénétre davantage dans les régions du monde supérieur. C'était sa dernière retraite : son âge et ses infirmités l'en avaient averti, et il l'avait faite dans cette disposition. Le 17 décembre 1871, le fervent Religieux, au sortir de l'oraison, se préparait à célébrer la messe : déjà, sans manifester aucune fatigue, il avait revêtu les ornements sacerdotaux et s'était rendu au pied de l'autel. Il voulut commencer les prières, mais voici que la mémoire lui fit défaut, et que les forces commencèrent à l'abandonner. Il fallut le ramener à la sacristie, où il parvint cependant à quitter seul les ornements. C'était un dimanche, et le P. Hervé, qui administrait la paroisse, se vit dans la nécessité de s'éloigner et de présider aux offices. D'ailleurs il n'y avait pas d'apparence de danger immédiat ; on pouvait croire à une fatigue passagère. Quand le P. Hervé revint, le P. Junillon priait encore : il n'avait pas cessé de



prier pendant tout le temps de la messe paroissiale ; il sentait de la faiblesse, mais sans souffrance. Néanmoins le P. Hervé, poussé par un pressentiment, fit prévenir le confesseur du malade, le P. Quiblier, qui demeurait à deux lieues de là.

Vers midi, le malade put prendre part au repas, mais déjà ses traits commençaient à s'altérer. Le mal faisait des progrès rapides ; il fallait encore du temps pour que le confesseur pût arriver ; de plus en plus inquiet, le P. Hervé parla des derniers sacrements. « Je suis faible, répondit le malade, mais je ne souffre pas. Attendons le P. Quiblier. » Une demi-heure plus tard, la proposition fut renouvelée par le P. Hervé. Le malade pria, répondit par un sourire, et continua de prier. Déjà la puissance de parler avait disparu, quand le P. Quiblier entra. Le P. Junillon le reconnut et reçut de lui les derniers sacrements en pleine possession de ses facultés : puis il tomba en agonie et mourut le lendemain matin à quatre heures. C'était le 18 décembre 1871, une fête de la Sainte Vierge.

Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame des Martyrs, dont il avait placé lui-même toutes les pierres, et à côté du P. Servant, dont le corps reposait là depuis onze ans. Les deux Missionnaires de Futuna ont leurs tombes au pied du même autel de Notre-Dame des Martyrs, et tous deux ils avaient terminé leur vie au pied du même autel de la petite chapelle de Kolopelu : l'un avait célébré la sainte messe, et l'autre se disposait à la célébrer ; l'un avait fait sa retraite du mois la veille même du jour où il est mort, et l'autre avait fini sa retraite annuelle la semaine qui a précédé sa mort ; pour tous les deux c'était le bon moment de mourir !



### CHAPITRE XIII

#### LA CHRÉTIENTÉ DE WALLIS

L'île de Wallis avait eu le bonheur d'être évangélisée par deux nouveaux Missionnaires, en tout point dignes d'un si beau nom, les PP. Mériaïs et Padel.

Né le 12 avril 1817, à Saint-Père-en-Retz (Loire-Inférieure), Joseph Mériaïs ne cessa jamais de se souvenir devant Dieu qu'il avait reçu le jour de parents éminemment chrétiens et dans un pays où l'on a la fierté de se dire catholique et Breton toujours. Séminariste, il se distingua entre tous par sa bienveillance, sa douceur de caractère, sa piété très édifiante. Prêtre, il attira sur lui l'attention de son évêque, qui le chargea de la direction de la Psallete ou Maîtrise de la cathédrale, et qui le destinait à une place de confiance. Mais déjà le jeune prêtre avait entendu la voix de Dieu, qui l'appelait au loin à conquérir les âmes. Parti en 1845, avec le capitaine Marceau, il fut employé d'abord dans l'archipel de Samoa ; ensuite Mgr Bataillon le fit venir à Wallis et le mit à la tête du collège qu'il essayait de fonder à Lano. Là, le P. Mériaïs put suivre le goût et exercer l'aptitude véritable, qu'il se sentait pour l'étude du chant et pour l'éducation de la jeunesse. Très versé dans la connaissance du plain-chant et



armé de sa ténacité bretonne, il parvint à former ces natures sauvages qui se plaisaient à une autre musique que celle de l'Eglise, et qui finirent par faire des progrès remarquables dans un art nouveau et difficile pour eux. Plus tard, il fut chargé de la paroisse de Notre-Dame à Matautu, et déploya dans cette nouvelle position toutes les ressources de son zèle.

Frappé de cette parole de Notre-Seigneur, qu'il y a des démons qui ne peuvent se vaincre que par la prière et par le jeûne, il s'efforça de devenir un homme de prière et de mortification. Il se tenait souvent en oraison devant le Saint-Sacrement non seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Il lui arrivait même en prolongeant son adoration de se laisser vaincre par le sommeil. Comme l'église restait ouverte pendant la nuit, les Naturels connaissaient l'habitude du Missionnaire, et plus d'une fois ils l'avaient surpris dans cette adoration attardée ou dans ce sommeil qui en était la suite, sinon la conséquence.

Une nuit on vient chercher le Missionnaire pour un malade. Le R.P. Poupinel qui visitait alors l'île de Wallis, s'étonne de ne pas trouver le P. Mériaïs dans sa case. Il cherche, il appelle, mais en vain. Un Naturel s'approche et dit au P. Poupinel : « Suis-moi. Je sais bien où nous trouverons celui que tu cherches. » Ils entrent à l'église. Le P. Mériaïs y était agenouillé et dormait la tête appuyée à la muraille. Déjà minuit avait sonné et le bon serviteur s'était endormi aux pieds de son maître, qui ne s'offensait point de ce sommeil commencé par une prière.



A la prière le P. Mériaux, joignait la mortification. Il croyait que les privations ordinaires et très douloureuses de la vie de missionnaire ne lui suffisaient pas : dans les premières années de son apostolat il en ajouta de volontaires et de très nombreuses. C'était une imprudence qu'il eut lieu de regretter plus tard. Le climat tropical, l'alimentation insuffisante, les fatigues incessantes, les travaux extraordinaires qu'il faut entreprendre, imposent assez de mortifications pour qu'il soit prudent à un Missionnaire de ne pas compromettre sa santé par des austérités exagérées.

Un autre Breton était devenu le Missionnaire de Wallis : le P. Louis Padel, né à Nantes, le 21 août 1815. Mgr Bataillon lui rendait ce témoignage : « Le P. Padel est un homme d'une profonde humilité et d'un grand esprit de pauvreté. Jamais je ne lui ai connu la moindre prétention, et cependant il a de grands talents, mais il est aussi humble qu'il est savant. Quant à son esprit de pauvreté, ajoutait le Prélat, je n'ai pas encore vu son pareil. »

Il relevait ses vertus d'une pointe d'originalité qui ne les déparait point. Un jour, Mgr Bataillon oubliant qu'il lui avait accordé une permission, lui faisait des reproches : « Ah ! Monseigneur, reprit le P. Padel, sur un ton de plaisanterie qui lui était habituel, pour ce qui est de la pauvreté, Votre Grandeur sait bien que le bon Dieu ne fera pas grand tapage à ma mort ! » — « C'est vrai, Père, se hâta de répondre l'Évêque, qui se ressouvint de la permission accordée. »

Un autre jour, le P. Padel se présenta à bord d'un vaisseau français avec un chapeau tel qu'il se



crut obligé de dire aux officiers : « Excusez-moi, Messieurs, je viens avec mon chapeau de tempête : je l'ai pris, parce que je n'en ai pas d'autre. » — « Soyez le bien venu, lui dit le Commandant. Tous les officiers qui ont passé à Wallis ont écrit tant de choses à votre louange, que nous sommes enchantés de vous recevoir et que nous ne ferons pas attention à votre chapeau. »

« Le P. Padel, écrivait en 1858 le R. P. Poupinel, après l'avoir visité, n'avait en fait de serviette et d'essuie-mains qu'un seul chiffon, dont la moitié au moins était devenue la victime du temps ; une bouteille et une assiette formaient toute sa vaisselle. « Il manque toujours quelque chose chez moi, me dit-il. Je ne suis jamais complètement *astiqué*. « Tantôt j'ai de la pitance, mais je n'ai pas d'assiettes. « Lorsque la vaisselle est à peu près en état, c'est la pitance qui fait défaut. Si j'ai une soutane propre, je suis sans souliers et je porte un chapeau avarié par les années. »

L'obéissance du Missionnaire égalait sa pauvreté. Mgr Bataillon voulut se servir d'un intermédiaire pour obtenir du P. Padel, qu'il l'accompagnât dans un long voyage. Le Missionnaire obéissant répondit à l'intermédiaire : « Ah ! mon Père, pourquoi Monseigneur a-t-il voulu cette fois me faire connaître sa volonté avec tant de précaution ? Qu'il me dise tout simplement le mot du centurion, *Allez !* et j'irai. Monseigneur est le maître et je n'ai qu'à lui obéir très humblement. Je lui ai toujours obéi, et je le ferai jusqu'à la mort ; je suis prêt à tout. Qu'il me demande d'aller dans les îles non évangélisées, qui sont sous la Ligne, j'irai avec le plus grand plaisir ;



mais, s'il ne veut pas me faire de la peine, qu'il me communique ses ordres sans ménagement. »

Le P. Padel se trouvait à Wallis avec le P. Mériaïs et le P. Mondon, lorsque Mgr Bataillon entreprit son voyage d'Europe. Les trois Missionnaires s'employèrent avec un égal courage à multiplier les fruits de la conversion opérée par d'autres. L'œuvre n'était pas sans consolations, mais elle n'était pas non plus sans difficultés, et parfois elle ne laissait pas que d'exercer beaucoup la patience de ceux qui s'y employaient.

Une des plus grandes difficultés fut d'amener ce peuple oisif à des habitudes de travail. Le P. Mondon disait dans une de ses lettres à sa famille :

« C'était un usage à Uvéa, que les femmes ne devaient pas se mêler des travaux de la terre : elles avaient à rester accroupies dans leurs cases, à faire des nattes, à battre la *tapa*, ou bien à dormir, et voilà tout. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Le P. Mériaïs s'est adressé aux filles du roi, dont trois sont déjà mariées : elles se sont empressées de faire les démarches nécessaires auprès du roi pour obtenir l'autorisation, selon les formes voulues. Tout a été accordé, parce qu'on a présenté la chose comme devant être très utile au roi. L'exemple partant de haut, n'a pas tardé à produire ses fruits.

« C'est assez amusant, à l'heure qu'il est, de voir nos dames et demoiselles uvéennes aller et venir, soit avec un couteau à la main, soit avec une spatule sur l'épaule, et cela pour couper du bois ou sarcler un champ d'ignames. Elles n'ont qu'à s'applaudir de cette ardeur, car l'abondance est revenue



avec le travail. Et puis, comme le diable a moins de prise sur les gens bien occupés, l'âme y gagne avec le corps. De là, un air de prospérité qui s'épanouit sur tous les visages. Hommes et femmes, tous avouent maintenant que le travail les fortifie au lieu de les fatiguer. »

C'étaient là de beaux résultats qu'il importait de continuer et de soutenir, et rien ne parut plus puissant pour atteindre ce but que les leçons et les exemples des Sœurs arrivées d'Europe en Océanie.

Le R. P. Poupinel les introduisit à Wallis comme à Futuna dans le courant de l'année 1858. Déjà il s'était formé une espèce de communauté pour l'éducation des jeunes filles; elles habitaient la même maison, au moins pendant la nuit, et elles s'y réunissaient souvent pendant le jour : elles apprenaient le catéchisme et la lecture aux petites filles, et de plus, elles étaient chargées de la propreté et de l'ornementation de l'église. A leur tête se trouvait Susana, la femme de Pelo, cet Uvéen qui avec Tuugahala était allé dans une pirogue recevoir les premiers Missionnaires. En descendant à terre, Mgr Pompallier et le P. Bataillon étaient entrés dans la case de Pelo, et, y ayant rencontré sa femme et son petit enfant, leur avaient donné leur première bénédiction. Cette bénédiction avait porté bonheur. Susana avait été prompte à se montrer fidèle à la grâce de Dieu, et elle se distinguait entre toutes par son bon esprit, par sa prudence et par son zèle à seconder les Missionnaires. Nulle femme mieux que cette vraie chrétienne, ne sut apprécier le dévouement des Sœurs qui venaient à Wallis se consacrer à l'éducation des enfants. A la vue du costume des



Sœurs les femmes de Wallis s'écriaient : « C'est beau ! » — « C'est beau, reprenait Susana, c'est beau, et c'est royal ! Cet habillement imprime le respect, inspire l'amour de la religion. Oui, disait-elle encore au P. Mondon, c'est beau que tu sois venu de si loin pour nous instruire de la religion : c'est beau que tu aies quitté ton pays pour nous montrer le chemin du ciel. Mais voyager est l'affaire des hommes, ils sont forts, ils ne craignent pas. Père, ce que je ne comprends pas, c'est que ces Femmes sacrées qui sont jeunes, qui paraissent faibles, aient eu le courage de quitter la France et leurs parents pour venir jusqu'à Uvéa. Il faut qu'elles aiment bien le bon Dieu, qu'elles nous aiment bien aussi pour être venues de si loin dans notre mauvais pays. Pour moi qui n'aime pas le bon Dieu, du moins pas assez, Père, je t'assure que je n'aurais pas la force de quitter Uvéa pour aller dans les pays éloignés. Ah ! qu'elles sont bonnes d'être venues nous apprendre à être vertueuses ! Je t'assure, Père, qu'on les aimera beaucoup à Wallis ! »

En même temps qu'il accordait ce grand bienfait aux habitants de Wallis, le R. P. Poupinel se vit obligé de leur imposer un grand sacrifice.

Le P. Mériaïs, par ses mortifications excessives, avait altéré et compromis sa santé : un changement de climat devenait absolument nécessaire, et le Visiteur général déclara au malade qu'il lui fallait aller se rétablir à la procure de Villa Maria, près de Sydney. « Ah ! répondit le P. Mériaïs, que vous me faites de mal, en m'imposant de me reposer ailleurs que là où j'ai travaillé ! Je voulais mourir ici et j'espérais que cela arriverait bientôt ! J'avais promis à



Dieu de ne jamais quitter mes enfants. Il faudra donc mourir loin d'eux, car je vois bien que vous ne me permettrez pas de revenir à Wallis : je ne suis plus qu'un invalide ! Que vous m'imposez donc un dur sacrifice ! » Mais le Missionnaire, dont le cœur était déchiré par la pensée de la séparation, se soumit en toute obéissance à la volonté de son Supérieur.

Il fallut annoncer ce départ à la paroisse de Notre-Dame de Matautu, dont le P. Mériaux était le pasteur très aimé. On laissa bien entrevoir l'espérance d'un retour ; on en fit même la promesse formelle. Mais, malgré cette espérance et cette promesse, la désolation fut grande. Beaucoup de paroissiens voulurent se confesser encore une fois à leur bon pasteur, et le lendemain 8 septembre, fête de la Nativité de la Ste-Vierge, la communion fut très nombreuse à Notre-Dame de Matautu.

Le R. P. Poupinel a donné ce détail touchant :  
« Une femme me frappa par sa modestie, lorsque je lui donnai le pain des Anges. Un peu plus tard, je la vis entrer dans la maison des Pères, accompagnée de plusieurs autres femmes et jeunes filles, et elle vint s'asseoir silencieusement à une petite distance du P. Mériaux. Dès que le Père eut commencé à parler, deux grosses larmes coulèrent des yeux de Leopa ; bientôt elle cacha sa figure dans ses mains et reposa sa tête sur la table : elle versait des pleurs en abondance. Lorsque le Missionnaire eut fini de donner ses avis, Leopa baisa la main du Père et s'en alla tristement baignée dans ses larmes. On n'entendit pas un seul cri, mais cette scène muette me perça le cœur. »



Quand le moment du départ fut arrivé, les habitants de Matautu accompagnèrent le P. Mériaux jusqu'au village de Mua, où l'on devait s'embarquer sur le *Louis et Mariam*. Ce fut alors une explosion de cris à fendre l'âme. Les jeunes gens se précipitent dans les flots, saisissent les mains du Père qu'ils arrosent de leurs larmes ; le Père lui-même sanglotant, se réfugie à l'arrière du canot et demeure là étendu et comme anéanti. Cette espèce d'agonie se prolonge, parce que l'eau est basse et qu'il faut traîner le canot à travers les récifs. Les matelots sont étonnés et comme stupéfaits d'une telle scène : ils n'ont jamais senti pour leurs froids ministres ce qu'ils voient éprouver à des sauvages pour le dévouement d'un prêtre catholique. « Enfin, dit le R. P. Poupinel, nous gagnons le large et nous avons recours à la prière pour nous remettre de ces pénibles émotions. »

Lorsque le R. P. Poupinel fit sa première visite à Wallis, l'île était encore gouvernée par le roi Lave-lua. Depuis sa conversion, les Missionnaires n'avaient pas trop à se plaindre de lui, et même le P. Mondon pouvait faire de lui cet éloge :

« Le roi se conduit très bien, et nous soutient de tout son pouvoir. C'est un bien bon chrétien, et qui a parfaitement la crainte de Dieu : il appréhende beaucoup d'attirer la malédiction divine sur sa famille qui est très nombreuse, et qui se montre tout à fait digne de son chef par sa régularité et son attachement à la religion et à ses ministres. »

Cet éloge mérité n'empêchait pas que le roi Levelua ne donnât parfois quelque preuve de faiblesse, notamment à l'égard de son frère Pooi et des



autres hérétiques qu'il aurait pu écarter avec plus d'énergie de l'île de Wallis. Une lettre du P. Mondon nous révèle une tentative des Protestants, qui heureusement demeura sans résultat, mais qu'il ne faut point passer sous silence :

« Au mois d'octobre 1858, des Protestants tongiens et uvéens vinrent à Wallis sur un tout petit bâtiment du roi de Tonga ; visite dont nous nous serions fort bien passés, car ces messieurs ne venaient pas précisément pour enfiler des perles. Ils voulaient essayer une seconde fois de prendre pied sur cette terre et y mettre le désordre. Leur conduite a été telle que nous attendions qu'elle serait, c'est-à-dire impérieuse et dévergondée. Et on les a laissés faire ce qu'ils ont voulu et à peu près comme ils l'ont voulu ! Aussi quel mal n'ont-ils pas occasionné, et quel plus grand mal n'auraient-ils pas causé, s'ils étaient restés plus longtemps ! On était rassasié de les voir, et encore plus obligé de leur fournir des vivres. Sans cette générosité un peu forcée, ils seraient morts de faim. De guerre lasse, le roi a fini par les renvoyer, et ils nous ont délivrés de leur présence environ trois semaines après leur arrivée.

« Hélas ! nous sommes menacés d'une autre visite qui ne sera pas comme celle-ci une pure dérision. Pooi, le chef protestant uvéen, doit venir cette fois prendre possession de sa terre, y implanter sa religion, et, qui plus est, introduire à Wallis un ministre anglais ! Mais Dieu nous a délivrés de ce danger une première fois ! Il trouvera bien le moyen de nous délivrer de nouveau, si le danger se représente. »

Ces craintes n'étaient point vaines et le danger se



représenta. Vers la Toussaint, Pooi vint à Wallis avec une suite assez nombreuse, et sur une goélette appartenant au roi Georges. « C'était, disait-il, une simple visite d'amitié à ses parents. » Personne ne se laissa prendre à ces paroles menteuses. On savait fort bien qu'il venait pour voir s'il n'y avait pas moyen d'introduire le protestantisme à Wallis, et en même temps pour s'assurer s'il n'aurait pas lui-même quelque chance de devenir roi. Il était le frère de Lavelua, et comme la succession en Océanie se fait de frère en frère, il pouvait nourrir quelque espérance. Mais la naissance seule ne donne pas la royauté : il faut le choix du *Kivalu*, qui prend celui qu'il veut entre les frères et les sœurs du roi. C'était là ce qui diminuait ou plutôt enlevait toutes les chances de Pooi. Il put juger bientôt par lui-même qu'un hérétique n'était pas près d'exercer la charge royale dans ce peuple catholique. Il prit le parti de se retirer, et renouvela néanmoins sa tentative à Futuna, sinon pour la royauté, du moins pour l'hérésie. Il ne fut pas plus heureux à Futuna qu'à Wallis et ce double insuccès lui fit reprendre le chemin de Vavau.

Il n'y a pas à se dissimuler qu'en cette occasion le roi Lavelua manqua de fermeté. Un Missionnaire l'avouait franchement.

« Ce qui augmentait nos craintes, c'était la faiblesse du chef de Wallis, qui ayant son frère parmi les protestants, leur a permis de faire publiquement leur culte à terre, les a reçus et traités beaucoup mieux qu'il n'avait fait pour le R. P. Poupinel. S'autorisant de la liberté qui leur avait été laissée, ils ont essayé de faire le plus de mal possible. Enfin



ils sont partis au bout de trois semaines, emmenant avec eux sept ou huit Wallisiens, qui aujourd'hui demandent à grands cris à revenir. Voilà encore un danger dont la bonne Mère nous a délivrés. Il semble que Dieu ait voulu punir le chef de sa faiblesse. La mort s'est appesantie sur sa famille : dans l'espace d'un mois, il a perdu trois ou quatre de ses parents, et enfin il est mort lui-même, mais en bon chrétien. »

Peu de temps après le départ de Pooi, Lavelua fut atteint d'une pleurésie, maladie assez ordinaire à Wallis. Le mal fit de rapides progrès, et le roi comprit bientôt qu'il touchait à sa fin. Ayant reçu les derniers sacrements avec une grande dévotion, il recommanda à son ministre, le *Kivalu*, de nommer pour lui succéder sur le trône, non pas un de ses frères, mais sa sœur Falakika Seilala. Il ordonna aussi à ceux qui l'entouraient, de ne pas différer sa sépulture, afin qu'on n'eût point l'occasion de renouveler les cérémonies païennes qui autrefois étaient usitées en pareille circonstance.

Ses dernières volontés furent respectées comme nous le voyons par cet extrait d'une lettre du P. Mondon :

« Notre pauvre roi Lavelua est mort le 21 novembre 1858, jour de la Présentation de la Sainte Vierge. Sa mort a été tout à fait chrétienne. Je m'y attendais, car c'était un fort brave homme pratiquant bien la religion depuis une dizaine d'années.

« Aussi nous lui avons fait des funérailles magnifiques. Nous l'avons enterré dans l'église même, parce que c'est lui qui avait le plus puissamment contribué par son exemple, à la construire prompte-



ment. J'appréhendais beaucoup qu'il n'arrivât quelques désordres, à cause des idées singulières que ces gens-là ont de la royauté. A ma grande satisfaction tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait, depuis le moment du décès jusqu'à l'inhumation.

« Le mausolée du roi consiste en un monceau de sable bien blanc, élevé sur la tombe, que l'on décore de quelques fleurs odoriférantes et de quelques tapes. Mais le plus grand ornement de cette tombe, c'est sans contredit la piété avec laquelle toute l'ancienne famille royale honore les restes mortels de Sa Majesté uvéenne. Rien de plus édifiant, et cela vaut mieux pour le mort que des inscriptions sur le marbre. »



## CHAPITRE XIV

### UN NOUVEAU RÈGNE

Après la mort de Lavelua, on procéda à l'élection de son successeur. Le roi défunt avait manifesté le désir que le choix du *Kivalu* se portât sur sa sœur Falakika : le *Kivalu*, à qui il appartenait de choisir dans la famille royale, ne vit aucun obstacle à se rendre au désir du roi. Falakika Seilala était une femme dévouée à la religion, d'un caractère doux, et manquant peut-être d'énergie. Au jour fixé, le 8 décembre 1858, fête de l'Immaculée-Conception, le *Kivalu* fit asseoir Falakika sur sa natte, et lui offrit le Kava, en présence de tous les chefs de l'île : c'était tout le cérémonial du couronnement. La nouvelle reine entra aussitôt dans l'exercice de ses fonctions, en déclarant que, désormais, elle prendrait le nom de son frère Lavelua.

Quand Mgr Bataillon revint, en 1859, de son voyage d'Europe, il trouva à Wallis la nouvelle reine, qui gouvernait heureusement son petit royaume, et qui ne trompait pas les espérances de son peuple.

Ce n'est pas que tout fût à souhait dans ce peuple récemment converti, et l'on se tromperait, si l'on s'imaginait que l'œuvre de Dieu ne souffrit pas contradiction, là comme ailleurs.



Il fallait d'abord compter avec le caractère océanien, qui expose à bien des déceptions. « Ces peuples d'Océanie, disait le capitaine Morvan, sont absolument comme l'Océan qui les entoure. C'est le flux et le reflux de la mer, qui est toujours en mouvement. Point de stabilité, point de fermeté. Une inconstance d'enfants ! Même après la conversion, ils ne perdent pas leur nature : aujourd'hui, ne trouvant rien de beau comme la religion ; demain, sentant que son joug est trop pénible : aujourd'hui, ne parlant que de martyre, et demain, pliant sous la moindre persécution. On ne peut compter sur rien. »

Les Missionnaires ne se faisaient pas illusion sur le peuple de Wallis, et après avoir signalé des progrès réels, le P. Padel écrivait :

« Cela veut-il dire que les Wallisiens soient parfaits ? Non, ils sont loin, à mon avis, d'être tels que je les ai vus dépeints dans certaines relations : ouverts, naïfs, intelligents, naturellement bons. Ce n'est pas tout à fait cela. Nous avons de la peine à obtenir d'eux une ouverture complète. Quand ils viennent nous demander conseil, nous avons à nous défier d'eux, et souvent, malgré toutes nos précautions, nous sommes encore trompés. Quant à l'intelligence, ici comme ailleurs, il y en a qui en ont plus, d'autres, moins ; mais, en somme, on peut dire que, généralement, elle n'est pas remarquable. Malgré tout ce que l'on raconte de leur bonté native, je n'ai encore vu en eux qu'une férocité naturelle, comprimée par la religion, et qui, dans quelques-uns, commence à faire place à cette bonté surnaturelle qu'engendre le catholicisme seul : c'est ce qu'ils s'accordent eux-mêmes à reconnaître. Leur affection et leur reconnaissance ne s'é-



tendent encore guère loin, et si nous ne travaillions que pour les acquérir, il faut avouer que les travaux ne seraient pas payés bien cher. Il ne faut donc pas attribuer à nos Océaniens des qualités morales qui les mettraient au-dessus des peuples les plus chrétiens. Sans rien exagérer, il reste assez à louer Dieu de tout le bien qui s'est déjà fait en Océanie. »

Cette lettre du P. Padel, qui mêle la critique à l'éloge, exprime la vérité. Au commencement, les Missionnaires, et Mgr Bataillon lui-même, cédant trop à l'affection qu'ils portaient à ce peuple, avaient pu vanter trop les qualités et se taire sur les défauts. D'autre part, les commencements sont toujours pleins d'ardeurs, et il y avait peut-être plus de place alors pour l'admiration. Mais avec le temps, la nature reprenait son empire, et laissait prise à la critique. Le peuple de Wallis était un peuple en voie de formation; il le savait, et il savait aussi que la religion seule pouvait venir à bout de lui.

Le P. Mondon, saisissant le bon et le mauvais côté des choses, témoigne de l'empressement des Wallisiens à recourir au prêtre, dans le danger :

« S'ils ne sont pas toujours très édifiants pendant qu'ils sont en santé, ils ont au moins cela de bon qu'à la première maladie, ils nous font bien vite appeler. S'ils se montrent fiers et dédaigneux dans la prospérité, je vous assure qu'ils font triste mine dans l'adversité, et surtout dans la maladie. Alors rien de plus humble, de plus soumis, de plus respectueux que nos chrétiens. La crainte de l'enfer produit sur eux une salutaire impression : aussi tous, sans exception, à moins d'une surprise tout à fait imprévue, s'empressent de demander le prêtre. Mais comme ils



ne s'entendent pas à juger de la gravité du mal, et qu'ils craignent extrêmement de mourir sans sacrements, ils nous demandent pour la moindre indisposition, et ils ne cessent d'envoyer exprès sur exprès, la nuit comme le jour, jusqu'à ce que le prêtre soit arrivé vers eux. C'est là une des plus grandes difficultés de notre ministère, car il est singulièrement pénible de faire, souvent par les nuits les plus obscures et les pluies les plus abondantes, de ces voyages inutiles, à plusieurs lieues de distance. Après tout, qu'importe, pourvu que Dieu nous donne force et courage pour accomplir son œuvre, et nous frayer par là une voie sûre vers la bienheureuse patrie ! »

Le peuple de Wallis, tout imparfait qu'il était, se montrait toujours accessible aux influences de la foi. Aussi Mgr Bataillon, qui avait été forcé de quitter Uvéa, pour visiter son vicariat, résolut-il, en 1861, de donner les exercices d'une Mission, comme il l'avait fait, dix ans auparavant, avec le plus complet succès.

Le R. P. Poupinel, alors présent à Wallis, nous apporte ce témoignage :

« J'ai assisté à bien des Missions, dans nos meilleures paroisses de France : jamais je n'ai rien vu de plus édifiant. Ne croyez pas que nos Océaniens soient insensibles aux charmes du beau langage ; Mgr d'Énos parle la langue d'Uvéa avec une pureté et une facilité étonnantes, et, en cette circonstance plus que jamais, il a excité l'admiration de ses néophytes, qui, après l'avoir entendu, s'écriaient : « Nous « ne savons pas parler notre langue, *Énosi* seul parle « bien l'Uvéa. » J'ai vu des personnes pleurer, parce qu'elles ne pouvaient aller au sermon, et le plaisir



d'entendre bien parler leur langue était une des grandes causes de leurs regrets. »

Néanmoins, les chrétiens de Wallis ne sacrifiaient pas le principal à l'accessoire, et ils s'appliquèrent, pendant toute la Mission, à solliciter le pardon de leurs fautes, et à l'obtenir de la miséricorde de Dieu. Il n'y en eut pas un seul qui refusât de profiter de ces jours de salut.

Il ne suffisait pas de se réconcilier avec Dieu, il fallait aussi se réconcilier avec les hommes. Dix ans auparavant, dans la première Mission, Mgr Bataillon avait dit, la veille de la clôture : « Allez-vous-en dans vos cases, et demandez-vous pardon les uns aux autres des injures que vous vous êtes faites mutuellement. Il faut être en paix avec son prochain, pour être en paix avec Dieu. » Ils avaient obéi, mais d'une façon si touchante, que le souvenir en était encore tout vivant. Grâce à ce souvenir, la scène de la réconciliation ne se reproduisit pas la veille de la Communion générale. Tous ceux qui s'étaient senti sur le cœur quelque chose contre le prochain s'étaient empressés d'aller faire les réparations nécessaires, et, quand arriva la fin des exercices de la Mission, la paix régnait dans toute l'île de Wallis.

Pour assurer les fruits de cette Mission si consolante, l'Évêque s'entendit avec la reine. Il institua le *Fono* : c'était une assemblée des anciens, qui avait pour but de réprimer les abus, et de punir les délinquants. Il fut arrêté que le *Fono* se tiendrait le dimanche, pour chaque village ; aux Quatre-Temps, pour les paroisses ; et une fois par an, sous la présidence de la reine, pour l'île tout entière.

Cette institution du *Fono* rendit les plus grands



services. D'autres faits particuliers, qu'il serait assez difficile d'expliquer naturellement, maintenaient et accroissaient la foi et la piété.

Un Wallisien, du nom d'Atelino, travaillait dans sa propriété de Liku : tout à coup il se sent frappé au côté, par un objet dont il ne peut se rendre compte. Il continue néanmoins son travail, mais un instant après il reçoit un second coup : alors il se retourne, et aperçoit à deux pas de lui une médaille, qui représentait l'image de la sainte Vierge. C'était chose nouvelle pour lui. Depuis son baptême, il n'avait jamais porté de médaille. Il se sentit donc comme effrayé de cette découverte, et, sans prendre la médaille, il se mit à faire un acte de contrition, et reprit son travail. La peur augmenta, et Atelino, sous cette impression, se détourna encore pour voir la médaille : elle avait disparu. S'imaginant que c'était pour lui un présage funeste, le pauvre Sauvage rentra dans sa case, afin de mourir au milieu des siens, si son heure était venue. Il étendit ses nattes pour se coucher, et raconta l'aventure à son parent Tuifisi, avec recommandation de n'en parler à personne. Soudain le son d'un objet métallique retentit sur le morceau de bois qui lui servait de chevet, et Atelino s'écrie : « C'est la médaille. Entends-la. » — « Je l'entends, répond Tuifisi. C'est elle ! C'est Malia ! » Celui-ci se dispose à éclairer la case, qui est dans l'obscurité, et à chercher la médaille mystérieuse. Atelino lui dit de ne pas faire de bruit, parce que c'est une chose qui ne les regarde que tous les deux, et qu'il ne faut pas mettre les autres dans la confidence. Tuifisi s'étend de nouveau sur sa natte, et Atelino ne tarde pas à s'endormir. Tuifisi fut toute la



nuit préoccupé par la pensée de retrouver la médaille. Le lendemain, quand Atelino replia la natte, Tuifisi, qui ne perdait pas un de ses mouvements, s'écria : « Voici la médaille ! » Atelino la prit dans sa main, la considéra attentivement, et dit : « C'est bien celle que j'ai vue hier pendant mon travail ! » Il la baisa avec respect, et l'enveloppant d'un morceau d'étoffe, la déposa dans un coin de la case, avec cette idée : « Si elle veut rester, je la retrouverai ce soir, à mon retour ; » elle resta, et, frappé de toutes ces circonstances inexplicables pour lui, Atelino crut qu'il devait porter la médaille au P. Mériaïs, qui s'exprime ainsi sur ce fait :

« La médaille est en parfait état de conservation. Pas un caractère, pas une figure n'est altérée. Elle compte dix-huit étoiles sur son revers, et ne ressemble à aucune des médailles que nous connaissions dans Wallis : elle est plus belle que toutes celles que nous avons distribuées jusqu'ici, et personne ne la reconnaît pour l'avoir eue un jour en sa possession.

« Cela a donné à Atelino des idées toutes neuves : il est non seulement chrétien comme par le passé, mais il commence à devenir dévot. Sa famille avait, en particulier, grand besoin de cet avertissement ; elle en profite : ses enfants se mettent en règle ; ses frères et ses sœurs reviennent à l'humilité, qui est le thème de tous les avis qu'Atelino leur donne depuis quelques semaines. Il s'établit un concours au lieu où la médaille a apparu la première fois. Tant que les choses iront aussi bien qu'elles vont, je laisserai l'entrain se maintenir ; il aura un bon effet. Toute l'île y gagnera, si la sainte Vierge a envie de nous bénir. »



Quelque temps après, le même Missionnaire disait, dans une autre lettre à Mgr Bataillon :

« J'ai une mention honorable à donner à Atelino, dont la conduite est aujourd'hui celle d'un bon chrétien. J'ai fait connaître à Votre Grandeur quelle avait été la cause de cette conversion, qui aujourd'hui ne laisse pas d'équivoque dans les esprits. J'ai demandé à Samoa et à Futuna, si quelqu'un connaissait la médaille en question, et ni Sœur, ni Frère, ni Missionnaire, n'ont souvenir d'en avoir vu de semblable. »

Nous ne voulons pas voir du surnaturel là où il n'y en a peut-être pas; mais nous disons qu'après tout, il ne serait pas impossible, ni même étonnant, qu'il y en eût. Dieu a multiplié les prodiges, pour amener les peuples à la connaissance de la vérité. Pourquoi aurait-il déshérité des manifestations de sa puissance ces âmes d'Océanie, qui lui sont chères comme toutes les autres âmes ?



## CHAPITRE XV

### BATISSEURS D'ÉGLISES

Dans le principe, les églises, à Wallis, n'étaient faites qu'en bois et en feuillage, comme les cases des Naturels. Mais elles duraient peu : un orage les renversait, et il fallait recommencer l'ouvrage.

D'ailleurs, elles ne donnaient pas une idée assez haute de la religion, qui ne paraissait que comme campée et non pas fixée dans l'île. Dieu attendait des temples plus vastes, plus solides, plus dignes de lui. Si les Missionnaires n'élevèrent pas à Dieu ces temples plus convenables, c'est qu'ils eurent leurs raisons pour ne point se hâter.

Ils crurent qu'ils devaient commencer par une œuvre plus facile, et ils entreprirent la construction d'une maison en pierre, qui servirait de presbytère. Les Indigènes se montrèrent incrédules et défiants devant cette construction, toute nouvelle dans leur pays. « Le vent soufflera, disaient-ils, et le vent renversera ces murs. » Les murs ne tombèrent point sous l'effort de plusieurs orages. Alors, les Naturels, dans leur simplicité, s'imaginèrent qu'ils les feraient tomber en les poussant avec leurs épaules ; ils essayèrent, mais ce fut en vain : les murs tinrent bon contre toutes leurs tentatives. « Décidément, dirent-



ils, les maisons des Blancs sont plus fortes que nos cases ! »

L'expérience avait réussi, et néanmoins les Missionnaires n'osèrent pas se lancer tout de suite dans les constructions d'églises en pierre, qui devaient réclamer tant de travaux, tant de fatigues, tant de sacrifices. Il était assez facile de donner l'élan à ce peuple mobile et inconstant, mais il était plus difficile de soutenir l'élan donné. Et puis, les moyens de ce genre de construction faisaient presque totalement défaut à Wallis : il fallait tout improviser, ou suppléer à tout.

Enfin, le moment vint où l'on dut croire qu'on pouvait commencer l'entreprise.

La première église en pierre fut bâtie dans la paroisse de Matautu, sous le vocable de Notre-Dame, Reine de la Paix, *Lesina Sepe*. C'est le P. Mériaux qui dirigea les travaux, exécutés par plusieurs maçons étrangers à l'île. Sans être un monument, cette église avait d'assez vastes proportions, et suffisait pour faire comprendre qu'on pouvait bâtir en Océanie aussi solidement qu'en France.

Piqués d'émulation, les habitants de la paroisse de Mua voulurent avoir leur temple de pierre, comme les habitants de la paroisse de Matautu. Pendant deux ans, ils sollicitèrent de Mgr Bataillon l'autorisation de commencer les travaux. Cette autorisation ne leur fut accordée qu'à condition qu'ils se chargeraient de tout, et ne compteraient aucunement sur le concours de l'Évêque. C'était pour les exciter au travail que cette condition leur était imposée. « Dieu est avec nous, répondit en leur nom le P. Padel, qui se proposait de tout diriger. Nous travaillerons pour



saint Joseph, à qui cette église sera dédiée. Il ne nous abandonnera pas, et notre pauvreté ne nous fait pas peur ! »

La première pierre de l'édifice fut posée au mois de novembre 1859. Les travaux durèrent environ dix ans ; mais c'était une construction vraiment monumentale : une église gothique du XIII<sup>e</sup> siècle, toute en pierres de taille, d'égale grandeur, prenant l'épaisseur du mur, et formant des lignes régulières, à l'intérieur comme à l'extérieur. Vingt contre-forts, surmontés de clochetons, des fenêtres ogivales de dix mètres, et une flèche de plus de vingt mètres, donnaient à cette église un aspect imposant. On comprend que, dans un tel pays et avec de telles ressources, l'entreprise pût paraître hardie, et même téméraire. Elle réussit.

Le P. Padel, avec le F. Louis Pichelin, dirigea les travaux et forma les ouvriers, pris parmi les habitants de la paroisse, à l'exclusion de tout étranger.

« Je fais tente-six métiers, écrivait-il, et j'ai trente-sept misères. — « Père, vient me dire un de  
« mes ouvriers, mes coins sont usés, mes ciseaux sont  
« mous, cela ne leur fait plus rien de les aiguïser : il  
« faudrait les passer à la forge. » — « Bien, mais il  
« n'y a plus de charbon de terre. As-tu du charbon de  
« bois ? » — « Non, Père ! » — « Eh bien ! va d'abord  
« faire du charbon. Quand il sera éteint, tu l'apporteras, et nous forgerons les outils. »

« Un autre vient : « Père, mes outils n'en peuvent  
« plus, mes ciseaux sont trop courts : je me donne  
« des coups sur les doigts. Il faudrait les allonger à la  
« forge. » — « Oui, mais le soufflet aussi est à bout : il  
« n'a plus d'âme. Attends, quand un navire viendra,



« j'achèterai de la toile à voile, je ferai un soufflet  
« neuf, et puis nous forgerons. » — Voilà quelques-  
uns de mes trente-six métiers. »

Pendant les travaux de cette église de Saint-Joseph, les ouvriers disaient au Missionnaire : « Père, que ces murs sont hauts, monteront-ils encore ? » — « Oui, répondait le Père, ils monteront encore beaucoup, beaucoup. » — « Oh ! Encore ! Où iront-ils donc ? » — « Toujours vers le ciel ! »

Comme les Naturels s'étonnaient, le Missionnaire ajouta : « Êtes-vous ennuyés de travailler pour le bon Dieu et pour saint Joseph ? » — « Oh ! non ! » — « Trouvez-vous ce travail trop long et trop pénible ? » — « Oh ! non ! mais nous voudrions savoir pourquoi tu dis que ces murs monteront toujours vers le ciel. » — « Écoutez, mes enfants, reprit le P. Padel, qui profitait de tout pour instruire et édifier son petit troupeau. Une église est une image du ciel, où nous irons habiter avec le bon Dieu, après cette vie. Ces murs, qui montent toujours vers le ciel, ne cesseront jamais de vous dire, ainsi qu'à vos enfants, que vos pensées et vos affections ne doivent pas cesser de monter vers le ciel. » — « Ah ! que c'est beau, s'écrièrent tous ces ouvriers chrétiens ! Père, nous travaillerons tant que tu voudras ! »

Ces ouvriers chrétiens s'étaient partagé la besogne. Il y en avait six qui avaient été formés au métier de maçon, et qui ne désertaient jamais le chantier. La paroisse se composait de onze villages, et chaque semaine la population d'un village venait fournir sa part de travail.

Le P. Padel nous donne une idée de ce travail hebdomadaire :



« Le lundi matin arrive. Voyez hommes, femmes, enfants à l'ouvrage. Les hommes font l'échafaudage et les autres gros travaux ; les femmes apportent les pierres, les montent à l'aide de poulies. Elles apportent aussi la chaux, le sable et l'eau, préparent le mortier. Elles se mettent bien dix ou quinze pour faire ce que feraient deux ou trois hommes ; mais enfin ce qu'elles font est fait, et elles sont contentes. Tous chantent, tous manifestent leur joie. On sue, on boit du kava, on crie, on fait du tapage. Et moi, le curé, calme au milieu de ce fracas, d'une main tenant le modèle en fer-blanc d'une pierre de taille, et de l'autre appuyé sur mon mètre de bois, je dirige les travaux de la voix et du geste. »

Ainsi se passèrent bien des semaines ! L'ouvrage le plus pénible n'était pas pour ceux qui bâtissaient l'église, mais pour ceux qui s'occupaient de l'extraction des pierres. Par prudence, et aussi par économie, on avait interdit l'usage de la poudre. Il n'y avait donc pas à faire jouer la mine : pour détacher les blocs, il fallait se servir de coins et de leviers en fer. On allait lentement, mais, comme le disait un Missionnaire : « Ce n'est pas la coutume du pays d'aller vite. A Wallis, on prend son temps, et on en a toujours de reste. »

Quand les blocs étaient sortis de la carrière, il restait à les conduire aux pirogues qui devaient les transporter au chantier. Pas d'autre véhicule que des brancards, ou même que les épaules des Naturels. Cela demandait encore du temps et de la patience. On prenait le temps ; on fournissait la patience : parfois on accompagnait le tout de quelques imprudences. Mais la Providence veillait, et nul accident



ne venait troubler la tranquillité de ce pieux travail. D'ailleurs, on avait grand soin de commencer toujours par le signe de la croix.

Mgr Bataillon disait, après les travaux de l'église de Saint-Joseph :

« De ce point, le flambeau de la foi a rayonné peu à peu dans toutes les îles voisines. L'église qui s'y trouve est devenue l'Église-Mère de l'Océanie centrale, et elle se glorifie de compter de nombreuses et dignes filles autour d'elle. Seule, il y a trente ans, elle est aujourd'hui environnée de plus de soixante compagnes, grandes ou petites. Depuis cette même époque, trente mille âmes, à peu près, ont été régénérées dans toute l'étendue du vicariat primitif de l'Océanie centrale : ce qui ferait deux églises et mille baptêmes par an. C'est quelque chose, et cela vaut la peine de venir en Mission.

« Aussi est-ce à cause de son noble majorat et de sa glorieuse fécondité, que nous avons élevé si haut l'église de Saint-Joseph d'Uvéa, et que nous avons tenu à l'embellir et à l'orner plus que les autres. De fait, elle n'a pas sa semblable dans le vicariat, ni même, je crois, dans toute l'Océanie. »

Et Monseigneur ajoutait, en exprimant un sentiment qui lui tenait au cœur :

« J'avais désespéré de voir la fin des travaux. Je me réjouis, et je remercie Dieu, qui m'a permis de bénir cette église moi-même. C'est là que j'ai débuté comme Missionnaire; c'est là que j'ai été sacré comme Évêque; c'est là que je désire être enterré, s'il plaît à Dieu. »



## CHAPITRE XVI

### LA REINE FALAKIKA ET LES PROTESTANTS

Les Protestants ne perdaient pas l'espoir de s'introduire et de s'établir à Wallis. Ils s'étaient d'abord appuyés sur l'autorité de Pooi, et sur les revendications de ses partisans, réfugiés à Vavau ; plus tard, ils avaient cherché à tourner à leur profit l'ambition et le zèle religieux du roi Georges : rien ne leur avait réussi. Ils ne craignirent pas alors de faire appel au nom de la reine d'Angleterre.

En 1866, un capitaine de la marine anglaise se présenta à Wallis, sans mission expresse de son gouvernement. Il reprocha à la reine Falakika et aux Missionnaires ce qu'il appelait leur intolérance catholique, les accabla d'injures, et menaça de tout saccager dans l'île, si l'on continuait de s'opposer au retour des Wallisiens protestants, et à l'établissement d'un ministre anglais à Wallis.

La reine subit les injures, ne s'inquiéta pas des menaces, et répondit par un refus formel aux prétentions du capitaine. Celui-ci retourna vers son navire, en assurant que, l'année suivante, on verrait réparaître à Wallis un ministre avec les réfugiés de Vavau, et que si, à cette occasion, il survenait quelque



trouble, ce seraient les catholiques qui en répondraient de leur tête.

En effet, au mois de juillet 1867, un ministre wesleyen, du nom de Stephenson, se présenta à la reine Falakika. Il se disait envoyé par la reine d'Angleterre et par le roi de Tonga : en réalité, il n'était qu'un délégué de la Société biblique. Il avait cru qu'en s'adressant directement et immédiatement à cette reine d'Océanie, il n'aurait pas de peine à l'intimider et à obtenir gain de cause : il eut bientôt lieu de s'apercevoir qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Le P. Mériaux disait, à ce propos :

« M. Stephenson s'est conduit en homme mal avisé. Un Tongien et un Uvéen auraient mieux fait que lui. Au lieu de rassembler un parti avant d'en venir à un acte officiel, il s'est empressé d'accourir vers la reine, aussitôt après qu'il eût débarqué. Cette démarche précipitée a empêché les cœurs hérétiques de se dévoiler, et la reine n'a pas hésité à manifester son opposition au projet du ministre. Quand on eut connaissance des volontés de la reine, les Catholiques demandèrent protection à leurs armes; les fusils furent mis en état de répondre à toutes les attaques, et l'on attendit avec confiance. »

Le ministre, repoussé, avait annoncé qu'il reviendrait. On crut qu'il ne fallait pas empêcher ce retour, et des négociations furent entamées.

Dans la première conférence, le ministre Stephenson dit : « Les grandes et les petites nations ont toutes plusieurs cultes. Pourquoi l'île de Wallis ferait-elle exception ? »

La reine répondit : « Les grands peuples se conduisent comme ils l'entendent. Ils sont libres chez



eux. Moi, qui suis maîtresse chez moi, je me conduis aussi comme je l'entends. Le roi Georges, à ce que tu m'assures, veut avoir deux religions chez lui : c'est son affaire ! Moi, je ne veux en avoir qu'une : cela ne regarde que moi. »

« Mais, reprit le Ministre, partout où nous autres Anglais, nous passons, nous faisons du bien. Regarde à Tonga, regarde à Fidji ! Pourquoi donc t'obstiner à vouloir la malédiction pour ton pays ? »

« Que dis-tu ? J'ai vu ta religion dans mon île, et je la connais assez pour savoir qu'elle amène avec elle le trouble et le désordre. C'est à cause d'elle que mes enfants se sont révoltés contre mon autorité. Et si maintenant quelques-uns veulent encore l'y introduire, c'est pour avoir une raison de ranimer les anciennes guerres. »

« Tu ne veux pas me recevoir ! Mais sais-tu bien que je viens au nom de la reine d'Angleterre, et que tu t'exposes à des dangers, en refusant le culte que je t'apporte ? »

« Ce que tu me dis de la reine d'Angleterre ne m'effraie pas. Moi, je ne demande pas à lui faire la guerre. Si elle me la fait injustement, elle en répondra devant Dieu. »

« Je ne te demande qu'une chose, c'est de me permettre de rester ici. Je ne chercherai pas à gagner les Catholiques, et s'il ne me vient personne, je partirai dans quelques mois. »

« Non, Ministre, je ne veux pas même te garder à l'essai. Par expérience je sais ce qu'il nous en coûterait. Je te prie donc de retourner à Vavau avec les gens de ta suite. »

« Je retourne à bord ; mais je reviendrai ici de-



main, afin que la reine d'Angleterre et le roi de Tonga sachent que j'ai parfaitement rempli leur commission. Si je ne me présentais qu'une ou deux fois, on dirait que j'ai trahi notre cause. Réfléchis pendant cette nuit. Peut-être que demain tu me donneras une meilleure réponse. »

« Ce que je t'ai dit aujourd'hui, je te le dirai demain. Crois-moi, c'est te fatiguer inutilement que de prendre la peine de revenir. »

« Je reviendrai quand même. A demain ! »

Mgr Bataillon était absent au moment de cet entretien ; mais Mgr Elloy se trouvait alors à Wallis. On se hâta de l'informer de ce qui venait de se passer. Un chef, nommé Gregorio, lui demanda s'il ne serait pas bon d'envoyer au vaisseau un ordre de la reine, pour avertir le ministre de n'avoir point à se déranger.

« Laissez-le revenir, répondit Monseigneur. Nous trouverons bien le moyen de rendre ce voyage aussi inutile que les autres. »

En homme qui sait sur quel terrain il marche, Gregorio se rendit au fort, encore existant, et fit prévenir ses gens de se tenir prêts à toute éventualité. L'expérience du passé lui inspirait une certaine défiance que l'avenir pouvait justifier.

Le lendemain, le ministre parut, selon sa promesse de la veille. Il ne venait pas seul et les mains vides. Il s'était fait accompagner de ses catéchistes et de ses partisans, et il se présentait avec une grande provision de livres de toutes façons, brochés, cartonnés, reliés, et même dorés sur tranche ; il les étalait avec complaisance, comme le marchand qui veut exciter la curiosité du public. Après cette véritable exhibi-



tion, il s'assit sur une malle, au pied d'une colonne, et commença à pérorer avec une grande animation. Tout à coup, dans l'exubérance de ses gestes, il heurta de la tête contre le plat de kava, suspendu à la colonne, ce qui produisit du murmure dans l'assemblée, mais ne déconcerta pas l'orateur, qui dit à la reine :

« As-tu fait tes réflexions ? »

« Non ! du moins je n'en ai pas fait de nouvelles. Ce sont les mêmes qu'hier. »

« Sais-tu bien que Dieu a créé l'homme avec la liberté, pour qu'il puisse se choisir un culte comme il l'entend ? Et toi, qui n'es qu'une reine pour gouverner les corps, tu veux lier les âmes de tes sujets. Il y en a beaucoup qui voudraient être de mon culte. »

« Je ne les empêche pas de partir et d'aller avec toi, s'ils veulent retourner là d'où ils sont déjà venus ! Mais je sais qu'ils ne se détacheront de ma religion que pour me faire la guerre et mettre le désordre à Uvéa. C'est ce que je ne supporterai point. »

« Est-ce que tu n'aurais pas le désir de voir le livre sacré ? Vous êtes en arrière, vous autres ! Vous ne possédez point l'Évangile complet. Tiens, regarde ! »

Et il montrait sa Bible ouverte. La reine répondit :  
« Pourquoi présenter ton livre à une aveugle ? Moi, j'ai mon prêtre pour garder et pour expliquer notre Livre saint ! »

« Mais ton livre, reprit le ministre, est-il aussi bien relié que le mien ? D'ailleurs, regarde ! Tu y trouveras la preuve de mon affection pour toi. »

Paino, un des fils de la reine, fut touché de cette



dernière parole, et, par son regard, il semblait dire à sa mère : « Ouvre ce livre, c'est bien ! »

Gregorio, homme aussi prudent que déterminé, saisit ce regard de Paino. Une graine de coton était sous sa main : il la lança vers la reine, pour attirer son attention, et comme pour lui dire : « N'ouvre pas ce livre ! »

La reine comprit. C'était, du reste, sa propre pensée. Elle refusa donc d'ouvrir le livre, et même d'en entendre un passage, que le ministre s'offrait à lui faire connaître.

Cependant, tout espoir n'était pas perdu. Satan n'ayant pu rien obtenir de Jésus par sa première tentation, le transporta sur le sommet d'une montagne, pour lui montrer tous les royaumes de la terre, et pour lui dire : « Je te donnerai tout, si tu m'adores. » Le Ministre voulut essayer de cette dernière tentation de la cupidité.

« Est-ce que tu n'aimerais pas les écus, qui sont aujourd'hui en si grande quantité à Tonga ? Les officiers les possèdent par centaines, le roi Georges par milliers. C'est leur amour pour notre culte qui en est la source. »

A cette basse proposition, il se fit un grand bruit dans l'assemblée, et des voix s'élevèrent : « Oui, nous savons que leur religion est la religion des écus. »

Mais la reine avait été indignée, et, dans son indignation, elle avait trouvé la même parole que Jésus : « Va-t'en, toi ! Laisse-moi dans ma pauvreté. J'ai mes prêtres. Va préparer la boisson de ton roi. »

En ce moment, Holo, le fils de Pooi (mort à Vavau), comprit que la situation était compromise, sinon perdue, et il s'approcha de la reine, pour obtenir ce



qui avait été refusé au ministre. « Moi et le ministre, dit-il, nous sommes deux voix différentes. Oublie ce qu'il t'a dit; mais si tu as de l'affection pour moi, consens à ce que nous demeurions dans notre pays. »

La reine se leva, en disant : « Vous me fatiguez, vous autres ! » Et elle ne voulut plus entendre parler de cette affaire. Le ministre Stephenson et Holo, voyant que toutes leurs promesses, toutes leurs menaces, toutes leurs raisons n'avaient aucune prise sur la reine Falakika, se décidèrent à retourner à Vavau, pour attendre une occasion plus favorable. Cette occasion ne revint pas avant la mort de la reine.

« Le 19 février 1869, écrivait le P. Mondon, nous avons perdu notre vieille reine Falakika, qui a régné dix ans, sinon avec gloire, du moins avec justice et piété. Aussi Dieu lui a-t-il accordé une fin bien édifiante. »



## CHAPITRE XVII

### LA REINE AMÉLIA

A la mort de Falakika, il y avait plusieurs prétendants pour recueillir la succession. Le *Kivalu*, après avoir pris conseil de tous les chefs de l'île et sur leur avis unanime, choisit pour reine Amélia Hapau. C'était la fille du roi Jean-Baptiste Lavelua et la nièce de la reine Falakika. A part les prétendants évincés, toute l'île de Wallis applaudit à la décision du *Kivalu*. Amélia voulut bien décliner la charge et l'honneur; elle ne put y réussir, et il lui fallut accepter le premier rang, dont ses vertus la rendaient digne.

Lorsque le P. Bataillon et le F. Joseph Luzy, dans les commencements de la Mission, étaient privés de nourriture et n'avaient pas même la permission de se nourrir des restes des pourceaux, comme l'Enfant Prodigue, une jeune enfant se sentit touchée de compassion devant tant de souffrances : à la faveur des ténèbres et à l'insu de tout le monde, elle s'approchait des Missionnaires affamés, leur jetait un taro, une igname, un fruit, et disparaissait aussitôt pour ne pas donner l'éveil. Cette jeune enfant était Amélia, la fille du roi. Elle reçut la récompense de sa géné-



rosité et fut des premières à se convertir à la religion chrétienne.

Un officier de marine a parlé d'Amélia en ces termes : « C'est une jeune fille douce, humble et patiente au dehors, mais au fond énergique et résolue : une de ces affections que rien n'effraie, un de ces dévouements que rien ne lasse. Plus d'une fois elle a risqué sa vie pour sauver les jours du vaillant prêtre que tant de périls menaçaient. Elle a contribué puissamment au triomphe du christianisme, dans ce milieu où tout lui était hostile. Elle est demeurée toujours pieuse, toujours dévouée à cette religion qui charma sa première enfance, et aux hommes qui sont pour elle ses représentants sacrés. »

Les Missionnaires sont du même avis que les voyageurs. Quelque temps après l'élection d'Amélia, le 5 avril 1869, le P. Mondon écrivait : « C'est la meilleure personne qui soit à Wallis. Elle n'a jamais offert la moindre occasion à la critique depuis que la religion existe dans l'île, tandis que les autres prétendants ne pouvaient pas se rendre ce témoignage. Dieu soit béni ! Nous voilà en paix ! »

Devenue reine, Amélia continua de donner de beaux exemples de piété, et elle se souvint toujours que sa dignité lui faisait un devoir de protéger la religion.

Lorsque la nouvelle de la captivité de Pie IX arriva à Wallis, Amélia en fut douloureusement émue. Chaque dimanche, elle réunissait après Vêpres les petits enfants et leur faisait réciter des prières à l'intention du Souverain Pontife. Parfois ces prières étaient trouvées un peu longues par les enfants qui disaient dans leur naïveté : « Pie IX a



donc bien besoin de prières, que tu nous en fais tant réciter pour lui ? » — « Oui, mes enfants, répondait la reine, il y a des méchants qui le tourmentent à Rome ! » — « Eh bien, reprenaient les enfants, puisqu'il y a des méchants qui le tourmentent à Rome, écris-lui de venir à Uvéa. Ici nous l'aimons bien, et personne ne lui fera de mal. »

Amélia écrivit à Rome une lettre, non pas sur le conseil des enfants, mais sur la recommandation de Mgr Elloy, qui se chargea de faire parvenir cette lettre à son adresse.

*« Moi Amélia Lavelua, au saint roi Pie IX.*

*« Sainteté,*

« Moi, la dernière de vos enfants, égarée à un bout du monde, moi Amélia j'écris cette lettre à Votre Sainteté. Je suis si dénuée de moyens, moi et mon peuple, qu'il m'est très difficile de faire parvenir à Votre Sainteté mon profond et filial dévouement. J'apprends que vous consentez à recevoir tous ceux qui désirent vous voir et que vous leur donnez votre bénédiction. Moi seule dans notre religion, je suis privée de cette grande faveur. C'est pourquoi je désire que votre bienveillance paternelle s'étende particulièrement sur moi et sur mon peuple. Parmi toutes les nouvelles qui me sont arrivées d'Europe, la plus importante que j'aie reçue, c'est la connaissance de votre saint nom de Pie IX ; mon cœur en a bondi de joie. Nous prions tous les jours pour votre Siègne royal, contre lequel s'acharnent toutes sortes d'erreurs. Les erreurs ne triompheront jamais, parce



que vous êtes la science et la force : vous êtes le rocher ferme et inébranlable et tout ennemi qui s'y heurtera sera brisé.

« Je me prosterne à vos pieds, Sainteté. Bénissez-moi pour que je serve fidèlement le Seigneur Jésus. Bénissez mes Missionnaires pour que leurs travaux obtiennent d'heureux succès. Bénissez ma terre d'Uvéa, perdue au milieu de l'Océan, bénissez-la pour qu'elle reste toujours debout, en face des hérétiques et des païens, avec le caractère qui la distingue, la foi catholique et romaine. Bénissez tous nos vieillards pour qu'ils conservent encore la vie. Bénissez tous nos petits enfants, qui sont actuellement aussi nombreux que les arbres des forêts : ce sont des richesses d'en haut que la divine Majesté nous a données pour remplacer les richesses de la terre. Bénissez-nous tous pour que nous conservions le bonheur que Votre Sainteté bien-aimée a daigné nous faire parvenir. Daignez, Sainteté, recevoir notre amour filial.

« Wallis, le jour de la Visitation de Marie, 1872. »

Pie IX ne dédaigna pas de répondre à cette lettre : il le fit en des termes magnifiques, comme s'il s'adressait à une puissante reine de la terre. Le Pape est comme Celui dont il tient la place sur la terre, il ne regarde qu'au cœur, et ne calcule pas le nombre des sujets d'un roi pour apprécier son mérite.

Nous traduisons ce bref qui a sa place marquée dans l'histoire des Missions de l'Océanie.

« A Notre chère fille dans le Christ, salut et bénédiction apostolique.



« Plus vous êtes éloignée de Nous, plus rarement et plus difficilement s'établissent entre nos régions et les vôtres des relations même épistolaires, plus aussi il Nous est doux de recevoir de vous ces témoignages d'amour, d'obéissance et de dévouement. Que peut-il y avoir pour Nous de plus agréable et de plus propre à confirmer notre foi, que ce lien de charité et cette unité qui dans la famille catholique joint les fidèles, même les plus éloignés, au Modérateur suprême de l'Église et fait de tous les peuples attachés à leur tête visible, un seul corps mystique du Christ ? Certes, cette unité, marque insigne de la Sainte Religion, démontre évidemment que seule elle s'appuie sur l'éternelle vérité qui ne peut changer ; elle montre aussi que l'Église est protégée et défendue par cette vertu divine que pendant dix-huit siècles, ont en vain attaquées les Portes de l'enfer, les puissances du siècle, les sophismes des philosophes, les ruses captieuses des hérétiques, les railleries des impies ; elle enseigne pour cela que toutes les tempêtes, quelque furieuses qu'elles soient, fondront inutilement sur l'Église, auront constamment le même résultat et tourneront toujours à sa gloire et à son accroissement.

« Aussi sommes-Nous vivement réjoui de cette espérance de la victoire certaine qui vous anime au milieu des tristesses que vous causent nos maux et ceux de l'Église, et de cette constance qui fait que non seulement vous n'êtes pas troublée et abattue par la pensée de ces maux, mais que plutôt vous en paraissez fortifiée à témoigner plus d'amour et de dévouement à ce centre de l'unité.

« Nous vous félicitons de ce que vous vous appli-



quez à garder avec grand soin, dans votre royaume, cette unité, contre les machinations et les embûches de l'hérésie, et Nous vous exhortons de toutes nos forces à ne jamais permettre qu'elle soit attaquée et brisée. Ainsi vous garderez la pureté et la vigueur de la foi qui vous a été apportée à vous et à votre peuple; ainsi vous porterez les âmes à l'observance de la loi évangélique; ainsi vous augmenterez la paix et le bonheur de vos sujets; ainsi vous mériterez dans le présent la grâce de Dieu, et dans la suite la couronne préparée aux défenseurs de la foi.

« Tous ces sentiments de félicitation et de dilection que Nous vous avons exprimés, Nous voulons qu'ils s'adressent aussi à vos Missionnaires distingués et à tout votre peuple, qui, avec vous, Nous ont donné des témoignages de leur dévouement; Nous demandons de tout Notre cœur que sur eux comme sur vous, descendent les bénédictions du ciel et les bénédictions de la terre. Comme présage de la divine faveur et comme gage de nos bonnes dispositions à votre égard et à leur égard, Nous vous donnons avec grande affection, à vous, très chère Fille, et à eux, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, à St-Pierre, le 2 décembre de l'année 1872, la vingt-septième année de Notre Pontificat. »

Ce sera un éternel honneur pour cette humble et pieuse reine de Wallis, d'avoir été félicitée par Pie IX, parce qu'elle a rempli un devoir que tant d'autres souverains et chefs de peuples ont mis en oubli!



## CHAPITRE XVIII

### DERNIÈRE GUERRE A WALLIS

Malgré toutes ses bonnes qualités, ou plutôt à cause de sa droiture et de sa foi, la reine Amélia rencontra des ennemis et vit son règne troublé par les tentatives des hérétiques et des rebelles.

Holo, le fils de Pooi, avait été renvoyé de Wallis par la reine Falakika : il y revint sous le règne d'Amélia et avec sa suite demeura quelques semaines à Falaleu. Ces hérétiques se tinrent d'abord tranquilles puis ils se mirent à faire ostensiblement les exercices de leur culte, et cela malgré la défense de la reine. Celle-ci ne put supporter qu'on outrageât ainsi son autorité de reine et sa foi de catholique. Holo reçut l'ordre de quitter Wallis : il partit en emmenant avec lui plusieurs habitants de Falaleu et de Haafusia : c'étaient des gens qui n'étaient plus catholiques que de nom et qui apostasièrent en arrivant à Vavau.

Tous les éléments de discorde ne furent pas enlevés par l'éloignement de ces hérétiques. Il restait encore des mécontents, qui cherchèrent à soulever l'opinion contre la reine, et des chefs jaloux et ambitieux, qui crurent qu'ils pouvaient profiter de la première occasion pour rallumer la guerre.



Mgr Bataillon habitait alors la paroisse de St-Joseph. Un des principaux défenseurs du parti de l'ordre vint lui dire :

« De grâce, Monseigneur, laissez-nous agir cette fois ! Laissez-nous en finir avec ces rebelles qui ont juré de troubler sans cesse le pays ! Semblables à un volcan qui menace toujours de faire éruption, ils entretiennent la terreur et le malaise dans l'île par leurs sinistres complots ! Les voilà encore une fois en rébellion contre la reine ! Nous venons de voir sa Majesté, et sa volonté est que nous fassions la guerre à ces chefs, s'ils refusent de lui obéir. Nous n'avons plus besoin que de votre assentiment. Au nom de l'ordre, au nom de la religion, laissez-nous leur faire une guerre implacable, car nous voulons à tout prix sauver le pays. »

Mgr d'Énos comprit que pour le bien de la religion et du pays, il ne devait pas s'opposer aux projets des défenseurs de la reine, et il donna une réponse favorable à celui qui était venu lui parler au nom de tous les bons citoyens, qui étaient aussi les bons chrétiens.

Cette nouvelle se répand dans l'île avec la rapidité de l'éclair : de toutes parts on prend les armes et l'on s'achemine vers la paroisse de Saint-Joseph, où avait été établi le quartier général.

« Avant leur arrivée, dit Mgr Bataillon, la paroisse de Saint-Joseph avait déjà elle-même mis sur pied un contingent de guerriers capable de lutter avec avantage contre les révoltés.

« Dès le lundi soir, 1<sup>er</sup> février, tous ces braves gens étaient sous les armes. Persuadés que, sans l'assistance de Dieu, tous les efforts humains sont impuis-



sants, ils s'empresment de recourir à Celui par le secours duquel ils espèrent triompher. La vaste église de Saint-Joseph se remplit d'humbles suppliants qui passent la nuit en prières, au pied des saints autels, pour se préparer au combat. Jamais prières plus ardentes ne furent adressées au ciel.

« Moi-même, le mardi, je célébrai la sainte Messe de grand matin, afin que mes braves enfants eussent la consolation d'assister aux saints mystères, avant d'exposer leur vie sur le champ de bataille. J'étais plein d'espérance dans le succès du combat. J'eus même, pour ainsi dire, à l'autel, comme le pressentiment de la victoire. Dieu pourrait-il, en effet, ne pas exaucer de si ferventes prières faites pour une cause si sainte ?

« Je ne fus donc pas surpris d'apprendre que vers les 7 heures du matin, l'un des auteurs de la rébellion avait déjà succombé. Une balle qui le frappa au cœur l'étendit raide mort sur le champ de bataille. Terrible châtiment de la justice divine ! On m'a dit que ce malheureux s'était vanté de diriger une balle dans la poitrine de l'évêque !

« La mort de ce chef, un des plus acharnés des rebelles, était le signal de la victoire. Les insurgés sont saisis de vertige en apprenant cette mort. Eux si fiers, si insolents la veille, sentent, suivant leur propre expression, leur ventre tomber à terre, et déjà ils ne songent plus qu'à se rendre !

« A peine cette bonne nouvelle m'était-elle parvenue, que je vois arriver à la hâte la grande armée de l'île, composée des guerriers des deux paroisses de Notre-Dame et de Saint-Pierre. Craignant que la vie de leur évêque ne courût quelque danger, ces fils



dévoués s'empressèrent d'accourir vers lui, pleins d'inquiétude.

« Aussitôt chaque chef s'avance à la tête de ses guerriers, pour me faire une chaleureuse protestation de dévouement.

« Monseigneur, me dit le premier d'entre eux, « moi je m'appelle l'ancre de la religion ! Je viens « verser pour sa défense jusqu'à la dernière goutte « de mon sang ! » Puis chaque guerrier décharge son fusil et se retire pour faire place à un second chef. « Moi, me dit celui-ci, je m'appelle la colonne de « la religion ! Pour elle mon sang ! Pour elle ma « vie ! Je veux que pas un de ses ennemis ne reste de « bout ! » Une seconde détonation se fait entendre et c'est à un troisième chef à venir m'exprimer dans le plus énergique langage, ses sentiments d'inviolable attachement et d'intrépide dévouement pour la religion !

« Ainsi firent successivement les douze chefs de l'armée.

« Il n'est pas besoin de dire combien j'étais attendri ! Je voyais mes enfants bien-aimés absolument dans les mêmes dispositions que le jour où je répandis sur leur front l'eau sainte du baptême. Combien ils étaient grands dans cette manifestation religieuse, et quel beau spectacle ils offraient aux regards des anges ! »

Animée de si nobles sentiments, l'armée catholique se disposait à en finir avec les insurgés, lorsque ceux-ci, démoralisés par la mort de l'un des chefs principaux, et comprenant le sort qui leur était réservé, eurent la pensée de recourir à la miséricorde de l'Évêque :



« Monseigneur, s'écrient-ils, en tombant à genoux et les larmes aux yeux, ayez pitié de nous ! Nous avons trop bien mérité la mort, mais pour l'amour de Dieu, sauvez-nous la vie ! Nous vous jurons de renoncer à tout jamais à nos desseins insensés, et nous vous promettons de faire pour réparer notre faute, tout ce que décidera Votre Grandeur ! »

« Mon cœur, dit l'Évêque, n'a pu résister aux larmes de ces enfants rebelles, mais repentants. Je suis allé implorer leur grâce à l'armée, et j'avoue qu'il ne m'a pas été facile de l'obtenir, tant la patience des bons avait été poussée à bout.

« On a décidé cependant qu'à ma demande on ferait grâce de la vie aux révoltés, mais à la condition que tous les chefs rebelles quitteraient leurs terres et la paroisse où ils avaient organisé la rébellion, pour aller habiter au lieu qui leur serait désigné par la Reine. Cette même sorte d'exil a été infligée aussi à tous ceux des révoltés qui jouissaient de quelque influence.

« La guerre a donc été promptement terminée. Elle a eu le très grand avantage de délivrer le pays du fléau révolutionnaire.

« Les conditions imposées aux coupables par l'armée ont été fidèlement exécutées. Ils se sont tous dispersés dans l'île suivant le mode réglé par le gouvernement. Pour faire comprendre à ces malheureux la gravité de leur faute, j'ai jugé convenable de les priver pendant plusieurs mois de la réception des sacrements et de leur interdire l'entrée de l'Église. J'ai été extraordinairement ému des marques de contrition qu'ils ont tous montrées. Chacun



d'eux est venu s'humilier devant moi et me demander pardon de sa faute, en me conjurant de ne pas le laisser plus longtemps dans la mort.

« La plupart n'avaient pas compris qu'embrasser le parti des chefs rebelles, c'était commettre un si grand crime, et surtout ils n'avaient pas vu que c'était faire la guerre à la religion. Le principal motif de leur adhésion au parti hostile à l'ordre, c'était la crainte exagérée qu'ils avaient des chefs de ce parti.

« Satisfait donc de leurs excellentes dispositions, je me suis décidé à leur prêcher une retraite à la suite de laquelle ils ont été admis à la réconciliation. »



## CHAPITRE XIX

### MORT DES MISSIONNAIRES DE WALLIS

L'île de Wallis, qui avait été évangélisée la première de toute l'Océanie centrale, n'avait pas encore vu mourir de Missionnaires : elle allait connaître cette douleur, et jouir de cette édification. En un seul mois, deux fosses devaient se creuser pour des prêtres, dans cette terre qui jusque-là n'en avait pas enseveli.

Celui qui mourut le premier fut le P. Hippolyte Mondon. Nul plus que lui n'avait souffert et travaillé ; et il s'était épuisé avant l'âge.

Dès l'année 1853, il écrivait à son frère : « Je sens que je me fais vieux, et que, sans être précisément infirme ni malade, les forces m'abandonnent. C'est là le sort de tous les Missionnaires qui viennent dans ces parages. Je suis déjà tout gris, et ma barbe, qui ne le cédait à personne pour son noir d'ébène, a changé de couleur : ce n'est presque plus que du blanc. Au reste, noir, ou gris, ou blanc, qu'importe, pourvu que nous arrivions bientôt au port ! Plus tôt ce sera fait de nous, et moins de comptes nous aurons à rendre à Dieu. »

Le Missionnaire qui parlait ainsi avait alors trente-cinq ans. On s'use vite en Océanie, quand on ne s'é-



pargne pas, et les Missionnaires ne savent guère ce que c'est que de se ménager.

Malgré son épuisement, le P. Mondon continua sa vie de travail et de sacrifice pendant plus de vingt ans. Il sentait bien qu'il ne parviendrait pas à une longue vieillesse, et, en 1872, il disait, à propos de la mort de deux Missionnaires, ses amis :

« Quel avertissement pour moi, vieux pot cassé, que la mort si rapprochée de ces deux bien regrettés confrères et amis intimes ! Il est temps que je me prépare aussi au grand voyage de l'éternité ! »

L'année suivante, il fut atteint de la maladie qui devait le conduire à la tombe. Dans une lettre écrite à son frère, le 2 avril 1873, il disait avec sa gaieté ordinaire :

« J'ai commencé à me mettre au lit le 16 janvier : je ne sais quand je m'en relèverai. Les douleurs que je ressens, surtout au genou, bien loin de diminuer, ne font qu'augmenter. Je ne puis faire quelques pas qu'avec l'aide d'une béquille, pour soutenir ma jambe malade, et d'un bâton de l'autre main, pour m'aider à me tenir ferme. La première fois que j'ai voulu essayer de marcher, je suis noblement tombé par terre. Inutile de te dire que je ne puis célébrer la sainte Messe. C'est là ma plus grande privation, ou plutôt ma seule privation. La souffrance elle-même est un gain, quand on sait la prendre comme il faut : elle nous donne quelque ressemblance avec Notre-Seigneur. Aussi, je ne désire que la volonté de Dieu : le reste viendra par surcroît. »

A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une souffrance continuelle : à peine une rémission passagère du mal venait-elle de temps en temps le laisser



respirer et reposer. Au mois de novembre, un abcès se déclara au-dessous du genou gauche. La jambe devint d'une grosseur démesurée, et il s'y produisit une inflammation des plus douloureuses. Le malade resta cinq semaines sans pouvoir remuer cette jambe endolorie, et sans goûter un moment de sommeil ; il ne prenait rien autre chose qu'un peu d'eau fraîche. Il se fit percer cet abcès par une main quelque peu inhabile, mais cependant il sembla d'abord en éprouver du soulagement. « Eh bien, disait-il au P. Padel, qui le visitait à l'occasion du Jour de l'An, je vais beaucoup mieux. J'ai pu reposer ; je sens l'appétit qui revient. Encore quelques semaines, et je reprendrai mon travail. »

Dieu trouvait que son Apôtre avait assez travaillé, et il lui préparait le lieu du rafraîchissement et de la paix. Pendant sa vie, le P. Mondon avait redouté les jugements de Dieu : il tremblait à la seule pensée du compte qu'il faudra rendre à ce juge suprême : la Providence lui réservait une mort tranquille. Le Missionnaire qui avait vécu si longtemps dans un isolement pénible à son âme, avait aussi craint de n'avoir pas, à sa dernière heure, un prêtre pour le consoler et le fortifier : la Providence devait encore, dans ses attentions maternelles, lui épargner cette peine.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1874, le P. Mondon, qui habitait le presbytère de Hihifo, dans la partie septentrionale de l'île, avait reçu la visite de deux de ses confrères, le P. Bouzigue, demeurant au collège de Lano, et le P. Padel, desservant la paroisse de Saint-Joseph, dans la partie méridionale de Wallis. Sa santé n'offrait alors rien qui inspirât de sérieuses inquiétudes : il gardait bien le lit, mais c'était un état dans lequel



tout le monde était habitué à le voir, sans songer à un dénouement prochain et fâcheux. Néanmoins, dans cette visite du Jour de l'An, il fut convenu que le malade, après l'Épiphanie, se ferait transporter au collège de Lano, où il jouirait de la société d'un confrère qu'il pourrait aider de ses conseils. Dieu en avait décidé autrement.

Le 5 janvier, de grand matin, un enfant accourt à Lano, disant au P. Bouzigue que le P. Mondon se sent très fatigué, et qu'il réclame au plus tôt les secours de son ministère : le prêtre s'empresse de se rendre à Hihifo. Aussitôt que le malade le voit paraître sur le seuil de la porte : « Venez vite, lui dit-il, c'est fini ! » Il se confesse, reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction, avec la plus grande tranquillité et la plus vive ferveur. Quand tout est terminé, il prie le P. Bouzigue d'aller dire la Messe à son intention. A peine le saint Sacrifice fut-il terminé, qu'il apparut clairement à tous que le malade allait mourir. Le prêtre était revenu auprès de lui, et lui suggérait de pieux sentiments : « C'est demain l'Épiphanie, lui disait-il, c'est la fête des Missionnaires : un beau jour pour mourir ! » — « Oui, répondit le mourant, et je me réjouis d'avoir tout quitté pour les Missions, et d'y avoir persévéré jusqu'à la fin. » — « Vous n'êtes pas seulement Missionnaire, vous êtes Mariste, et vous aurez part à toutes les grâces que notre bonne Mère obtient pour tous ceux qui lui appartiennent, dans la mort comme dans la vie. » — « C'est mon espérance ! » Et le mourant rappelait à ce propos quelques paroles du T. R. P. Fondateur de la Société de Marie, qu'un de ses frères, Mariste comme lui, avait citées dans une dernière lettre. Les souffrances augmentaient, et la vie



s'en allait. Se touchant les bras, le mourant disait au prêtre qui l'assistait : « Voyez, je suis glacé. C'est fini ! » Ses yeux devenaient fixes, ses dents s'entrechoquaient, les symptômes de la mort se manifestaient avec toute évidence. Soudain le malade demanda qu'on le mît sur son séant : il resta ainsi quelques minutes, et rendit le dernier soupir.

Mgr Bataillon, la reine Amélia, les chefs de l'île vinrent, dans la journée, s'agenouiller auprès du lit funèbre : c'était le premier prêtre qui mourait à Wallis ; le deuil fut des plus émouvants et des plus chrétiens.

Les paroissiens du P. Mondon s'étaient bien montrés, au cours de la maladie : ils avaient veillé pendant la nuit et pendant le jour, ils s'étaient ingéniés pour lui procurer ce qui pourrait lui faire plaisir. Que de chapelets, que de chemins de croix, dans le but d'obtenir la guérison du bon Père ! Les prières redoublèrent au moment de la mort. Plus de soixante nattes furent apportées, afin d'envelopper le cadavre, selon la coutume du pays : ce fut une sépulture vraiment royale. Maintenant, le Missionnaire repose dans l'église de Saint-Pierre, qu'il a lui-même construite.

Le P. Padel, qui avait vécu si longtemps avec lui, faisait du mort cet éloge si bien mérité :

« Quelle belle âme ! Quelle piété ! Modèle de régularité à ses exercices spirituels, dont il s'acquittait avec une parfaite exactitude, malgré ses maladies continuelles, il n'a cessé de dire la sainte Messe que lorsqu'il lui a été impossible de se tenir debout. Toujours levé à trois heures et demie, il n'omettait jamais son oraison. Une fois, j'entrai chez lui vers les dix heures ; il était en prières, et me dit tout simplement :



« Il m'est arrivé aujourd'hui une chose qui ne m'arrive pas souvent : je n'ai pas même souvenir qu'elle me soit arrivée. Je suis en retard pour ma méditation. »

« Oui, le P. Mondon était un saint prêtre, un saint religieux, et parce qu'il a été agréable à Dieu, il a été éprouvé par les souffrances; il a porté sa croix avec amour, et a mérité les récompenses du bon et fidèle serviteur. »

A peine cette fosse était-elle fermée, dans l'église de Saint-Pierre de Hihifo, qu'il fallut en ouvrir une autre, dans l'église de Notre-Dame de Matautu.

Le P. Mériaïs desservait cette dernière paroisse. Il y avait bien longtemps que sa santé était gravement compromise, par suite des privations nécessairement attachées à son état de Missionnaire, et aussi des mortifications immodérées que la prudence aurait dû lui interdire. Il supporta ces infirmités précoces avec une patience admirable. « Vous auriez été comme moi, disait un témoin de cette patience invincible, saisi d'admiration pour ce Missionnaire dévoué. Ses infirmités sont la suite des privations rigoureuses qu'il a subies, au commencement de nos difficiles Missions. Elles sont comme de nobles et glorieuses blessures, reçues pour établir le règne de Dieu dans ces îles, parmi de longs et pénibles combats. »

Le P. Mériaïs venait d'apprendre la mort du P. Mondon, et il sentait lui-même qu'il ne tarderait pas à suivre au ciel celui qui avait été son compagnon de travail sur la terre. Il ne lui fut pas permis d'assister aux funérailles, qui eurent lieu le jour même de la mort, le 5 janvier. Le lendemain était la fête de l'Épiphanie. Le P. Mériaïs profita d'une légère rémission de son



mal pour monter à l'autel, au prix de beaucoup d'efforts et de fatigues; il célébra la Messe, en souvenir de l'ami qu'il avait perdu la veille : ce fut sa dernière Messe, véritable acte et sacrifice de charité pour cet ami défunt, qu'il allait suivre dans la tombe, à quelques jours de là.

Le Missionnaire ne se faisait pas illusion : il voyait venir la mort, et il s'y préparait avec tranquillité. Le 8 janvier, il disait au P. Padel, son ami et son compatriote : « Me voilà près de ma fin. Je sens que la vie m'abandonne. » Il se confessa pour se tenir prêt à tout événement, bien qu'il n'y eût pas encore en lui de symptômes de mort prochaine.

Dix jours après, il écrivait à ce même ami, pour le presser de venir, et il l'accueillait par cette parole : « Aujourd'hui, il s'agit de se confesser pour mourir! » — « Mais non, mon cher ami, lui répondit le P. Padel, vous n'en êtes pas encore là. » — « Vous êtes dans l'erreur, répondit le malade. Jamais je n'ai éprouvé de douleurs comme celles-ci. C'est la fin! »

La nuit suivante, une crise violente vint confirmer le P. Mériaux dans ses trop justes appréhensions : il demanda lui-même le saint Viatique et l'Extrême-Onction, que le P. Bouzigue lui administra.

Mgr d'Énos vint passer quelques jours auprès de lui, et, pensant que l'air de Lano lui serait plus salubre, et qu'il serait plus facile de lui donner là tous les soins nécessaires, il lui proposa de profiter d'un moment de calme, pour le faire transporter dans ce collège. Le malade n'opposa aucune résistance au désir de l'Évêque, et ce fut à Lano qu'il termina sa sainte vie par une non moins sainte mort.

C'est à un témoin oculaire, le P. Padel, qu'il re-



vient de raconter les derniers instants de son ami :

« Le 23 janvier, je lui portai la sainte Communion. Pendant toute la journée, il sentit la vie qui s'en allait peu à peu, tandis que ses souffrances devenaient plus vives, et qu'il les endurait avec une entière soumission à la volonté de Dieu.

« Le 24 au matin, il était au plus mal, et ses facultés commençaient à s'affaïsser. Vers onze heures, il renouvela ses vœux, demanda pardon à tous ceux à qui il avait pu faire de la peine, et entra en agonie. Nous étions là pour l'assister à ses derniers moments. Mgr d'Énos se trouvait à la tête de son lit, le P. Bouzigue et moi à sa droite, la reine Amélia, en pleurs, se tenait à sa gauche. Je donnai une dernière absolution au mourant. Monseigneur lui appliqua l'indulgence plénière, et nous commençâmes les prières des agonisants. Je crois que le mourant a conservé sa connaissance à peu près jusqu'à la fin. Il ne pouvait plus parler, mais chaque fois que j'approchais le crucifix de ses lèvres, il faisait un mouvement pour le baiser. La dernière parole que j'ai entendue sortir de sa bouche est le nom de Jésus; au mouvement de ses lèvres, j'ai vu qu'il ajoutait ceux de Marie et de Joseph. Enfin, après une douce agonie, qui a duré un peu plus d'une heure, le P. Mériaux a rendu son âme à Dieu, vers midi et demi, et il est allé recevoir sa récompense. N'avait-il pas suivi la voie royale de la Croix ? »

Le P. Mériaux mourut le 24 janvier 1874. C'était un samedi. La veille, on lui avait fait remarquer qu'on célébrait une fête de la Sainte-Vierge (*les Fiançailles*) : « Une fête de la Sainte-Vierge, avait-il dit ! Oh ! que je voudrais mourir aujourd'hui ! » Il n'eut



pas ce bonheur, mais son désir fut exaucé d'autre manière. Il mourut un samedi, et le samedi est une fête de la Sainte-Vierge, qui revient toutes les semaines.

Le soir, on transporta le mort, du collège de Lano à l'église de Notre-Dame de Matautu. La reine et bien d'autres femmes, comme les femmes de Jérusalem au tombeau de Jésus-Christ, vinrent témoigner de leur respectueuse affection : elles apportaient des nattes fines, pour ensevelir le corps du prêtre. On avait eu soin de faire la bière très grande ; néanmoins, elle fut toute remplie de ces offrandes pieuses. Mgr Bataillon voulut que le P. Mériaux fût inhumé dans l'église de Notre-Dame, qu'il avait construite : il repose au pied de l'autel de la Sainte Vierge.

Le troisième Missionnaire qui mourut à Wallis fut le P. Padel ; sa mort arriva bien après celle de Mgr Bataillon ; mais nous ne pouvons nous empêcher de la raconter à cette place, afin de ne pas séparer dans la mort ceux qui n'avaient pas été séparés dans la vie.

Le P. Padel résidait à Hihifo, et s'occupait à rendre la paroisse de Saint-Pierre et de Saint-Paul l'égale des deux autres paroisses de l'île, Notre-Dame de Matautu et Saint-Joseph de Mua. Depuis longtemps miné par la fièvre, il dut renoncer à toute occupation, vers la fin de décembre 1877. Au commencement de l'année suivante, il eut la force de se rendre, par mer, à Lano, où les autres Missionnaires de l'île s'étaient réunis, selon une pieuse coutume, pour vaquer à des exercices religieux. Il leur parla avec tant d'effusion de la sainte Vierge et de la Société de Marie, qu'il les fit tous pleurer : « Oh ! disait-



il, ma bonne Mère, elle ne m'abandonnera pas ! Je ne puis croire, lorsque je me rappelle les tendresses de ma mère d'ici-bas, que ma Mère du Ciel ait moins d'amour pour moi. » Et il ajoutait, dans son humilité : « Pour vous, mes frères, priez bien pour moi, je ne suis qu'un misérable. »

La maladie fit de rapides progrès, et le malade fut transporté de Hihifo, d'abord à Lano, puis à Matautu. Le P. Padel, dont les forces diminuaient à vue d'œil, ne s'occupa plus que de prier. Il tenait le crucifix dans une main, en répétant sans cesse : « Venez, Seigneur Jésus, venez ! » L'autre main égrenait le chapelet, et, quand le chapelet était fini, le malade aimait à redire : « J'ai demandé si souvent à Marie de prier pour moi à l'heure de ma mort, qu'elle ne m'abandonnera pas. »

Le P. Padel gardait sa bonne humeur au milieu de toutes ses souffrances. « Allons, Père, disait-il à celui qui le veillait, encore un peu d'eau bénite, pour tenir le diable à distance. »

Un jour, il s'était entretenu longuement sur la mort de son patron, saint Louis, roi de France. Tout-à-coup, il joignit les mains, et, d'une voix suppliante, il dit à son garde-malade : « Ne pourriez-vous pas m'obtenir une grâce ? Ce serait d'étendre mon pauvre vieux corps sur la cendre, à mon dernier soupir. Quel bonheur pour moi, si je pouvais mourir comme mon saint patron ! »

Une raison particulière obligea de transporter le malade à Lano. Dans ce voyage, le P. Padel comprit que la fin approchait. En passant devant l'église de Lano, il fit arrêter les porteurs, descendit du brancard, se prosterna, et récita avec une grande piété



*l'Adoro te.* C'était le vendredi 17 janvier 1879. Le dimanche suivant, il demanda lui-même, et reçut les derniers sacrements. Le Missionnaire de Matautu, le P. Jouny, vint le voir ce jour-là, et lui dit : « Eh bien, Père, vous paraissez aller assez bien aujourd'hui ! » — « Oui, répondit-il, cela va très bien avec le bon Dieu ! Nous avons tout réglé. J'ai mon passe-port pour le grand voyage. » Il montra jusqu'à la fin son amour de la pauvreté et de l'humilité. A défaut de cendre, il s'était fait étendre sur des feuilles de cocotier, qui étaient, pour ce mourant, comme la paille de la crèche pour Jésus naissant. Il faisait à ses confrères cette dernière recommandation : « Pères, je vous demande en grâce de ne pas dire un mot à ma louange. Je n'ai rien fait qui puisse mériter le moindre éloge. »

Et enfin, lorsque les prières des agonisants furent terminées, il fit signe à ses confrères de s'approcher. « Au ciel, dit-il ! Pour l'éternité ! Frères, adieu ! » Ce furent ses dernières paroles ; peu de temps après, il entra en agonie, et il rendait sa belle âme à Dieu le 22 janvier 1879.

---



## CHAPITRE XX

### LA VIEILLESSE D'UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

Mgr Bataillon sentait la fatigue de l'apostolat, mais il la dominait par son courage indomptable. En 1862, Pie IX lui avait adressé un Bref bien capable de le consoler et de le fortifier. Nous devons citer ici cette parole toujours si opportune et si complète, qui se faisait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, pour y porter la fécondité et la vie.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique,

« L'expérience de tout l'âge passé Nous a appris que le Dieu très bon et très grand tempère les vicissitudes humaines de telle sorte, que les guerres déclarées à quelque portion de son Église, et que les défaillances impies des hommes pervers, ne diminuent jamais les effusions des grâces célestes, ni n'empêchent jamais sa très bienfaisante volonté de préparer et d'opérer le salut des âmes. Toutes les fois qu'en quelque lieu de l'univers, il a été porté quelque dommage au nom chrétien, il y a eu d'autre part une abondante compensation. C'est pourquoi Nous ne sommes pas étonné, bien que Nous l'ayons appris avec félicitation



et actions de grâces, de tout ce que vous Nous racontez des progrès et de l'accroissement de la religion, dans ces contrées très lointaines, qui ont été confiées à votre zèle et à votre vigilance.

« Nous sommes aussi on ne peut plus réjoui par cette pensée que, dans ces lieux si éloignés, des prières soient tous les jours offertes en grand nombre pour Nous. Aussi avons-nous la ferme confiance que Dieu, écoutant les supplications qui s'élèvent de toutes parts, nous arrachera enfin, Nous et le Centre de la religion, aux embûches des ennemis, et Nous délivrera, comme dans les commencements de l'Église, il a délivré Pierre de la main des persécuteurs, alors que toute l'Église priait pour lui.

« Pendant que Nous vous félicitons du zèle admirable de la religion, dont vous brûlez, et que Nous vous souhaitons des fruits de jour en jour plus abondants, Nous ajoutons aussi des stimulants, pour que vous persévériez dans cette constance, sachant bien qu'une très ample récompense est préparée à vos travaux par le Maître de la moisson. Afin que vous vous avanciez avec plus de joie et de rapidité, afin que les nouveaux fidèles soient encore plus enflammés de piété et de charité, à vous, vénérable Frère, à tous les fidèles, et à cette contrée très vaste, qui, Nous l'espérons, sera un jour toute chrétienne, Nous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique, comme le gage de notre spéciale bienveillance, et comme l'augure des dons célestes.

« Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 5 février 1862, de Notre Pontificat la 16<sup>e</sup> année.

« PIE IX. »



Pour resserrer les liens qui l'unissaient au Centre de l'Église, et, pour revoir, avant de mourir, Celui qui promettait une récompense très ample à ses travaux apostoliques, Mgr d'Énos était venu à Rome, dans le courant de l'année 1872. Sa santé était bien affaiblie, et la trace de ses infirmités et de ses souffrances qu'il portait sur son front, indiquait assez que l'Apôtre touchait au terme de sa carrière. On voulait le retenir en France, mais son zèle s'indigna en quelque sorte à la pensée de ne plus avoir à s'employer et à se consumer en Océanie, et, comme il le disait avec une énergie qui n'admettait pas de défaillance : il tenait à mourir sur la brèche. Il repartit donc pour sa chère Océanie, où il savait bien qu'il ne tarderait pas à mourir.

En 1874, le T. R. P. Favre, Supérieur Général de la Société de Marie, adressait aux Missionnaires de cette Société dans l'Océanie, une circulaire où nous aimons à relever ce passage :

« Mgr Bataillon est, sinon le doyen des Vicaires apostoliques, au moins un des plus anciens. Voilà plus de trente ans qu'il travaille, comme Évêque, à défricher les îles de l'Océanie centrale, pour y implanter le Catholicisme. Il y a deux ans, nous avons vu ce vénérable vieillard venir du bout du monde, malgré son âge et les fatigues d'un si long voyage, faire sa visite *ad limina Apostolorum*, et rendre compte de sa mission au Souverain Pontife. Il n'a demandé à Sa Sainteté qu'une faveur, avec sa bénédiction apostolique : c'était de retourner au plus tôt dans son Vicariat. Il aurait pu cependant, à juste titre, prendre un repos bien mérité par tant d'années de travaux ; mais il ne pouvait se résigner à vivre



loin de son troupeau, loin de cette Wallis bien-aimée, toute convertie par ses soins, et qui est aujourd'hui sa joie et sa couronne. Il est donc reparti, pour consacrer les dernières années de sa vie à ses néophytes, pour mourir et reposer au milieu d'eux. »

Mgr Bataillon gardait jusqu'au bout l'ardeur de son zèle : si les forces de son corps diminuaient, son âme ne perdait rien de son énergie et de sa générosité : elle avait toute la ferveur des commencements.

Le zèle qui animait le cœur de l'Apôtre avait toujours conservé son ardeur, mais il avait subi néanmoins une transformation : il avait perdu de ses aspérités, et (pourquoi hésiterions-nous à le dire?) de ses rudesses. Il ne faut pas rêver des hommes sans défauts, et les récits qui ne présentent que des perfections dans les hommes, sont-ils toujours bien de l'histoire ?

Mgr Bataillon, accoutumé d'abord à vivre seul et à ne se ménager en rien, avait été porté à demander plus qu'il ne fallait au concours de ceux qui l'entouraient, et, comme le disait un de ses inférieurs : « C'était un pénible honneur que de vivre avec lui. » Le courageux Apôtre le savait : il luttait contre son tempérament ; il faisait la guerre à ses défauts, comme il la faisait au paganisme et à l'hérésie qu'il rencontrait sur son chemin.

Aussi est-ce avec un véritable attendrissement qu'au milieu de ses papiers nous avons découvert une photographie du Supérieur général de la Société de Marie, qu'il portait dans son bréviaire, et au revers de laquelle il avait tracé ces mots significatifs :

« Retraite de 1866. Uvéa. Jeudi-Saint. Résolutions pratiques. Possession de moi-même. Patience. Douceur. Paix. *Omni custodiâ serva cor tuum. In patien-*



*tiâ vestrâ possidebitis animas vestras. Beati mites. Discite a me quia mitis sum et humilis corde. Sacerdos alter Christus. Exemplum, Verbum. Renovabitur ut aquilæ juventus tua. »*

Patience, douceur, paix ! Il se connaissait bien celui qui traçait ces lignes ; il savait bien que c'était de ce côté qu'il devait porter ses efforts, et il les y portait avec autant de succès que de courage. Sur la fin de sa vie, il était à Wallis, entouré de jeunes Missionnaires qui n'avaient qu'à se louer de son administration toute paternelle, et rien n'était plus édifiant que cette vie pieuse, tranquille, affectueuse, qui montrait l'Évêque au milieu de ses prêtres, comme un père au milieu de ses enfants.

Le moment approchait où Dieu avait résolu de mettre un terme à ce bonheur de la terre pour le remplacer par le bonheur du ciel. Pie IX avait annoncé depuis longtemps à Mgr d'Énos qu'une récompense très ample était réservée à ses travaux par le Maître de la moisson. Mgr Maigret, Évêque d'Ara-thie et Vicaire apostolique des îles Gambier, qu'il avait connu à son passage à Mangareva, lui écrivait : « J'ai lu, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, les maux que vous avez eu à souffrir, et les victoires que vous avez remportées. Dieu en soit béni ! Celui qui a eu le courage des saints, a bien le droit d'en espérer la récompense. »

Ces vœux allaient être entendus du ciel.



## CHAPITRE XXI

### UNE LETTRE ADMIRABLE

Le P. Calinon, l'Apôtre de Tonga, après avoir exercé son zèle à Lifuka et à Vavau, s'était retiré à Maofaga. Il avait pour compagnon un jeune Missionnaire, que ses mérites ont depuis élevé aux honneurs de l'épiscopat, le P. Amand Lamaze, né à Saint-Michel (Vosges), le 27 mai 1833. Ce n'est pas le moment de nous étendre sur les belles qualités de celui qui est aujourd'hui Évêque d'Olympe, et troisième Vicaire apostolique de l'Océanie centrale; mais comme la Providence l'a choisi pour être le témoin des derniers moments du P. Calinon, il nous est impossible de nous passer de son témoignage si précieux.

« Le P. Calinon, écrivait le P. Lamaze, avait la réputation d'être un original, mais c'était un saint, et un dur saint! C'était aussi l'homme de la situation. Il avait été préparé, je crois, pour lutter contre les Tongiens hérétiques. Il était plus fin qu'eux, et il leur jouait parfois des tours à les déconcerter. Son calme était imperturbable dans les discussions, lors même qu'ils l'insultaient et l'humiliaient. Il était vraiment un sujet de terreur pour certains chefs; malgré cela, ils ne pouvaient s'empêcher de l'estimer.



Néanmoins, il a toujours plus compté sur la prière que sur son savoir-faire. Avant toute chose, il commençait par prier. Il aimait à s'adresser aux âmes du Purgatoire : « Jamais, disait-il, les âmes du Purgatoire ne m'ont rien refusé. Quand elles ont l'air de ne pas s'inquiéter de ce que je leur demande, je ne les boude pas. Je leur fais de nouvelles promesses, et je finis toujours par réussir. »

Or, l'heure était venue pour le vieil athlète de quitter le champ de bataille.

Il devenait visible pour tous, et surtout pour lui-même, que la mort approchait. Vers la fin de l'année 1876, il fut obligé de renoncer au ministère. Le jour de Noël, il put encore célébrer la sainte Messe : ce fut la dernière fois qu'il monta à l'autel. Privé de cette consolation, il continua de réciter le bréviaire aussi longtemps que cela lui fut possible : bientôt il fallut se priver du bréviaire comme de la sainte Messe. On le vit alors, le Rosaire en main, chercher à suppléer ainsi aux autres exercices de piété que la maladie lui rendait impossibles. Il récitait le chapelet ordinaire, composé d'*Ave Maria*, cette vraie couronne de roses qu'on effeuille aux pieds d'une Mère; mais il avait aussi imaginé de remplacer les *Ave Maria* par des actes de foi, d'espérance et de charité, ou par d'autres prières enrichies d'indulgences, et de cette manière il variait un exercice que la vraie dévotion ne trouve d'ailleurs ni monotone ni fatigant.

Vers la Septuagésime de l'année 1877, il demanda lui-même qu'on lui administrât les derniers sacrements. On crut que le moment n'était pas encore venu. Le P. Calinon insista. Médecin, il connaissait sa maladie : une hydropisie, qui des jambes gagnait



la région du cœur; il en décrivait les phases avec une sûreté de coup d'œil telle qu'il ne laissait rien à répliquer. Il réitéra donc sa demande avec instance : « Je sens bien, dit-il, que je ne me relèverai pas, et je puis partir tout d'un coup. Laissez-moi me préparer à la mort, qui va venir. » La mort ne vint pas sitôt qu'il l'avait pensé : elle se fit attendre jusqu'au 8 avril, dimanche de Quasimodo. Ce jour-là, après une courte agonie, le cierge bénit en main, la croix sur la poitrine et le chapelet au cou, l'Apôtre de Tonga parut devant le Juge, qui, tout en lui demandant compte de son administration, lui répéta sans doute la parole qu'il adressait, à pareil jour, à ses Apôtres : *Pax vobis !*

Avant de mourir, le P. Calinon avait écrit au R. P. Poupinel, son ami, une lettre qui dévoilait son cœur, et mettait au jour des mystères d'affection et de sacrifice qu'il avait tenus cachés pendant toute sa vie :

« Quand ces lignes vous parviendront, j'aurai probablement cessé de vivre. Elles sont pour révéler à mes parents la raison qui, depuis plusieurs années, m'empêche de leur écrire.

« Cette raison, pouvez-vous m'en croire? est l'amour excessif que j'ai pour eux tous, même pour les défunts. Anomalie singulière, si vous le voulez, mais qui n'est pas sans exemple! J'en ai trouvé des cas en France, et même ici parmi les indigènes de l'Océanie. Chez moi, c'en est arrivé au point qu'un mot, un signe, une pensée qui me rappelle mes parents, me fait tressaillir. J'ai besoin d'efforts violents pour me rendre maître de moi-même, et cela me tient dans un état de lutte permanente. C'est à cette tension d'esprit



que j'attribue les palpitations que vous savez ; elles ont déterminé une hydropisie de poitrine, dont j'attends sous peu mon coup de grâce.

« Que mes parents, affligés de mon long silence, n'en apprennent pas la cause avant mon décès ; mais ma mort une fois constatée, laissez-leur tout savoir.

« Parmi ces parents aimés outre mesure, il s'en trouve qui ne m'ont jamais vu, parce qu'ils n'étaient pas nés quand j'ai quitté la France. N'importe ! ceux-là tiennent le même rang dans mon cœur ; leurs âmes me sont extrêmement chères. Souvent je prie pour eux, et si, après mon trépas, j'ai quelque crédit auprès de la divine miséricorde, c'est en leur faveur que je l'emploierai.

« Qu'ils n'en soient pas moins fidèles à remplir leurs devoirs de chrétiens ; qu'ils se rappellent souvent que s'ils ont eu au bout du monde un parent, qui travaillait au salut de pauvres Sauvages nés dans l'idolâtrie, il serait affreux qu'eux-mêmes, nés dans les splendeurs de la foi et avec tant de moyens de salut, se perdissent pour l'éternité. Quel accueil pourraient-ils attendre du Souverain Juge, au jour des grandes manifestations ? Quelle entrevue avec leur parent Missionnaire, lui qui aurait donné de si bon cœur sa vie pour les voir monter au ciel !

« J'aimerais à ajouter encore quelque chose à ces lignes, mais je me sens affaibli par le poids de la maladie.

« Adieu donc, monde qui finis ! Salut, monde qui ne finis pas ! Bientôt, j'aurai passé de l'un à l'autre. Adieu, parents et amis de France ! Priez pour moi, je prierai pour vous ! Adieu, chère Société de Marie, qui m'avez comblé de vos bienfaits, pendant



les longues années que j'ai passées en Mission !  
Merci pour toutes vos bontés maternelles ! »

Le P. Calinon, qui tenait ce noble et admirable langage, avait dit, en 1873, à Mgr Bataillon passant à Tonga : « Monseigneur, je mourrai bientôt, mais vous me suivrez de près. » Cette parole allait se vérifier à la lettre. Le P. Calinon mourut à Tonga, le 8 avril 1877, et Mgr Bataillon devait mourir à Wallis, trois jours après.

Cette parole du P. Calinon demeura présente à l'esprit de l'Évêque. Quelques jours avant de rendre le dernier soupir, il disait au P. Bouzigue, son confesseur : « Vous m'assistez à la mort, mais il y en a un là-bas qui en est plus près que moi, aidez-le ! »

On pourra s'étonner de ce fait : il est certain. Dieu a mille manières d'avertir ses serviteurs de la mort.



## CHAPITRE XXII

### MORT DE MONSEIGNEUR BATAILLON

Au commencement de l'année 1877, Mgr Bataillon entreprit la construction d'une nouvelle église, pour le collège de Lano : il en bénit la première pierre, le 2 janvier, et il en dirigea lui-même les travaux avec une activité, qui rappelait les jours de sa vigoureuse jeunesse. Il ne quittait plus le chantier; il restait là sous un soleil brûlant; n'écoutant que ses désirs, qui dépassaient ses forces, il oubliait que son âge, déjà avancé, et sa santé, depuis longtemps ruinée, ne lui permettaient plus d'entreprendre des travaux qu'il avait si souvent menés à bonne fin. Bientôt l'altération de ses traits fit craindre une maladie grave; on lui prescrivit un repos trop tardif, qui n'empêcha pas le mal de se déclarer.

D'ailleurs, le repos était comme impossible à cette nature ardente. De Lano, où il dirigeait les travaux de l'église, Monseigneur s'était retiré à Mua, dans la paroisse de Saint-Joseph, desservie par le P. Ollivaux. Mais, là aussi, on s'occupait de bâtir une maison d'école, et l'infatigable Évêque ne put s'empêcher de donner ses soins à cette construction. Sa santé paraissait s'être améliorée : il crut même que c'était la



convalescence, et qu'il n'avait qu'à revenir à Lano, pour reprendre son occupation interrompue. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé dans ses espérances, et que décidément il fallait tenir compte des défaillances de la nature.

Il retourna le 18 mars à Mua, bien décidé cette fois à se condamner à un repos absolu. Il dit au P. Ollivaux : « Je viens passer dans votre paroisse la belle fête de saint Joseph, j'espère beaucoup en sa protection. » Le lendemain, sa fatigue était extrême : il n'écouta que son courage, et voulut célébrer la sainte Messe. A peine avait-il commencé les prières de l'*Introït*, qu'il sentit que les forces lui manquaient, et qu'il dit : « Père, vite, une chaise ! » Il s'affaissa sur lui-même plutôt qu'il ne s'assit sur la chaise apportée à la hâte. La crise passa. Le P. Ollivaux se disposait à aider l'Évêque à quitter les ornements. « O Père, dit Monseigneur, vous voulez donc me priver du bonheur de célébrer la sainte Messe le jour de la fête de saint Joseph ? Laissez-moi d'abord le prier ; puis, nous verrons ! » L'Évêque pria, et se crut assez fort pour achever le sacrifice. Ce fut la dernière fois qu'il monta à l'autel. Le mal fit des progrès effrayants. Les Missionnaires de l'île réunis comprirent qu'ils étaient menacés d'un grand malheur, et que leur devoir était de songer aux derniers sacrements. L'Évêque reçut cette nouvelle sans aucun trouble, et comme on parlait de l'administrer pendant la nuit, sous prétexte de ne pas effrayer la population : « Non, non, dit-il avec une certaine vivacité, vous m'administrerez en plein jour, à l'église, et, autant que possible, devant tout le monde. » Cette idée des derniers sacrements n'avait rien de sombre pour ce vrai



prêtre de Dieu, qui depuis si longtemps avait accepté la mort dans ses pensées et dans ses désirs ; il passa le reste du jour dans une joie qu'il ne pouvait contenir.

« Ah ! voyez-vous, disait-il aux Pères : il n'est pas défendu de se récréer, même en face de la mort. C'est la vie entière qui doit être une préparation à notre dernier passage. J'aime ce saint qui, interrogé sur ce qu'il ferait s'il savait devoir bientôt mourir, répondit qu'il continuerait paisiblement l'action commencée. » Vers le soir du même jour, il dit de nouveau : « J'aurais bien désiré ne recevoir le saint Viatique que le Jeudi-Saint. C'est l'anniversaire du plus beau jour de ma vie, du jour de ma première Communion. Malgré mes nombreux voyages sur mer, Dieu m'a toujours fait la grâce de renouveler ma première Communion le Jeudi-Saint. J'aurais donc désiré recevoir ma dernière Communion le même jour ; mais puisque vous avez des craintes, eh bien ! je vous obéirai ; vous m'administrerez les derniers sacrements demain matin. »

Le P. Ollivaux a raconté cette belle scène de l'administration des derniers sacrements ; il faut respecter sa narration, et la reproduire dans son intégrité :

« Le lendemain, 27 mars, on se prépara à cette triste cérémonie. Mgr Bataillon était seul calme et sans tristesse. Comme je l'aidais à s'habiller :  
« Allons, Père Ollivaux, me dit-il en souriant, ar-  
« rangez-moi bien ; faites que je sois *beau* ; c'est un  
« grand jour pour moi. Il y a des jours solennels  
« dans la vie ; celui-ci est un de mes plus grands  
« jours, c'est le jour de ma dernière Communion. On



« va m'administrer; faites-moi donc *beau!* » Les préparatifs terminés, on porta Monseigneur à l'église, sur un fauteuil, à son trône : après avoir entendu la sainte Messe, il reçut avec la plus grande édification les derniers sacrements, des mains du P. Bouzigue, son confesseur.

« Au moment où celui-ci allait commencer l'administration, Mgr d'Énos lui dit : « Faites bien les « cérémonies. Faites-les lentement et avec exactitude; « sinon, cher Père, je me fâcherai contre vous. » A chaque onction, le pieux prélat répétait cinq ou six fois : *Amen! amen!* Après avoir reçu l'Extrême-Onction, il voulut qu'on lui appliquât, à l'église, l'indulgence de la bonne mort. Lorsque, la cérémonie terminée, on reporta Monseigneur au presbytère, il traversa la foule de ses enfants rassemblés; il les bénissait en pleurant. Il croyait, sans doute, que c'était pour la dernière fois. Arrivé à la maison, il s'efforça de nous reconforter par la sérénité de son âme et ses bonnes paroles. Que nous étions tristes!

« Tous les chefs de l'île sont venus à Saint-Joseph, pour veiller Monseigneur, et lui donner des témoignages de leur piété filiale. A chacun il avait une bonne parole à dire : « Mes enfants, faisons le *faka-* « *logo* au bon Dieu, c'est-à-dire soyons soumis à sa « sainte volonté. J'attends mon heure. Que sa sainte « volonté soit faite! »

Ce calme, en présence de la mort qui s'avancait, était d'autant plus remarquable que, mainte fois pendant sa vie, Monseigneur avait manifesté une grande appréhension de la mort et des jugements de Dieu. Mais Dieu a cette coutume de remplacer la crainte par l'espérance, et de faire que ceux qui ont redouté



le dernier jour, le voient approcher avec sérénité. Monseigneur disait :

« J'ai la confiance, j'ai même la certitude morale que je ferai une bonne mort ; Dieu me donnera une place dans son paradis. Oui ! j'ai toujours entendu dire que les Maristes mouraient bien. Cependant, comme j'irai en purgatoire, pour y expier mes impatiences ; je vous supplie de prier beaucoup, et de faire prier pour moi. »

La reine Amélia était venue s'établir à Mua pendant la maladie de l'Évêque, auquel elle était si dévouée depuis son enfance : elle s'informait des progrès de la maladie avec une sollicitude touchante, et elle rendait tous les services que son titre de reine lui permettait de rendre. Nous ne passerons pas sous silence une circonstance qui pourra paraître singulière, mais qui n'en dénote pas moins, chez la reine, un véritable dévouement à l'Évêque. Les chiens étaient très nombreux dans la paroisse de Mua. La nuit, ils s'assemblaient près de la case du malade, et ils remplissaient l'air de hurlements sinistres. L'Évêque ne put s'empêcher de dire une fois : « Ces hurlements me font mal ! » La reine eut connaissance de cette parole. Pour que l'Évêque n'entendit plus les chiens, elle ordonna de les mettre à mort : l'ordre fut exécuté.

Cependant, le mal qui menaçait d'enlever le Pasteur au troupeau, dont il était tant aimé, sembla un moment s'arrêter. On crut même à une guérison miraculeuse, par l'eau de Lourdes ; Monseigneur lui-même partagea cette confiance, ou plutôt cette illusion. Il avait pu renouveler sa Communion le Jeudi-Saint, qui était pour lui un joyeux anniversaire : le jour de



Pâques, il s'était rendu à l'église, avait assisté à l'office, et après avoir adressé quelques paroles émues à son peuple, il lui avait donné solennellement sa bénédiction.

Le 4 avril, il quitta la paroisse de Saint-Joseph, pour revenir au collège de Lano. Il voulait mourir en face de la dernière œuvre de sa vie, car il avait perdu l'espérance de guérir, et le retour des crises l'avertissait de l'imminence du danger.

Pour ne pas troubler les derniers moments de l'Évêque, les ouvriers de l'église de Lano avaient suspendu tout travail. Monseigneur s'aperçut qu'il n'entendait plus le bruit ordinaire des ouvriers. Il dit à un des chefs qui se trouvait près de lui :

« Je n'entends plus les coups de marteau. Est-ce qu'on ne travaille pas à l'église? »

« Évêque, répondit le chef, nous craignons de vous troubler à vos derniers moments, et nous avons suspendu tout travail. »

« Non, non, reprit avec énergie l'Évêque mourant, ne vous arrêtez pas. Je veux mourir en entendant ce bruit de marteau; il me fait tant de bien! Travaillez, mes enfants. C'est pour le bon Dieu. »

Et, pour obéir à l'Évêque, les ouvriers recommencèrent ce bruit de travail que le Missionnaire voulait écouter jusqu'à la fin.

Le mardi 10 avril, Monseigneur éprouva une faiblesse plus grande que d'habitude : c'était la vie qui s'en allait d'un corps usé par les fatigues. Le malade le comprit, et il dit : « Si Dieu veut me donner une fosse et une couronne, je suis tout prêt. » La nuit suivante fut très pénible. Au sortir d'un sommeil agité, et sous l'empire de la douleur, Mgr d'Énos ne



put retenir cette espèce de plainte, qui n'altérait pas la sérénité de son âme : « Je ne puis plus supporter ces souffrances : il vaut mieux mourir ! » Et comme pour chercher un soulagement à ces douleurs si vives, il demanda à se lever et à s'habiller. Le P. Bouzigue, qui le veillait, hésitait à se rendre à ce désir : il craignait que le malade ne fût plus en état de rester hors du lit. Cependant, avec l'aide de ceux qui étaient présents, il se mit en mesure d'obéir. Quand il fut habillé, l'Évêque commanda de le porter dehors, sous une tente dressée à côté de la case. Là, il se fit étendre sur une natte, le visage tourné vers l'église, afin que la mort, en venant, le trouvât en face de ce temple et de ce collège où il avait placé les dernières affections de son cœur, et les dernières sollicitudes de sa vie. Bientôt il ne parla plus que par signes. Le P. Bouzigue lui fit connaître alors que la mort était là : le mourant répondit par un sourire, et reçut encore le saint Viatique et les autres secours de la religion.

Le P. Ollivaux était arrivé de Mua, et le P. Jouny de Matautu ; les trois Missionnaires de Wallis étaient réunis avec une grande partie de la population de l'île, pour être témoins des derniers moments de l'Apôtre de Wallis. L'agonie commençait. Le P. Ollivaux raconte ainsi les derniers moments :

« Tous les trois nous récitons ensemble les prières des agonisants ; de leur côté, les élèves du collège et les pensionnaires des Sœurs disaient alternativement le chapelet. Pendant qu'il était en parfaite santé, Monseigneur avait mainte fois recommandé d'asperger souvent son lit d'eau bénite, et de lui faire baiser fréquemment son crucifix, lorsqu'il serait en



agonie : nous remplissions tour à tour ce devoir de piété filiale auprès de notre Père mourant. Le P. Bouzigue lui donna une dernière absolution, et lui appliqua l'indulgence plénière. Vers une heure de l'après-midi, les soupirs devinrent plus longs et plus rares ; quelques minutes plus tard, pendant que nous invoquions tous les trois à haute voix les saints noms de Jésus, de Marie, de Joseph, notre Évêque et vénéré Père rendait doucement sa belle âme à son Créateur.

« Le prélat défunt fut revêtu de ses ornements pontificaux, et ainsi paré, son corps fut d'abord exposé dans la chapelle des Sœurs. Vers le soir, il fut transféré dans l'église de Notre-Dame à Matautu ; les fidèles de cette paroisse et ceux de Hihifo y passèrent la nuit en prières. D'heure en heure, chaque village, en signe de deuil, faisait entendre une détonation de coups de fusil. Mgr Bataillon nous avait fait connaître sa volonté expresse d'être enterré à Mua, dans l'église de Saint-Joseph. N'est-ce pas là qu'il avait tant travaillé et souffert pour la conversion de l'île ? N'est-ce pas là qu'il avait reçu la consécration épiscopale, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui notre belle église ? Pendant la nuit, elle fut tendue de noir ; j'improvisai un catafalque, tandis que nos meilleurs ouvriers creusaient et préparaient un tombeau. »

Il n'était pas facile de trouver les matériaux nécessaires, car à Wallis les pierres sont très rares, et les constructions se faisaient en corail. On se souvint que de larges pierres décoraient encore le tombeau des rois païens : on recueillit tous les ossements renfermés dans ce tombeau ; on les replaça dans une fosse



commune, et on enleva toutes les pierres, qu'on transporta à l'église. C'est ainsi que ces pierres, qui avaient servi à la sépulture des derniers rois païens, devinrent le tombeau du premier Évêque de l'Océanie centrale.

La foi donne la délicatesse du cœur, et le peuple de Wallis montra, pour son Évêque, la délicatesse la plus exquise. En apprenant la mort de Mgr Bataillon à Mgr Elloy, son coadjuteur avec future succession, le P. Ollivaux lui écrivait :

« Je n'ai pas besoin, Monseigneur, de dire à Votre Grandeur que la douleur de nos Uvéens est immense : ils ont perdu celui qui les a arrachés au joug de Satan, et qui, depuis quarante ans, était pour eux le meilleur des pères. Nous avons eu à relever leur courage, en leur prêchant qu'il n'est pas mort tout entier, que son âme est vivante, qu'au séjour de la béatitude, elle prie Dieu pour eux. Nous les avons néanmoins exhortés à prier beaucoup pour leur Père, selon les fréquentes recommandations qu'il nous avait faites à ce sujet. Depuis sa mort, des milliers et des milliers de chemins de croix ont été faits pour le repos de son âme, en public ou en particulier ; des milliers et des milliers de chapelets ont été dits à la même intention par nos pieux Uvéens. Par esprit d'obéissance à leur Évêque défunt, ils ont repris, dès le lendemain de ses funérailles, les travaux de construction de la nouvelle église ; ils se montrent en quelque sorte plus dévoués que de son vivant. »

La reine Amélia ne pouvait manquer de manifester, en cette circonstance, les sentiments de son cœur. Elle s'était réservé l'honneur d'orner de nattes fines le cercueil qui renfermait les restes du premier



Apôtre de l'île, et, quand sa douleur se fut calmée, elle écrivit à Mgr Elloy cette lettre, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans sa simplicité :

« Moi, la reine Amélia Lavelua, je fais savoir à toi, Seigneur, la mort de notre Père Énosi. C'est le jour de sa sépulture, le 11 avril. Grande est notre douleur, de moi et de tout mon peuple. Nous avons perdu notre lumière. Énosi n'est plus !

« Nous tournons nos regards vers toi aujourd'hui, parce que nous savons que tu as reçu en partage la garde de la religion dans toutes ces terres.

« C'est ma prière suppliante à ta Majesté, que tu aies de l'affection pour moi et pour cette pauvre terre, afin que notre cœur ait un peu de repos.

« Car notre douleur est bien grande ! Nous n'avons qu'une seule chose au cœur, la vraie religion que nous a enseignée Énosi. Tout le pays n'a qu'une volonté en cela, qui est de travailler pour Dieu.

« Seigneur, prends-nous en pitié, et viens vite à Wallis ; viens voir mon peuple et le tien ; nous soupirons après ton arrivée. Viens voir le travail que nous faisons maintenant, une maison en pierres, à Marie Immaculée. C'est un signe de notre attachement à la religion, de notre confiance en Marie, de notre soumission à l'Évêque.

« Je te supplie, avec tout mon peuple chrétien, de venir te fixer à Wallis, comme le faisait Énosi, afin que tu nous aides à repousser l'ennemi étranger, grand envieux de cette petite terre.

« C'est moi, Amélia LAVELUA. »

Nous terminons par cette simple et noble lettre d'une reine de l'Océanie, l'histoire que nous nous



sommes proposé de raconter, et, au souvenir de Mgr Bataillon et des premiers Missionnaires de l'Océanie centrale, nous n'avons plus qu'à répéter la parole des Livres saints : « Qu'ils soient loués par leurs œuvres ! »

FIN DU TOME SECOND



TABLA MATIERARUM

CONTINENS IN HOC SECONDO VOLUME

LIBER PRIMUS

Excursus de rebus hispanicis

Capitulum	Page
I. — Inprimis de Wario	1
II. — In primis de Adone	2
III. — Littere et presertim	13
IV. — Epistole et Epistolae	19
V. — Les apports du departement	27
VI. — En mer	33
VII. — Un regard en arriere	38
VIII. — L'Adone a Tolone	47
IX. — L'archipel de Tonga	62
X. — Les premiers Apotres de Tonga	62
XI. — Plans entre les epines	73
XII. — Une visite instructive	83
XIII. — Une plantation de croix	90
XIV. — Retour et separation	103



# TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME

---

## LIVRE CINQUIÈME

Excursions et travaux apostoliques.

Chapitres	Pages
I. — L'imprimerie à Wallis.....	1
II. — L'arrivée de l' <i>Adolphe</i> .....	8
III. — Lettres et présents.....	13
IV. — Évêque et Capitaine.....	19
V. — Les apprêts du départ.....	27
VI. — En mer.....	33
VII. — Un regard en arrière.....	38
VIII. — L' <i>Adolphe</i> à Futunà.....	47
IX. — L'archipel de Tonga.....	52
X. — Les premiers Apôtres de Tonga.....	62
XI. — Fleurs entre les épines.....	73
XII. — Une visite infructueuse.....	83
XIII. — Une plantation de croix.....	90
XIV. — Retour et séparation.....	103



LIVRE SIXIÈME

A travers les difficultés.

Chapitres	Pages
I. — Guerre à Wallis.....	109
II. — Heureux peuple.....	118
III. — Mort de deux persécuteurs convertis.....	124
IV. — <i>L'Arche d'Alliance</i> .....	132
V. — Nouvelle Mission dans l'île de Rotuma.....	139
VI. — Second voyage de <i>l'Arche d'Alliance</i> .....	148
VII. — Ombres et lumières.....	155
VIII. — Suite de la guerre à Wallis.....	160
IX. — Les Missionnaires de Tonga.....	166
X. — Le siège de Péa.....	171
X bis. — La mort d'un serviteur de Marie.....	179
XI. — Négociations et traité de paix.....	184
XII. — Une station abandonnée.....	192
XIII. — Difficultés.....	205
XIV. — Voyage en Europe.....	211
XV. — Retour en Océanie.....	220

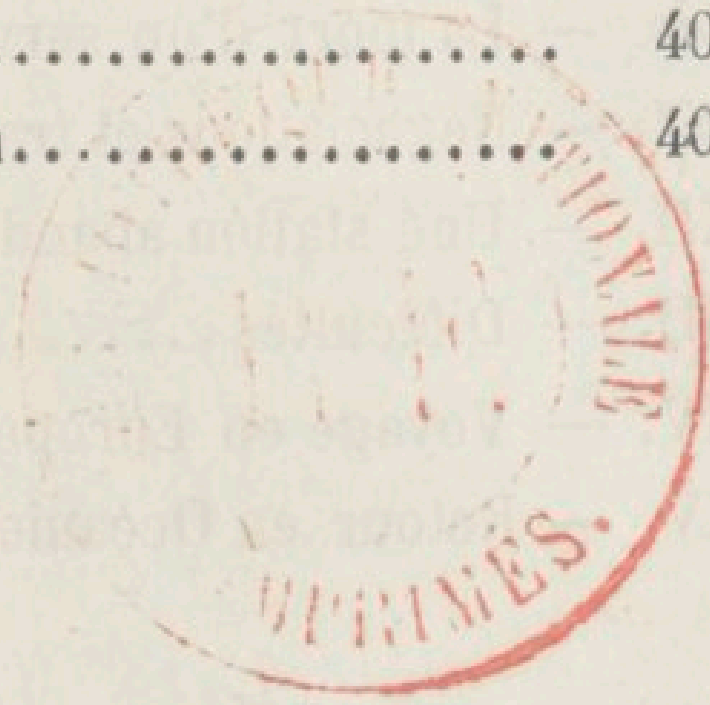
LIVRE SEPTIÈME

Dernières années.

I. — La chrétienté de Tonga.....	225
II. — Deux morts.....	238
III. — Station de Lifuka.....	249
IV. — Insuccès.....	259
V. — Station de Vavau.....	268



Chapitres	Pages
VI. — L'anachorète de l'Océanie.....	277
VII. — Reprise de la Mission de Rotuma.....	288
VIII. — L'épreuve .....	300
IX. — La chrétienté de Futuna.....	309
X. — Les bois de Futuna.....	316
XI. — Une femme forte.....	323
XII. — Les deux tombeaux de Futuna.....	334
XIII. — La chrétienté de Wallis.....	340
XIV. — Un nouveau règne.....	353
XV. — Bâisseurs d'églises.....	361
XVI. — La reine Falakika et les protestants.....	367
XVII. — La reine Amélia.....	374
XVIII. — Dernière guerre à Wallis.....	380
XIX. — Mort des Missionnaires de Wallis.....	386
XX. — La vieillese d'un Évêque Missionnaire.....	397
XXI. — Une lettre admirable.....	403
XXII. — Mort de Monseigneur Bataillon.....	407



FIN DE LA TABLE



Chapitre

VI. — L'annonce de l'Ordre..... 277

VII. — Règles de la Société de l'Ordre..... 284

VIII. — L'Ordre..... 300

IX. — La cérémonie de l'Ordre..... 309

X. — Les lois de l'Ordre..... 323

XI. — Une lettre forte..... 324

XII. — Les deux compagnies de l'Ordre..... 340

XIII. — La cérémonie de l'Ordre..... 351

XIV. — Un conseil rigoureux..... 361

XV. — L'Ordre de l'Ordre..... 367

XVI. — La reine Anglaise..... 378

XVII. — Des cérémonies à l'Ordre..... 380

XVIII. — Une des cérémonies de l'Ordre..... 385

XIX. — La cérémonie d'un Ordre de l'Ordre..... 392

XX. — Une lettre adoucie..... 401

XXI. — Mort de l'Ordre de l'Ordre..... 407



VIR DE LA TABLE

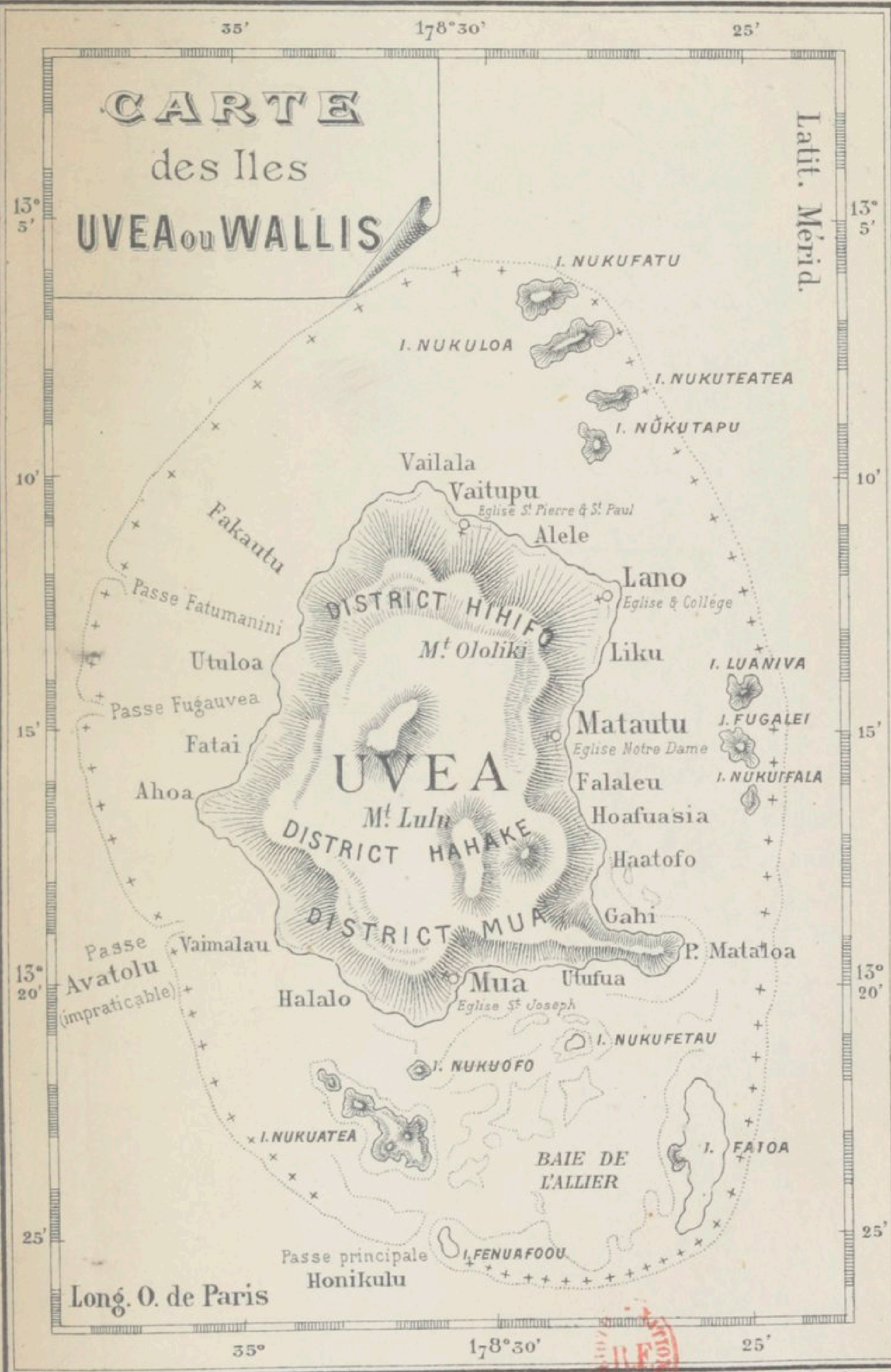
— L'Ordre de l'Ordre et l'Ordre de l'Ordre —





CARTE  
des Iles  
UVEA ou WALLIS

Latit. Mérid.

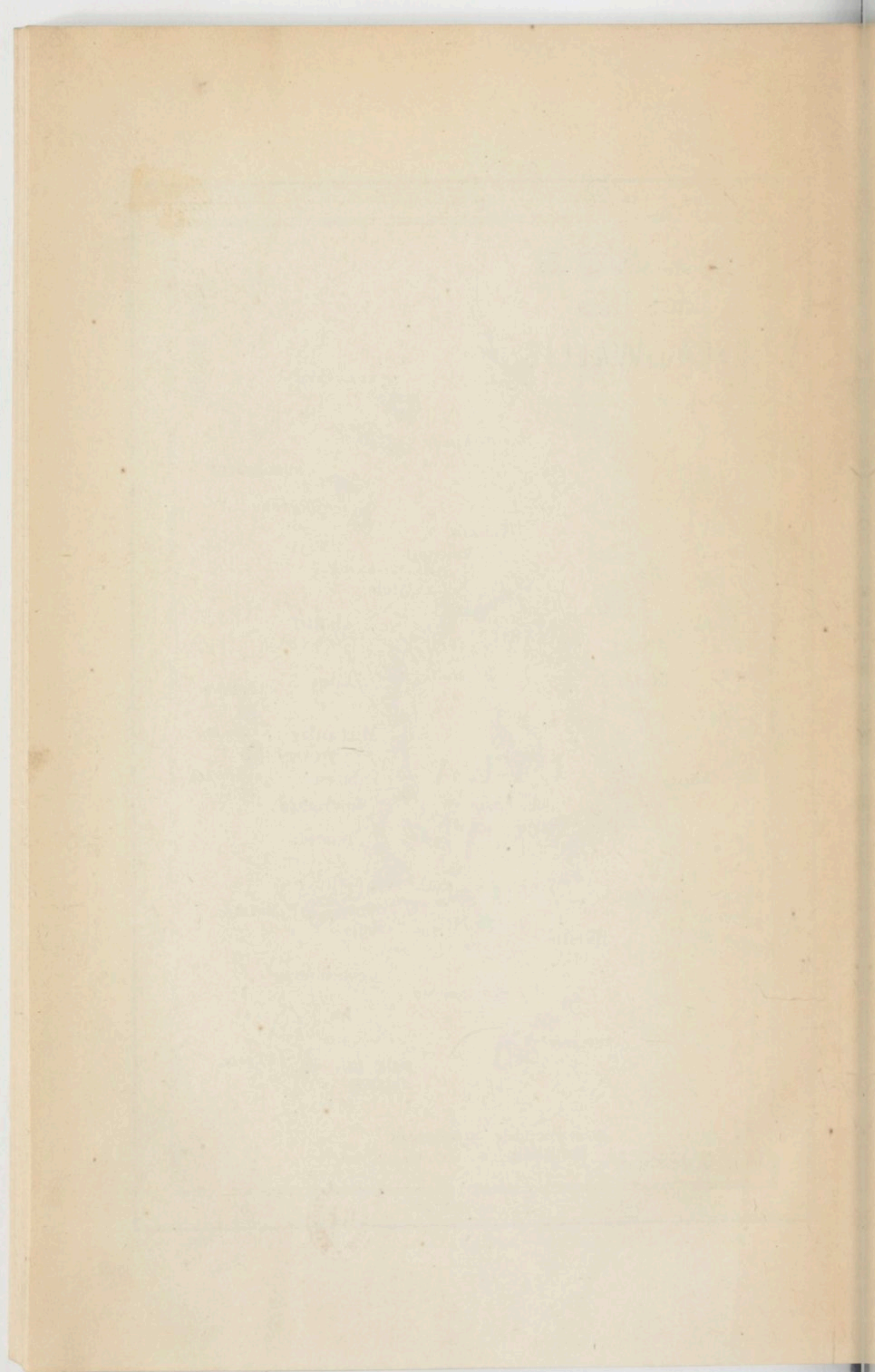


Long. O. de Paris

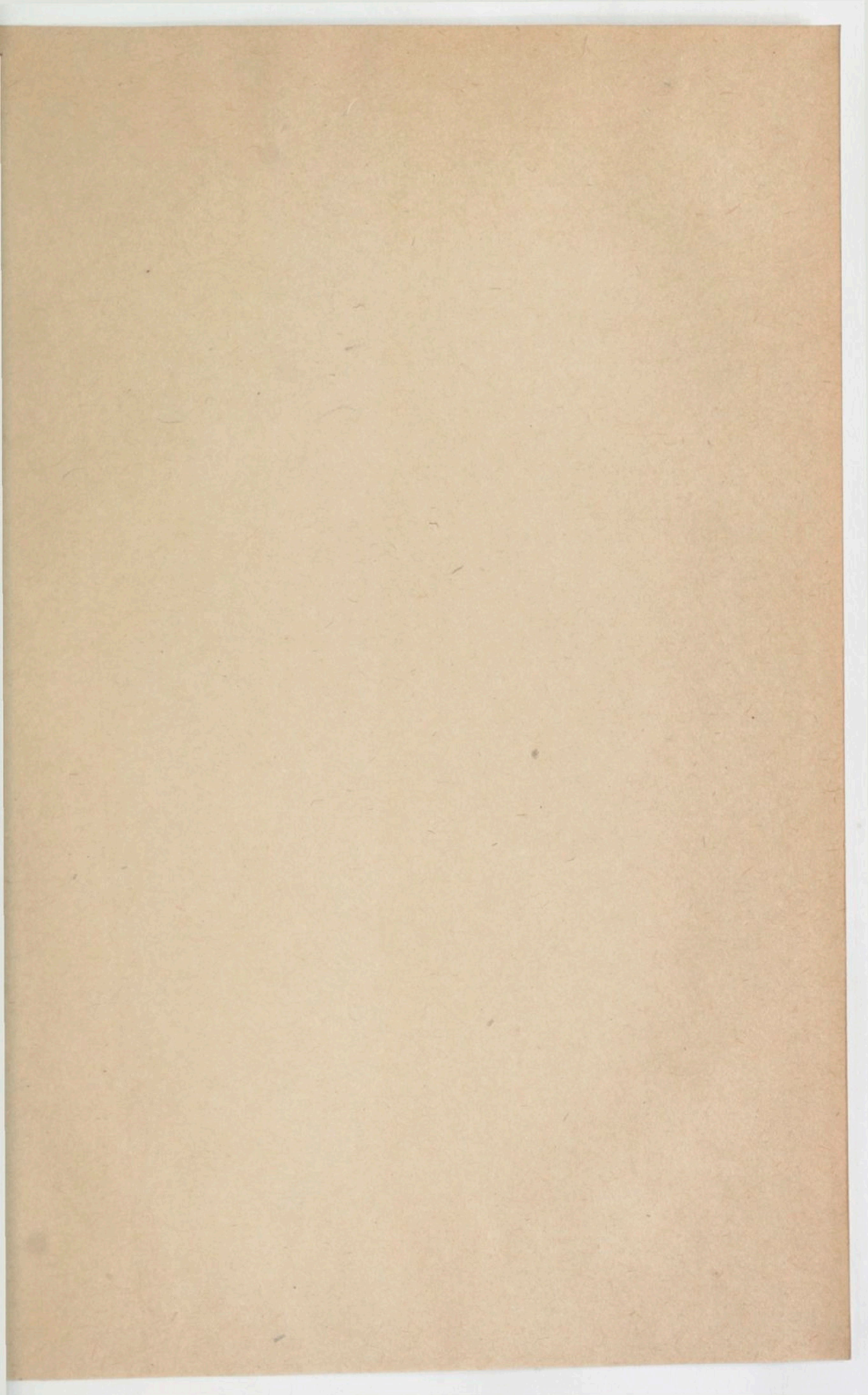


Imp. A. Roux. Lyon.





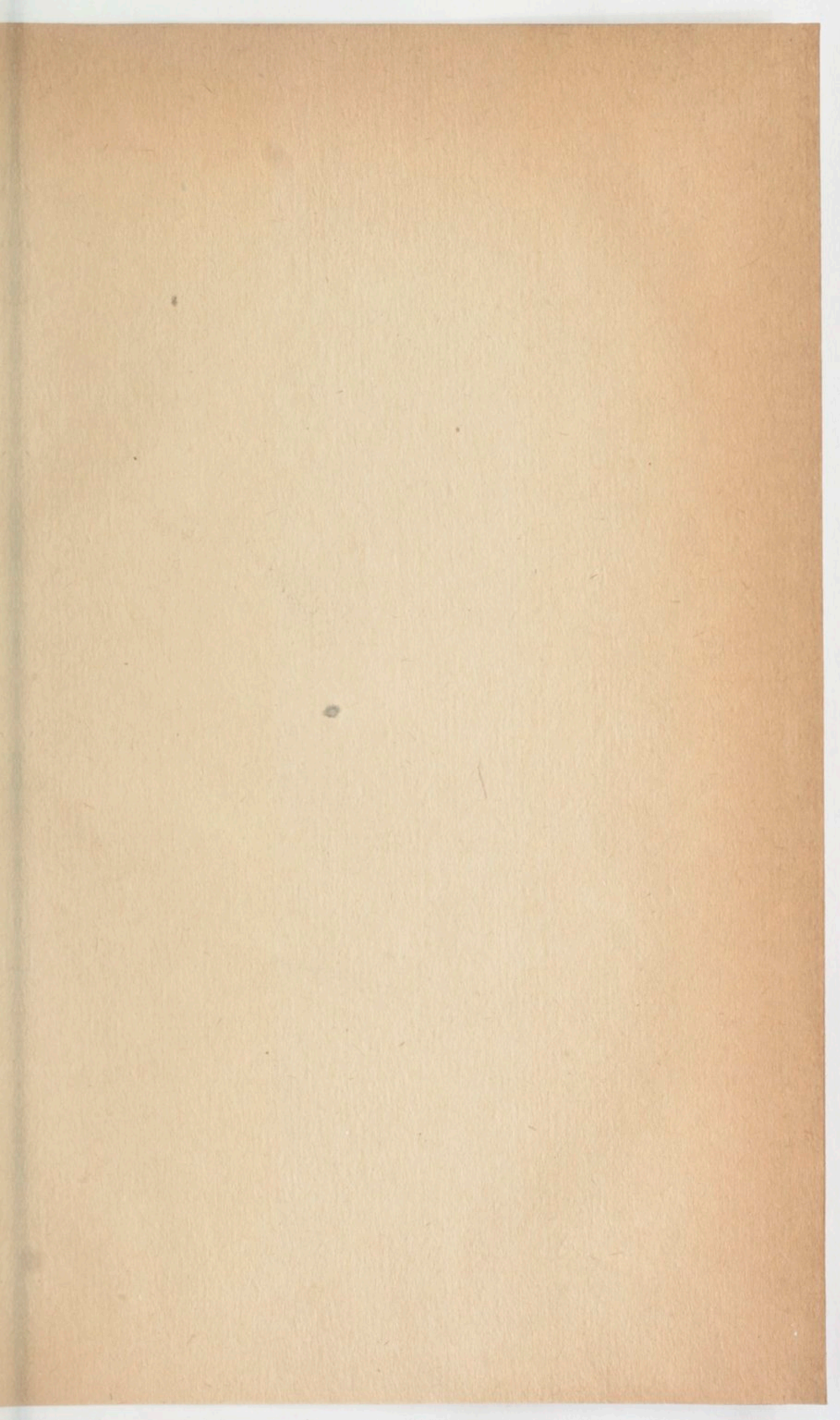








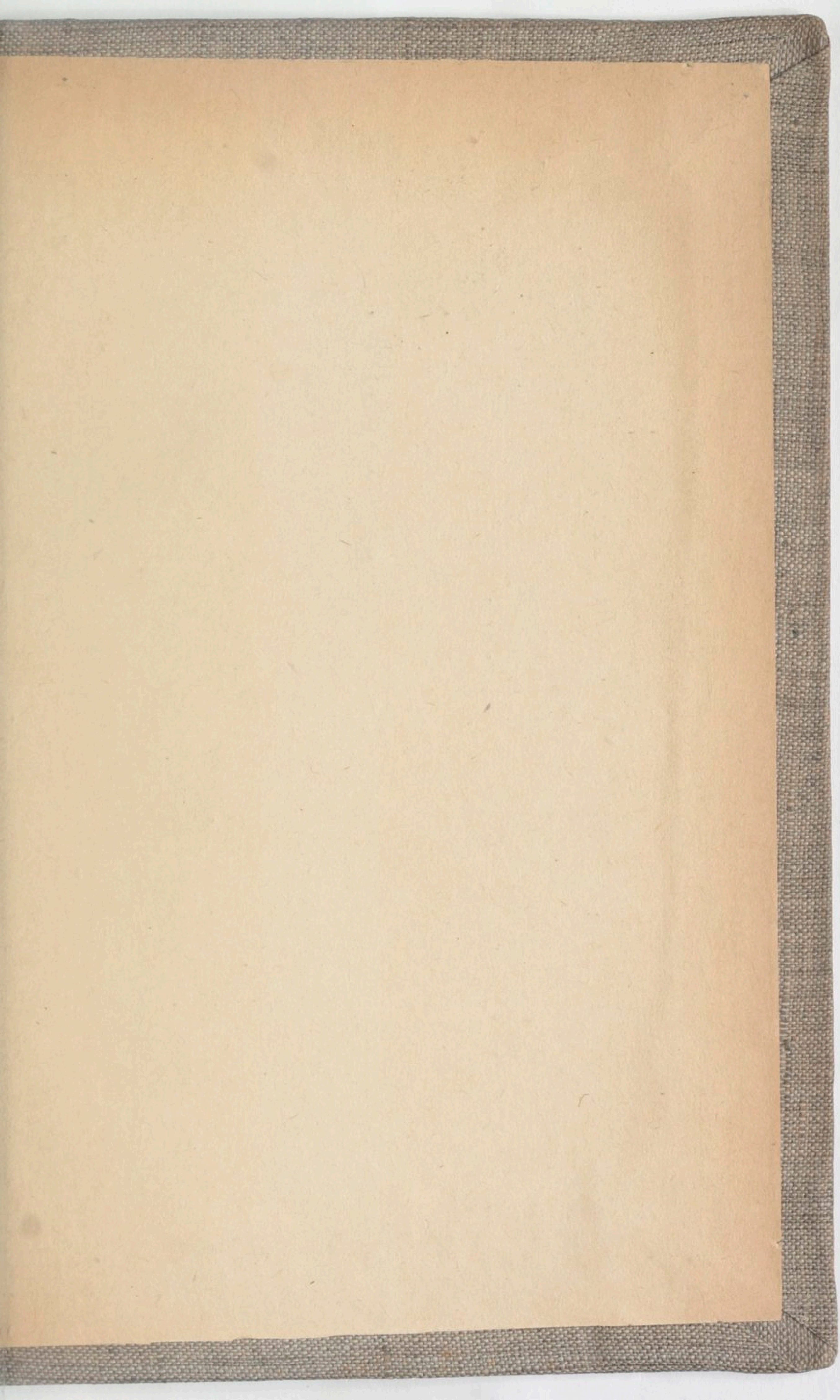














BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00846089 3